This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

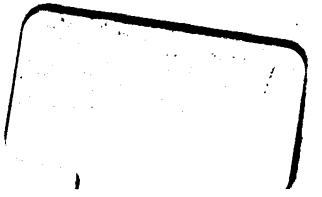
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES



LIBRAIRIE
FONTAINE
BOULEVARD
MONTMARTRE 19

PENSÉES

ET

FRAGMENTS

PENSÉES

ET

FRAGMENTS

GRENOBLE, IMPRIMERIE F. ALLIER PÈRE & FILS
Grand'Rue, 8.

LÉONCE MESNARD

IV

PENSÉES

ET

FRAGMENTS

PENSÉES MORALES, PHILOSOPHIQUES ET LITTÉRAIRES
POÉSIES DIVERSES
LA VIERGE AU BAISER — A PROPOS D'UNE PLAQUETTE
DES USAGES LOCAUX — L'USURE DANS LES CAMPAGNES
FRAGMENTS ET PENSÉES
PAYSAGES SANS FIGURES, ETC., ETC.

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, rue de Seine, 33
—
1892
Tous droits réservés.

AVANT-PROPOS

Ut satius, unum aliquid insigniter, quàm facere plurima mediocriter, ità plurima mediocriter, si non possis unum aliquid insigniter.

(C. Plinii Epist. XXIX, lib. 8.)

Si ces paroles de l'aimable et ingénieux écrivain qui, à force de s'être attaché à de grandes traditions littéraires, put se flatter de les avoir continuées, offrent, avec un encouragement, une sorte de garantie, sans doute le bénéfice d'un tel encouragement et d'une telle garantie appartient à ceux-là surtout qui, faute d'entreprendre une seule œuvre importante, appliquent leur esprit àun certain nombre d'œuvres de moindre étendue

et de valeur inférieure. Pourraient-elles inspirer une égale confiance à qui hasarde de produire non plus ce qu'on peut appeler proprement des œuvres, mais des fragments détachés, ou liés par un fil trop fin pour rester toujours aisément visible, du genre de ceux qui sont présentés ici au lecteur ? Pour en douter, il suffit de se souvenir que si quelques recueils, quelques *suites* disposées sous cette forme ont atteint à une pleine renommée, c'est fort souvent à titre de matériaux inégalement travaillés par le génie qui les marqua de son empreinte, mais auquel le temps manqua pour achever son œuvre ; c'est encore parce qu'elles ont mérité d'être comparées à ces mosaïques faites de morceaux assortis et assemblés suivant des proportions assez justes et avec une variété assez habilement combinée pour former un ensemble, en laissant néanmoins chaque partie prise en soi distincte et brillante. Si, à une place moins haute, on compte d'autres modèles encore de pareils groupes ou faisceaux, de pensées rapprochées plutôt que jointes, que la faveur du public lettré n'a point

abandonnés, on n'a peut-être pas tort de se persuader qu'une grande part, dans l'attention dont ils sont demeurés l'objet, tient à l'une de ces deux circonstances, que leur auteur était encore jeune ou qu'il n'était plus vivant au moment de leur publication. Commencements ou restes, les ouvrages de cette sorte portaient avec eux, dans le premier cas, des espérances, des promesses, et inspiraient par là un intérêt où quelque chose entrait de ce qui appartient à l'avenir; dans le second, au contraire, ils étaient recommandés à une faveur non exempte d'un certain respect et remontant en partie au passé, à un passé irrévocable par la modestie de celui qui les avait laissés après lui, sans manifester le désir et la prétention de se survivre en eux. Les pages qui suivent sortent de l'obscurité où elles restèrent longtemps, trop tôt ou trop tard pour revendiquer l'un ou l'autre de ces avantages. Sans rien de tel pour les faire valoir et valant peu par elles-mêmes, une égale indifférence leur est promise par le laisser aller sans choix et sans retenue de la masse du public, cette démocratie de lecteurs

toujours ouverte, mais ouverte seulement à ceux qui donnent dans ses goûts dépravés, et par la pruderie des très hautes et très puissantes coteries, inabordable aristocratie de la littérature fermée pour qui ne consent point à payer, au prix d'une partie de son indépendance d'esprit, le privilège d'arborer ses couleurs ou de porter sa livrée. Leur destinée n'est donc nullement rassurante; pour mieux dire, elle est trop certaine. Elles mettront, sans doute, à tomber dans le torrent de l'oubli, beaucoup moins de temps qu'il n'en aura fallu pour fixer et contenir dans une forme nettement déterminée, après les avoir saisis par l'observation à la surface des choses, ou reçus de l'expérience qui les tira du fond de la vie, les *germes* et les *débris* de pensées qu'elles renferment : échantillons appartenant à l'ordre intellectuel, plus ou moins heureusement classés, mais dont un petit nombre seulement pourront sembler assez rares pour qu'on les détache en idée, afin de les rapporter aux collections déjà formées.

1867.

PENSÉES MORALES

PHILOSOPHIQUES ET LITTÉRAIRES

I

L'ombre que fait le corps se mesure : un petit faisceau de rayons intercepté, et c'est tout. Mais comment mesurer l'ombre que se fait un esprit non éclairé et incapable de l'être ? Celle-là trace un cercle immense ; elle empêche pour lui le soleil de se lever dans le ciel et de féconder la terre en l'égayant.

Les dons de l'intelligence, qui priment les biens de la fortune et les avantages de la naissance, sont

répartis avec la même capricieuse inégalité. A quelques-uns, la jouissance sans efforts ; à beaucoup, les efforts et la peine sans la jouissance.

Belle, mais surtout spécieuse généralité, que cette définition de l'homme : « Une intelligence servie par des organes. » A prendre les cas particuliers, que de fois c'est *asservie* ou *desservie* qu'il faudrait dire !

Des richesses intellectuelles qui sont l'instrument, le fond, le profit de toute éducation, où chacun est libre de puiser, où un grand nombre ont beaucoup puisé, que faisons-nous, que tirons-nous? Des dons excellents en soi sont corrompus par notre faute, par notre inertie, par une déplorable facilité de recevoir sans donner, d'absorber sans rendre, de consommer sans produire. Combien peu tiennent à honneur, nous ne disons pas d'aller jusqu'à rétablir un certain équilibre entre ce qu'ils doivent à d'autres et ce qu'eux-mêmes seraient capables de procurer et de communiquer, mais seulement de jeter une obole dans le trésor commun, de faire en sorte que leur intelligence, entretenue aux dépens d'autrui, devant beaucoup et de toutes parts et ne laissant rien, ne soit pas

manifestement insolvable ! S'il était possible de peser à une balance exacte les résultats produits par l'emploi des facultés actives et intellectuelles départies à chacun, le bien et le mal, l'utile et l'inutile représenteraient-ils des quantités équivalentes, ou bien y aurait-il inégalité et quelle serait cette inégalité ? On ne saurait guère le prévoir ; mais ce que l'on peut hardiment affirmer d'avance, c'est qu'une telle expérience ferait ressortir une immense déperdition de forces restées hors d'usage, stériles et dérobées à la circulation.

Les esprits vides et creux se donnent à croire que toute intelligence qui s'oblige à penser est en danger de mourir de réplétion ou de congestion. Les âmes sèches et positives se persuadent que toute âme qui se nourrit d'affections pures veut mourir d'inanition.

Des naturels incultes et vigoureux à la fois sont pareils à ces terres fortes qui répugnent à la stérilité et qui, plutôt que de ne rien produire, portent un mélange confus de plantes salutaires, de végétations inutiles et d'herbes vénéneuses.

La saine culture des esprits n'admet pas les procédés hâtifs et la pratique confuse qui entassent et veulent faire vivre ensemble des productions de tous les sites et de tous les climats; elle favorise la puissance de produire bien plus que la capacité de recevoir et, grâce à elle, une bonne terre témoigne de sa fertilité bien mieux par l'excellence de ce qu'elle rapporte que par l'abondance de ce qu'on a pu y apporter. Ce qu'il y a d'*inné* dans chacun, ce n'est pas seulement l'ensemble d'idées générales et absolues destinées à faire leur apparition dans toute intelligence saine, c'est encore la force propre, la disposition spéciale qui tient, dans l'ordre moral, la place qui appartient, dans l'ordre physiologique, à cette constitution individuelle que l'on a nommée *idiosyncrasie*. Les notions de la raison formant le trésor commun de l'humanité, les aptitudes et les directions intellectuelles et morales étant plutôt le patrimoine et la richesse privée des individus, on peut considérer chaque substance spirituelle comme régie à la fois par une loi générale qui lui est commune avec les substances du même ordre et qui les rattache toutes à un même système, et par une loi qui lui est propre et s'applique à elle seule. Ainsi que les corps célestes, qu'entraîne un double mouvement, elle a sa révolution et sa rotation.

Nulle éducation sans commandement et sans conseil ; nulle bonne éducation si l'on conseille là où il faut ordonner et si l'on ordonne là où il est à propos de conseiller.

Assouplir sans briser, tel est le dernier mot de la discipline domestique, comme le mot d'ordre de toute discipline bien entendue.

Peu d'esprits savent donner; en est-il beaucoup qui sachent bien recevoir, c'est-à-dire qui soient doués d'assez de justesse et d'activité pour éviter le double inconvénient d'ouvrir aux idées des entrées trop étroites, ou de ménager à leur fuite de trop larges issues? Absorber en épurant, ce devrait être la fonction essentielle de l'intelligence, comme c'est l'objet principal des opérations du corps.

Les qualités morales, aussi bien que les facultés intellectuelles, sont sujettes à s'user par la fatigue, comme à s'amollir et à s'altérer par le repos. C'est par un exercice soutenu et modéré qu'elles s'entretiennent et qu'elles restent des puissances fixes et fécondes, prêtes à renouveler et à varier

leurs opérations, ainsi que leurs moyens d'action, suivant les circonstances et les nécessités. Si on les emploie inopportunément ou prématurément, on s'expose à leur faire produire des fruits avortés plutôt que précoces qui ne se prêtent à aucun usage et ne sont pas de bonne garde.

La première éducation de l'homme, celle qu'il tient des maîtres et des livres, lui rend familiers les noms de vertu et de vice, d'ignorance et de science, de gloire et d'obscurité, d'héroïsme et de lâcheté ; il s'habitue à faire entrer les choses représentées par ces noms en autant de divisions et de cadres qu'il suppose correspondre exactement à la diversité des esprits et à la variété des actions humaines. La seconde éducation qu'il doit à la fréquentation du monde lui apprend que ce sont là des termes extrêmes, des points peu fréquentés, placés aux confins du monde moral et marquant les limites de vastes espaces intermédiaires où se mêle et se précipite une masse confuse d'intérêts et d'actions équivoques, dont il est fort malaisé de déterminer le classement et la qualification.

Qui voit, observe, étudie les hommes, peut

arriver enfin à les pénétrer et à les connaître. Qui, d'abord, a lu, médité, et qui sait ce que la lecture bien dirigée et la méditation sans parti pris apprennent du cœur humain, les devine et les reconnaît. Il appartient à celui-ci de commencer par où l'autre finira peut-être.

La vie morale, comme la vie intellectuelle, comporte une initiation à deux degrés. Se sentir maître de bien faire, voilà, pour l'être moral, le premier de ces degrés. S'il s'est rendu maître dans l'art de faire le bien, il aura atteint le second. Être capable de conduire raisonnablement sa vie, voilà, pour l'être intelligent, le premier degré de l'initiation. Parvient-il à laisser, après lui, sous quelque forme que ce soit, une œuvre vraiment intellectuelle et, à ce titre, durable, il a franchi le second.

Un des symptômes les plus frappants de cette fureur d'uniformité qui, à l'âge où nous sommes, possède ou menace le genre humain, est le singulier échange d'arts, de coutumes, de mœurs, qui se fait entre l'Extrême-Orient et la démocratie dont la France déploie l'étendard. Tandis que les Japonais s'efforcent de devenir Européens, les

Français qui se font sensualistes et anti-chrétiens, sans redevenir païens à la mode de la Grèce et de Rome, deviennent Japonais, deviendront même Chinois à bien plus d'égards qu'ils ne le pensent.

De l'étude de la vie sociale et des combinaisons que présentent la conduite et le caractère des hommes, les esprits grossiers et vulgaires ne savent tirer nulle induction, nulle loi générale quant aux actions humaines et aux motifs déterminants de ces actions. Des esprits exercés aperçoivent bien de telles lois et de telles conséquences; mais s'ils sont en même temps systématiques, ils en exagèrent et en faussent l'application; ils y font rentrer tout ce qu'ils observent; s'ils sont trop subtils, ils courent le risque de chercher curieusement des exceptions, de s'attacher aux cas rares, de les multiplier en imagination. C'est le propre d'un esprit juste et fin tout ensemble de discerner les cas où la règle est observée de ceux où elle cède à l'exception.

Si les idées générales transformées en lieux communs ont leur banalité, les idées étroitement particulières ont leur vulgarité. L'une est compa-

rable à la banalité de la foule, et l'autre à la vulgarité du premier venu.

Quelques-uns en sont venus à trouver dans la société des livres les mêmes avantages, les mêmes agréments, que dis-je! plus d'avantages et d'agréments que n'en rapportent aux autres le commerce assidu et la conversation des hommes. Et vraiment, les livres, comme les hommes, peuvent être aimés de bien des sortes, soit que, les creusant à fond, on en tire tout ce qu'ils renferment d'excellent, soit qu'on leur demande seulement un plaisir et un passe-temps, soit qu'on les traite comme un objet de luxe et qu'on en fasse le caprice des yeux plutôt que la jouissance de l'esprit. Si l'on a eu pour eux un goût de choix, il importe que ce goût reste ce qu'il fut dans son principe, qu'il ne se transforme et ne décline ni par accident de destinée et de fortune, ni par une pente naturelle ; trop souvent, en effet, les goûts, par de brusques ou d'insensibles déviations, changent de nature sans changer d'objet, perdant de leur distinction et de leur valeur sans rien perdre de leur vivacité. S'agit-il des livres? Hier, on méditait sur chaque page ; aujourd'hui, on les lit et rien de plus ; demain, on

se contentera de les parcourir ; on finira par négliger et oublier la pensée écrite qui est leur âme, pour s'en tenir à leur corps, moins que cela, à l'enveloppe parée qui habille ce corps. S'agit-il des hommes ? On a cessé de les pénétrer, de s'instruire avec leur aide ou à leurs dépens ; on supporte encore leur entretien, pourvu qu'il soit facile et qu'il amuse ; bientôt on s'en prendra au nom, aux dehors qu'on effleure, aux surfaces qui parlent à la vue, l'appellent, l'attirent, et sur lesquelles la vue glisse sans s'y tenir.

L'esprit a certaines avidités de connaître qu'il est du devoir de la raison de rendre discrètes. Il a de hautes curiosités que la sottise honore du reproche d'intempérance.

Comme les visages, les esprits peuvent avoir entre eux de fausses ressemblances que saisit une observation superficielle, et qui ne tiennent pas devant un coup d'œil exercé.

Certains esprits, pensant se suffire à eux-mêmes, se rendent volontiers incommunicables. Comme rien ne sort d'eux, rien n'y entre. Ils se

refusent au commerce et à l'échange. On dirait des contrées fermées, isolées, impénétrables, qui, pour avoir trop présumé de leur abondance propre, s'exposent à la famine et bravent la misère.

Avoir toute l'inquiétude sans avoir tout le courage de son talent : état d'esprit douloureux, mais heureusement aussi rare qu'il est commun de jouir tranquillement de l'intrépide audace de sa médiocrité.

Le privilège de pénétrer les autres est donné par surcroît à celui qui sait conserver intact le don de voir clair au fond de lui-même.

Que l'honnête homme se plaise dans la compagnie de ses pensées ; c'est une société dont il dispose et dont il est sûr tant qu'il la ménage et lui fait accueil, mais qui le néglige comme toutes les autres, quand il manque d'égards et d'attentions, et qui l'abandonne quand il la maltraite.

Il est des entretiens où les esprits se choquent ; il en est où ils ne font que se regarder, et très souvent sans se reconnaître ; il en est enfin, et

ce sont les plus beaux, où ils s'avancent d'un commun accord et se dépassent tour à tour, sans qu'il en coûte un regret à celui qui reste en arrière, sans que celui qui précède en tire vanité et ressente une joie déplacée! Le vrai, le beau, l'agréable, c'est une conquête qu'ils poursuivent ensemble et à frais communs, et qu'ils ne songent pas à partager, à s'envier, à se disputer, parce qu'elle ne souffre pas de division et qu'elle échoit tout entière à chacun de ceux qui concourent à l'obtenir.

Que de conversations ne sont que rencontres entre esprits armés en guerre! Quand on y assiste, on est surpris de voir les hommes pouvant devenir plus impénétrables à mesure qu'ils se rapprochent davantage et semblent se toucher, et l'on s'étonne qu'à force de vivre en société, ils n'aient pas encore réussi à devenir insociables.

La paresse de l'esprit est un mal qui, suivant les natures, peut se traiter homéopathiquement par la rêverie, allopathiquement par quelque activité intellectuelle.

Nombre d'esprits, grands et petits, ne vivent que de proie.

J'entends parler de traits et de pointes. C'est bien décoché, dit-on, cela pique au vif; c'est si mordant qu'on n'en peut réchapper. Est-ce qu'il s'agirait de quelque arme meurtrière, ou bien de quelque bête venimeuse? Non; c'est un homme d'esprit qu'on loue.

L'habitude prise d'amasser avec les livres les Arts, la Nature, fait que tout semble dissipation dans le commerce des hommes.

Que de brillants déploiements de paroles si animées, si libres, en apparence, ne sont que feintes, réseaux instantanément tramés pour dérober le parti pris de ne pas s'engager et de ne pas se livrer, rideaux habilement tendus pour masquer une perpétuelle retraite.

Dans les entretiens qui sont les jeux de l'esprit, et où chacun engage sa mise, c'est-à-dire son esprit qu'il vient montrer, faire valoir, exposer à des chances favorables ou contraires, ce n'est pas

assez d'apporter les mêmes dispositions qu'aux jeux où la mise est de l'argent. Il y faut entrer mieux préparé et autrement résigné d'avance. Car, de ce côté, la règle du jeu n'est plus que nul ne perde sans qu'un autre gagne. Chacun y est sous le coup de pertes sèches qui, retombant sur tous, ne profitent à personne.

Parler et plaire par la parole courante, c'est donner des nouvelles de notre esprit à des gens qui aiment en recevoir. Publier le moindre écrit, c'est en demander, désirer en avoir de bonnes, et oublier que les autres, comme nous-mêmes, aiment mieux, en tout, recevoir que donner.

Quels sont, en général, les entretiens où l'on découvre le moins de soi-même? Ceux dans lesquels, suivant les termes consacrés, on met le plus du sien.

L'esprit courant, l'esprit qui paie comptant, est sujet à se ruiner en fêtes incessamment offertes. Que reste-t-il de tant de fleurs caduques, de tant de constructions légères que la circonstance improvise? Pas une racine qui pousse la moindre

feuille, pas une fondation qui reste, ne fût-ce que pour supporter la tente étroite du solitaire.

Que de gens ne font qu'épamprer leur esprit, croyant faire vendanges !

L'esprit qui fait profession d'amuser est recherché tout à la fois par ceux auxquels il plaît en qualité d'esprit, et par ceux qui ne lui savent gré que d'être amusant. S'avise-t-il, restant le même au fond, de tourner au sérieux : les premiers lui resteront fidèles ; la troupe des seconds le quitte et passe, sans presque s'apercevoir qu'elle ait changé de place, à la sottise qui donne à rire d'une autre façon.

La compagnie de celui qui a de l'esprit ne mène pas loin l'homme qui vit par l'esprit.

Bonne âme et bel esprit ne sont guère faits pour s'entendre ; entre belle âme et bon esprit, on se figure de délicieux rapprochements et comme des alliances princières.

Beaucoup n'aiment de l'esprit que l'accent, le visage, le geste qui le mettent en action. Exprimé par écrit, et non de vive voix, il devient pour eux lettre close et langue morte.

On connaît cette crainte superstitieuse qui, chez certains peuples orientaux, proscrivit la représentation d'êtres vivants, d'êtres doués de la parole, comme si, à les voir ainsi figurés, le spectateur était tenu de leur donner une âme. L'éloignement qu'inspire à certaines gens cette mise en œuvre, cette représentation de l'esprit qui est le livre, ne serait-il pas un aveu dérobé de cette double vérité, qu'ouvrir un livre, devenir lecteur, suppose la charge et le pouvoir d'éveiller, de faire vivre la pensée écrite, de la faire passer de l'apparence à l'être, et qu'on manque de ce pouvoir ?

Esprit, retirez-vous de ceux qui ne vous acceptent qu'à l'heure de nos jeux. Talent, refusez-vous à ceux qui ne vous admettent que pour le service de leur cause.

Il n'est plus rien, absolument rien, maintenant, en France, qu'épargne le coup léger, mais mor-

tel, du ridicule, rien, excepté le rire, devenu si bête qu'il se dérobe à toute atteinte de l'esprit.

Entre Français parlant à cœur ouvert, avouer son vice, sa maladie honteuse, ne tire nullement en conséquence; on en rit. Laisser deviner une tentation admirative, à plus forte raison afficher un accès d'enthousiasme, oh ! voilà bien autre chose. Pour le coup, il faut avoir toute honte bue ; car, suivant la petitesse des interlocuteurs et la familiarité des relations, on est sûr de se faire rire au nez ou que le ridicule nous frappe par derrière.

Dans ce commerce quotidien que fait aller ce qu'on appelle la monnaie courante, il arrive qu'une pièce fausse se glisse parmi celles qui ne le sont pas, la fausseté restant une exception. Dans cet autre commerce qu'alimente l'échange des compliments, c'est différent. Le bon aloi n'est plus la règle, il devient l'exception. Qu'une parole ayant une valeur franche paie pour partie ce qui est dû à une qualité ou à un talent, c'est un hasard, et fort souvent cette pièce de monnaie, occasionnellement bonne, l'est à l'insu de tel qui la passe ou la repasse.

Quand la scène est vide des belles illusions qui ont touché jusqu'aux larmes et porté l'enthousiasme jusqu'au ciel, l'esprit survient, et seul, il joue sa farce. L'on rit, l'on applaudit et l'on oublie.

Si l'on se trouve au milieu de menus et fragiles objets étalés sans ordre dans une boutique vulgaire, on est obligé de se resserrer, d'éviter tout faux pas, de s'efforcer à maintenir son centre de gravité sous peine de brisures et de chutes. C'est à peu près même chose qui arrive à l'homme sérieux et qui veut rester sérieux, lorsqu'il communique avec des esprits habitués à n'exhiber que des pensées vides, à n'exposer que des opinions sans poids.

A qui l'amuse, le monde pardonne autant qu'il lui doit, c'est-à-dire beaucoup, presque tout. Pour être bien avec lui, aidez-le donc à rire à vos frais, ou donnez-lui à rire à vos dépens. Soyez rieur, sinon soyez ridicule ; ou du moins ayez cette pointe de ridicule qui n'empêche pas un homme de percer par ses bons côtés, qui, souvent même, l'y aide.

On absout sans peine l'homme qui fait mine de savoir plus qu'il ne sait, on sait gré à la femme d'ignorer ce qu'elle ignore et de paraître ignorer ce qu'elle sait. Où serait la grâce de beaucoup de femmes, si elles laissaient voir tout ce qu'elles connaissent, et que deviendrait l'esprit de beaucoup d'hommes, s'il tenait et s'en tenait à ce qu'ils savent?

Pauvreté de discours n'est pas toujours pauvreté d'idées et d'images. Loin de là, elle tient fort souvent à leur trop d'abondance. Les paroles ne leur ménageant qu'une issue trop étroite, ils se pressent, ne peuvent s'écouler et refluent.

Chacun a un certain langage abondant en fréquentatifs, qu'il parle avec lui-même et pour lui seul. Tantôt c'est un discours retentissant dont il semble que l'écho se répande au dehors; tantôt ce sont de sourds accents de reproches. Le plus souvent, ce n'est que le balbutiement d'un creux et insipide monologue.

Très religieux, très catholique par son origine et par sa nature, le silence sans pensée qui, pour

le moine qui l'observe, fait du cloître un refuge ; très religieux et très catholique aussi par son origine et par sa cause, le silence plein de pensées que s'impose un mari voué à l'intelligence et depuis longtemps revenu du monde, lorsque la vie qu'il passe avec une femme sans enfants, dévote et que la dévotion paralyse quant à l'esprit, lorsque cette vie commune lui fait une prison. De ces deux silences, le plus encellulé est-il celui qu'on pense ?

S'agit-il de rechercher et de connaître le nombre de ceux qui (à prendre le mot à la lettre) ne peuvent pas parler, de ceux qui ne savent ni lire ni écrire, la statistique est là qui vous accompagne et vous renseigne. Elle vous dit exactement combien sont sourds-muets, combien sont incapables de signer leur nom ; tout comme elle vous apprend au juste combien de villes sont éclairées par l'électricité et la quantité des appareils d'éclairage. Mais si vous entendez par les mêmes termes pris dans un sens large, dans une acception morale et intellectuelle, et si vous voulez savoir où en est, en pleine civilisation, le nombre de ceux qui ne savent ni parler, ni lire, ni écrire, parce qu'ils ne disent, ne lisent et n'écrivent rien qui compte et qui vaille, adieu la statistique ! Là-

dessus, elle aussi n'a rien à nous dire, et laisse le progrès et la diffusion des lumières *s'affirmer ;* c'est l'expression reçue.

Les sous-entendus du silence ! Retenez-les, prolongez-les ; ne faut-il pas tour à tour les opposer aux malentendus de la parole, comme des notes justes et modérément chantantes s'opposent à un bruit, et les en rapprocher comme on met un baume sur une écorchure toute fraîche ?

Si quelques-uns préfèrent le silence au risque de dire ce qu'ils pensent, presque tous le mettent bien au dessous du plaisir de parler sans penser à ce qu'on dit.

A proportion qu'on mésuse de la parole, on méconnaît davantage les mérites du silence. Pour qui ne dit que des riens, le silence est néant.

A les prendre au vrai et pour tout ce qu'ils valent, la parole et le silence ne s'opposent pas l'un à l'autre ; ils se complètent bien plutôt. N'y a-t-il pas, entre elle et lui, des intérêts communs et un ordre naturel de succession qu'il importe

de respecter ? Le silence est comme le père ou le frère aîné de la parole. Venu avant elle, il la prépare, la met en état de se produire avantageusement et de se placer à l'honneur de tous deux.

Dans l'ombre du silence, une confusion se fait entre les esprits vides et les esprits pleins de pensées. On passe à côté de ceux-ci et de ceux-là comme le voyageur de nuit passe à côté de régions uniformément couvertes par l'obscurité, sans pouvoir distinguer les endroits déserts des lieux habités. Vienne et dure la parole ; elle met ordre aux taciturnités, comme le jour a raison des ténèbres. La lumière se fait, la lumière par qui s'établissent et se distribuent les valeurs ; et l'on saura bientôt en quel pays l'on se trouve, s'il est stérile ou cultivé, vide et nu, ou bien fécond en surprises et plein d'accidents imprévus.

Pour la sottise, tout est simple. Pour le goût qui cherche et compare, pour le génie qui crée et perfectionne, presque rien ne parvient à l'être comme il faut.

Quand une âme vraiment rayonnante et une nature morale opaque sont en présence et se

mettent en communication, il n'est pas rare que la première ait la bonté d'attribuer à la seconde, à titre de lumière propre, le reflet dont elle l'enveloppe, et que la seconde ait la présomption de se représenter par moments comme un reflet d'elle-même, le foyer de lumière qui, si proche d'elle, lui demeure étranger.

Le silence peut couvrir deux dispositions aussi contraires que le sont un vrai respect pour les personnes présentes joint à une sincère humilité, et une secrète vénération pour les pensées que l'on cache et que l'on dérobe en soi, jointe à une très faible estime pour ceux avec qui l'on se trouve.

Le calme parfait d'une raison et d'une conscience arrivées à se satisfaire sur toutes les grandes questions dont l'homme peut se préoccuper, et le trouble perpétuel d'une âme qui doute et qui voudrait ardemment sortir de son doute, ont souvent même besoin de recueillement, même amour du silence. Aux grandes convictions qui aiment à se dérober sous ce voile, on peut reprocher de ressembler à ces riches qui s'abstiennent de faire part de leurs biens ; elles jouiraient peut-

être plus à être plus libérales. Quant aux esprits, sincèrement et douloureusement inquiets qui cherchent cet abri, ce sont des indigents qui veulent dissimuler le secret d'une pauvreté imméritée; ils souffriraient peut-être moins à surmonter parfois la honte qui les retient et les empêche de se communiquer.

Le secret et le silence ne sont pas seulement une sûreté et une protection; ils ont leur saveur et leur volupté. Nombre d'actions mauvaises ou douteuses viennent s'y abriter; plus d'une belle action vient y rassurer sa noble pudeur. Dans cette obscurité qui leur est également propice, le bien et le mal peuvent se rencontrer et se toucher sans se faire reconnaître et distinguer.

C'est un silence de vie que celui du savant, du penseur, de l'écrivain. Un silence de mort ou plutôt le vrai silence de mort, le cherchez-vous à la Trappe, à la Chartreuse? Vous ne l'y trouveriez peut-être pas. Savez-vous où il a vraiment mis son sceau? Sur les lèvres, sur l'intelligence et sur le cœur de tel homme de haute valeur et de volonté parfaite qui, sans enfants, sans proches,

sans amis, aura mis à ses côtés pour la vie une femme de nature vulgaire et de bas instincts.

Le silence peut être un masque comme la parole. Seulement, le silence est un masque grave, tandis que la parole est très souvent un masque plaisant et grimaçant. La fausse gravité de l'un tient plutôt du tragique ; l'autre a du comique et parfois du très bas comique.

Bienveillance et vanité, tels sont les deux plus sûrs fondements de la sociabilité. Les qualités expansives qui sont enfermées dans ce mot se rapportent en effet ou au jugement très favorable que l'on porte sur les autres, ou à la trop grande estime qu'on a pour soi-même et que l'on s'empresse de faire partager.

Les facilités que nous leur prêtons pour montrer la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, et l'approbation tacite ou déclarée que cette opinion reçoit de nous, voilà auprès de bien des gens le plus sûr fondement de l'opinion favorable qu'ils prennent à notre sujet et qu'ils témoignent en notre faveur.

Par la vue et le toucher, nous connaissons les pleins et les vides des objets, leurs creux et leurs reliefs. Par le tact et la pénétration, assurés que nous sommes de ce qu'il y a en nous et chez les autres de saillant ou de rentrant, nous nous abstenons également d'offenser, en faisant montre de nos parties éminentes, et en appuyant trop vivement sur les points qui cèdent et ne rendent pas.

Mieux vaut cent fois, en toutes choses, une impuissance inoffensive qu'une volonté maladroite qui nuit à soi-même et à autrui. Combien de maladroits sont mille fois plus nuisibles que les malfaisants !

Dire tout ce qu'on pense, et penser toujours à ce que l'on dit : quelle conversation pourrait durer et quelle société tenir, avec un tel abus de la sincérité et un tel excès de conscience ?

Toute supériorité d'esprit innée ou acquise marque une *avance* intellectuelle et accuse des retardataires. Celui qui bénéficie de cette inégalité de situation et qui éclaire la marche, vient-il à se retourner vers quelqu'un de ceux qui en

souffrent ou qui devraient en souffrir, pour l'inviter à la réparer en se rapprochant de lui, sinon en le rejoignant, quel succès doit-il attendre de ce mouvement généreux? Pour telle occasion bien rare où l'invisible distance se laissera franchir ou seulement réduire, comme les distances matérielles que l'espace visible interpose, que de fois une sorte d'interdiction rigoureuse défendra de la supprimer ou même de l'amoindrir tant soit peu! Il en sera d'elle, alors, comme de ces intervalles inflexiblement proportionnels où il entre non plus de l'espace, mais du temps, et dont les diversités d'âge fixent à travers la vie, et pour toute la durée du voyage, le rapport irréductible.

Qu'il s'agisse de jugements intellectuels ou d'appréciations morales, nous avons une bien moindre résistance à vaincre pour estimer chez autrui les qualités opposées à nos propres défauts, que pour reconnaître et priser des qualités différentes des nôtres.

Le nombre est grand des personnes qui se contentent de *réfléchir* les convictions ou les opinions d'autrui. L'ennui que cause leur conversation est passif et neutre comme elles. Il en est

d'autres qui ont la prétention de trouver ou de mettre un reflet d'elles-mêmes soit dans l'esprit des ouvrages qu'elles lisent, soit dans les convictions religieuses et politiques des amis qu'elles ont la pieuse intention de reformer à leur propre image. L'ennui que celles-ci imposent est positif et s'affirme. Cet ennui redouble et se multiplie par lui-même, lorsque, satellistes obscurs de quelque astre en vue et en renom, elles tiennent de lui cette chaleur et cet éclat qui veulent se communiquer. Il atteint son apogée lorsque douées, à leur insu, de la propriété d'intercepter la lumière, au lieu des rayons, qu'elles croient lancer elles projettent un cône d'ombre.

La pureté, cette faveur divine, ce don gratuit, ne dépend ni de nous, ni des autres. La réputation, ce solde disputé et marchandé, ne dépend que des autres. La sincérité, elle, vient de vous ; elle est toute à vous ; mais, hélas ! il faut la garder pour nous.

Moralement parlant, l'amour de la vérité et la sincérité du langage sont les deux *isolants* les plus puissants. L'effet en est aussi infaillible que

celui de n'importe quelle force de l'ordre physique.

Sincérité de l'homme, sincérité de l'auteur, sincérité du critique parvenu par l'étude et la réflexion à se rendre maître de ses admirations et de ses réserves, entre les trois l'accord est rare. Plus rare encore est l'oreille juste qui perçoit cet accord !

Résignez-vous à être troublé jusque dans la possession paisible des admirations les plus légitimes.

Ne succombez pas légèrement à la tentation, mais cédez, quand il le faut, à la nécessité de faire, de cet excellent moyen de défense qui est la sincérité, une arme offensive, de l'employer non plus comme un bouclier, mais comme une épée tranchante.

La vraie marque d'une âme vulgaire est de se sentir moins blessée par la franche critique qui la touche elle-même, que par l'élan d'admiration désintéressée qui s'adresse à n'importe qui. C'est qu'il y a entre les deux la différence qui sépare

une personnalité plus ou moins choquante, et une sorte de crime de lèse-vulgarité.

Au train dont va le monde, on écoutera de moins en moins ceux qui parlent, pour n'entendre que ceux qui crient.

Empruntons à la fable antique une image faite pour désigner des travers toujours modernes. L'amour de la vérité, tel que l'esprit de système et l'esprit de dévotion prétendent le retenir et le mettre à leur service, est un amour sans ailes, assujetti aux usages familiers de pensées volontairement captives elles-mêmes. On le réduit à traîner en cercle, et dans un véhicule léger ou pesant, des préjugés inertes et des opinions qui se laissent mener.

L'homme ne voit et ne saisit que l'imparfait, donc le parfait existe. La vie de l'homme n'est qu'injustice et absurdité; donc il y aura une autre vie. Laquelle se soutient le moins, de ces deux affirmations en l'air? Lequel est le plus absurde, de ces deux pseudo-raisonnements *a contrario*? Pensez que l'un de ces rêves a été la

base d'une métaphysique régnante comme le Cartésianisme, et que les religions positives issues du christianisme portent sur l'autre, et osez encore en appeler à la raison humaine.

Plus d'un, entrant dans le monde et voulant y avancer, s'aperçoit que le meilleur moyen de faire une traversée sûre et respectée, c'est d'amasser des idées, des sentiments, des opinions, qui, au lieu du mérite de s'accorder entre elles, aient les avantages de la dissemblance et de la variété, et qui, montrées ou cachées suivant les rencontres, permettent à ceux qui les dérobent ou les étalent de se ménager toujours un accueil favorable. Ce sont autant de pavillons qu'ils arborent tour à tour, afin de se présenter à tous venants, sous couleur d'amitié, d'alliance ou, tout au moins, de neutralité. Ils sont reconnus, salués, accostés tout au plus, mais on ne les visite pas et on s'abstient de les pénétrer à fond ; ils en usent et se comportent comme des pirates, et quelques-uns sont en effet des pirates.

Où celui qui ne veut ni tromper, ni être dupe, trouvera-t-il une société qui vaille la solitude, un entretien meilleur que le silence ?

La solitude a de quoi plaire également au bon et au méchant, à l'humble et au superbe, à l'ignorant qui sait son ignorance et la cache, et au savant qui dérobe sa science, à l'heureux qui, content en soi-même, ne veut pas s'exposer à être mécontent d'autrui, et au malheureux qui désespère de trouver le contentement en soi et hors de soi. Quand donc on a dit de quelqu'un qu'il aime la solitude, tout reste à dire sur lui. Au contraire, d'un esprit qui a horreur de la solitude, de toute solitude, à ce point d'y être comme l'enfant abandonné dans les ténèbres, qui, ne voyant rien, prend peur et veut se sauver, de celui-là dites, à coup sûr, qu'il n'est pas sans faiblesse, qu'il a quelque chose d'inconsistant, de vide ou de vainement agité.

Il est deux sortes de misanthropie. L'une, assez commune, est faite de haine ; l'autre, beaucoup plus rare, est faite de crainte. On peut haïr les hommes à force de les trouver injustes envers soi, et c'est l'abus de l'amour-propre. On peut les craindre à force d'être injuste envers soi-même ; et c'est un excès d'humilité *rentrée*.

Qui cherche le témoignage du monde, accepte le jugement du monde. Qui vit hors du monde fait

comme celui qui ne voudrait pas s'exposer à voir devant lui des juges, quand il devrait trouver et avoir pour lui des témoins et même des défenseurs. Il tente l'entreprise et prend en quelque sorte l'engagement d'être à lui-même son témoin, son défenseur et son juge.

Quand on a réussi à se mettre au-dessus de cet empressement passionné à se rendre maître de l'estime d'autrui où l'amour de soi éclate, et de cette impuissance à se désintéresser de soi qui se dérobe si fréquemment sous une disposition à se faire oublier de tous ; quand on en est venu à exiger de soi-même tout ce qu'il est vain d'attendre des autres, on est solitaire en esprit et en vérité ; on n'a que faire de l'être en réalité.

L'homme qui ne pense qu'à se préparer à une autre vie, et l'homme qui ne songe qu'à se procurer les biens et les joies de la vie présente, peuvent être également portés à vivre en eux-mêmes et pour eux seuls. Ils ne sont pourtant pas sans en sortir quelquefois, l'un pour servir ses semblables, l'autre quand il faut se servir d'eux.

Un esprit large et franc ne s'embarrasse guère de saisir au passage, de relever à la surface des caractères et des cœurs les vices de forme qui, venant à leur échapper, sont bien moins une révélation profonde qu'une légère et imprudente saillie. Il laisse ce pauvre avantage à l'homme avisé qui est passé maître dans l'art de cacher au dedans de lui-même des calculs plus que douteux ou des plans inavouables, et qui a tout ce qu'il faut pour mettre doublement les apparences de son côté, en profitant de tout ce qu'il découvre et de tout ce qu'il dérobe.

Selon que le dégoût des biens ordinaires de la vie naît de l'abus qu'on en a fait ou d'une généreuse répugnance à en user, il inspire à ceux qui en sont atteints le désir de rester au milieu de la société pour l'exploiter, sinon pour la combattre, ou bien la volonté de la fuir en la respectant. Il augmente ainsi le nombre des méchants dont il est bon de faire justice, et des honnêtes gens qui ont le noble tort de faire trop scrupuleusement justice d'eux-mêmes.

C'est une illusion d'imagination assez commune que de chercher, hors de soi, autour de

soi, un *milieu* qui contente, quand on n'est soi-même le centre de rien et qu'on est impuissant à trouver un centre en soi-même.

Pensez et trouvez-y un juste plaisir, vous serez taxé d'égoïsme par quiconque ne sait ce que c'est que penser. Ménagez vos sympathies et distribuez vos préférences avec poids et mesure, vous serez traité d'égoïste par ceux qui veulent être aimés ou loués démesurément, c'est-à-dire par tous ou presque tous.

Que de douloureuses solitudes morales engendre telle apparente communauté de vie, tandis que tel solitaire trouve en lui-même la plus sûre, la plus précieuse et la plus vivante des sociétés!

Il n'y a nulle contradiction dans les termes, il n'y a que justice à appeler égoïste, malgré soi, celui que la médiocrité de cœur et la petitesse d'esprit enserrent de toutes parts, jusqu'à lui interdire toute échappée, le frustrer de toute issue, et ne lui laisser un refuge que tout au fond de lui-même.

Dante a introduit dans le cercle des avares, pour les faire se rencontrer et s'entre-choquer avec eux, les prodigues, ceux qui ont follement dissipé leurs biens. Il n'a pas imaginé la même opposition, avec le même rapprochement, entre la paresse, qui pèche par défaut et par inertie, et l'activité qui s'abandonne à d'excessives profusions et devient condamnable, non pour avoir été criminelle et violente en ses actes, mais pour avoir vainement abusé d'elle-même. Venu de notre temps, il aurait peut-être songé à leur appliquer ce même traitement. On peut l'augurer, du moins, sur la foi de certain passage où il parle de ceux qui *dévorent, langue déliée, n'importe quelle nourriture, sous n'importe quelle lune*[1]. On les remarque peu d'abord, ces deux vers, et leur clarté vague pâlit vite dans la mémoire. Plus on a vécu, mieux on entend, mieux on voit de quel accent distinct ils gourmandent, de quel reflet vivement projeté ils frappent les avidités qui s'exercent, sans choix et sans trêve, sur de grosses proies, sur de légers butins, à la faveur de tant de douteuses et nocturnes lumières prises pour le grand jour.

---

[1] Che poi divora, con la lingua sciolta,
Qualunque libo, per qualunque luna.
(*Paradiso*, ch. XXVII.)

Est-il un principe d'activité aussi pressant, aussi impérieux que la nécessité de se pourvoir par soi-même de tout ce qu'il faut pour vivre, dont l'isolement fait une loi au sauvage? Oui; demandez-le à l'impuissance de se suffire, de se supporter, où l'extrême sociabilité réduit *l'homme du monde.*

La recherche passionnée du nouveau peut devenir la plus invétérée des habitudes, et l'amour du changement le moins variable des penchants.

Rumeurs confuses, bruits inarticulés des rues, rumeurs distinctes, bruits articulés des salons, quoi de mieux pour faire sentir et regretter également l'agrément de ce qui rend un son, le charme calmant de ce qui se tait?

II

Le temps a sa divisibilité, comme le nombre, l'étendue et la matière ; mais cette divisibilité ne se rend pas sensible de la même manière, parce qu'on ne dispose pas des moments comme on dispose des nombres et des corps ; on ne peut les arrêter au passage, les fixer, assister à leur décomposition. C'est par une autre voie qu'il y faut arriver : c'est en se représentant ce qu'une seule seconde, moins encore, si l'on veut, un élément de durée enfin aussi peu perceptible qu'un atome, plus rapide qu'un clin d'œil, peut, en passant sur la multitude des êtres vivants, enfermer simultanément de phénomènes, de sensations, de modes d'existence et d'action. Par là se touchent l'innombrable et l'infiniment petit, et l'on a de quoi s'étonner et s'effrayer à comprendre ce qu'il y a dans un point de la durée, non moins qu'à découvrir ce que contient la plus minime portion d'étendue ou de matière.

La notion du temps est un tel assemblage de contraires qu'on ne peut réussir ni à l'épuiser, ni à l'arrêter, ni à la définir. Le temps est notre jouet ; il est notre tyran. Rien ne nous appartient

davantage, et il n'est rien de quoi nous soyons plus dépendants. Il nous accable de son fardeau, il nous surprend et nous échappe par la subtilité de sa fuite. C'est un trésor qui nous est donné et que nous ne pouvons garder ; c'est un bien dont nous avons à rendre un compte d'autant plus sévère qu'il ne nous coûte nulle peine pour l'acquérir. Nous perdons également cette richesse, soit que nous en usions, soit que nous n'en fassions rien, et cette perte tantôt nous honore et tantôt nous condamne. C'est une contradiction perpétuelle, une énigme insoluble proposée par un sphynx dévorant.

Qu'il s'agisse des destinées individuelles ou du train général des choses, les croyants se flattent de posséder une double clef qui, maniée de droite à gauche, ou de gauche à droite, leur ouvre également les secrets de Dieu. Les adversaires de leur Église prospèrent-ils ? C'est que la justice divine attend pour les frapper ailleurs. Éprouvent-ils des adversités? C'est que, dès à présent, cette justice se signale contre eux. Même raisonnement, en sens inverse, pour les fidèles qui ont déjà ou qui doivent avoir leur récompense. Il faut avouer que ce procédé divinatoire, appliqué aux individus ou aux peuples, n'a rien, absolument rien de malin. Il présuppose qu'au jeu de

la vie, les dés sont invariablement fixés au détriment des uns, au profit des autres, lesquels, quoi qu'il arrive, gagnent ou jouent à qui perd gagne.

Ne pouvant nous affranchir de la puissance nécessaire que le Temps a sur nous, appliquons-nous, au moins, à ne pas l'exagérer en lui venant en aide. Soumis à la force extérieure de ce mouvement uniforme et continu qui nous pousse et nous entraîne, ne livrons pas sans réserve au tourbillon des moments qui fuient, pour être ballottés, tournés et retournés en tout sens, nos sentiments, nos idées, nos opinions; fermons les passages et les entrées par où la mobilité pourrait pénétrer du dehors au dedans de nous-mêmes. Comme le nageur porté par les flots, sachons, suivant qu'il le faut, céder ou résister avec une force qui nous soit propre. Livrons-nous, dans le temps et avec le temps, à des pensées et à des œuvres propres à l'outrepasser. Servons-nous de lui contre lui-même.

La marche naturelle de la durée nous porte d'un moment à un autre moment, en nous permettant de laisser sur chacun d'eux la trace d'une conception, la marque d'une action, l'empreinte

d'une libre et active énergie. Deux situations extrêmes nous disposent à contrarier ce mouvement autant qu'il est en nous ; quelque séduisant espoir vient-il nous attirer, nous roulons en quelque sorte et nous glissons à la surface du présent ; nous forçons la pente qui incline notre vie vers l'avenir. Privés d'un grand bonheur qui nous a échappé comme emporté par une mort violente, nous nous raidissons, fixés en idée sur l'instant fatal, oublieux de l'entraînement forcé qui contraint à perdre sitôt de vue tout ce qui reste en arrière.

Tuer le temps : vieille formule à l'usage de l'ennui qui cherche secours contre soi-même. *Supprimer, dévorer l'espace :* locution plus moderne qui répond à de nouveaux besoins de mouvement et à des ardeurs d'activité étrangement pressées de se satisfaire ; toutes deux, et chacune dans son sens, emportant, si l'on y prend garde, un certain mépris insolent de ce que l'homme doit à Dieu : la première, plus près du blasphème, et, avec une énergie meurtrière, exprimant une sorte de lâche renoncement à un don divin ayant, entre tous, cette double marque d'excellence d'être communiqué à tous également et d'être reçu sans nulle interruption ; plus encore, une abdication de soi-même, quelque chose

comme un vœu de destruction, de suicide ; l'autre, exaltant certaines d'entre les puissances accordées à l'homme, par une hyperbole dont l'exagération trahit l'orgueilleuse faiblesse. Il est mal de traiter avec ce sans-gêne superbe les deux milieux nécessaires de toute vie, de toute activité humaines. Parler de tuer le temps et de supprimer l'espace, comme pour se vanter de faire une chose morte, un vide, un rien, de ce qui s'ouvre devant tout homme pour qu'il mette son honneur à le remplir, c'est, en réalité, faire justice de soi et se condamner par son propre aveu. Sans doute, parmi tant de moments qui viennent nous trouver sans être appelés, il en est beaucoup qui ne montrent pas visage ami ; mais faut-il, pour cela, les traiter comme des importuns qu'on cherche à éconduire, ou les menacer comme des ennemis dont on voudrait se défaire, et se targuer de courage, parce que, au lieu de les obliger à servir, on réussit à les supporter ? Qu'on ne les charge pas de projets, de discours, de controverses inutilement bruyantes, mais qu'on y place quelqu'une de ces actions ou de ces paroles qui marquent et qui durent. Sans doute encore, les grandes victoires remportées par l'homme sur la distance veulent qu'on s'en étonne et qu'on les respecte ; mais, le vrai prix de la victoire, l'honneur et le profit de la conquête appartiennent-ils à ceux qui,

errant à travers l'étendue, cherchent et parcourent des lieux auxquels ils ne donnent rien, si ce n'est une attention vaine, inconstante, partout répandue, jamais arrêtée, dont ils n'ont rien à recevoir, si ce n'est une suite de sensations dissipées à mesure comme une fumée légère ? Ceux-là auront passé sans rien transformer autour d'eux, sans obtenir d'eux-mêmes aucun changement heureux, sans réfléchir que tant de faciles triomphes, promenés au loin, n'égalent pas en mérite, en valeur, en fécondité, l'effort employé pour remuer une motte de terre, semer un grain, fixer une racine, poser un fondement. Vouloir convaincre et corriger ceux qui respectent assez peu la lutte sérieuse de la vie pour se retirer du combat ou pour changer la lutte en un amusement stérile, et pour en gaspiller, par manière de jeu, les meilleurs instruments, ce serait une rude tâche, disons mieux, ce serait folie ; mais sans atteindre le fond des choses à travers les mots, il est bon de discréditer ceux-ci, lorsqu'ils ont le double tort, en ne signifiant pas ce qu'ils ont l'air de dire et en disant beaucoup plus qu'il ne faudrait, de couvrir de leurs formules imprudentes l'inertie sans regrets et sans dignité, et l'instabilité sans but et sans profit, toutes les deux également pauvres d'effet et pareillement empressées à mettre à rien ce dont elles ne savent que faire.

Des idées arrêtées, des principes fixes, il en faut toujours, il en faut à tous. Ils sont la base de l'existence morale ; ils forment notre patrimoine intime. Il importe de s'y établir, comme on s'installe dans une résidence préférée ; sans eux, nulle vie morale qui ne soit errante, sans but, sans abri, livrée aux agitations de l'esprit d'aventures qui emportent tout ce que l'on a possédé, tout ce que l'on imagine acquérir. Mais il n'est pas nécessaire, pour cela, de s'y tenir enfermé comme dans une forteresse ; on peut s'en éloigner parfois, pour y revenir, et les perdre de vue, sans les oublier. Ainsi l'on joint la douceur de se procurer quelques biens accessoires à l'avantage de garder intact le fonds inaliénable, la demeure de prédilection où l'on vit mieux qu'ailleurs, où l'on se retirera pour mourir.

Que votre âme ne soit ni trop ouverte, ni trop fermée ; gardez-la des attaques, des insultes, comme des invasions banales ; mais n'en faites pas une place forte, hérissée de murailles et de bastions, qui refuse l'entrée à tout venant. Qu'il y ait au moins des mots de passe et des signes de reconnaissance.

Le bon ménage, la douce compagnie que forme

l'union d'une âme charitable et d'un esprit hospitalier !

La vérité est une ; la diversité est vraie. Entre ces deux formules, comme entre deux pôles, l'intelligence humaine continuera jusqu'au bout à osciller, à errer, cherchant alternativement à se fixer dans la synthèse et à se développer par l'analyse.

Il est mille manières de dire la vérité qui mettent en guerre avec autrui. Il est deux manières de rester sûrement en paix avec soi-même, qui sont de se plaire à la chercher ou de se résigner à l'ignorer.

Laissons à leur place, c'est-à-dire employons pour la comparaison des quantités rigoureusement mesurables entre elles, ces signes destinés à marquer le *plus*, le *moins* ou l'*égalité*. Transporter ces expressions mathématiques dans le langage courant des relations sociales, dans la langue plus savante de la critique intellectuelle qui s'applique aux hommes, à leurs caractères et à leurs œuvres, c'est les détourner de leur légitime emploi, pour favoriser le double penchant qui nous mène soit à excéder notre vraie portée

naturelle, soit à ramener autrui à notre mesure propre. Ayons goût plutôt à tirer de notre expérience, pour notre usage particulier, bon nombre d'*abréviations mentales* et d'évaluations sans rigueur mais non sans délicate justesse, qui, au lieu de désigner strictement ce qui est *équivalent* et ce qui *inégal,* nous aident à comprendre ce qui est *autre*. Gardons-nous des additions, des défalcations, des évaluations artificielles. Elles ne sont de rien dans ce qui fait le vrai charme des ressemblances et des différences ; elles ne peuvent qu'en rompre l'accord et en fausser la mesure.

Tandis que la bonté se donne, la justice *se rend,* et le mot seul implique la reconnaissance d'un droit chez celui qui l'obtient. Comme il en coûte bien plus à l'amour propre humain de rendre que de donner, il est bien naturel que la justice soit plus rare que la bonté.

Les âmes délicates et inoffensives, mal pourvues des armes qui servent à l'attaque et à la défense, sont douées en revanche de tout un appareil de recherche et d'observation qui leur permet de discerner, en les palpant à distance, les esprits et les caractères, de reconnaître leur nature douce

ou fâcheuse, de pénétrer leurs enveloppes, même rudes et résistantes. On les dirait munies d'instruments très fins, d'organes subtils, de pointes ténues sans être blessantes, et de minces filaments qui, s'allongeant et se contractant, leur servent à éviter les rencontres dangereuses, les aspérités incommodes, les frottements inutiles, les chocs nuisibles.

L'âme a son atmosphère comme le corps; mais, à la différence du corps, elle en dispose; il lui appartient de la rendre légère, paisible et lumineuse, de veiller à ce qu'elle ne soit ni troublée par les orages de la discussion, ni alourdie par de pesantes méditations, ni raréfiée par des opinions trop subtiles.

Longtemps privés d'air et renfermés au fond de l'âme, les sentiments doux finissent par s'aigrir et par fermenter, ainsi que fermente et s'aigrit la liqueur la plus pure. Veut-on enfin les épancher et les verser au dehors? Ils font explosion, et, parfois, jusqu'à briser le vase qui les contient.

La nature la plus douce n'est pas sans avoir besoin, en de certains moments, d'un aiguillon

qui lui serve à protéger sa douceur même, comme l'abeille a le sien pour défendre son miel.

Il y a moyen d'être bon avec assez de maussaderie et de mettre assez de désagrément dans la bienveillance pour faire dire à ses dépens que si la grâce est

... plus belle encor que la beauté,

elle est bien meilleure que la bonté.

L'égoïste ne voit autour de lui qu'égoïsme. Sur toute physionomie morale se reflète sa jaunisse.

Notre nature morale connaît la stagnation de ces calmes plats qui suivent les tempêtes et qui sont parfois plus redoutables. Alors, nul souffle ne pousse plus nos facultés, nul courant ne les entraîne. Il semble que, livrées sans défense à une puissance ennemie et réduites à la captivité, elles soient condamnées, par un jeu barbare, par une tentation artificieusement excitée et sans cesse trompée, à ne voir l'espace s'étendre autour d'elles que pour rester obstinément interdit à leurs efforts et les laisser dans l'immobilité d'un repos sans terme.

Parfois la passion excite et redouble l'activité de l'âme ; elle imprime à ses mouvements une pente plus rapide, un courant plus impétueux. D'autres fois, elle l'arrête, la retient, lui oppose une barrière qui l'empêche de s'épandre, un obstacle qui la refoule.

La formule poétique : *Homo sum et nihil humani a me alienum puto,* a deux faces, car elle peut être prise dans le double sens d'un élan généreux vers autrui, et d'un sage et prévoyant retour sur soi-même. Suivant cette seconde acception, elle nous habitue à considérer que maux extrêmes et fautes irrémissibles peuvent, hélas ! devenir nôtres. Il est si dur d'avouer, mais si nécessaire de reconnaître qu'en fait de manières d'agir et de façons de souffrir, tout homme est capable de tout et exposé à tout !

Dans les habitations faites de main d'homme, ce sont les gens de haute volée qui demeurent au rez-de-chaussée ou au premier. Il en va autrement de cette habitation terrestre qui est le corps. Là, ce sont les âmes de bas étage qui recherchent et occupent les régions inférieures. Pour ceux-là comme pour celles-ci, la cause

déterminante de leur choix est la crainte de se fatiguer en montant.

Les grandes inventions de l'ordre matériel sont le triomphe de notre siècle. Pourtant, s'il est une vieille habitude qui mérite quelque indulgence, c'est celle qui continue à donner le pas à ce qui relève de l'ordre moral. A ce titre, le Français, *né malin*, a trouvé quelque chose qui, pour la rapidité et la sûreté des effets, pour l'instantanéité du coup, égale, s'il ne dépasse, ces agents visibles et autrement renommés qui sont la vapeur et l'électricité. Eh quoi ! quiconque, à propos de n'importe quoi, fait mine de croire, de penser, de sentir, de prendre la vie au sérieux, est immédiatement frappé par le ridicule qui renverse et tue; cet infaillible résultat n'est-il pas merveilleux ? On le doit à cette découverte, à cette nouvelle et infaillible puissance, qui est la *blague*.

Ce patient qui, dans *Quentin Durward*, va faire connaissance avec la corde, a, pour l'assister, le grave et sentencieux Trois-Échelles, le jovial Petit André. Par un sort à peu près semblable, le patient livré au supplice de vivre verra, en France, s'offrir à lui, du côté droit, le néo-catholicisme et

sa solennité, du côté gauche, la blague et ses inépuisables bouffonneries, la blague! c'est-à-dire Petit André. Mais, sur ce terrain-là, que de Petits Andrés pour quelques Trois-Échelles!

Fait, ce semble, par la grâce de Dieu et par sa volonté personnelle, pour jouir de la pensée et pour se maîtriser, l'homme reste le plus souvent dupe des mots, esclave des circonstances, des choses, des maux. Il dépend de lui de réduire le plus possible, par l'exercice assidu de la pensée, cette duperie, et, par la pratique de la patience, cet esclavage. Qu'il prenne sur soi, comme on dit. L'expression est juste, en tant qu'elle suppose, au dedans de chacun, un ennemi qu'il est de bonne guerre de faire capituler, un lâche qu'il faut sans cesse exciter, aiguillonner pour en tirer quelque chose.

Spiritualisme par-ci, spiritualisme par-là. Prenez le mien; il est laïque; il est de choix. Soumettez-vous au mien; il le faut; il est sacré. Vous n'en voulez pas, matérialiste que vous êtes! Auquel entendre, bon Dieu! Tel pauvre homme aura de bonne heure, aussi clairement qu'on voit le jour, reconnu ceci, que la vie, la force, la grâce de

l'esprit père de la pensée, doivent être mises constamment au-dessus et portées bien loin en avant de ce qui se rapporte au corps, au plaisir, au gain matériellement appréciable. Il sera resté dans son coin, discret, silencieux; trop heureux, quand les misères physiques lui laissaient quelque relâche, de jouir en lui-même ou par autrui de cette pensée pure, sincère, indéfectible. O, qu'il est peu ébloui des parades, ô, qu'il est étourdi par les éclats de voix qui font du spiritualisme une démonstration, une polémique, une provocation! Que voulez-vous? Lui, il a rendu le spiritualisme effectif, il l'a réduit à l'acte. Il ne peut faire autrement. Ce n'est pas un esprit fort; c'est une tête faible et qui craint le bruit. Passez, ne vous souciez pas de lui; allez crier plus loin.

Quand un froid intense raidit les membres, contracte les muscles, repousse la chaleur vitale jusqu'au cœur, sa dernière retraite, comment résister et trouver secours? Par le mouvement, par l'action, par ces secousses bienfaisantes qui raniment l'étincelle de vie prête à s'éteindre. L'âme, elle aussi, a ses périodes de refroidissement; elle subit la température rigoureuse de ses jours d'hiver, et c'est l'immobilité qui rend plus funestes ses langueurs et ses affaissements. Pour

les combattre avec efficacité, il faut que du plus profond de notre être vienne l'élan vivifiant, le redressement salutaire, qui rend d'abord le plein usage des forces, puis le complet retour à l'activité. C'est alors qu'une seule œuvre utile, charitable, désintéressée, si simple, si peu importante qu'elle soit, peut avoir une valeur inestimable et devenir un service sans prix qu'on se rend à soi-même.

Il est des passions élevées, et que leur élévation peut rendre paisibles. Il en est d'agitées et de tumultueuses. Il en est de basses et de dégradantes. Les unes animent et colorent la pensée et le sentiment, comme un rayon de soleil qui vient d'en haut; les autres offusquent l'âme un moment, puis disparaissent comme un tourbillon de poussière que le vent emporte entre ciel et terre. Les dernières, qui jaillissent d'en bas, la souillent et font tache sur elle.

Dans la lutte engagée entre la raison et les passions, les goûts interviennent en qualité de médiateurs, de neutres, de négociateurs désintéressés qui rendent la guerre plus modérée et la conclusion de la paix plus facile. Une fois les passions éteintes et la raison affaiblie, ils forment une réserve, une

compagnie auxiliaire qui aide à soutenir les derniers combats de la vie.

Concentrer son travail, diviser et disperser ses goûts : il est peu de règles aussi sûres pour la bonne et tranquille conduite de la vie.

C'est beaucoup faire que de cultiver et d'entretenir des goûts qui occupent sans être absorbants comme le travail, qui plaisent sans fuir avec la rapidité du plaisir ; plantes saines et robustes, qui sont de toutes saisons et s'accommodent de tout climat, auxquelles conviennent le beau soleil, les journées florissantes de la jeunesse, et ne nuisent pas les ombres lourdes, les heures languissantes du vieil âge.

Le goût que l'on a pour son devoir, pour sa part d'action nécessaire, quelle qu'elle soit, a un prix absolu ; tous les autres n'ont qu'un mérite relatif dont l'âge, la condition, les exigences diverses de la vie décident plus ou moins. Quelque honneur qu'on se fasse d'eux, ils valent surtout par ce qu'ils remplacent ; supérieurs à tout ce qu'on pourrait aimer et rechercher au-dessous

d'eux, inférieurs à tout ce qu'on pourrait s'imposer de mieux que de les satisfaire.

Comme il est des passions qui, de servantes qu'elles étaient et devaient rester, se font maîtresses, il est des goûts qui, par un choix que soutient la longue durée de l'habitude, de surnuméraires ou de suppléants qu'ils furent d'abord, passent titulaires et deviennent tout doucement inamovibles.

S'il est un moyen d'empêcher que le devoir et le plaisir soient séparés par une profonde antipathie et par de perpétuelles hostilités, c'est de faire que l'un ne soit pas une froide et dure réalité, et l'autre une déception sans fin; c'est de mettre quelque solidité dans le plaisir et quelque illusion dans le devoir.

Pensées folles qui marquez votre passage par un train de fête et qui récompensez d'un sourire l'hospitalité qu'on vous donne; pensées coupables qui laissez une ombre et peut-être une souillure sur l'esprit qui a l'imprudence de vous accueillir un instant; pensées malsaines et maladives auxquelles on offre asile avec une complai-

sance délicate, et qui payez rarement les soins que vous reçûtes ; et vous, la tentatrice subtile et puissante entre toutes, non parce que vous attirez vers les joies infailliblement trompeuses, mais parce que vous dénoncez la trahison là où il nous en coûterait le plus de l'admettre ; si experte à choisir le temps et à prendre vos avantages, soit que vous apparaissiez au crépuscule qui suit les journées rayonnantes, ou bien à la froide lumière qui met fin aux nuits éclairées par les passions et les ardeurs même les plus légitimes, soit que vous vous dérobiez dans l'ombre qui couvre les séparations suprêmes, pour insinuer que, toujours, une même coupe tendue par une même main mystérieusement perfide présente aux lèvres altérées et tremblantes, ici, sous le baume de vie le plus délicieux, le rapide dégoût, là, à la place d'un prétendu breuvage d'immortalité, le vide et le néant ; vous qui, concluant avec une habileté insidieuse d'une déception à une autre plus grande et plus définitive encore, assignez la même sanction douloureusement frustratoire à la loi qui nous permet de transmettre la vie, à la loi qui nous oblige à la perdre, et, dans ces moments où le désir et la vérité semblent le plus près de s'unir, jetez entre eux la menace redoublée d'une irrémédiable incompatibilité et d'un inévitable divorce ; vous toutes, troupe infidèle et fugitive,

disparaissez peu à peu, et cédez la place aux graves et saintes pensées qui, sur le tard, au soir de la vie, s'acheminent en silence vers nous, non pour le repos et le plaisir d'une nuit, non pour la distraction d'un jour, mais afin d'éclairer par leur présence la demeure où le calme qui les accompagne répond à la bienvenue qui les attend.

Il faut en général que les idées morales se tiennent par leur propre poids, *stent mole suâ*. Le sentiment leur est un auxiliaire dangereux et un guide maladroit; il peut s'égarer ou passer à l'ennemi. Toutefois, quelques âmes privilégiées, ouvertes à l'intelligence et à l'amour du Beau, comme les yeux sont ouverts à la lumière, auront pu s'attacher au Bien par l'attrait du Beau, qui en est inséparable, entretenir la pureté du cœur par une fraîcheur d'admiration soigneusement renouvelée, et arriver ainsi, par une route riante, découverte, entourée de tous les charmes du ciel et de la terre, à une morale attrayante plutôt qu'austère, préventive plutôt que répressive, glissant d'un âge à l'autre sans changer de visage, nullement artificielle, quoiqu'elle doive peut-être plus encore à l'art qu'elle ne tient de la nature.

Suffit-il, pour être honnête homme, de connaître et de professer des principes généraux de morale qu'on est exposé à malhabilement appliquer aux cas particuliers? Oui, si c'est assez pour faire un sage politique, d'avoir recueilli des maximes d'État et des règles universelles, sans distinguer du reste les temps et les circonstances où elles doivent être mises en pratique; si c'est assez pour s'intituler mathématicien, de posséder les théorèmes, sans être en état de résoudre les problèmes.

Inconséquence n'est pas contradiction. C'est pour cela qu'il n'est pas rare de voir des athées se conduire en fort honnêtes gens, et qu'il n'est pas absolument impossible qu'un de nos catholiques contemporains aveuglés par le *syllabus* conserve quelques lueurs de christianisme.

Tenir en échec quelque faiblesse, l'user, la mettre à bout de ressources, lui retirer tout ce qui peut la soutenir en n'épargnant rien de ce qui doit l'affaiblir et la ruiner, l'obliger enfin à céder, tel est trop souvent l'emploi triste et ingrat, mais nécessaire, de nos plus vives forces.

Rien de faux et de dangereux comme de faire croire à l'homme que, pour lui, la liberté est de droit naturel. Prisonnier de naissance, placé sous le joug des sens et des instincts, il est tenu de l'acquérir; jusqu'au dernier jour, son devoir est de se libérer.

Pour faire broncher les théories les plus déterminées de ceux qui, sous les noms de naturalistes, de phénoménistes, prétendent ne connaître que des faits et des lois, des effets et leurs causes, il suffit de ce phénomène moral, de ce mouvement naturel qui est le remords? Comment diable s'y prendre pour expliquer ou éliminer cet *effet sans cause*?

Combien de consolations admet le sacrifice volontaire d'une passion coupable, qui manquent à l'abandon forcé d'une passion honnête! L'honneur, la vertu, la conscience, qui deviennent les alliés de la volonté lorsqu'il s'agit de secouer un joug déshonorant et font briller alors devant elle comme l'aurore d'un jour nouveau, deviennent les complices de nos regrets et de nos faiblesses, quand des liens chéris sont brisés. Au lieu des émotions fortifiantes d'un combat animé par les espérances et les promesses de la victoire,

on éprouve les angoisses d'une séparation derrière laquelle s'ouvrent les perspectives nues de l'isolement. On dirait que la lumière de la vie s'éteint pour ne plus se rallumer.

Une âme abandonnée aux entraînements d'un penchant vieilli et enraciné, habituée à supporter fréquemment les peines de la lutte et à recueillir rarement les joies du succès et les fruits du triomphe, ne pourra voir une autre âme se livrer, sans forte séduction et sans grande résistance, à ces fautes légères et improvisées qui éclosent au souffle d'un caprice, et préférer le faible plaisir d'y céder au facile mérite de s'en abstenir, sans se dire dans le secret de ses pensées, avec un sentiment qui tient peut-être de l'étonnement et du regret, non sans quelque mélange d'envie : combien il lui en coûterait peu de se retenir! Elle ignore qu'observée de la même manière, et jugée à son tour par celle qui commet si aisément ce qu'il lui serait si commode d'éviter, elle lui inspire cette pensée où il entre plus de sévérité contre les défaillances que de justice pour les efforts de la lutte, et qui, sous forme de reproche, semble se détourner vers une justification personnelle : combien il lui en coûte pour se maîtriser! Laquelle a tort? laquelle a raison? Chacune dit vrai; mais

ni l'une ni l'autre ne recueille le profit de la vérité et le bénéfice de l'exemple. Le problème moral posé par chacune d'elles ne pourrait être résolu exactement que par l'appréciation délicate de forces d'impulsion et de résistance qui, agissant en sens contraires au plus profond de la nature morale, restent le secret de Dieu ; il doit se résoudre approximativement en pratique par une règle de sage tolérance et d'indulgence réciproque.

Plaindre le bien que l'on fait est un premier pas vers le mal, tout comme regretter le mal que l'on a commis est le commencement du retour au bien.

De mauvaises ou inutiles actions faites pour de bons motifs; de bonnes actions faites pour de mauvaises raisons : double témoignage et preuve incessamment renouvelée de la faiblesse et de la contradiction de l'homme.

Quelle originalité qu'une bonté vraie! Et quoi de plus rare si ce n'est une bonté intelligente!

Pour les hommes du commun, la bonté est

acceptable en raison directe de son aveuglement, et pour le commun des hommes, en raison inverse de son discernement.

La pensée appartient à l'homme plus complètement que l'action, et l'action lui appartient encore plus que les résultats de l'action; d'où il suit que la règle ordinaire d'une équitable appréciation devrait être de remonter de l'effet à la cause, de ce qui a été produit à ce qui a été voulu. Mais cette marche est rarement suivie; ce rapport est difficilement observé, et cet ordre naturel volontiers renversé. Dans le jugement que nous portons sur nous-mêmes, nous attribuons aisément à nos actions tous les mérites secrets de nos pensées; et réciproquement, dans ceux qu'on porte sur nous, on fait souvent payer à nos intentions nos défauts de succès et les torts apparents ou ostensibles de nos actions.

C'est rendre trop peu d'honneur à la vertu que de lui demander un petit nombre de belles actions qui en épuisent la courte fécondité, précieuses et rares effigies tirées d'un moule vite détruit, d'une planche brisée presque aussitôt qu'employée. Reproduisons-la plutôt en des œuvres multiples,

semblables à des images qui répètent successivement un exemplaire favori et se rapportent à un même modèle, affaiblies et altérées peut-être par le temps, mais toujours reconnaissables.

Comme des canaux savamment combinés, par un jeu incessant et régulier, font circuler dans le corps le sang, le mouvement et la vie, notre vie morale, elle aussi, paraît s'alimenter à certains courants qui se perdent dans les profondeurs de notre être. Seulement leur action n'offre pas la même régularité et la même harmonie, ou, si cette harmonie existe, la loi en est mystérieuse et nous échappe. Souvent, pour une de ces sources qui vient à tarir, une autre jaillit inopinément; parfois, c'est la même qui semble perdue pour un temps, puis reparaît et donne à deux âges séparés par un intervalle le secours qu'elle a refusé à l'âge intermédiaire. Dans le nombre, il n'en est pas de plus abondante, de plus digne de tous les soins, de plus propre à tout usage et à toute transformation que la puissance d'aimer. Le flot qui s'en épanche n'est pas inaltérable. Où est la source si pure que nul accident, nul trouble n'en effleure la limpidité toujours égale? Mais, si nous ne pouvons la garder vierge de toute souillure, veillons du moins à ce qu'elle ne tarisse pas, à ce qu'elle coule

librement au dehors; car, inutilement absorbée au dedans, elle s'épuise vite.

Lorsque, après une longue familiarité avec le mal, des goûts meilleurs viennent à naître, ou bien, à l'inverse, quand à la pratique habituelle du bien succède une satiété vague de mauvais augure, cet instinct de changement, cette préparation sourde à passer d'un état à un autre état produit un double phénomène moral que les mots de *sentiment du bien et du mal* ne suffisent peut-être pas à désigner. La chaleur bienfaisante par où s'annonce la première approche de la vertu, le refroidissement et le frisson qui accompagnent le premier et léger contact du vice, subtiles et rapides impressions, seraient mieux appelés (faisons cette concession à l'envahissante physiologie) *sensation* du bien et *sensation* du mal.

Il est, pour toute passion vraie, pour tout sentiment profond, un moment précis et comme un point fixe, où ils trouvent une expression juste et belle, peuvent se révéler entièrement tels qu'ils sont, et ont, pour ainsi dire, le plein usage de la parole. Un degré de faiblesse au-dessous, ils ne l'ont pas encore; un degré de force au-dessus, ils

ne l'ont plus. Il en est comme des objets que l'on voit à travers une lunette; il faut saisir exactement le point en deçà et au delà duquel tout se trouble et devient indistinct. Si donc rien n'est plus varié que la puissance de sentir, qui a ses âges, ses périodes, ses ardeurs et ses défaillances, qui, chez les uns, garde une jeunesse qu'on dirait éternelle, chez d'autres, prolonge son âge de maturité ou bien s'use et arrive rapidement à son déclin, chez d'autres, enfin, n'a même pas pris la peine de naître, rien aussi n'est plus rare que le pouvoir d'exprimer justement et pleinement ce qu'on sent.

Dans les voies de la sainteté et du génie, comme dans les sentiers de la vertu et du talent, une heureuse rencontre, que l'on fait la dernière et le plus près du terme, est celle de la simplicité.

Il serait commode de se persuader que le Bien et le Mal, la Vérité et l'Erreur, séparés essentiellement en eux-mêmes, le sont également dans les sentiments et les actions des hommes; mais il n'en va pas ainsi, et si la nature matérielle offre peu de corps simples, parmi les volontés et les faits où se manifestent les facultés morales, il en

est peu que l'on puisse dire *simples*, au même sens; généralement, ils se décomposent en éléments divers, et parfois ces éléments sont opposés entre eux autant que le mal, aussi contraires que le mal est opposé au bien. A les prendre dans le secret de la conscience, un très petit nombre ont un motif unique ; tous les autres en ont deux au moins ou davantage qui s'y confondent en y concourant, entre lesquels il s'opère, au plus profond de la nature humaine, une sorte d'union *moléculaire* qui les rend indivisibles ou très difficilement divisibles. Leur combinaison a quelque chose de plus mystérieux et de plus décourageant que leur lutte ouverte. Ce qu'ils ont d'inséparable dans le détail cause une surprise au moins égale à l'effroi qui vient de les savoir, au fond et en soi, irréconciliables. Les décomposer, en retrouver tous les éléments, c'est plus qu'un travail pénible et presque toujours incomplet, qu'il soit entrepris sur nous par nous-même ou par autrui; c'est presque un rêve; car nous sommes assez disposés à ne trouver en nous-même, à cet égard, que ce qui échappe aux autres, et les autres sont volontiers portés à laisser échapper précisément ce que nous y trouvons. A qui donc appartient-il de résoudre ce mélange, cette confusion du Bien, du Médiocre, du Mal, et, la séparation faite, d'attirer, de repousser ce qui est de l'un ou de l'autre,

aussi sûrement que, dans l'ordre matériel, certains procédés divisent les éléments et mettent à nu la composition intime des choses? A une puissance qui n'est pas de ce monde et qui n'a passé entièrement son droit à nul d'entre les vivants.

Quand on a longtemps vécu de la vie intérieure, et traversé bien des états de l'âme, on devient semblable au voyageur qui a visité beaucoup de contrées, et qui peut, s'entretenant de chacune d'elles avec ceux qui l'habitent ou l'ont connue, leur parler la langue du pays, les entendre et se faire comprendre d'eux.

L'habitude de n'agir que par des motifs supérieurs et généreux, au milieu de la foule vulgaire qui ne cède qu'à des impulsions basses et intéressées, rend capable de tout pénétrer en demeurant soi-même impénétrable; cela vaut presque l'anneau de Gygès.

Après avoir cultivé une langue suivant une méthode littéraire et scientifique, c'est-à-dire après l'avoir prise seulement par ses beaux côtés,

et à l'étudier dans ses productions nobles, on éprouve un grand embarras s'il faut en venir à la pratique des termes usuels et populaires, passer d'une étude solitaire au commerce ordinaire de la vie, en un mot parler et se faire entendre. Certains esprits, attachés à leurs sentiments et à leurs pensées par une longue accoutumance et ayant abusé du droit de les méditer, de les arranger, de s'y raffiner et de s'y exalter, éprouvent une gêne semblable et se trouvent dépaysés de même sorte, lorsqu'ils sont transportés de gré ou de force dans la vie vulgaire, au milieu des intérêts mesquins, des sentiments étroits et bas, des idées courtes et bornées, dont le dépôt s'y conserve intact par la puissance de la routine et grâce à l'impuissance de la médiocrité ; c'est un vocabulaire nouveau pour eux, propre au discours ordinaire, à la conversation banale et qui n'a presque rien de commun avec celui dont ils se sont servis jusque-là et qui leur a été d'un excellent usage pour penser et pour s'entretenir avec eux-mêmes. Il est rare que l'on soit également familiarisé avec ces deux vocabulaires; il est malaisé d'employer chacun d'eux là où il faut et de le mettre à sa vraie place. Le grand nombre entend bien le second par lequel il a commencé et par lequel il finira, qui sert à tous ses besoins et lui suffit ; le petit nombre a commencé par le premier qui est

plus beau sans être aussi utile, et se résigne difficilement à finir par s'initier à l'autre.

Plaignons certaines âmes trop pures pour se livrer aux commerces du monde, sans l'être assez pour se donner tout entières à Dieu. Leur destinée ne peut s'achever, ou plutôt elle ne commence pas. Elles ont vainement consulté l'horizon. Au ciel, sur la terre, rien ne leur a présagé le lever d'un beau jour. Peut-être leur fallait-il seulement un signe favorable, un avertissement révélateur, un souffle propice ; nul signe, nul augure, et par suite nul élan. Sans avancer jusqu'au dévouement, sans reculer jusqu'à l'égoïsme, elles ont attendu, languissantes. Elles en sont restées aux limbes de la vie morale.

Entre toutes ces généreuses inspirations qui, réunies où isolées, peuvent diriger et soutenir les hommes, le sentiment religieux, l'instinct du Beau, l'amour du devoir, la pitié, les affections de famille, une société naturelle est instituée. De fréquents emprunts et d'heureux échanges l'entretiennent en la favorisant. Cette union, qui s'accomplit avec toute sa perfection dans les âmes le plus richement douées, n'est ni sentie,

ni comprise par tous. C'est le fait de tout esprit exclusif de la méconnaître, il s'en faut que l'admettre soit le privilège de tout esprit juste.

Quand on s'est épris pour certaines vérités que l'on juge non seulement conciliables entre elles, mais inséparables l'une de l'autre, alors que la passion et l'erreur humaines semblent avoir juré de les tenir perpétuellement désunies, il faut se consoler en pensant que cette séparation ne sera que dans le temps, et ne vient que d'une faiblesse d'esprit qui divise aveuglément ce qui devrait rester étroitement joint. On rêve pour ces idées chéries ce que les livrets d'opéra nous font rêver pour de belles âmes qui, tendant l'une vers l'autre, n'ont pu parvenir à se toucher sur la terre, l'union et le repos dans l'Éternité.

Pour faire le bien, la connaissance et l'amour du Bien ne suffisent pas à tous. Chez beaucoup, ce sont des forces au repos qui, pour se mettre en mouvement, sollicitent une excitation étrangère, une impulsion prochaine. Il leur faut encore un doux et perpétuel encouragement à bien faire, et comme le léger, mais sûr contact d'une main amie.

Dans le bien anonyme, fait au loin sans que paraisse la main qui le répand, il y a plus qu'un charme austère ; il y a, ou du moins il devrait y avoir, comme le sentiment d'une réparation due au Créateur pour la méconnaissance d'une bonne part de ce qui nous vient de lui. Que l'*incognito* volontaire du bienfaiteur soit une légère expiation de tant de déguisements portés en tant d'occasions douteuses ; surtout, que le contentement involontaire qui n'admet ni prôneur, ni témoin, ni confident d'une bonne action, exclue ce quelque chose d'équivoque qui pourrait le faire ressembler à la jouissance de l'avare en contemplation devant un trésor dont seul il a le secret.

Pour entretenir leur vie et ranimer leurs forces, les sensations et les passions réclament le retour fréquent d'une pâture abondante et grossière. L'esprit et le sentiment vivent de moins. Ils se contentent d'une nourriture simple et frugale, et même ils supportent des jeûnes qui ont leurs austères délices.

Une part enfin, la meilleure part, tant d'humbles et de petits, qui furent simplement bons et ne surent que souffrir, l'obtiendront-ils, ô Justice,

ô Bonté souveraines? Cela nous paraît infiniment plus beau que le plus beau de nos rêves, et cela est infiniment plus juste que le plus juste de nos arrêts humains. C'est à trembler de crainte, à frémir d'impatience; ce serait à tressaillir de joie. Qu'en dire? Est-ce le *Quanquam ô* de Virgile, ou le *Nequidquam* de Lucrèce?

L'Optimisme a fait son temps; il rentre dans le passé avec l'ontologie et la théologie dont il était le produit. Que nous semble, maintenant, de la formule cartésienne : Tout ce que nous connaissons, y compris nous-mêmes, est imparfait; donc la perfection existe; ou de cette autre : Tout est désordre dans l'univers moral; donc l'ordre absolu existe ailleurs. Que dire de ces singulières parodies du syllogisme aristotélicien? Le Pessimisme, lui, semble maître de l'avenir, parce qu'il est essentiellement expérimental et scientifique. Après Épicure et Lucrèce, Schopenhauer est l'apôtre d'une révélation qui est bien simple; car elle se fonde sur le bon sens qui voit les choses telles qu'elles sont, et inspire le courage de les montrer telles que le bon sens les a vues. Elle apprend que constater est tout, et qu'au delà, c'est l'inexplicable. Une fois mises à part les découvertes de la science, les accents de la poésie

les accords de la musique, elle dit : Écoutez, et l'on n'entend qu'une dissonance universelle.

Certaines impressions prolongées de bonheur appartiennent en propre aux jouissances morales. Une loi de durée et de continuité paraît tendre à les soustraire au temps et au changement, à les soutenir, à les porter en avant, au delà d'elles-mêmes. Ces impressions, qui les précèdent, les accompagnent et les suivent, en étendent le souvenir, en font désirer le retour, aident à en supporter l'absence. Les jouissances matérielles n'amènent et ne laissent après elles rien de semblable. Un mouvement rapide, mais qui s'arrête vite, une commotion sans retentissement profond, sans longues vibrations, voilà ce qu'elles produisent; une loi nécessaire d'interruption rapproche leur commencement de leur fin, les oblige à fuir pour être rappelées, à passer pour être renouvelées, les empêche de se relier entre elles, les pousse, puis les ramène en arrière. L'activité intempérante des brusques désirs s'efforce de les reprendre après les avoir lâchées, et d'un but inutilement touché et dépassé chaque fois, court encore au point de départ pour recommencer l'épreuve. Avec une même rapidité, elles usent du temps et le temps les use.

Prise dans son sens le plus général, la faculté de jouir départie à chacun s'altère et se transforme insensiblement ; elle finit par devenir à ce point distincte de ce qu'elle fut d'abord, que, si l'on pouvait mesurer exactement la distance qui sépare ses primitives ardeurs des fébriles efforts de son déclin, on croirait voir moins les faces successivement apparentes d'une même puissance que deux puissances de nature diverse, dont l'une aurait fini par se substituer à l'autre. Les fonctions respectives de deux de nos sens corporels représentent assez bien les changements produits par cette évolution morale : les désirs illimités du premier âge s'ouvrent et s'étendent en effet sur le monde comme la vue, qui, effleurant tout, ne peut rien retenir de ce qui la surprend et la contente, capable néanmoins de trouver un charme dans cette distance même qui fait entre les objets une juste distribution du temps, de l'espace et de la lumière. Peu à peu, la portée du regard diminue ; et le toucher, doué d'un pouvoir bien moindre pour deviner et devancer, pour s'étendre et pour attendre, supplée aux défaillances de l'organe altéré par l'âge, s'il n'en vient à le remplacer entièrement. Ainsi notre puissance de jouir, s'exerçant d'abord avec facilité et par de larges ouvertures, a connu les éloignements favorables, les absences doucement

supportées, les fuites qui promettent le retour; elle s'en est accommodée sans regrets. Plus tard, ce n'est plus assez des espérances suspendues et différées. Encore un peu, elles répugnent. On n'est plus sensible au charme intermittent de ce qui cède et se dérobe, de ce qui échappe parfois à raison même de son étendue. On veut des satisfactions courtes, ramassées, qui s'appuient et se ferment sur la pleine possession de ce qu'on peut tenir tout à la fois et tout entier. Le temps est venu de se restreindre à des prises directes, et de ne s'assurer que des étreintes aveugles.

Famine de plaisir, famine d'argent, famine de louanges et d'honneurs, qui pourrait remplir cette triste gueule de Cerbère? Assoupissez le monstre que vous ne sauriez assouvir.

Dans le budget de l'existence, le chapitre qui comporte le plus de coulage, qui apporte les plus lourds déficits, et qui peut supporter impunément le plus de retranchements, est celui qui comprend les plaisirs du ventre.

Il est pour l'homme, naturellement avide de tout genre de pouvoir, une impuissance, une

seule, qui lui laisse peu de regret, et dont il a souvent lieu de se féliciter : c'est celle qui l'empêche de prêter à son semblable une assistance morale et intellectuelle.

Dans le premier élan de cet abandon instinctif et inexpérimenté qui est la jeunesse du cœur, on attend de Dieu qu'il nous préserve des maux, et des hommes qu'ils nous fassent du bien. Quand l'expérience virile a fait justice de ces belles illusions, on finit par remercier Dieu s'il nous donne la force de supporter le mal, et par être reconnaissants envers les hommes, lorsqu'ils s'abstiennent de nous en faire.

Abandonnement aux souffrances, abandon des jouissances en face du devoir : deux formes excellentes de sacrifice. Plus la souffrance est imméritée, et plus la jouissance est innocente et légitime, plus grandes sont la valeur et la dignité du sacrifice, et plus il est vrai de dire que, par une telle offrande et une telle renonciation, nous rendons ce que nous devons à celui de qui viennent ces dons opposés.

En multipliant les tentations, les curiosités

intellectuelles, non seulement avouables, mais on peut dire nobles, que provoque le développement des sciences, de la raison, du goût, mais que répriment chez beaucoup les occupations nécessaires, la privation d'une liberté qui ne dépend pas seulement de celui qui la possède, l'accomplissement de quelque devoir obscur, qui sont pour les maîtresses facultés de l'esprit ce que l'immobilité et la captivité sont pour le corps, la civilisation moderne a bien augmenté, on ne saurait le nier, le nombre des afflictions d'esprit. S'il était permis de lui faire l'application du principe de réversibilité dont ses adversaires, les partisans du passé, ont usé et parfois abusé, on pourrait croire que ces peines et ces privations, supportées avec une religieuse patience, viennent en compensation, en rachat et en expiation de tant de convoitises matérielles, nouvelles aussi par leur forme, leurs objets, leurs excès, où s'abaisse ce qu'il y a de divin dans l'humanité ; ce seraient comme des offrandes de l'esprit, étrangères, comme celles du cœur, à la sensualité, à la violence, à l'orgueil, qui exigent des tributs de chair, de sang et de fumée.

Tels, dont la suprême et peut-être l'unique jouissance est de se faire des privations de leur

choix et à leur goût, ne savent pas, d'ailleurs et hors de là, endurer la moindre incommodité; jaloux, en cela et à ce point, de ne rien tenir que d'eux-mêmes !

Chacun est muni d'une certaine capacité de souffrir ; c'est un trésor dont il doit user sagement, au lieu de le prodiguer en détail ou de le dépenser en une fois, à la première occasion; c'est un fonds sur lequel il doit épargner, afin de pouvoir y compter sûrement. Assez d'emplois nécessaires et d'utiles placements lui sont destinés tout le long de la vie. A se passer trop de fantaisies, en fait de chagrins et de douleurs, il y a risque de l'épuiser trop tôt. Les pleurs sont un bien qu'il faut ménager.

La belle et philosophique devise de Rémusat : *Souffrir et penser,* risque de scandaliser les dévots et de blesser les âmes tendres, parce que le mot *aimer* ne s'y montre point. Et pourtant, n'est-il pas vrai que toute affection, dès qu'elle cesse d'être instinct pour devenir sentiment, ne peut se soutenir que par la pensée ; n'est-il pas vrai encore que l'inévitable pensée que toute affection est sujette à finir est une de nos pires souffrances?

Le mot qu'on regrette n'est donc pas *exclu*, il est *inclus*.

Savoir céder à propos et résister quand il faut, éviter pareillement, en présence des choses et des faits, un esprit de domination absolue et intempestive, et un esprit de soumission constante et servile, c'est avoir donné à son existence un gouvernement solide et une sage constitution.

Qu'il s'agisse du sanctuaire moral que l'homme doit établir en soi-même, ou du temple matériel que l'architecte édifie pour la gloire de Dieu, l'œuvre fût-elle portée jusqu'au faîte, rien n'est fini; élan et solidité, ordre et hardiesse, élévation et profondeur n'y suffisent; une dernière garantie reste à prendre, une difficulté suprême à vaincre. A l'homme imparfait, à l'œuvre inachevée, que manque-t-il, que faut-il? Le secret de s'incliner avec grâce, sans brusque temps d'arrêt, sans péril de chute, sous un poids librement supporté.

Faire la part de l'imprévu, sage règle d'économie sociale et d'économie domestique; mais que l'application en est indéterminée! Que de latitude

elle laisse, ou plutôt que de contradictions elle comporte ! De quels éléments se composera la part de notre volonté, de notre énergie, de nos ressources morales et matérielles qui doit être prélevée et former une réserve soustraite à la circulation? Est-ce à la crainte seule, est-ce à la confiance seule que sera remis le soin de la mesurer et de la garder ? Associons-les plutôt ; que le trésor ne s'ouvre qu'avec deux clefs ; que la confiance ait une de ces clefs, et la crainte l'autre ; et, qu'en toute occurrence elles se mettent d'accord du mieux qu'elles pourront sur ce qu'il convient d'y prendre et d'y laisser.

Toute élévation porte avec soi péril de chute ; de là, en tous sens et dans tous les genres, tant de préférences données à l'aplatissement volontaire, comme au parti le plus sûr.

Au moral comme au physique, il est nécessaire de garder des forces exercées et ménagées à l'avance pour surmonter des difficultés et vaincre des périls qui sont inconnus ou qui, du moins, ont toujours de l'inconnu. Autant il est bon de se préparer à ces mauvais passages de la vie, autant

on aurait peine à deviner ce qu'ils seront, à les anticiper et à les franchir en imagination; car l'homme ne peut savoir précisément par quels chemins il sera conduit, quelles rencontres lui seront offertes, quels risques il courra dans le pays où il faut qu'il s'engage. Tout ce qu'il peut faire, c'est d'en étudier les routes les plus fréquentées, de pourvoir aux chances les plus proches et les moins incertaines; affaire d'éducation plus que d'école spéciale; assurance qui porte sur toute la vie et non sur quelque risque déterminé. Désigner de loin, au regard de son esprit, aux efforts de sa volonté, tel péril, telle épreuve, tendre contre ce but ses plus fermes résolutions, ce serait sacrifier à une fin qui peut être chimérique beaucoup de peines et de fatigues. Pour gagner le prix de la course, on ne ne s'évertue pas à parcourir la carrière que l'on doit fournir, mais on se met en état de bien courir. On forme une armée à vaincre, plutôt en l'exerçant à combattre qu'en lui faisant exécuter d'avance le simulacre d'une bataille qu'elle peut avoir à livrer. De même, pendant ce passage terrestre qu'on a justement comparé à une course et à un combat, il vaut mieux se pourvoir d'une science, d'une expérience toujours et sûrement disponibles, que prévoir des hasards incertains et se livrer à l'incessante répétition d'un rôle que peut-être on

n'aura pas à jouer, ou que l'on ne réussirait qu'à mal jouer.

La vie s'ouvre à nos yeux et à nos pas. Si la portée de la vue qui s'y étend dépasse de beaucoup la mesure de la marche, la vue est incertaine en proportion de son étendue, et la marche est sûre à proportion qu'elle est restreinte par les pas qui la divisent. L'une et l'autre a sa loi qu'il faut suivre, et ses avantages qui se doivent combiner. A trop jeter sa vue du côté des années encore lointaines, on est en danger de concevoir un désir déréglé d'y atteindre, ou bien une crainte excessive de s'en approcher et d'y toucher; par suite, on s'agite inutilement, ou on se raidit pour rester en place. A ne regarder qu'à ses pieds, on se laisse aller machinalement, sans but, sans mouvements réfléchis et délibérés : deux manières de ne pas faire bonne route. Le vrai moyen de mener à bien le voyage, c'est de considérer la vie comme un tout dont les parties nous sont données successivement, de savoir perdre à propos la vue du tout pour ne pas perdre l'usage des parties, et de marcher sans cesse et régulièrement, les yeux parfois tournés vers ce qui est au loin, mais aisément ramenés, et le plus souvent attentifs à ce qui est à côté, à ce qui est tout proche en avant.

La science de la vie est rationnelle sous un rapport, expérimentale sous un autre. Elle est rationnelle, en ce qu'elle comporte la connaissance anticipée de la loi de misère et de souffrance qui oblige tout homme, et des applications générales et communes que reçoit cette loi. Elle est expérimentale, en ce sens que ces applications varient à l'infini, et se divisent, si on peut le dire, en espèces très diverses, comprises dans un certain nombre de genres déterminés. Elle se compose donc de connaissances anticipées et d'épreuves, et ce qu'elle nous permet de savoir d'avance tempère ce que les épreuves qui surviennent ont de rudesse et de surprenantes rigueurs. Quelle est la vraie mesure de la grandeur d'âme? la capacité de souffrir ; et de la hauteur de l'esprit? la force de subir l'isolement.

Texte sérieux que la vie humaine, souvent pénible à entendre, qui veut être lu de suite et patiemment. Malgré cela, le plus grand nombre fait comme l'enfant qui, dans le livre qu'on lui donne court d'abord aux *images,* saute par dessus les pages intermédiaires et les supprimerait s'il pouvait ou s'il osait. La sage raison permet de rencontrer avec plaisir ces amusements qui attirent les yeux. Lorsqu'on arrive à leur endroit

après des intervalles inégaux, elle défend de s'étonner et de se plaindre, s'ils sont rares, et s'en remet à l'imagination pour les suppléer, quand ils manquent ou se font trop attendre.

La science de la vie n'est pas l'art de vivre, et n'en tient pas lieu. Cet art a ses maîtres auxquels il appartient d'y mettre la grâce suprême, et d'égaler la perfection de la pratique à la beauté des conceptions; mais, en leur quittant ces grands dons, et pour s'en tenir à ce qui témoigne moins des derniers progrès de l'Art qu'il ne marque le terme de son enfance, est-il si aisé d'observer les proportions entre les choses de la vie, de les mettre à leur vrai plan, en sorte qu'elles avancent ou reculent, à raison de leur importance, et que, suivant leur rang, elles soient considérées comme grandes ou tenues pour petites? Est-il si ordinaire d'accorder en les tenant à leur vrai point, la prévoyance sagement assise qui applique aux distances mises par le temps entre les choses les règles d'une exacte perspective linéaire, et cette espérance supérieure qui se charge d'y mettre les fuyantes illusions de la perspective aérienne?

Les doutes, les irrésolutions, les inquiétudes, les craintes chimériques qui occupent la pensée et l'exercent à vide, peuvent livrer l'esprit qui en est possédé à un oubli des nécessités et des maux du dehors qui l'empêche de les prévoir et de les parer. Il en est comme d'un État qui, prodiguant ses forces et ses ressources dans la guerre civile, se rend incapable de braver les périls et de supporter le poids des guerres étrangères.

Les faits qui nous touchent sont bien souvent pour nous obscurs et inintelligibles. Apprenons de bonne heure la langue qui doit nous les faire entendre. Quand on la possède bien, on trouve une réplique prompte et convenable à tout ce que le sort peut nous signifier d'étrange et d'imprévu. Cette langue, ni savante ni compliquée, se compose de peu de mots, ou plutôt elle se borne à un seul, celui de résignation, avec toutes sortes d'acceptions et de variantes.

Quand on a trop étudié le mécanisme du corps, quand on connaît à fond le jeu des organes, les ramifications infinies des nerfs, la distribution et la destination des muscles, tout devient crainte, et, à y bien penser, c'est à peine si on oserait

faire un mouvement. L'abus de la réflexion solitaire produit parfois au moral des effets semblables. Le sentiment que l'âme a d'elle-même devient alors aussi sûr, aussi pénétrant que la vue la plus exercée, aussi délicat que l'ouïe la plus fine. Pas une pensée dont elle n'entende le bruit et dont elle ne saisisse le passage; pas un désir dont elle n'épie le murmure. A force d'observer les mille ressorts moraux qui se croisent et se contrarient, leurs merveilleux entrelacements et leurs replis infinis, la tension des volontés qui se raidissent et la diversité des courants impétueux qui, de la surface, descendent jusqu'au fond de l'être ou remontent du fond à la surface, on en vient à redouter de mettre sérieusement en action la moindre pièce de ce système compliqué. Il faut qu'un motif bien puissant vienne du dehors pour que cette action sérieuse occupe la scène où tant de fugitifs spectacles paraissent et disparaissent, et pour que la nécessité d'exercer ces mobiles et mystérieuses facultés soit plus forte que la peur d'en faire un maladroit usage. Mais cet état est rare; car, étourdis par le tumulte que fait en nous-même la multitude discordante des passions, des sensations, des volontés, le calme et le silence nous manquent pour nous connaître; et, d'un autre côté, il n'est pas commode de faire le silence en nous sans y faire le vide et sans obliger à se

taire et à fuir tous ces phénomènes bruyants de la vie intérieure.

Être absorbé par une pensée dominante, par un sentiment exclusif, parvenus à ce degré de constance et de fixité qu'ils se développeraient en quelque sorte tout seuls et nous permettraient de les suivre à travers toutes leurs métamorphoses, ce serait assurément occuper le meilleur poste d'observation pour suivre des mouvements concentrés en un espace restreint et ramenés à un point de vue déterminé. Mais plus cette observation est exacte, plus elle est fugitive. La mobilité de ses opérations se confond avec la mobilité de son objet. Elle est féconde en révélations, mais ces révélations précieuses pour celui qui les recueille, ne pourraient être exprimées et transmises que moyennant une faculté *descriptive* plus rare encore que la puissance d'observation, et qui en diffère dans son principe et ses effets, autant que la voix diffère de l'ouïe et de la vue, autant que le langage diffère des sons et des couleurs. Aussi, du peu que nous discernons en nous-même, combien peu faisons nous voir !

Précédé de l'espérance, rapide avant-courrière qui prophétise sa venue, suivi par le regret qui, lentement, recueille sa légende et redit sa com-

plainte, le bonheur luit, passe et s'éteint. Avez-vous pensé le reconnaître? C'est à sa fuite plutôt qu'à sa présence. A sa place, restée vide, mettez un éparpillement de petites illusions divisées n'importe comment et partagées, s'il se peut, avec n'importe qui.

La combinaison qui fait, pour chacun, de la mort la certitude par excellence, mais de la date et du genre de la mort, la plus grande des incertitudes, est vraiment une œuvre de maître. On ne pouvait faire rien de mieux, en ce genre, le genre étant admis.

« Qu'est-ce que vivre, sinon *boucher* une cause de chagrin et en déboucher une autre[1] ? » Toujours des blessures, des lacunes, des *trous*, toujours aussi des fêlures, des fuites, par où s'écoule, insensiblement soutirée, la meilleure part de l'air pur qui fait que l'on respire et que l'on se sent léger, par où s'introduit, goutte à goutte, le flot lourd qui submerge !

---

[1] What is the life of man? is it not to button up one cause of vexation, and unbutton awother?

(STERNE.)

Qui demande une vie heureuse, sait-il bien seulement profiter d'un beau jour ?

Triste élasticité du cœur humain, qui tantôt supporte difficilement la pression d'une imperceptible contrariété, tantôt résiste au poids de toutes les douleurs ! Élasticité plus étonnante encore de l'esprit humain, auquel, pour se sentir ou se croire en contact avec l'Infini, tantôt ce n'est pas assez d'embrasser et de dépasser l'Univers, tantôt une simple pratique matérielle suffit !

Que fait instantanément la mort, du cœur du meilleur des hommes ? Un morceau d'éponge flétrie. Comment se le représenter, quand il bat encore ? Comme une petite pelotte criblée de coups d'épingle, à tout bout de champ.

Une tragi-comédie dont l'auteur reste inconnu, et dont les acteurs ne sont que trop connus, tant ils se répètent : voilà, pour quiconque a tenu sur la scène de la vie un rôle grand ou petit, brillant ou effacé, la moralité de la pièce et le *mot de la fin*.

Aux funérailles, ceux qui marchent le plus près du char mortuaire ont le visage pâle, les yeux pleins de larmes. Leur attitude est alourdie ; ils sont comme écrasés par la douleur. Tout auprès, l'on ne pleure plus, mais l'on se tait encore et l'on parle bas. Plus loin, l'on cesse de se contraindre ; on s'entretient librement et tout haut d'intérêts et d'affaires. Enfin, pour voir des visages riants, il n'est pas besoin d'attendre que le cortège, si court qu'il soit, ait passé tout entier. L'objet funèbre est pourtant là, en vue et à la portée de tous ; mais la plupart ne veulent pas le regarder ou font comme s'ils ne le voyaient pas. Ainsi vont les hommes par les chemins de la vie. La mort marche en tête et attire tout à soi. Ceux qui la touchent ou qui la voient de près portent, répandus sur eux, tous ses troubles et toute son horreur. Les autres, à mesure qu'ils sont plus éloignés, en ont moins de souci et se donnent plus de garde d'y songer. Pourtant, ils suivent une direction commune ; un même mouvement les entraîne dans le même sens. La distance est-elle donc si grande qui les sépare? Quelques pas la mesurent.

Le culte des anniversaires, généralement, est la *dévotion aisée* des douleurs endormies qui n'ont

pas d'autre réveille-matin, et des regrets absents que ce rappel seul excite et convoque.

Derrière ces yeux qui se ferment, un monde de pensées et de sentiments se perd à jamais dans la nuit. Qui s'en doute et qui s'en soucie, hélas! Mais ce qui s'ouvre, ce qui vient au jour, c'est une succession. Qui la recevra la nouvelle venue, la bien venue. Holà!

Lorsque le sentiment d'une perte irréparable a rapproché plusieurs douleurs qui, au premier moment, semblent égales entre elles, il est triste de voir avec quelle rapidité le funèbre faisceau de regrets se relâche et se rompt, comment une inévitable disparité vient se mettre entre les afflictions qui se séparent après s'être rencontrées. Les uns après les autres, tous ceux qui avaient mêlé leurs pleurs, se dispersent et se rengagent à pas inégaux dans les chemins de l'oubli. Les voix qui tout à l'heure ne formaient qu'une voix changent de ton et d'accent à mesure qu'entre elles la distance s'accroît. Si quelque âme, retenue par une blessure plus profonde ou par une fidélité plus obstinée, s'attarde et demeure, elle doit se taire, ne pouvant être entendue; car la

douleur aime à baisser la voix et il lui répugne de parler haut comme il faut parler à ceux qui, s'éloignant, risquent de ne pas entendre.

La vertu du souvenir, ce n'est pas seulement de faire regarder en arrière, c'est de diriger en avant une vue plus claire et plus juste; ce n'est pas de ralentir, de suspendre la marche à travers la vie, c'est de la rectifier en l'attirant, comme ferait un aimant placé bien au delà des courants variables du temps; c'est de prendre la tutelle de nos volontés que l'abandon a laissées faibles, tremblantes et comme orphelines, en face de la destinée, rude et sévère marâtre.

En nous trahissant, les biens du monde se trahissent eux-mêmes; ils nous prouvent leur vanité et leur faiblesse en éprouvant notre force. Le bien de nous reconnaître et de nous retrouver compense le mal de les perdre. Autant de défaites instructives qui finissent par nous livrer le secret de la victoire.

Aimer à regret, haïr et mépriser à plaisir: singulière association de termes qui semblent s'exclure! Et pourtant, quelle place tiennent ces

accords dissonants, déconcertants, dans les variations de nos sentiments, dans le jeu de nos passions !

Dissipant la foule d'illusions reçues et renvoyées qui sont comme le jeu de la vie, une grande et légitime douleur nous replace au juste point de vue, et fait rentrer la vérité en nous-mêmes. Alors on cesse de se tromper et de tromper les autres; mais on ne peut encore empêcher les autres de se laisser prendre aux apparences; car, en devenant plus clairvoyant, on n'est pas devenu beaucoup moins impénétrable, et l'on ne se fait pas toujours mieux entendre, pour avoir changé de ton et tout transposé au grave. Pour ceux-là même qui auront vraiment sympathisé avec nous, que fut notre malheur? Un point. Qu'est-il pour nous ? Une ligne noire qui traverse toute la vie, un trait qui se prolonge, en s'adoucissant, mais sans s'effacer. Comment notre langage résonne-t-il à leur oreille? Comme un instrument assourdi, monotone, qui ennuie et endort. Qu'est-il en effet pour nous qui en mesurons les secrètes vibrations? Un instrument qui, ayant perdu sa corde la plus haute et la plus éclatante, répète encore le même air, mais en baissant la note et en faussant le ton.

Les injustices qui viennent des hommes affligent plus qu'elles n'étonnent ; elles se rendent intelligibles par cela seul qu'elles partent d'un principe évidemment imparfait et corrompu. Quand on en appelle plus haut, quand on porte cette cause humaine à un juge plus qu'humain, ce qu'on demande, c'est plutôt une réparation qu'une explication. Il en est autrement lorsque nous voyons, par l'effet d'une loi mystérieuse qui se cache sous les apparences de l'injustice, du désordre et de la confusion, périr avant l'âge ce qui était digne de vivre, succomber avant le succès ce qui méritait de triompher. Alors, nous remettons à la suprême équité le soin, non seulement de réparer les effets d'une loi qui nous est incompréhensible, mais encore de l'interpréter et de la justifier ; c'est vraiment alors que nous la sentons tout entière, qu'elle nous dévore de toutes ses ardeurs, la soif de vérité et de justice que, sur la terre, rien n'étanche.

Piena d'equalezza, dit la légende d'un ancien *triomphe de la Mort,* que l'on peut voir encore dans une partie reculée du pays bergamasque[1].

---

[1] Façade de l'église de Clusone.

Décerné à la puissance sûre de vaincre, entre toutes, un tel éloge, bien que conforme au sentiment général, n'en contient pas moins une sorte de flatterie du goût de celles que les souverains mortels sont exposés à entendre quand on vante, par exemple, leurs mains *pleines de libertés*. L'égalité définitive devant la mort, proclamée après la délicieuse, mais si passagère, égalité devant l'amour, comme la compensation, comme la revanche sans retour des inégalités inséparables de l'existence, qu'est-elle donc, où est-elle, à le bien prendre? En quel trait de temps la faire tenir? Égale pour tous, comment la mort le serait-elle, alors que, tour à tour, prématurée ou tardive, clémente et inexorablement sévère, elle se fait précéder par toutes sortes de maux qui l'annoncent, qui préparent tout pour sa venue avant qu'elle-même soit en vue, ou bien elle vient sans être accompagnée, elle s'offre sans se laisser attendre et mériter, elle apporte gratuitement ce bien suprême payé, tout à côté, au prix de tant d'affres et de souffrances, la fin de toutes les misères inhérentes à la vie. Allez là où elle opère en grand. Sur le plus célèbre, sur le mieux fourni de ces champs de bataille où des rendez-vous en masse lui sont donnés, est-il deux mortels parmi ceux dont elle fait choix, qui, faveur ou rigueur, reçoivent d'elle le même traitement? Pour affir-

mer l'égalité devant elle, il ne faut rien moins que nier préalablement la douleur, ses degrés, ses innombrables variétés, ce qui est absurde! Quant à l'égalité *après* elle, derrière elle, elle suppose le néant, et devant l'affirmation du néant, toutes les intelligences ne sont pas encore également courbées.

Où la voir en personne, sans nul cortège, tout à fait seule? Dans cet autre *triomphe,* dont les hauts faits s'étalent sur les murs du musée de Lucerne. C'est au bas de cette suite de tête à tête ménagés entre la mort et la personne que, chaque fois, elle accoste; oui, c'est bien là que l'épigraphe : *Piena d'equalezza,* démentie partout ailleurs, serait à sa vraie place. Là,

Celle dont la main grêle ouvre toutes les portes[1]

se montre remplissant un office à la fois rapide et familier que nul traînant retardement n'embarrasse, que nulle assistance ne complique. Ce qui doit fatalement arriver, advient tout à coup, par l'effet d'un simple contact. O la crue et laide réalité, s'écrie le vulgaire devant ces représentations! O l'idéal excellemment désirable, mais échappant à tout désir, dira, à part lui, le pen-

---

[1] Théod. de Banville.

seur, en face de ces apparences arrangées et trompeuses!

Poser, en thèse générale, que l'interprétation pessimiste du gouvernement des choses est nécessairement le fait d'un esprit sombre, d'un cœur ulcéré, tandis que la solution optimiste n'appartiendrait qu'aux âmes tendres et résignées, quelle erreur! Rien de plus altier et de plus impitoyable que l'optimisme qu'un Bossuet veut imposer d'autorité. Rien de moins sec, rien de plus pénétré d'une mansuétude miséricordieuse que l'ironie persuasive du pessimisme d'un Leopardi.

Qu'il s'agisse de la conserver, de la donner ou de la rendre, la vie, toute vie est hors de la portée de l'homme. Moins fugitive et autrement abordable, la mort lui permet de disposer d'elle comme elle-même dispose de lui. Entre elle et lui il y a échange de complaisantes familiarités. Rien d'indestructible dans ce qu'il fonde, fût-ce la tour de Babel ou les pyramides d'Égypte; mais l'irréparable, il le trouve, il l'accomplit à chaque pas, quoi qu'il détruise, depuis la fleur dont il brise la

tige, jusqu'à la confiance d'une âme dévouée que, d'un mot, d'un regard, il peut perdre à jamais.

Quand la vie a manqué trop ouvertement à ses promesses, on n'ose plus, en retour, se lier avec elle par des engagements sérieux. Ce quelque chose de léger et de fuyant qu'on appelle le bonheur, on l'a tenu un instant, on a cru le retenir; il a échappé. On ne cherche plus à le prendre, ni même à le toucher. On croit avoir la main malheureuse et la sentir trembler.

Un flambeau immobile, un point étroit et fixe, au centre du cercle ténébreux où passe et s'agite vaguement ce que l'on appelle, en termes contradictoires eux-mêmes, comme pour mieux correspondre à l'aveugle contradiction des choses, *les injustices du sort;* une clarté qui prend imperceptiblement sur l'ombre immense où s'éteint vite son faible rayon: telle est l'image de la justice que l'homme s'arroge, de la vérité qu'il ose dire sienne et se vante de faire prévaloir; voilà l'étendue et les bornes visibles des fonctions morales dont il s'intitule le conquérant et le maître.

L'ombre d'un bonheur entrevu et passé peut revenir longtemps encore, apparition d'un autre monde, errer sur les confins du monde des vivants, comme pour inviter celui qu'elle effleure à perdre, pour la suivre, le sentiment des réalités palpables qui l'environnent de toutes parts et le provoquent en le heurtant.

Le porteur d'une fâcheuse nouvelle, le médecin à qui est due une guérison achetée au prix de la douleur, le conseiller fidèle qui a conjuré les entraînements d'une résolution fâcheuse ou les séductions d'une passion fatale, tous sont excusés par la raison et absous par le cœur; mais l'imagination ne se décide pas si aisément à leur faire grâce, et, lorsqu'elle nous représente tout ce que nous avons souffert, tous ceux par qui nous avons souffert figurent dans cette représentation, y ont leur rôle et un rôle obligé. Les lieux mêmes sur lesquels le malheur a laissé quelque chose de soi, n'échappent point à cette loi; ils forment la scène que nos souvenirs occupent et où se déploie, visible pour nous, invisible pour les autres, l'appareil de nos douleurs.

Qui est assez sûr de ses forces pour se répondre

à soi-même que, vers la fin, il n'atteindra pas l'un de ces dangereux passages, l'un de ces défilés où, inquiet sur la route qui se cache en se rétrécissant, et indifférent à la lumière du ciel qui n'a pas cessé de l'éclairer, l'on voit tout incertain entre le dégoût de la vie et l'effroi de la mort, comme entre un roc aride et inaccessible que l'on désespère de gravir, et un précipice sans fond où l'on appréhende de tomber.

Ayez, si vous pouvez, le genre de courage qui habitue à vivre, et celui qui familiarise avec la mort.

Toute jouissance se gâte par le désir de l'augmenter et par la crainte de la perdre. On retourne son bonheur de l'endroit à l'envers; on le tourmente d'abord, parce qu'on y tient trop, et tout de suite après, parce que l'on ne sait s'en tenir à lui.

Entre le *moins* que nous redoutons et le *plus* qui nous attire, ce que nous avons paraît alternativement tout et rien; et ainsi, ce tout, ce rien est comme perdu pour nous :

..... *perdidit hoc totum nil.*

(Juvénal.)

On peut mettre du luxe et de l'ostentation dans ses malheurs comme dans ses jouissances.

Il suffit qu'un bien fasse défaut pour que le regret et l'imagination lui prêtent tout ce qui lui manque. L'idée que l'on s'en fait, quand il est perdu ou qu'on n'en jouit pas encore, l'enrichit de toute la valeur qu'elle y met et qui est grande. Elle appauvrit d'autant les biens dont on peut jouir et les réduit à ce qui est en eux et qui est peu de chose. Ainsi, trompé et détrompé en même temps, on est, par le prestige d'une seule illusion, guéri de beaucoup d'illusions.

L'indifférence, en échange de ce qui est bien pensé et bien dit; l'ingratitude, en retour du bienfait, c'est la monnaie courante de la vie, et trop banale est la plainte de qui se dit mal payé. Mais se sentir tenu en conscience de rompre avec la religion de sa jeunesse, ou de mésestimer celui ou celle qu'il faut aimer, ou de s'avouer que la cause soutenue par son pays est une cause mauvaise et condamnable, voilà des souffrances de choix et de prix qui veulent être placées sous la garantie et la consécration du silence. Manquer d'obtenir par le dehors quelque chose de ce qu'on

croit dû, qu'est-ce au regard de l'une ou de l'autre de ces causes de ruine morale qui vont à stériliser le trésor de l'âme, à la spolier de son patrimoine? Et quand toutes les trois sont réunies, qu'est-ce que de l'âme?

On croit avoir beaucoup gagné lorsque, par les faciles repos qu'assure une heureuse fortune, on a élargi et aplani sa voie; souvent on n'a réussi qu'à mieux découvrir la perspective qui montre, au bout de cette surface unie et de ces journées exactement alignées et nivelées, le fantôme de la mort errant sans cesse à l'horizon.

Étendez tant qu'il vous plaira le cercle des satisfactions et des jouissances accordées à l'homme; vous le verrez presque toujours, comme par l'effet d'une force centrifuge morale, se placer à la circonférence, pour jeter au delà ses rêves impuissants et ses désirs inassouvis. Ainsi tendent à s'accorder et à se résoudre toutes les dissonances produites par l'inégalité sociale. La faiblesse naturelle de l'homme est le centre commun de tous ces cercles, dont les rayons inégaux représentent les divers degrés des conditions humaines. Le plus ou le moins d'espace compris

par chacun d'eux importe peu au très grand nombre de ceux qui s'y sentent enfermés et qu'un même élan transporte vite à la limite extrême. Il n'importe pas beaucoup plus au très petit nombre qui sait s'y trouver à l'aise et y faire tenir, en le bornant, son contentement.

Les jouissances de la prospérité et l'habitude de l'adversité peuvent assurer à qui sait bien en user un même profit, qui est le sentiment et l'amour de l'ordre. Seulement, l'ordre que le bonheur fait aimer est plutôt celui que l'on crée, où l'on ramène tout ce qui dépend de soi, dont on est le centre et auquel on préside ; l'ordre que le malheur oblige à reconnaître, c'est l'ordre universel dont on dépend, dont on n'est qu'une faible partie, auquel on est toujours soumis et souvent sacrifié. Motifs d'attachement d'un côté, principe de détachement de l'autre.

La possession de ce qui fait l'effet du bonheur porte à compatir aux malheurs d'autrui ; la longue habitude du malheur enseigne à prendre en pitié le bonheur que donne le monde ; et ainsi, entre ces deux états si différents, amenés tous deux à leur perfection et à leur calme suprême,

se forme un lien naturel qui est une mutuelle disposition à l'indulgence compatissante.

Au sens grammatical, le verbe *plaindre,* qu'il soit actif ou réfléchi, obéit aux lois d'une même conjugaison, admet le même nombre de *temps*. Mais, à le prendre au sens moral, on peut dire que, sous la forme active, il n'est usité qu'au temps présent, le plus rapidement présent, tandis que, sous la forme réfléchie, l'usage général est de faire durer, de prolonger et d'anticiper incessamment tout ce qu'il veut dire et toutes les manières de le dire, tant nous sommes loin d'observer une égale mesure, par rapport à nos propres souffrances et à l'égard de celles d'autrui !

Charmante expression que celle qui sert de devise à un vitrail de l'église Notre-Dame, au Grand Andelys, datant de la Renaissance, et montrant la reine Clotilde en train de convertir Clovis à la pratique de l'aumône : « Le don est « très doux de faire charité, pour qui est heu- « reux ! »

Le plaisir est en harmonie avec le plaisir ; et c'est une harmonie faite de notes aiguës et reten-

tissantes, qui fatigue à la longue par une rapidité continue, sans pause et sans ralentissement. Le bonheur s'accorde avec le bonheur; c'est un concert agréable d'abord, mais dont la douceur est parfois énervante; l'infortune ne s'unit bien qu'avec l'infortune; c'est une harmonie grave et soutenue, interrompue par des silences qui ont un charme sévère. Mais brouillez et mêlez ces éléments, au lieu de les associer suivant leurs affinités naturelles, quelles dissonances, quelle étrange cacophonie !

A respecter ses propres douleurs, on apprend le respect des douleurs d'autrui.

Que d'états divers, que de phénomènes intimes comprend le seul mot de chagrin, depuis les tristesses banales que l'on étourdit, que l'on endort, que l'on aide à mourir et auxquelles on s'empresse de rendre les derniers devoirs, jusqu'à ces douleurs qui sont, non des faiblesses passagères, mais plutôt une force et un honneur, et qui, embaumées de tous les parfums du souvenir, deviennent comme une relique sacrée dont on ne se laisserait déposséder à aucun prix.

Douleurs qui se plaignent et veulent être plaintes ou qui, tout au moins, se racontent, douleurs de femme ; douleurs qui, se taisant, exigent que l'on se taise sur elles et autour d'elles, douleurs d'homme.

Qui ne met un certain sérieux dans ses joies a peine à soutenir quelque temps la gravité de ses tristesses.

Payer au prix de tout le sérieux de la vie que l'on déserte, pour passer à la frivolité, le privilège de s'aveugler sur ses misères et de s'étourdir sur ses souffrances, c'est bien cher; c'est pourtant un marché vulgairement pratiqué, sans débats et comme à prix fait.

Sortez des entrailles de la terre et de la mer ; brillez et ruisselez, diamants, pierreries et perles. Tarissez dans les yeux et au fond des cœurs, sources d'où la joie, l'admiration, l'enthousiasme surent faire couler des larmes sans prix. Ainsi l'ordonne la civilisation, et qui aurait le front de lui désobéir?

Pleurer et rire, double privilège de la nature humaine ; pleurer et rire comme il faut et à propos, privilège d'un fort petit nombre, qui possède le secret de s'égayer sur ses propres faiblesses sans s'occuper méchamment des faiblesses d'autrui, de verser des larmes sur les malheurs des autres sans occuper les autres de ses propres misères.

S'il est des rires plus amers et plus corrosifs que les pleurs, il y a des larmes stériles qui, au lieu de se répandre en dehors et de s'épancher sur les autres, comme la rosée sur une terre féconde, retombent sur nous-mêmes comme l'eau coule vainement sur la pierre où rien ne germe.

Gaietés bruyantes qui sautent au cou, tristesses mornes qui serrent la gorge, entre les deux, que d'esprits ne peuvent se dégager et meurent étouffés !

Une habitude prise qui permet tour à tour d'appuyer sur la fausse gravité et de lâcher le rire qui sonne faux, rend maître du secret de faire taire et d'étouffer toute sérieuse et toute gaie harmonie de l'âme et de l'esprit.

Il a beau se faire ton défenseur, ton avocat, ton critique, ton théoricien en titre, ton jovial apôtre, ton représentant par excellence ; il a beau, se composant en ton honneur une face de jocrisse et une mine de prêtre, ériger en tréteau, en triple tréteau, la comédie, la conférence, le monologue, sous les déguisements de l'acteur, comme sous l'habit noir de l'homme du monde, ce maître Jacques[1] a beau faire succéder la grimace du satyre au rictus de l'idiot, la convulsion de l'épileptique à la béante niaiserie du sot, et t'appeler par ton nom et, montrant toutes ses dents, crier que c'est toi ; pauvre rire, *vrai* rire, tu n'es pas là, tu es loin, caché, bien malade sans doute !

La place de l'ennui, quand la frivolité l'occupe par intérim, est une place fidèlement gardée. Le légitime possesseur, de retour au bout de peu de temps, n'a jamais à craindre qu'on la lui dispute ou qu'on le fasse attendre.

Il ne faut cesser de protester contre ce prétendu despotisme de l'ennui dont on voudrait faire la

---

[1] Le comédien Coquelin cadet.

loi suprême ou plutôt l'inévitable servitude de la vie. Non certes, l'ennui ne règne pas par droit divin ; il tient tous ses pouvoirs de nos faiblesses et de nos impuissances. Dire le contraire n'est qu'un mensonge intéressé de la part de ceux qui se font les suppôts de cette tyrannie; le penser, c'est la déplorable illusion de ceux qui consentent à en rester les victimes. Une honnête liberté toujours bonne à entendre et à rechercher, et non l'esprit d'anarchie et de licence, à jamais indigne d'être écouté, élève à l'encontre des réclamations et abonde en moyens de les justifier. Elle proclame que la pièce qui se joue entre l'ennui et le vulgaire, amusement qui, provoqué par lui, vient lui donner la réplique, entre ce parasite taciturne et affamé et ce bouffon bavard, étourdissant, est tout au plus quelque banal intermède de la véritable vie. Elle congédie ces valets effrontés et menteurs qui voudraient faire les maîtres ; elle leur enjoint de laisser la scène aux vrais maîtres, aux acteurs sérieux de la pièce, c'est-à-dire au Devoir, entre la joie honnête qui le soutient, et la tristesse légitime qu'il supporte.

Ne plus savoir pleurer est la punition de ceux qui ont abusé du rire ; leur âcre sécheresse im-

plore une goutte d'eau qui la rafraîchisse, et cette goutte d'eau leur est refusée.

Trois choses, suivant la parole sacrée, portent témoignage ici-bas : l'esprit (le souffle), l'eau et le sang. A défaut de sang, produisons donc des soupirs et des pleurs.

La grande et naturelle majesté de la douleur lui vient de ce qu'elle nous ramène à l'application d'une loi commune. C'est donc prêter à la souffrance une dignité artificielle que d'en faire chacun pour soi une prérogative qui mette hors de pair et tende à sortir de la règle où elle oblige à rentrer. En la particularisant, on la vulgarise, sous couleur de noblesse fausse et empruntée ; on préfère l'isolement dans ce privilège qui énerve et affaiblit, à l'union dans le droit commun qui décuple toute force.

Il est, pour les maladies et les douleurs morales, des chances de guérison, des modes de traitement qui varient suivant les cas ; parfois il est bon de réveiller et d'exciter par des joies choisies, par des contentements habilement ménagés, par des satisfactions légères et doucement réitérées,

des facultés qui se sont endormies et qui s'oublient ; d'autres fois, il convient de respecter leur sommeil, de laisser à la mélancolie le soin de les bercer, d'entretenir et de charmer leur repos ; le malade est le premier à sentir et distingue mieux que personne quel système de médication est le plus opportun et s'il est à propos de procéder par l'opposition des contraires ou le rapprochement des semblables.

Une bouche qui crie la faim et la soif s'ouvre devant celui qui rassasie et désaltère ; une main vide s'ouvre à qui va la remplir. Il n'en va pas de même des cœurs et des esprits affamés et altérés. Plus d'un, béant pour laisser échapper, se contracte et se ferme pour ne pas recevoir.

Sous l'étreinte de l'une de ces douleurs physiques ou morales qui sont destinées à durer autant que la vie, une âme vulgaire s'endurcit, exige tout des autres, rien d'elle-même ; une âme médiocre se dégoûte de soi et d'autrui ; une âme de choix reste douce en soi-même et pour tous.

Dans le cours des maladies lentes qui, en

épuisant les forces du corps, laissent au malade sa pleine connaissance, la faculté de l'attention, libre de tout emploi sérieux, s'exerce à vide en quelque sorte avec une remarquable persistance, et reçoit souvent de curieux développements. Tous les moments dont se composent les heures longues et péniblement écoulées sont comptés à mesure qu'ils passent ; chaque objet, chaque détail que présente la chambre calme et solitaire occupe la vue et la remplit. Nul des accidents de la lumière croissante ou décroissante ne lui échappe ; jusqu'à l'atome qui joue dans un rayon de soleil intéresse et se fait suivre. Ce qu'on n'avait pas aperçu jusque-là est devenu distinct ; ce qu'on n'était pas habitué à écouter se laisse entendre. On calcule avec plus d'exactitude la fuite de tant de moments inoccupés que l'on ne tient compte, en d'autres temps, de la marche d'heures entières sérieusement et agréablement remplies. L'âme, elle aussi, a ses longues maladies, ses périodes critiques de silence et de captivité durant lesquelles le secret des moindres mouvements qui naissent d'elle lui est révélé avec une clarté inaccoutumée par une puissance d'analyse portée jusqu'à sa dernière pénétration. Ce qui est nouveau en elle, ce n'est pas la succession des changements et des modifications tout intérieures qui la transforment, c'est l'attention

qu'elle y prête. Revenue à la santé, elle gardera bien souvent l'habitude de s'observer, de s'interroger ; il lui restera comme une nécessité de ne pas se perdre de vue, qui aux sérieux avantages de l'esprit d'observation joindra facilement les incommodités subtiles et les embarrassantes complications de l'esprit de minutie.

A constater la tyrannique, la terrible influence que fait passer du corps sur l'esprit et sur l'âme la manière dont est gouvernée cette partie du corps à laquelle revient la fonction, dirons-nous, haute ou basse, de perpétuer la race, et à ne savoir que dire de la part de pouvoir ou de *vraie* liberté qui appartient à l'homme dans ce gouvernement, on n'est pas tenté de se jeter tête baissée dans la théorie du péché originel, mais on cesse d'en rire comme d'une explication enfantine.

Gardons-nous de confondre les maladies imaginaires avec les maladies de l'imagination ; il y a entre les unes et les autres la différence qui sépare le mensonge de la sincérité. Les premières témoignent en général d'une grande crainte de la mort et d'un amour déterminé de la vie ; les secondes sont presque toujours accompagnées

d'un profond dégoût de la vie et peuvent aller jusqu'à produire un amour déréglé de la mort.

Deux routes différentes nous amènent à savoir le peu que valent les biens de la vie; on arrive également à cette connaissance par la théorie et par la pratique, par l'intuition ou par la démonstration. On peut la posséder d'avance, parce qu'on la doit à la réflexion et à la méditation; on peut l'acquérir successivement, jour par jour, à mesure que viennent épreuve sur épreuve, perte sur perte. La méthode *à priori* est celle du prêtre, du philosophe, du solitaire; la méthode *à posteriori* est à l'usage de ceux qui vivent de la vie du siècle, de la vie sociale, de la vie de famille.

L'habitude qui nous attache aux choses terrestres, et l'expérience qui nous apprend à nous en détacher, quoique agissant en sens contraires, se combinent et concourent insensiblement sous l'égale impulsion de ces deux facteurs de notre destinée, l'instinct de la conservation et le changement inévitable.

Au jeu de la vie, on risque fort d'épuiser la

chance, si l'on voit dans chaque bonne fortune le gage d'une autre faveur du sort et si l'on transforme sur le champ chaque gain assuré en une mise nouvelle.

Sans réclamer, pour le drame ou l'intrigue de notre destinée, l'heureux succès de ces chefs-d'œuvre qui excitent et ne cessent de soutenir l'admiration, l'on peut se permettre d'y souhaiter et l'on doit s'efforcer d'y mettre quelques beaux endroits, qu'une assistance très restreinte, mais de choix, applaudisse à propos.

Appelons incomplète et fausse notre destinée, si elle choque obstinément nos penchants, nos désirs, nos volontés; mais ne la considérons pas non plus comme complète et irréprochable, par cela qu'au lieu d'y répugner de tous points elle s'y adapte et y concorde avec exactitude. L'harmonie ne résulte pas plus de l'unisson que de perpétuelles dissonances; elle naît d'une combinaison d'éléments, réunis sans être confondus, divers sans être opposés. Aussi n'est-il de destinée vraiment *harmonieuse* que celle qui, négligeant les notes sourdes et faisant vibrer les notes sonores que chacun porte en soi et peut donner,

en tire une série d'accords, tantôt parfaits, tantôt imparfaits, ces derniers étant d'ordinaire les plus beaux et les plus touchants, et faisant souvent attendre leur résolution jusqu'à la mort.

Les bonnes journées que l'homme prend ou croit prendre ne vaudront jamais les beaux jours que Dieu lui donne. Aux mauvais moments qu'il se fait, manquera toujours la dignité des heures douloureuses que la fatalité lui assigne.

Les illusions, les espérances, c'est la fleur de la vie. Si cette fleur ne fructifie pas toujours et doit se faner, ce n'est pas une raison pour la couper à peine épanouie, ou d'avance lui soustraire toute sève et toute vie, en mettant à nu les racines qui la nourrissent.

PROVINCIANA.

La vie de province continuant d'être partout la même, il n'est pas étonnant que les vérités d'observation qu'en a tirées un Balzac participent à ce caractère, à ce privilège des vérités mathématiques qui les rend indépendantes des temps et des lieux.

On a vu, dans la Rome des papes, on voit partout, dans nos provinces, les intelligences réduites, pour se soutenir, à un aliment unique, l'archéologie, pour s'abriter, à un seul genre de refuge disposé, suivant leur taille et leur mesure, dans quelque coin du passé. Ici et là, leur résultat semblable tenait à la même cause, c'est-à-dire à une impuissance de s'élever jusqu'aux idées générales, ou d'embrasser, dans leur large et vraie portée, les questions et les événements en possession d'occuper présentement la scène du monde. Ainsi, à ce point de vue des occupations de l'esprit, Rome a pu avoir une tournure provinciale, de même que telle ville de province

retrace, au petit pied, les nobles loisirs de la Rome qui n'était pas encore une capitale moderne, mais les retrace comme une figurine peut reproduire l'effet d'un colosse.

S'il est convenu que la province est le séjour privilégié des petites divisions et des mesquines animosités, il ne faut pas oublier qu'elle est aussi le terrain le mieux préparé par la nature et par les accommodements artificiels, pour maintenir l'alliance la plus facile, la moins tracassière, entre les formes et les pratiques ostensibles de la religion, d'une part, et, de l'autre, les exigences d'un matérialisme non moins effectif qu'inavoué. C'est là proprement rendre à l'âme ce qui est dû à l'âme et au corps ce qui appartient au corps. Admirable conciliation où l'esprit tout seul n'eût pu prétendre, mais aussi prudent partage, où l'on n'a garde d'admettre l'esprit, soit comme médiateur, soit comme partie prenante.

Veut-on se mirer dans une feuille de papier, en recevoir le reflet exact de ces préjugés, de ces répugnances, de ces vanités qui font l'effet de convictions et en portent les couleurs ? il suffit de lire un journal. Pour sortir de sa propre pensée

et entrer dans celle d'un autre, plus large, plus développée, en même temps que plus recueillie et mieux fixée, il faut lire un livre. L'un est aussi ordinaire que l'autre devient rare ; et pourtant l'un n'est qu'une sorte de monologue stérile, l'autre est comme un dialogue muet, il est vrai, mais combien plus fécond que tant de dialogues animés et retentissants !

Généralement parlant, que fait de sa vie le Provincial? Que n'en fait pas le Parisien? Chacun d'eux, à sa manière, méconnaît le prix du temps, de ce temps dont la pensée sérieuse et l'action utile devraient marquer l'emploi et mesurer la valeur. Les moments que l'un gaspille par une dissipation irrésistible restent infructueux pour l'incorrigible inertie de l'autre. Combien d'emplois excellents ou agréables de l'esprit avortent, là, faute de temps, ici, faute de goût ! Que de Parisiens feraient plus et mieux, s'ils pouvaient s'arrêter quelque peu? Et s'il voulait se mettre en mouvement, tel provincial ne parviendrait-il pas à faire quelque chose ?

Les révolutions que suscite à Paris la passion de la liberté font saillir des cas singuliers de téra-

tologie morale. Les réactions qu'entretient, chez les classes élevées de la province, la haine de tout ce qui n'est pas *convenu,* sous le nom d'amour de l'ordre, rassemblent et déposent les éléments, les échantillons multiples, mais faciles à confondre, d'une sorte de paléontologie intellectuelle.

Dis-moi qui tu *lis,* et je te dirai qui tu es. Il y a un siècle, passait de main en main, parmi les grands seigneurs, ce livre écrit par des savants qui étaient aussi des bourgeois, l'*Encyclopédie.* Les grandes dames se pâmaient à la lecture de ces romans, *Clarisse, La Nouvelle Héloïse, Paul et Virginie,* dont les auteurs étaient bourgeois ou moins que bourgeois. Aujourd'hui, que nous montre notre haute bourgeoisie, cette classe qui, jadis, se faisait honneur d'être appelée lettrée? des hommes qui lisent chaque jour le *Figaro,* à moins que ce ne soit l'*Univers;* des femmes qui ont lu le *Récit d'une sœur,* à moins qu'elles ne lisent pas. Tout favorise ce prurit de tous les préjugés, de toutes les prétentions, de toutes les rancunes, que renouvelle quotidiennement le journal favori, jusqu'à la particule qui orne le nom de son auteur principal, jusqu'à ce fumet équivoque de boudoir ou de mauvais lieu qui donne le plaisir de s'encanailler légèrement, sans

en avoir l'air, et presque sans s'en douter. Le chatouillement mystique que produit sur les imaginations féminines le chef-d'œuvre à la mode, ne perdrait-il pas beaucoup de son effet, si le parfum aristocratique qui se dégage de noms authentiquement titrés ne mêlait une sorte de montant à l'odeur de l'encens et ne purifiait, dans la chambre mortuaire, les sueurs de l'agonie.

Connaissez-vous le pays où n'aimer que ce qui est aimable, n'admirer que ceux qui sont dignes d'admiration, c'est vouloir ne plaire à personne et déplaire éperdûment; où fleurit et prospère la plus riche collection de petites laideurs morales, tandis que l'esprit et le goût languissent et meurent du mal d'exil; où la culture des arts ne va pas plus loin que la simple velléité, tandis que le premier pas fait vers la science mène au pédantisme? Vous l'avez déjà nommé, si vous avez habité la province. Si vous ne l'avez pas habitée, faites en sorte de l'ignorer toujours.

Quand vous aurez mis d'un côté ceux qui, veillant toute la semaine à leur famille, à leurs revenus, à leurs spéculations, mènent l'une et portent la pensée des autres à la messe, le dimanche, et se

font une supériorité morale d'y aller ; de l'autre, ceux qui, veillant toute la semaine, dimanche compris, à leurs spéculations, à leurs revenus, à leur famille, ne vont pas à la messe et se font une supériorité intellectuelle de n'y point aller ; vous aurez classé par genres principaux les indigènes de ce pays ; vous ne connaîtrez, ensuite, que trop bien, à l'user, les différences de détail qui font le partage des espèces et des individus.

Combien d'âmes dans ce chef-lieu ? Cinquante-deux mille deux cent cinquante-sept, tout juste, suivant l'annuaire. Combien de *belles* âmes ? La bonne société en fait le compte par approximation. Ainsi renseigné, allez à la découverte, et, suivant qu'elles seront engagées dans le corps d'un gentillâtre gêné ou bien sous la peau roturière d'un bourgeois enrichi, d'une bourgeoisie cossue, vous les trouverez généralement douées d'une sensibilité exquise à l'encontre des privations de l'estomac, ou d'un zèle brûlant pour les jouissances du ventre.

Le moins et le mieux que l'on puisse dire de tel provincial, c'est qu'il est homme de cœur, et

de telle provinciale, c'est qu'elle est femme de tête.

Une éternité de plaisirs, c'est le Paradis d'Odin et celui de Mahomet. Une éternité de justice, c'est le Paradis catholique. En vertu de cette conception supérieure, la femme de ménage catholique compte sur une place dans ce séjour d'en-haut où il lui sera donné de dire éternellement leur fait aux serviteurs et aux servantes auxquels, pour avoir trop vite et trop mal répondu ici-bas, il sera éternellement interdit de raisonner.

On ne saurait habiter une province française, catholique par conséquent, sans s'apercevoir qu'on est admirablement placé pour relever une vérité de fait, qui est tout à l'honneur du catholicisme contemporain. Ce catholicisme, qui à tant d'égards est comme l'antithèse du christianisme, est resté évidemment sur un point (et un point capital), absolument fidèle à la pure doctrine des premiers, des plus immédiats interprètes de Jésus. Les textes (Ils seront deux en une seule chair, *reddere debitum*, etc.) sont là pour nous dire qu'au point de vue chrétien, l'essence du mariage, c'est l'union charnelle ; c'est cette union que le prêtre catholique sanctifie ou croit sanctifier. Ajoutez-y

l'argent, c'est-à-dire l'apport d'une civilisation matérialiste, et l'essentiel du contrat rédigé par le notaire : et voilà tout. C'est autant de pris sur tant de manèges et de ménages irréguliers qui sont, de tant de façons, le fait de la chair et de l'argent, sans que le prêtre et le notaire passent par là. La femme est mise régulièrement en possession de son dû; elle devient la maîtresse, en dépit de toute promesse d'obéissance ; elle a pour elle le mot sacré : *redde debitum ;* ce mot est, à lui seul, toute une déclaration des droits à son usage. Il faut qu'elle ait sa part, son tout, et qu'il ne soit pas fait tort d'une goutte à sa soif légitime. Il se trouvera par hasard quelqu'un pour ne pas se contenter de cette alliance autorisée par les Apôtres, les Pères et le Pape. Ce quelqu'un serait bien capable de rêver on ne sait quel mariage civil, œuvre d'une civilisation morale. Il ira jusqu'à laisser entendre qu'il pourrait bien y avoir là-dessous des âmes, des esprits intéressés dans l'affaire ; qu'entre eux, entre elles, et d'eux à d'elles, il peut, il doit y avoir certains accords préalables ou subséquents, quelques notes concordantes du moins ou complémentaires. Assez, assez, fi du galimatias philosophique ! Passe encore si ces choses se disaient en style de roman ou de romance !

Il faut reconnaître et mettre à sa place, à sa vraie place, le fort de la morale ecclésiastique mise à la portée des gens du monde, ou plutôt passant par la femme bien pensante pour arriver jusqu'à l'homme qui se dispense de penser. Le prêtre catholique triomphe sur un seul point, mais sur un point essentiel. Une très grande part de la bourgeoisie provinciale reste dans sa dépendance, pour la fixation du nombre des enfants. Que cette fixation soit proportionnée ou non aux ressources pécuniaires ; que la disproportion qui a lieu de ce chef produise et rende de plus en plus ordinaires le rétrécissement et l'aigre isolement des âmes ; qu'elle les voue à la médisance, à l'envie, à la colère, même à la recherche des gains risqués ou malhonnêtes que suggèrent ces très mauvais conseillers, les embarras du ménage ; voit-on que cela préoccupe beaucoup les défenseurs en titre de la morale ecclésiastique? Il faut bien qu'ils soient dans le courant et que la religion, comme la science, tourne ses applications sur la physiologie au lieu de s'en prendre à la psychologie ; comme le théâtre, mette avant tout, presque à la place de tout, les relations sexuelles, avec leurs suites dans la famille et dans le monde. Ne faut-il pas aussi que pour l'honneur du catholicisme, on le montre aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui,

présidant aux destinées de l'humanité et veillant sur les origines de l'homme, comme il veille sur sa nourriture par l'obligation du jeûne et la prescription du maigre ?

En fait de jour et d'air respirable, n'avoir que ce qu'on porte avec soi, en s'ingéniant à le renouveler par de lointaines communications avec le grand réservoir supérieur, résister de toutes parts à un élément hostile peuplé de je ne sais quelles ébauches d'êtres sans queue ni tête, ou bien d'êtres soi-disant complets, mais platement difformes s'ils ne sont pas ridiculement boursouflés ; considérer leurs rencontres et leurs évolutions dans une sorte de nuit perpétuelle : tel est, au propre, l'état du plongeur qui visite pour quelques instants les profondeurs des mers. Telle est, au figuré, la condition ordinaire de l'homme sérieusement intelligent que la nécessité, quelque naufrage de la destinée, ou bien un caprice fatal, aura fixé à demeure dans ces abîmes sans clarté, dans ces bas-fonds de la pensée qui se nomment la province.

A reconnaître le talent d'autrui, il y a une difficulté intellectuelle et une épreuve morale. C'est déjà trop de l'une des deux, pour la province.

Un nécessiteux qui, ne sentant pas sa misère, est exempt de la moindre tentation d'envie, la rare et singulière félicité! En ce qui est des biens de l'esprit, cette félicité appartient tout naturellement, sans le moindre effort, au commun des provinciaux. De ce côté, ils ont su se mettre au-dessus de tout besoin, et vivent dispensés de chercher leur vie. Croyant avoir tout le nécessaire, ils s'en contentent et n'ont cure du superflu.

La fréquentation de certains esprits non seulement vides, mais incapables de se remplir, où rien ne se retrouve de ce qu'on essaya d'y mettre, a l'avantage de rendre doux et de faire paraître profitable le commerce entretenu avec un esprit non moins vide par lui-même, mais où l'on est sûr, au moins, de retrouver tout juste ce que l'on y a mis.

Il est des mots qui, grâce à d'heureuses rencontres et à des circonstances propices sont tirés de la roture et anoblis, au moins, pour l'espace d'une génération. Telle est la dignité à laquelle, dans les provinces surtout, se trouvent promus ceux-ci : *l'Esprit de Conservation*. Ne leur demandez pas de montrer leurs titres, de faire leurs

preuves par delà le son et l'apparence. Vous risqueriez de trouver que ce qu'ils couvrent d'habitude ce n'est rien moins que l'esprit et ce n'est rien de plus que le devoir, pratiqué par toutes les femmes et par un nombre passable d'hommes, d'aller saluer une poupée dressée sur un autel ; le droit acquis à tous les hommes et à bon nombre de femmes *du monde,* d'aller manger, boire et danser dans les salons dorés aux frais de l'État, de fonctionnaires assez grassement payés pour faire du luxe ou contrefaire le luxe. Devoir et droit *supérieurs* et *antérieurs*, qu'il s'agit de maintenir envers et contre tous, et qu'on ne s'avisera jamais de trouver payés trop chers au prix de toutes les servitudes intellectuelles et politiques. Le mot de passe, le signe de ralliement a fait son chemin ; il est aussi bien porté dans la chaire catholique que dans les salons.

Il est à tout, le moins un bénéfice intellectuel assuré, que les femmes françaises retirent de cette éducation des couvents que dans les hautes classes de la société, elles partageront bientôt avec les hommes. C'est de savoir porter haut et fièrement leur ignorance si elles sont de nature énergique et impérieuse, et de ne jamais songer

à en être confuses, si elles sont humbles et modestes.

De tout homme qui aura fait acte ou preuve d'intelligence soit qu'il parle de matières sérieuses, soit qu'il ait écrit, soit qu'il ait la patience de lire ce que d'autres ont écrit, la bourgéoise de province la plus huppée et la paysanne la plus complètement illettrée diront de même : c'est un savant. De l'autre côté de l'ignorance native de l'une et de l'ignorance soigneusement entretenue de l'autre, le monde intellectuel avec tout ce qui le compose, apparaît dans une confusion vague et brouillée, sans traits, ni formes, ni parties distinctes.

Avec son tempérament intellectuel d'eunuque, qui se refuse à toute saine et virile production, le parfait conservateur ne s'accommode que de la très sainte et très stérile alliance de l'Ordre et de la Routine. Tout ce qui rappelle, tout ce qu'annoncent les embrassements féconds de la Révolte et du Progrès l'effarouche et le terrifie. Pour lui, l'art de gouverner se résume en quelques recettes banales propres à mettre en repos tout intérêt matériel, se borne à un petit nombre de procédés

expéditifs bons pour réduire au silence tout effort vers le changement.

Toute sécularisation répugne au dévot, celle du patriotisme comme les autres.

L'anathème philosophique lancée contre la pensée par Jean-Jacques Rousseau ne pouvait toucher le but, car la philosophie répugne par essence à la stérilité de l'intelligence. Mais l'anathème religieux lancé de nos jours contre la pensée du haut du Vatican ne pouvait manquer son effet. L'esprit qui avait dicté cette condamnation n'était pas nouveau et le jugement lui-même n'avait qu'un effet déclaratif. N'importe! Il a eu les honneurs d'une découverte, d'une nouveauté. Du moment que l'observance du *far niente* était formellement érigée en précepte dogmatique, du moment que retentissait, venant de si haut, la proclamation des saintes vacances de l'esprit, quel surcroît de dignité et de garantie pour orner, pour protéger la paresse intellectuelle!

C'est principalement dans les hautes classes de la société provinciale que l'on prend sur le fait cette sorte de démonétisation légale des valeurs

intellectuelles, que le *Syllabus* est venu brusquement déprécier et retirer de la circulation. La gravité factice, ce lingot de plomb estampillé de toutes sortes de lieux communs solennels, en est devenue plus écrasante. La frivolité n'y a rien perdu, sinon l'empreinte de l'esprit qui jadis donnait le change sur la fausse monnaie qu'elle éparpille. Mais ce qui n'a plus ni poids ni crédit, ce qui n'est plus *reçu*, c'est l'expression spontanée de toute pensée libre, généreuse, moins que cela, distinguée. Mis dans la bouche de l'avare qui refuse de communiquer rien de ce qu'il a, le *mihi plaudo ipse domi* du poète est le mot d'un égoïsme coupable à force de se rendre inutile. Mais, dans ce milieu dont nous parlons, ce même applaudissement solitaire que l'intéressé se décerne à part soi, ne devient-il pas le dédommagement raisonnable, la ressource nécessaire de celui qui, se sachant quelque peu fortuné par l'intelligence, et ne demandant qu'à ouvrir sa cassette, c'est-à-dire son esprit, se heurte chaque fois à un refus de placement, à un déni de confiance ?

Physiologiquement parlant, il est des atrophies corporelles que l'on est maître de produire, de constater, et parfois de guérir. Au point de vue

psychologique il est toute une série graduée d'atrophies intellectuelles qu'il est permis d'observer, mais sans rien de plus ; sorte d'expérience absolument stérile, mais gratuite, pour celui qui en est le sujet, non moins stérile, mais fort onéreuse, pour l'observateur.

L'archéologie ne croît guère dans les esprits très habités, très commodément habitables ou bien ouverts à toute hospitalité. Mais elle prend aisément racine dans certaines intelligences pétrifiées, sans éclat ni facettes, d'ecclésiastiques ou de magistrats de province. Elle y glisse de menus plaisirs ; elle en fait sortir des études étiolées. De temps en temps sur ce terrain, elle fait pousser, parmi bien des rejets épineux, quelque pâle fleur de ruines.

« Je suis convaincu que *l'éloge* est un des élé-
« ments de bonheur qui manquent en province,
« ... Le rayon de soleil qui développe l'âme
« humaine, l'approbation[1]. » Vérité de plus en

---

[1] *Magasin pittoresque,* n° de novembre 1881, p. 375.

plus vraie et de plus en plus triste comme tout ce qui est vrai !

Si mince qu'il soit, le domaine intellectuel départi à la province ne comporte pas la moindre jouissance en commun. Pris dans toute la force du terme, le *Beati possidentes* n'y implique qu'une juxtaposition sans conflits[1].

« Que faites-vous de vos soirées ? demandait-on hier à une provinciale *distinguée ?* — Nous jouons aux cartes. Autrefois on recevait des amis, on causait en y mettant de l'esprit ; *ce n'est plus la mode.* » Mot simple, venu aussi naturellement, aussi bonnement que s'il s'était agi d'une nuance rouge remplaçant une nuance rouge sur la robe ou sur le chapeau ; mot plus profond qu'il n'est simple ! Quel est, en effet, le pouvoir qui, en France, servit à tous les pouvoirs après les avoir

---

[1] Tout bien considéré, l'expression *province*, dans cette pensée et dans celles qui suivent, doit être entendue comme terme indicatif d'une division topographique purement intellectuelle et non comme une désignation locale. On n'est pas provincial au sens où nous le prenons, parce qu'on est ici et non là, mais parce qu'on est ainsi et non comme cela.

détruits? C'est la mode, c'est-à-dire le caprice présidant au perpétuel changement des intérêts et des sensations qui remplacent, en les contrefaisant parfois, les idées et les opinions. C'est la mode, ayant pour sœur et pour coadjutrice, la parodie. Voilà près d'un siècle que la France rêve liberté, et dans cet intervalle que de parodies mises en action, tour à tour violentes et atroces, mesquines et bouffonnes! Parodie de la conquête illimitée sous un chef insensé, parodie du droit divin, parodie du suffrage populaire; et par dessus tout, parodie de la liberté, jouée sur tant de scènes et répétée, avec tant de variantes, par tant de bouches! Comme il était naturel que le nom qui implique par dessus tous les autres la durée et l'absence de changement devînt le nom démodé par excellence! Demandez plutôt au premier de nos corps politiques ce qu'il lui en coûte en ce moment, pour avoir voulu mettre à l'ordre du jour ce nom usé, suranné, mal porté, Dieu. « Que faites-vous de votre vie, hommes du jour? — Nous agissons, nous agissons, pour ne pas nous ennuyer. Autrefois, on croyait ou l'on pensait à Dieu ; c'était un temps de repos. Aujourd'hui, il faut suivre la mode qui défend d'arrêter. »

A Paris, qui dit un curieux dit presque un

artiste, dit certainement un homme occupé à sa manière, et pour qui la journée passe vite. En province, la curiosité oisive n'est que le prête-nom de l'espionnage. Elle veut tuer le temps, mais elle est forcée de s'avouer que le temps a la vie dure.

L'air de la province est soporifique. Traversé seulement par quelques rêvasseries politiques, le sommeil des esprits y serait sans fin, n'était le chatouillement de quelque médisance pour les exciter, ou bien, pour les éveiller en sursaut, quelque grand bruit de ville; par exemple, l'éclat d'une débâcle financière qui partage immédiatement les naturels du pays en trois groupes inégaux : les perdants, les gagnants, et tous ceux qui, n'ayant pas joué, envient les gagnants.

Partout on est exposé par ce tâtonnement intellectuel qui est inséparable des rapprochements sociaux, à se heurter contre un estomac, à donner contre un ventre, alors qu'une illusion d'optique faisait croire à la présence d'un cerveau et d'un cœur. Mais c'est en province que l'épreuve, se renouvelant incessamment, admet le moins d'exceptions heureuses.

Comme elle a des produits renommés qui, perdant à être goûtés loin du cru, ne s'apprécient bien que sur place, la province a certains régals moraux qu'on ne savoure pas ailleurs, aussi purement, aussi longuement. Tels sont le gain disputé d'un procès, l'ouverture d'une succession achetée au prix d'une interminable attente. Tels sont encore les assaisonnements, les apprêts variés que la dévotion relevée de politique doit à tant de préparateurs jurés, offre à tant de dégustateurs bénévoles.

Suivant les cas et les personnes, la dévotion est une consolatrice qui aide à supporter la privation de l'importance politique et sociale, ou bien une alliée qui s'évertue à en reconquérir la possession.

Il n'y a qu'un Paris, dit-on, et il y a bien des provinces. Cela n'est vrai qu'en apparence. Paris se divise et comprend un monde intellectuel partagé lui-même en régions diverses, un monde financier, un monde frivole et corrompu, le plus nombreux de tous, etc. Mais qui dit la province, dit en un seul mot certaine manière d'être qui est la même ici et là.

Qu'elle soit unie et stagnante, comme en province, ou, comme à Paris, toute en cascades, tracassante, fracassante, qu'elle soit mare ou torrent, l'oisiveté est également incapable de soulever et de porter n'importe où rien de ce qu'elle laisse invariablement en place ou de ce qu'elle roule au hasard.

Il est à Paris bien plus de provinciaux sans le savoir qu'il n'est en province de provinciaux sans le vouloir.

Au fond, ce n'est pas d'après sa façon, bonne ou mauvaise, insuffisante ou correcte et même plus que correcte, d'exercer une profession, que l'homme peut être connu et jugé; c'est bien plutôt d'après un autre mode d'activité laissé à sa pleine disposition, au lieu de l'imposer à lui, qui est l'emploi de ses loisirs. De ce côté, ni occupé ni tenu, il reste exempt de toute contrainte tenant à un besoin ou à une habitude et devenant aisément machinale, de toute pose, et de toute tenue comme de tout effort d'esprit convenu et commandé; il peut se laisser aller et il y va, en effet, de ses goûts, de sa liberté, de sa personne morale. Ce genre d'activité, c'est l'emploi de ses loisirs.

D'après ce témoignage, interrogez-le et décidez sur lui en connaissance de cause. Que vaut, pour le provincial, ce témoignage, et que comporte cette décision? La condamnation la plus fortement motivée, la plus accablante, sans réserve ni appel.

Raisonneurs et intéressés[1]*!* Michelet, le profond historien, a donné une preuve de plus de sa merveilleuse intuition, lorsqu'il a ainsi résumé, gravé en deux mots la topographie morale de l'une des régions de la France. Le raisonnement et l'intérêt personnel, ces deux poteaux indicateurs de la froide critique, ces deux bornes portant interdiction, sous peine de ridicule, non seulement de tout enthousiasme, mais de la moindre expansion admirative, comme ils sont, en effet, plantés à découvert et solidement enfoncés, le long de cette frontière! Aussi, comptez les littérateurs, les artistes, les vrais poètes qui ont pris leur vol sur ces stériles montagnes ou bien à leur pied. Resterez-vous à trois ou bien irez-vous à quatre? Le talent acide et corrosif de Stendhal, les gauches préférences de son goût si peu sûr, pour ne pas dire si faux et si emprunté, lorsqu'il joue au dilettante ou s'érige en critique d'art, le pénible

[1] *Histoire de France*, t. II, p. 71.

enchevêtrement de la *Chartreuse de Parme,* c'est comme une sublimation curieuse d'éléments natifs qui, malgré tout, sentent leur provenance, leur province. Au contraire, le lyrisme, souvent sublime de Berlioz représente, par un privilège unique, une réaction à outrance, une protestation éperdue, commencée dès l'enfance, contre les influences originelles de la *petite ville barbare*[1] où il naquit, non loin d'une grande ville, non moins barbare[2]. La cité démocratique a compris l'antithèse, et voulant sans doute payer de retour celui qui, dans le domaine de l'art, fut par excellence un aristocrate, elle a laissé passer sa mort, elle laisse passer sa gloire, en s'obstinant à refuser à la moindre de ses rues l'honneur de porter son nom; qu'il s'agisse d'ériger des statues sur ses places publiques, c'est un mécanicien qu'elle a choisi hier, c'est un gantier qu'elle préférera demain.

Il est un art de couper les vivres à l'esprit, les ailes à l'imagination, la racine à toute fleur morale, mais de légitimer par une consécration préa-

---

[1] C'est ainsi que Berlioz, dans ses *Mémoires,* désigne la Côte-Saint-André.

[2] Grenoble.

lable l'offrande de toute pâture faite au corps. Cet art a ses virtuoses, qui sont les parfaits dévots. Il commence là où finissent les Arts libéraux, les Beaux-Arts. Il est florissant là où ils languissent.

Recette utile pour communiquer du bout des lèvres avec ces animaux à sang-froid qui sont les provinciaux : Ne jamais s'animer, et rester de sang-froid.

De ces deux phénomènes, l'apparition d'un esprit, d'une âme incorporelle, au milieu de vivants en chair et en os, ou l'apparition d'une pensée fine, d'un sentiment délicat entre gens de province, lequel est le plus incroyable ?

En province, on trouve un terrain neutre, un seul, pour le commerce des paroles, une place de sûreté, une seule où se garer des malentendus : c'est le lieu commun.

L'esprit tout net et tout pur, inoffensif pour cela même, n'a pas cours en province. Cet or natif n'y devient une valeur de circulation qu'en recevant l'empreinte de la critique et quelque effigie

reconnaissable frappée par la médisance. Disons autrement et mieux : L'homme d'esprit méchant, celui qui est *une peste,* y est sûr d'une bienvenue. L'homme d'esprit sans méchanceté y est traité en paria, en pestiféré.

Voulez-vous savoir comment deux pratiques excellentes en soi, la charité envers les vivants et le respect des morts, peuvent perdre tout mérite? Allez voir comme l'une et l'autre s'exercent en province. L'une, quand elle n'est pas posthume, s'y montre comme le déguisement décent, l'étiquette honnête de la loterie. L'autre, durant des journées sans emploi, ne fait que tenir la place vacante des occupations qui manquent et des jouissances qui méritent de compter. Le désir du gain se subroge en la place de l'une; l'autre y usurpe machinalement sur la vraie vie.

Oui, chers dévots de province, qui nous renvoyez si volontiers à l'autre vie, parce que vous ne savez rien faire de celle-ci, oui, certes, il est une autre vie. Mais, celle-là, vous ne la connaîtrez jamais, quoique pour la connaître, mourir ne soit nullement de rigueur. Ce ne sont point les sens extérieurs qui donnent sur celle-là, mais bien ces autres sens, intimes, invisibles, le sens

de la Nature, le sens plastique, le sens littéraire, le sens musical, le *vrai* sens religieux, autant d'ouvertures que remplacent, chez vous, des portes closes.

Habitez la province en observateur, ou bien en victime des circonstances, plutôt qu'en provincial. Voyez-y la vie morale de la femme se résumant en une triple soumission aux exigences de la mode, de la dévotion, des sens, tempérée seulement par la liberté de la médisance, et vous comprendrez l'urgence d'une régénération intellectuelle aussi sainte que le fut jadis le rachat des captifs, aussi conforme à la dignité humaine que l'émancipation des esclaves, nécessaire comme une mesure de salut public.

Ce n'est pas la moindre qualité du provincial que son assiduité aux funérailles. Par là, que d'êtres profondément obscurs éclipsent, au moment suprême, ceux qui ont mérité, sans l'obtenir, un long souvenir! Grâce à ce pacte d'assistance obligatoire entre mort-nés, les uns semblent avoir vécu, les autres font l'effet de vivre encore [1].

---

[1] Quanquam quid refert quando moriatur istiusmodi, qui nunquam vixerit ?

ÉRASME. — *Éloge de la folie.*

Un tour de roue de la politique, et voilà telle influence sociale sur le pavé, tandis que telle autre s'élève et domine. Avec la République, c'en est fait du long règne de la magistrature et du clergé. Place aux rois du jour, nos seigneurs les professeurs (*Sciences* en tête, *Lettres* en queue) et les ingénieurs de toutes qualités. A eux de faire les hautains, les inabordables. A eux *de poser,* même au-dessus du Préfet, ce voyageur qui passe et part, presque à côté du chef militaire qui, lui, en tout temps, en toute ville, jouit du privilège de faire résonner sa grosse voix dans les salons, et ses grosses bottes dans les rues.

Quand on a parlé sur et contre la province, reste cette question de géographie morale : où commence, où finit la province? Question insoluble, puisque la province est un pays qui, n'admettant chez lui aucun colon, colonise de toutes parts.

Indissoluble, étonnamment féconde, l'alliance à jamais consacrée et sans cesse renouée entre le préjugé et la sottise engendre la lignée perpétuellement renouvelée de ces frères ennemis qui sont les impies par principes et les dévots.

Le même goût pour le lointain, le chimérique, le fabuleux, qui porte Fénelon à suivre sur les mers Ulysse et Télémaque, à fréquenter l'île de Calypso et la République de Salente, l'engage à la recherche d'une terre inconnue où l'éducation des femmes se formerait d'un heureux mélange de piété, de sérieux et d'agrément. La découverte est-elle beaucoup plus avancée, et par delà les erreurs, les préjugés en révolte et les superstitieuses défiances qui en interdisent les approches, fait-on mieux qu'entrevoir l'aventureuse contrée ? Il y a lieu d'en douter. Une épuration du sentiment religieux qui le dégagerait de tout instinct aveugle et ridicule, qui le laisserait dépouillé de toutes les dévotions banales ou raffinées dont l'assemblage en forme le couronnement artificiel, une culture de l'esprit propre à le rendre modestement fécond, à l'orner avec discrétion, à y faire venir tout autre chose que des herbes folles ou des fleurs légèrement vénéneuses, voilà ce que les familles *distinguées* devraient souhaiter pour leurs filles, voilà ce qu'elles ont la certitude de ne pas obtenir des établissements pieux investis d'une sorte de monopole qu'il y aurait *dérogeance* à ne pas respecter. Quand donc une sécularisation prudente, mais décisive, donnera-t-elle le signal du vrai progrès? Quand sera biffée cette mise à l'index tacite et préventive qui, grâce à la

complicité trop aisément consacrée des scrupules pieux et d'une frivolité naturelle, désigne d'avance toute occupation intellectuelle digne de ce nom comme la première des tentations dangereuses ou comme le dernier des pis-aller ?

Si la Réalité se charge de manifester quelque chose des antinomies de Kant, de l'harmonie des contradictoires de Hegel (également réputées chimériques), c'est par certains accords de l'égoïsme et du dévouement qui sont le propre de la nature féminine.

She knows but the matters of the house,
And *he*, le Knows a thousand things [1].

La différence entre les fonctions intellectuelles nécessaires de l'homme et de la femme, que le poète a exprimée avec une netteté si délicate, doit-elle subsister toujours aussi absolue, aussi profonde ? Nullement, tout effort tenté pour la réduire (sans espoir de la supprimer entièrement) sera, pour le bonheur de la vie commune, une garantie de plus.

---

[1] Tennyson, *In memoriam*. XCVI.

Qu'il s'agisse de l'éducation de la femme ou de celle de l'homme, la nature humaine ne nous crie-t-elle pas que rien n'est enlevé à l'âme, de ce qui est donné aux saines, fortifiantes, nécessaires libertés de l'esprit, mais que tout ce qui est fait pour produire ou entretenir l'assoupissement de l'esprit ne profite qu'aux dangereux éveils des sens? Que dire de la crainte de voir pousser ce *qu'on* prétend *élever?*

Penser à aimer, c'est le droit que la nature dicte et inculque à la femme. Aimer à penser, c'est le devoir que doit lui tracer l'éducation.

Que sous tous les déguisements et tous les masques, la préoccupation des rapports sexuels qui la mettent dans la dépendance de l'homme reste la préoccupation dominante, sinon unique, de la femme, il le faut bien, il y va de son honneur et de son bonheur. Mais que les mœurs deviennent telles que roman et théâtre, publications du jour, exhibitions du soir, n'entretiennent l'homme, au bas mot, que de ses rapports sexuels avec la femme, il y va de la dignité de l'homme qui s'y perd.

Traiter *d'excentrique* la femme intelligente et qui sait lire, c'est un signe d'aberration, d'une aberration condamnée à ne jamais connaître le centre vrai, le centre rayonnant de la vie de famille et de la vie sociable.

Qu'un Tom Pinch, avec sa bonté d'âme adorablement naïve et crédule, devînt le mari, c'est-à-dire le souffre-douleurs d'une Charity Pecksniff, c'est ce que la justice distributive d'un créateur purement humain (si chrétien du reste), tel que Dickens[1] n'eût pu souffrir. Mais la justice distributive du Créateur d'en haut qui (les dévots et surtout les dévotes nous défendent d'en douter) permet tout, se distrait à permettre que quelqu'un comme Tom Pinch s'unisse en réel et légitime mariage à quelqu'une comme Charity Pecksniff. O « *noble musique* », amie et consolatrice des Tom Pinch passés, présents et futurs, que dis-tu d'un accord de cette sorte ? Va, pour le coup, tu n'as plus qu'à te taire.

Pour quelques courtisanes par nécessité faisant

---

[1] V. *Martin Chuzzlewit.*

le métier sans conviction et sans goût, que de filles sans mari, que de femmes mariées et même très bien mariées, sont et restent au fond, courtisanes par vocation, ayant le goût et la passion du métier qu'elles ne font pas. Qu'elles prennent sur elles, du mieux qu'elles pourront, ces déclassées de deux sortes, celles-là pour se résigner à leurs bénéfices positifs, et celles-ci pour bénéficier moralement de leur résignation. *Fair defect of Nature ; fair atheist,* faut-il toujours redire, à propos de la femme, avec le grand poète anglais[1].

---

[1] Milton. *Paradise lost,* liv. X.

ROUTINE ET PROGRÈS

La scène est en France, dans la France libérale, républicaine, progressiste, etc., de 1877, près d'une petite ville que certaines gens croient encore honorer en l'appelant le berceau de la grande Révolution, à l'Académie du chef-lieu. La chaire d'enseignement littéraire supérieur y est occupée à tour de rôle par deux professeurs aussi différents de physionomie intellectuelle qu'inégalement partagés quant au succès. Le premier, avec une consciencieuse correction, tourne dans un même cercle, dont chaque rayon porte un nom qui est *Ordre, Beau, Esprit de la philosophie* ou *Philosophie de l'Esprit* (l'Esprit tout court risque, lui, de s'échapper par la tangente). Tous ces rayons aboutissent pareillement au centre où resplendit le signe de Dieu, du Dieu bon. Mêmes pensées et presque mêmes paroles font régulièrement le tour de l'enceinte consacrée. A certains *reposoirs* distribués autour de la circonférence et placés sous l'invocation exclusive de saint Thomas

d'Aquin, de Descartes ou de Bossuet, il y a reprise des motifs favoris, et les assistants, du fond de leurs cœurs, entonnent unanimement le répons. De temps en temps, au dehors, dans le journal bien pensant de l'endroit, il y a de l'écho. Les auditeurs fidèles viennent et reviennent en nombre, comme on se rend à un exercice pieux. Les Révérends Pères ouvrent la marche. Plus d'un notable délégué représente le clergé séculier, la magistrature, l'armée. La mère amène ses filles. A chacune il suffit, pour obtenir la confirmation de son brevet de bon ton et de haute moralité, de respirer le parfum d'orthodoxie que dégage cette philosophie des gens bien élevés, de cette théologie des familles. Le plaisir est vif, si le profit est mince, d'entendre traiter tout net Spinosa d'athée, Hegel, de génie du mal, et avec preuves à l'appui, Cousin d'Hégelien. C'est ce qui s'appelle dire ses vérités à la philosophie indépendante. Que ne peut-on sur l'heure inviter la religion, *notre* religion, à professer les siennes ! Il ne tient pas, du moins, à cet excellent philosophe catholique que la chaire laïque ne relève et ne retienne, par droit de déshérence, la fonction de commenter l'Évangile, jadis réservée à une autre chaire, maintenant délaissée par elle ou peu s'en faut, pour d'autres emplois, pour des programmes moins vieillis. Que manque-t-il à

l'autorité de ce propagateur des saines doctrines si zélé, si convaincu que la sagesse humaine ne vit que de sacrifices et ne règne que par l'abdication? Rien. Il est pratiquant et il s'est humblement prosterné en public, devant le *Syllabus*.

Le second sans cesse agréable et jamais superficiel, toujours instructif, sans la moindre tache d'érudition pédantesque, n'ôte rien à la finesse et à la clarté de ce qu'il donne à la profondeur. Il ne se contente pas d'occuper une place à part entre ceux qui ont osé interroger Molière et interpréter Shakspeare. Il rayonne en tous sens, autour de son sujet, éclairant rapidement de vastes perspectives. L'esprit, le bon goût, le bon sens, s'unissent pour offrir par sa bouche les prémices d'un ouvrage que les lecteurs délicats mettront au rang des pages de critique les plus achevées d'un Sainte-Beuve, d'un Schérer. Devant lui, quand il parle, qui voit-on? Quelques femmes qui ne craignent pas le soupçon, l'inconvenance. Et encore? Un vieux général, son coreligionnaire, appuyé sur la béquille glorieusement conquise à Solférino, et flanqué d'un frère d'armes vieux autant que lui, mais intact. Solides au poste où presque nul ne les suit, les deux guerriers se font fort de prévenir, au centre masculin de l'auditoire, le triomphe de cette classique et fatale unité qui est, ailleurs, le par-

tage du professeur de Turc ou de Tartare Mantchou. Du reste, les feuilles locales qui se respectent ont la discrétion de se taire sur l'étranger. Que manque-t-il à l'influence de ce représentant éminent de la plus ingénieuse critique, de la plus pénétrante esthétique? Tout. Il est protestant et il a revendiqué avec assez de netteté la qualité d'*esprit affranchi ;* entendez par ces mots, au dire de beaucoup de niais et de quelques habiles, ni plus ni moins que *libre penseur*.

(Souvenir de la Faculté des Lettres de Grenoble, 1876-77), aujourd'hui (1882), époque d'*Ordre moral,* les choses ont sensiblement changé.

Là où le recueil des caractères et la collection des esprits ne laissent guère discerner qu'un chapitre unique, intitulé : *Des modes d'acquérir,* et subdivisé ainsi qu'il suit : *Mariages, successions, procès;* le reste n'étant que pages blanches ou recettes de procédure, et le tout enveloppé d'une reliure où des ornements sans suite et sans goût s'appliquent au hasard ; là on se sent en province, et l'on est ainsi au fait de la loi du pays, de ses us et coutumes.

Le désintéressement, le sacrifice volontaire se montre sous plus d'une forme. Il a souvent pour

instigateurs et pour complices l'esprit, la sensibilité, l'imagination, s'il s'agit, par exemple, d'un mariage pauvre contracté par amour ou décidé par l'estime. Pourquoi donc ce dernier genre d'oubli de soi ne produit-il, en province, qu'un indulgent étonnement, et pourquoi une autre générosité, celle du légataire qui renonce à ses droits, y provoque-t-il une admiration sans mélange? C'est que, dans ce dernier cas, il n'y a pas lieu de sous-entendre ou de soustraire ces *non-valeurs* qui sont l'esprit, la sensibilité, l'imagination. Le désintéressement qui se substitue à l'intérêt, inspirateur ordinaire des actes de la vie courante, y éclate pur, positif, mathématiquement appréciable comme l'intérêt propre, que, par exception, il supplante.

Représentants éminemment graves et plaisamment contristés de ces classes dirigeantes qui voient tout perdu, parce que les consciences et les sociétés leur échappent, veuillez subir une épreuve, consentir à un essai. Montrez-vous capables de diriger non pas (c'en serait trop) une de ces conversations entre hommes et femmes que le passé connut, que l'avenir ne retrouvera pas et que le présent ignore, mais une conversation entre hommes, qui passe, marche et se sou-

tienne entre les fadeurs religieuses, les banalités violentes de la politique et les immoralités courantes. Faites preuve de ce talent, et l'on commencera à vous prendre au sérieux.

Il est des compagnies d'assurance qui, moyennant une prime certaine que représente l'abandon convenu du développement intellectuel, promettent, mais sans les garantir, la pureté des mœurs et la dignité du caractère. Ces compagnies sont les sociétés qui prennent à forfait l'éducation de la jeunesse distinguée, suivant les règles de la dévotion.

Avez-vous perdu tous les êtres qui vous étaient chers? Avez-vous déserté, après une guerre sans merci, le foyer de vos affections et de vos souvenirs violé par l'ennemi, sans même garder intact le bien de la santé, à défaut duquel le travail lui-même n'allège que bien incomplètement le poids des heures? Ne vous plaignez pas. Il vous reste un avantage certain, celui de constater que les amis de Job ont laissé une nombreuse postérité. Il vous reste une étude curieuse à faire en recherchant jusqu'où ces descendants d'ancêtres fameux ont conservé l'héritage transmis, en quoi ils l'ont

changé. C'est au nom de Dieu que ceux-là péroraient et vitupéraient. C'est au nom de Dieu pareillement que ceux-ci parlent et raisonnent. Seulement des siècles se sont écoulés, et la théologie donne dans la politique. Dieu inspirait à ces théologiens, si fiers de mettre le malheureux dans son tort, leurs âpres objurgations. Dieu suggère à ces politiques les insinuations captieuses par lesquelles ils tentent de le mettre de leur parti, de l'attirer dans leurs pieuses cabales. S'il lui reste une obole, que ne la consacre-t-il à l'entretien de leur chapelle? S'il a encore la force de tenir une plume, que n'en fait-il profiter la *bonne cause,* c'est-à-dire la leur? Ainsi change le langage avec les temps; mais ainsi dure, sans fléchir, la malice des cœurs incapables de se consoler.

Entre le solitaire et l'homme du monde, il n'y a souvent que la différence d'un égoïsme occupé de soi et d'un égoïsme qui veut occuper les autres de soi. De ces deux dispositions, la moins gênante, la moins exigeante est pourtant celle que l'on traite communément avec le moins d'indulgence. C'est que la vanité des hommes, qui tire honneur et hommage réel ou apparent de recherches et de poursuites même intéressées, tient à

injure la franche déclaration d'un abandon volontaire et d'une fuite sans détours.

Ajoutez indéfiniment l'une à l'autre des journées agitées à vide, avec toute la diversité possible ; leur somme ne sera jamais une vie qui compte. Multipliez l'une par l'autre ces quantités égales entre elles qui sont des journées uniformément employées ou régulièrement utiles, et vous êtes certain d'obtenir pour produit une destinée, sans bruit peut-être, mais qui aura marqué.

Se trouver indigne de sa fortune, tenir sa condition pour indigne de soi, quelle distance entre ces deux sentiments ! Et pourtant, combien leurs manifestations peuvent se ressembler ! Même gêne, même contrainte et, si on peut le dire, même difficulté à se tenir en équilibre, correspondent à cet excès de scrupules et à cet excès de suffisance. L'homme, qui ne voit que l'extérieur, confond et en juge mal. Seul celui qui pénètre au dedans, distingue et rend justice.

Il y a une bonne raison de n'attendre d'un égoïste ni secours, ni consolation dans nos souf-

frances, lorsque ces souffrances n'ont d'autre cause et d'autre objet que nous-même : c'est qu'il ne saurait s'y intéresser. Il y en a deux pour ne rien attendre de lui, lorsque nous souffrons plus noblement par d'autres et pour d'autres : c'est qu'il est incapable de s'intéresser à nos peines, et c'est que, faute d'en avoir jamais éprouvé de semblables, il les ignore. Il est comme un médecin à qui le malade est indifférent et la maladie inconnue. Qui voudrait d'un tel médecin ?

Quel est le plus sûr moyen de n'être jamais satisfait des autres ? Est-ce de se sentir, à tort, trop content de soi-même, ou bien d'avoir de trop justes motifs d'en être mécontent ?

La vanité a besoin du monde ; c'est par lui qu'elle vit, qu'elle jouit, qu'elle souffre. L'orgueil passe de la société à la solitude, de la solitude à la société, et ne trouve tout à fait son compte ni dans l'une ni dans l'autre. La fierté s'écarte et se défie des hommes que la modestie supporte.

Quand la modestie ne serait pas une bonne qualité, ne resterait-elle pas le meilleur des

calculs? N'est-ce pas à elle de tempérer le déplaisir causé à autrui par la vue de ce qu'il peut y avoir de bon en nous, en lui réservant le faible plaisir et le léger mérite de l'y découvrir? Oui; mais on ne découvre qu'en cherchant, et le chercheur, où est-il?

Comme la vraie force de caractère se déclare et s'éprouve en ne se laissant pas entamer au choc de l'adversité, la vraie timidité d'esprit se fait reconnaître par sa persistance à se dérober, intacte et inaltérable aux atteintes du succès.

Il est aussi doux et il serait autrement avantageux de se créer un *chez soi* moral et intellectuel qu'un *chez soi* matériel, c'est-à-dire de s'arranger un ensemble d'opinions et de convictions personnelles d'où l'on ne sortirait momentanément que pour y rentrer bientôt, s'y reposer, s'y trouver à l'aise. Néanmoins le compte est bientôt fait de ceux qui considèrent assez leur esprit pour le garnir d'une matière commode et agréable, ou même sans l'orner ni le décorer, en vue des accueils et des réceptions, pour le rendre simplement logeable.

N'offrir que surface, et, au lieu de recevoir, d'absorber, de produire, n'être bon qu'à se laisser effleurer et à renvoyer ce qui nous a effleuré, grand malheur, assurément. Il est plus grand encore, si cette surface est peinte, fardée, ouvragée de mille manières, pour attirer et séduire le regard.

Une certaine gravité convenue et compassée que caractérise l'absence de toutes les vues larges et désintéressées qui pourraient lui donner du poids, voudrait se faire passer pour le correctif de la légèreté d'esprit qui effleure tout et ne se prend à rien. Vaine prétention ! La solennelle inertie de cette tenue de rigueur, la banale ineptie de ce négligé incorrect qui flotte à tout vent sont, au fond, de même étoffe, également mince, également inconsistante, sous les différences de couleur et d'empois. Et, bien des fois, le même esprit fait tout ensemble de l'une son costume de cérémonie, de l'autre son vêtement de dessous. Habillement à la française, s'il en fut!

Les actions, comme les discours, peuvent être toutes d'emphase et de parade.

Trop se réclamer de l'imagination, dans la conduite de la vie privée, réclamer à tout propos la liberté pour l'exercice de la vie publique, deux habitudes d'esprit qui décèlent souvent même chose, c'est-à-dire un faible pour le désordre.

Plusieurs se plaignent hautement de vivre sans être compris. Ils avaient besoin d'un auditoire complaisant et prompt aux applaudissements, qu'ils ont inutilement cherché! Quelques-uns laissent à peine deviner qu'ils mourront sans avoir pu se faire entendre. Il leur fallait un confident de choix qui ne s'est pas rencontré.

Une salutaire ignorance préserve l'ami le plus pieusement voué au salut de notre âme de se douter que sa sollicitude ne nous aura servi qu'à souhaiter plus vivement, mais en vain, un témoin clairvoyant de notre intelligence.

Il y a moyen de se faire d'une seule personne un auditoire, et du public un confident. Le nombre n'y fait rien; c'est affaire de ton et d'intention.

Telle intelligence semble muette, parce qu'il ne s'est trouvé autour d'elle que des sourds. Il peut arriver que noblesse de cœur, haute distinction des goûts, supériorité de l'esprit, se résument en cette désignation et ce *signalement :* Un taciturne malgré lui.

Des confidents passifs comme l'écho, des confidents qui ne font que moraliser pour leur propre compte, la scène proprement dite en montre un certain nombre ; le théâtre du monde en regorge.

Plus les concurrences sont effrénées, plus le talent de produire, même le plus distingué, le plus rare, devient une pure non-valeur, s'il n'est soutenu par l'art de *se produire* ou par l'avantage *d'être produit.*

Entre l'effronterie et le succès, il n'y a qu'un pas. Entre le talent et la réputation, que d'abîmes!

C'est convenu, c'est entendu ; le Français ne lit que son journal, de même que la Française ne lit que son paroissien. Conseiller tout autre exercice de l'esprit, sentirait son docteur et son pédant.

Osons le dire, toutefois, en ce temps où la contradiction des jugements humains dans l'ordre privé, qui est éternelle, se complique de tant de divisions et subdivisions d'opinions dans l'ordre politique, qui sont beaucoup moins durables, s'il était permis de risquer une recette tout à fait modeste d'hygiène morale, l'indication dosée au *minimum* du préservatif calmant et fortifiant tout ensemble, à l'encontre d'une telle anémie intellectuelle et d'un tel besoin de haines publiques, on pourrait la formuler ainsi : Chaque matin, à jeun, avant de se remettre en contact avec les choses et en conflit avec les hommes, prendre cette fable d'un ancien auteur nommé Lafontaine, qui est intitulée : *Le Meunier, son fils et l'âne;* y ajouter, une fois par semaine (l'on en sera quitte en bien moins d'un quart d'heure), la lecture de certain chapitre d'un auteur moins ancien, mais plus oublié encore, Mme de Staël, qui a pour titre : *L'Esprit de parti*[1]; faire suivre le tout d'une période de réflexion dont la dose variera de cinq à dix minutes ; s'en tenir à ce double élixir, de long et sûr usage, faire son profit de cette quintessence d'antique sagesse et d'expérience toujours moderne !

---

[1] *De l'influence des passions,* chap. VII.

On marche en avant tout naturellement; pour aller à reculons il faut un effort. On s'est rompu à la pratique des dénigrements inconsidérés en arrière; pour appliquer franchement, en face, une louange motivée, on est nul.

Des esprits chagrins et courroucés ont décidé qu'on ne saurait rien attendre de bon de l'humaine nature. Ils croient avoir rendu cet arrêt en connaissance de cause, et ils ont résolu de lui faire sortir son plein et entier effet. Pour quiconque ne justifie pas cette opinion et se sent incapable de la justifier, la fréquentation de tels esprits est déplaisante; la pudeur d'une bonne conscience en est offensée. Pour en venir à tolérer leur société, il faut avoir commencé à mériter d'être compris dans le jugement porté par eux, ou s'avouer qu'on pourrait bien finir par le mériter.

Que j'ôte en idée ce que les autres se persuadent qu'ils savent sur moi-même, sans me le dire, et ce que je crois savoir de moi, sans le laisser entendre à personne, entre ces deux valeurs, il y a un reste, une différence. Ce reste, cette différence, tout compte fait, pourrait bien être la simple vérité!

Pour donner le change à la mobilité de leurs humeurs bruyantes et instables, pour dissiper ou faire crever les nuages qui les offusquent sans cesse, des hommes, que la mauvaise fortune, les infirmités, les dégoûts, ont séparés du monde et réduits à eux-mêmes, ont pour unique ressource de soulever fréquemment des tourbillons qu'ils enflent de leur souffle irrité et où leur raison s'enveloppe, s'agite et disparaît par intervalles.

Qui aima trop à se faire craindre et à peser sur autrui dans l'âge de l'action, finit par se faire peur et par s'accabler lui-même, lorsque vient la terrible nécessité de l'inaction. Telle faute, tel châtiment. Il convient que l'on souffre après avoir fait souffrir et justement ce que l'on a fait souffrir.

Il reste un aliment aux esprits dégoûtés, une volupté aux esprits impuissants, un aiguillon pour les esprits mous : c'est le dédain.

Triste rencontre que celle de gens naturellement enclins à se comporter en maîtres, qui, par une sorte de violence de tempérament et d'âcreté d'humeur, discutent avec autant d'opiniâtreté

que s'ils n'étaient pas sûrs de dominer, et ont une si ferme détermination de dominer, que toute discussion avec eux est superflue. Alors même qu'ils ont la raison de leur côté, ce n'est pas assez qu'ils la fassent parler; il faut qu'elle crie à tue-tête. Si la justesse ne leur fait pas toujours défaut, le goût et le sentiment de la mesure leur sont à jamais inconnus. Écoutez-les. Vous croyez entendre une voix, qui, avec une imperturbable assurance et une force égale, appuie sur des notes justes et sur des notes franchement fausses. D'autres, sans dévier résolument de la droite ligne, errent souvent tout à l'entour des vraies raisons et des bons jugements, et ne savent pas s'y fixer. A prêter son attention à ceux-là, on est blessé encore, mais d'une autre sorte; c'est comme le grincement désagréable de sons équivoques qui, sans être tout à fait justes, ne seraient pas décidément faux.

Celui que possède une fureur de dominer trouve d'abord son compte à faire succéder autour de soi le silence à la contradiction; mais il ne se tient pas toujours à ce premier triomphe; il veut profiter de ses avantages et poursuivre ses succès. Le silence qu'il a obtenu vient-il de résignation et d'indifférence, ou bien emporte-t-il l'acquiesce-

ment? Arrêté et comme suspendu entre la contradiction et le plein assentiment, ne peut-il, ne doit-il pas être poussé jusqu'à la complète approbation? Ce doute, qu'il est difficile de supporter, veut être changé en une certitude favorable ; on s'efforce à l'obtenir; mais souvent on se prépare des regrets pour avoir cherché à ouvrir des bouches qui restaient fermées, et l'on éprouve qu'il est plus facile de commander le silence que de faire obéir la parole.

Des triomphes aisés et les inquiètes tristesses d'une irritante solitude, c'est-à-dire les avantages et les maux du pouvoir tyranique, voilà la part réservée dans la société à certains esprits doués de telle sorte que toute opinion qui se fixe en eux reçoive sa forme la plus absolue, son empreinte la plus impérieuse. Otant à quiconque adopte leurs sentiments le pouvoir de rien ajouter à ce qu'ils disent, et à quiconque pourrait être d'un avis différent, la volonté de chercher à en rien retrancher, ils ne laissent d'autre refuge autour d'eux que l'approbation sans réserve ou le silence.

Tomber, pour s'y aplatir, à la surface de la

molle indifférence; rejaillir, après s'être brisées en éclats, au choc de la contradiction passionnée ou intéressée; s'émousser au contact de l'approbation froide et polie qui en renvoie le banal écho et le reflet sans âme, ou combattre vainement les préjugés impénétrables et durs, voilà, dans les commerces les plus familiers comme dans les controverses les plus hautes, la destinée moyenne, la vie courante des opinions modérées et des convictions généreuses. Le cas rare, la conjoncture singulièrement heureuse, la bonne fortune du moment, c'est leur rencontre avec des esprits faits pour en recevoir et en garder l'exacte empreinte, dignes d'en réfléchir les clartés, d'en faire ressortir une image ni déformée par des grossissements exagérés, ni atténuée par des restrictions énervantes.

Par une sorte de loi de proportion mathématique, deux opinions contraires, deux partis adverses impliquent généralement deux opinions, deux partis intermédiaires qui se touchent de près et qui doivent à leur situation le bénéfice de tendre toujours et de réussir parfois à séparer les extrêmes, à les empêcher de se heurter.

Le défenseur violent d'une cause ne supporte

pas mieux le partisan modéré de sa cause propre qu'il ne souffre les défenseurs modérés ou violents de la cause contraire. C'est qu'entre la modération et la violence, en quelque point qu'elles se rencontrent, il est une opposition essentielle, qui est d'esprit et de nature, et prévaut contre tout rapprochement, comme elle reste plus forte que toute opposition qui n'est que de doctrine, de sentiment et de pensée.

Il est un moment ou la modération, disputant contre la modération, s'excite, s'emporte jusqu'à céder à des tentations de violence. Par l'effet d'une même loi qui pousse les choses hors d'elles-mêmes et fait sortir le contraire du contraire, le temps vient où la violence, aux prises avec la violence, s'use et s'épuise jusqu'à dégénérer en modération.

La violence et la modération ont même propension, non seulement à se faire obéir, mais encore à se faire imiter, et, de même que la violence ne souffre rien que de violent autour de soi, la modération voudrait que tout devînt modéré par elle et près d'elle. L'une et l'autre sont également portées à s'étendre, à se répandre; mais,

chez la première, c'est défaut et faiblesse, puisque, étant sans repos et ne se suffisant jamais, elle cherche à s'échapper en se communiquant; c'est force et vertu chez l'autre, parce que, se trouvant bien avec elle-même, elle n'est pourtant pas pleinement satisfaite si elle ne donne de ce qu'elle a et de ce qu'elle est contente d'avoir.

Abuser de la vérité, comme pour se punir d'avoir trop usé de l'erreur, est la moins méritoire des expiations et la moins exemplaire des peines. Par là, sans réussir à se montrer d'accord avec soi-même, on ne gagne de s'accorder ni avec l'élite des amis de la vérité qui font en sorte qu'elle ait toujours raison, ni avec la foule des partisans de l'erreur pour qui l'erreur a rarement tort.

L'alliance étroite, dans la polémique religieuse, de la parole de Dieu et du langage des halles, voilà un des symptômes les plus apparents par où se manifeste ce qui menace en tout et sous toutes les formes nos habitudes intellectuelles et nos relations sociales : facile coalition des extrêmes, communication presque instantanée entre deux pôles opposés de l'esprit, suppression des dis-

tances entre ce qui est le plus grave, le plus élevé, et ce qu'il y a de plus léger et souvent de plus trivial. Qu'il est donc nécessaire de travailler à établir en soi de beaux et pleins milieux intellectuels, dont l'interposition rompe tant de brusques rencontres qui se font, sans transition, sans préparation, d'un bout à l'autre de l'esprit ! Il ne s'agit pas tant de tout ramener à la gravité que de tout maintenir à sa place et de fermer la voie aux usurpations. Donnez part, si vous le voulez, au frivole, mais faites que, pour ses sorties et ses rentrées, le léger, le frivole ait sa place et ne dérange rien autre. Ne ménagez pas tout à l'entour des vides par où il glisse sans obstacle jusqu'aux places qu'il ne devrait jamais atteindre.

Aux inquiétudes, aux tristesses naturelles de l'homme, la belle, la sage antiquité sut opposer des joies, des sérénités d'intelligence dont il nous reste un sentiment confus. Serait-il vrai que pour faire contrepoids aux nouvelles et divines tristesses que le Christianisme est venu révéler, ce n'est pas trop de tant de gaîtés factices, de tant d'amusements exquis, de tant d'intérêts compliqués dont se forme le mouvement toujours croissant d'une civilisation que l'on se plaît à proclamer chrétienne ? Fait-il donc

preuve complète, le témoignage rendu par le génie profondément et, si on peut le dire, irrémédiablement chrétien de Pascal, l'aveu plein d'ironie qui lui échappe. Lorsque, à l'opposite des mystères de la foi, sans ménagement, sans entre deux, il accuse et justifie, il provoque et il absout en même temps tout ce que contient dans sa pensée ce mot significatif, le *divertissement?* Ce qui serait tombé du sommet de la croix pour se répandre à jamais sur le monde, serait-ce donc une ombre immense, aveuglante, qu'il s'agirait de couvrir et qu'on effacerait en apparence, avec toute cette agitation de flambeaux et de lumières artificielles mêlée à ce grand bruit de voix et de pas précipités?

Dans les temps où triomphe la force pure, les excès qu'elle pourrait commettre au détriment de l'humanité sont réfrénés par les bienfaitrices qui s'appellent la Modération, la Justice, la Clémence. Dans ceux où les chocs d'opinion et les conflits de systèmes perpétuent sous d'autres formes la lutte sans fin, ce qu'il y aurait d'absolu dans leurs applications pratiques au point de vue des destinées individuelles et de l'état social, est tempéré par l'intervention d'une protectrice inavouée. Ses autels reçoivent les sacrifices invi-

sibles et les secrets hommages que la faiblesse des caractères, l'impuissance de la logique abstraite et la force des choses lui apportent assidûment, sans oser l'honorer et la bénir sous son vrai nom. Ce nom est l'Inconséquence. N'est-ce pas à elle que l'on doit, entre autres précieux avantages, l'impossibilité de mettre en action certaines théories qui, sous prétexte de faire fleurir la religion, tendent à ériger l'ignorance en vertu, ou bien, sous couleur de favoriser exclusivement les progrès de la civilisation *positive,* iraient à faire de la vertu une non-valeur ?

Nous n'aimons pas tant la vérité que nous possédons ou que nous croyons posséder, parce qu'elle est vraie, que parce qu'elle est nôtre ; et c'est ainsi que la vérité elle-même tombe dans le perpétuel commerce de vanité que nous entretenons et qui est presque tout l'homme.

Il en est de la vérité comme de tous les autres biens dont la jouissance est plus molle et la possession plus fade et plus languissante, à proportion qu'il en a moins coûté pour les acquérir et auxquels on s'attache d'autant plus que la recherche en a été plus longue et plus âpre. Faut-il

donc s'étonner que l'abondance de vérités toutes faites qui nous entourent, qui nous accablent, qui nous sont données et livrées de toutes parts, ne suffise pas toujours à éloigner de nous un certain sentiment de misère et qu'il faille parfois, pour y échapper, un peu de vérité que l'on sente être à soi, moins pour la posséder en propre, que pour l'avoir trouvée seul après l'avoir cherchée ?

Possesseur inconstant du Vrai qu'il nomme sien
L'homme en sait juste assez pour voir qu'il ne sait rien.

Une même chose ne peut longtemps fixer notre attention. Fût-ce la vérité, la beauté même, il faut, pour nous suffire en nous plaisant, qu'elle se montre et disparaisse tour à tour. L'œil de l'esprit, comme l'œil du corps, obéit à un mouvement qui, sans cesse et imperceptiblement, le ferme pour le rouvrir. Il n'a pas seulement son besoin de repos et son sommeil ; il a aussi, en pleine veille, son *cillement* et son *clignement*.

Si c'est manquer de foi aux autres, que de paraître ce que l'on n'est pas, c'est manquer de foi à soi-même que de ne pas chercher à savoir tout ce que l'on est. Sincère au dedans, sincère

au dehors, telle doit être la vie, pour conserver cette dignité et jouir de cette sécurité morale, qui ont pour fondement commun le vrai.

Le travail par lequel l'esprit arrive à se former des convictions est comparable à une fructification. Aux opinions caduques et fragiles, portées à jeter au dehors plus de poussière stérile ou inutilement fécondante que de semences destinées à se développer, succèdent les convictions affermies, comme le fruit succède à la fleur ; et ces convictions elles-mêmes, ayant noué et mûri avec lenteur, font croître intérieurement des germes de vérité qui se répandent au dehors quand elles s'entr'ouvrent ou qu'elles éclatent.

Qui a plus d'attachement et fait plus d'honneur à ses convictions, de celui qui les étale, les affiche à tout propos, en fait offre à tout venant, ou de celui qui, en comprenant tout autrement la valeur et la rareté, les serre, les cache, et d'un soin jaloux, s'efforce de les tenir hors d'atteinte, comme si elles ne pouvaient être trop étroitement siennes ? A sincérité égale, il y a peut-être plus de courage dans le premier de ces deux partis,

une expérience plus haute et plus sagement désenchantée dans le second.

L'on a peine à imaginer des convictions *voulues*, c'est-à-dire qui soient principalement ou exclusivement œuvres de volonté. Pourtant, il est incontestable que certaines volontés, douées d'une puissance exceptionnelle, viennent à bout, par elles-mêmes et presque à elles seules, de fortifier et d'affermir les opinions sur lesquelles elles ont travaillé, au point que ces opinions deviennent des convictions pour celui qui les possède. Il est naturel que la faculté dominatrice qui les a faites les conserve, les soutienne en leur communiquant toute son énergie. Aussi, les emploie-t-elle comme on emploie des armes auxquelles on veut faire porter coup et que l'on assène vigoureusement. Malheur aux convictions peut-être plus dignes de ce nom, puisqu'elles ont une meilleure origine et sont plus involontaires, lorsqu'elles ont à supporter des chocs de cette espèce! Ce qu'il y a de mieux à faire pour elles, c'est de se dérober et de céder, mais comme le clou cède et se dissimule sous le marteau qui le frappe, en s'enfonçant.

L'homme n'est qu'illusion, et l'illusion lui est

partout et à chaque instant nécessaire, qu'il pense, qu'il parle ou qu'il agisse. L'illusion qui, ayant pour domaine propre la sensibilité, partage avec la vérité le gouvernement et la direction de l'intelligence, est rarement absente de l'exercice du vouloir. Une fois qu'on a reconnu la faiblesse des motifs qui déterminent la plupart des actions humaines, la déplorable incertitude des buts qui les attirent, les innombrables accidents qui peuvent en détourner leur marche, on se persuade aisément qu'une volonté acquise peut bien n'être qu'une manière efficace de s'abuser. Pour atteindre, en dénaturant les conditions des choses, à l'énergie de ce qu'on appelle un *parti pris,* elle doit, comme la passion, ou s'aveugler ou se réduire à cette sorte d'hémiplégie intellectuelle désignée par les Anglais sous le nom si juste de *one-sideness* (le fait de celui qui ne regarde que d'un côté).

Les volontés fortes auront toujours deux avantages qui manquent aux volontés incertaines : d'abord, cette justification immédiate qui leur vient, même avant le succès, de la confiance imperturbable qui leur interdit toute hésitation ; ensuite cette autre justification subséquente et rétrospective qu'elles reçoivent, même après un échec, de la conscience et du souvenir de leur

force même. Par là, elles témoignent qu'elles pouvaient faire autrement, et ce témoignage les préserve de la tentation de le regretter.

Si l'activité que n'accompagne pas la réflexion risque de devenir une force sans contrepoids, qui agit pour agir et s'abstient de peu de choses, la réflexion excessive, à force de contrebalancer les considérations opposées et de peser les divers motifs d'action, finit par établir entre ces opinions et ces motifs, une certaine équivalence qui la porte à s'abstenir de tout jugement, de toute décision, et qui, la tenant immobile dans une sorte de désintéressement intellectuel, ne lui laisse qu'une liberté d'indifférence.

Comment l'homme, qui est borné de toutes parts, pourrait-il résister à une instinctive nécessité de borner non seulement tout ce qu'il entreprend, mais tout ce qu'il veut et tout ce qu'il pense ? Dans la poursuite de ses intérêts propres il lui arrive trop communément de faire prédominer la recherche d'un avantage déterminé sur celle de tous les autres, et de voir tout son bien dans ce bien spécial. Lorsque, se proposant un but plus hautement désintéressé, il s'érige en

défenseur d'une opinion, il épouse une cause, il arrive aussi (ce qui est autrement triste et regrettable), qu'il tourne de ce seul côté tout ce qu'il a d'amour pour le vrai et pour le juste, qu'il y voit la justice même et toute la vérité, qu'il se dispense de juger tout le reste, ou, s'il ne le tient pour indifférent, qu'il n'y met son attention que pour y découvrir des obstacles et des soutiens. C'est ainsi que, s'attachant chacun à leur part de justice et de vérité, les hommes en viennent à être injustes l'un envers l'autre, parce qu'ils veulent faire cette part égale au tout et restreignent, par une application étroitement relative, un sentiment vaste et généreux et qui ne devrait rien laisser en dehors de soi.

L'intelligence humaine est créatrice de plus d'une sorte. Tantôt les œuvres qu'elle produit semblent germer en elle et naître spontanément sans intervention étrangère. Alors elle devient mère, si on ose le dire, sans cesser d'être vierge. Tantôt elle est fécondée par l'esprit d'observation et de recherche, et de cette union naissent des œuvres que l'on peut dire engendrées. Tantôt enfin, elle se borne à mettre en œuvre des éléments extérieurs, une matière où il manque la

forme ; elle compose, elle arrange, elle fabrique ; pour tout dire en un mot, elle *fait*.

Avec une plume et du scandale, le premier venu est certain de se faire un succès d'argent. Avec une plume et de l'argent, il n'est pas absolument interdit à un vrai talent de s'acheter un succès d'estime.

Nul état de l'esprit n'est plus à craindre, n'est plus à fuir que l'inertie prolongée, pesante et stérile qui est à la rêverie ce qu'un sommeil morne, profond et sans rêves est à un sommeil léger et visité par de beaux songes. Rêvez, si vous n'agissez pas ou quand vous n'agissez pas. Mais faites l'un ou l'autre.

La régularité des habitudes, la division exacte en compartiments bien ordonnés des occupations successives qui remplissent la vie, est toujours un heureux symptôme moral ; sous ce rapport, on ne saurait s'y méprendre. Mais, au point de vue intellectuel, la conclusion à en tirer n'est pas également certaine, car un tel régime peut convenir à l'activité féconde et réglée d'une pensée qui trouve en soi-même la variété qui lui manque au

dehors ; il peut s'accorder avec l'oisiveté sans profit d'une intelligence qui ne cherche le mouvement ni en elle-même, ni hors d'elle.

Vouloir primer dans un genre, dans un sujet, c'est permis pendant les années de collège ; après c'est bien téméraire. Mais d'être le premier à dire ou à exprimer d'une certaine manière la première chose venue, la prétention est modeste, sûrement inoffensive et parfois justifiée.

Comme il est une paresse languissante et inactive qui ne veut même pas entrer en travail, il en est une autre, que l'on dirait agissante et pressée, mais qui de l'activité n'a que la contrefaçon et du mouvement que l'ombre, aussi prompte à finir sa tâche que l'autre est peu disposée à commencer. A une sage activité, il appartient de savoir entreprendre comme de savoir mener à son terme ce qu'elle a entrepris, de connaître et de choisir le temps de commencer, et de prendre celui de finir.

Ainsi que le corps, l'esprit est sujet à de fausses délicatesses. Il en vient à se faire un goût difficile, à raffiner sur le travail et l'étude, comme le corps

raffine sur la nourriture, et à n'accepter rien qui ne soit accommodé à son caprice, assaisonné à sa guise.

A moins qu'elle n'ait la bonne fortune de tout ramener à l'unité d'une tâche préférée, épousée pour la vie, l'intelligence, que des dégoûts insurmontables ou les rigueurs de la destinée auront réduite à se faire une solitude volontaire, n'a guère à choisir qu'entre l'impuissance stérile ou certaine incontinence d'esprit non moins opposée à la vraie fécondité.

Une mémoire vaste et sûre et une prévoyance exercée qui s'étend au loin semblent moins deux facultés distinctes que deux modes d'action d'une même faculté, d'une même puissance visuelle de l'esprit qui, dirigée sur le passé ou projetée vers l'avenir, s'exerce avec la même certitude, ou peu s'en faut, et embrasse autant d'espace, qu'elle se porte en avant ou qu'elle retourne en arrière.

La mémoire qui amasse facilement ce qui doit lui échapper avec la même rapidité est une mémoire dissipatrice et que la dissipation mène vite

à la misère. Il n'y a de mémoire vraiment riche que celle qui garde avec soin et sait employer à propos ce qu'elle a gagné avec une profitable lenteur.

Comme à chacun il manquera toujours plus qu'il ne lui sera donné, le bienfait de l'imagination par où l'on jouit de ce qu'on n'a pas est bien supérieur au profit du bon sens, qui est de savoir jouir de ce qu'on a.

Le sens commun, c'est la lumière qui est faite pour tous ; ouvrez les yeux : elle vous éclaire. Rien de plus vrai ; mais, partout répandue, cette lumière rencontre quantité d'esprits qui la réfléchissent, qui l'absorbent; si elle garde la pureté de son essence, mille déviations dérangent la rectitude de sa marche, brisent et dispersent ses rayons, l'affaiblissent, ou la font briller jusqu'à rendre difficile à soutenir et presque aveuglante son impitoyable clarté. Grâce donc pour celui qui a la faiblesse de se retirer, par moments, au fond de lui-même, de s'y réserver le temps et la place nécessaires pour jouir de quelque lumière artificielle ou surnaturelle, que ce soit la lampe de l'étude, ou les torches fantastiques de l'imagina-

tion, ou la lueur calme de quelque astre divin dont on ne sait rien, sinon qu'il est là au moment où il se laisse apercevoir, et encore !

« Le sens commun s'épouvante de toute nou-
« veauté ; il est le plus grand ennemi de la *créa-*
« *tion* [1]. »

Également opposé à la pensée et aux passions qui ont qualité pour produire et pour détruire, le sens commun est par excellence une force conservatrice; chargé de faire la police des actes et la critique des œuvres, quelquefois il préserve d'un réveil dangereux certaines puissances endormies de l'âme; quelquefois, la protection et la surveillance qu'il exerce portent sur le vide, et il remplit à peu près dans certains esprits l'office d'une sentinelle qui monterait la garde à la porte d'un palais inhabité [2].

---

[1] Ogni novità sbigottisce il senso commune, il quale è il più gran nemico della creazione.

(V. GIOBERTI, *il Jesuita moderno*, discorso preliminare, p. CCCXXXIV.)

[2] Depuis l'époque où ces dernières lignes ont été écrites, l'auteur a trouvé dans les œuvres de l'éminent publiciste

Les esprits ont besoin de sens commun, de même que les navires ont besoin de lest ; indispensable à ceux qui sont vides ou peu chargés, il n'est pas inutile à ceux qui, plus favorisés, transportent des matières précieuses et de riches cargaisons, et sont comme les hauts et puissants seigneurs des mers où s'étale leur pompe [1]. Mais s'il maintient l'équilibre, il ne donne pas le mouvement. Pour marcher, pour courir, il ne suffit pas de tenir entassées et immobiles au fond de soi-même, un certain nombre de vérités lourdement incontestables mais dépourvues de toute valeur d'échange et de commerce, il faut se sentir porté sur les flots de la mer et poussé par les vents du ciel.

D'ailleurs, rien n'est moins établi, à y regarder de près, que ce caractère d'identité constante et d'universalité qu'il est d'usage de prêter au sens commun. Non seulement ce qui, sous ce nom, règle généralement la conduite de la vie, varie

---

anglais John Stuart Mill la même comparaison appliquée à peu près dans le même sens. Il se permet, en signalant ce rapprochement involontaire, d'écarter toute idée d'emprunt prémédité.

[1] Like signiors and rich burghers on the flood,
Or as it were the pageants of the Sea.
(SHAKSPEARE, *the merchant of Venice*, act. I, sc. I.)

avec les époques, les formes politiques, les conditions sociales des individus, mais encore pour chaque individu, des occasions diverses lui prêtent des langages et des modes d'action différents. Jamais, assurément, le sens commun ne triomphe mieux, ne jouit d'une domination plus incontestée que dans les temps où l'*utile* obtient dans la vie sociale la part la plus grande et la plus respectée. C'est alors qu'il est le mieux, le plus également compris, le plus docilement suivi. C'est alors qu'il tend à établir entre les hommes une sorte d'*équipollence* universelle. Et, pourtant, cette équipollence même, à vrai dire, est une cause d'isolement moral plutôt qu'un principe de cohésion. Elle fait moins pour unir les hommes que pour les empêcher de se heurter trop rudement. Que, sur les grandes routes de l'intérêt, ouvertes en tous sens, on se dirige suivant des lignes parallèles et avec d'inégales vitesses, vers des buts identiques ; qu'au lieu d'une réciprocité de sympathie, qui les porterait l'un vers l'autre, la simultanéité des poursuites incessantes les pousse tous ensemble à la recherche d'avantages particuliers, voilà ce que le bon sens obtient de mieux, voilà son triomphe.

Le sens commun, tout seul, tout court, se

montre implacable pour toutes les élévations de l'esprit, autant de paradoxes ou de scandales, et indulgent pour une bonne part de ses faiblesses et de ses abaissements. On ne sait pas assez ce que peuvent renfermer d'éloges involontaires ces simples mots dits au sujet de tel homme par certaines gens : Il n'a pas le sens commun. Si la plus terrestre de nos qualités intellectuelles veut qu'on s'assujettisse à elle, elle ne vaut certes pas qu'on l'exalte. Se vante-t-on d'être soumis à la loi de pesanteur qui nous retient au sol ? Qui possède le bon sens possède, il est vrai, tout le nécessaire ; mais il n'a que le nécessaire. Qu'il dédaigne pour lui-même, comme autant de brillantes superfluités, tous les biens qui rapprochent l'héroïsme de la sainteté, même toutes les habitudes de l'âme et de l'esprit qui font de la vie un art noble et libéral, et non la monotone répétition des communes pratiques de l'intérêt bien entendu ; mais que, chez les autres, il en tolère la recherche et en respecte la possession comme on respecte toute possession légitime ; s'il est vrai que, pour raisonner juste et parler correctement, il faille savoir la logique et la syntaxe, il ne s'ensuit pas que tout ce qui se conforme à la logique et à la syntaxe soit une *œuvre*, encore moins un chef-d'œuvre. De même le bon sens est nécessaire pour vivre correctement ; car il est la logique

et la syntaxe de la vie. Mais, il faut le dire bien haut, ce n'est point de lui que viennent les nobles œuvres de l'existence, ou du moins, il n'en est que le très humble collaborateur. Sans compter qu'il est juste de souscrire tout bas et même de faire honneur ouvertement à certaines belles hardiesses qui se font non seulement sans lui, mais encore contre lui et en dépit de sa justesse, dirons-nous irréprochable ou incorrigible.

L'esprit porte en soi tout un appareil théâtral ; il a ses masques, son fard, ses oripeaux, ses miroirs ; il possède en outre un mécanisme d'optique qui lui est propre, ou plutôt il est lui-même un microscope vivant, bien supérieur au microscope matériel, non seulement en ce qu'il peut amoindrir et grossir à l'infini les objets vers lesquels il se dirige, mais en ce qu'il dispose d'eux, les rend présents et les fait évanouir à volonté. Pour que ce microscope intellectuel entre pleinement en jeu, il ne faut qu'une passion, grande ou petite, qui le monte, l'ajuste et le fixe. Le conquérant, le guerrier, l'ambitieux, le poète, l'artiste, l'amant, moins que cela, le bibliophile, l'antiquaire, le collectionneur, tous emploient cet instrument puissant qui, dans un atome, fait découvrir un monde.

Rôles, situations, intrigues, décorations, tout ce qui paraît sur la scène d'un théâtre, le vrai monde nous le présente, avec cette différence toutefois qu'au théâtre, une grande foule se réunit pour voir un petit nombre de personnages, tandis que, dans le monde, c'est le grand nombre qui joue et remplit la scène, et le très petit nombre qui observe, jouit du spectacle et le juge.

Entre ces deux influences, ces deux forces, l'amour-propre et l'exemple, dont l'une nous porte à rester ce que nous sommes, à prendre notre règle en nous-mêmes et en nous seuls, et dont l'autre nous en fait sortir, pour courir après les autres, et devenir ce qu'ils sont, autant qu'il est en nous, voyez les singulières combinaisons et les étranges compromis. La force de l'exemple est principalement dans la vanité ; si la vanité ne parle pas et n'a rien à prétendre, l'amour-propre l'emporte et garde la possession. C'est ainsi que la vue des actions sordides d'un avare agit sur un prodigue et sur un parcimonieux, de façon que l'un reste prodigue et que l'autre reste parcimonieux, par la raison qu'ils se trouvent très éloignés de ressembler à l'avare, qu'ils s'exagèrent cet éloignement et l'élargissent d'autant plus en imagination qu'il est plus près de disparaître en réalité. C'est

ainsi que, dans l'exemple d'un débauché grossier, il y a de quoi encourager l'homme de mœurs pures à rester pur, et à rendre l'homme de mœurs légères plus excusable à ses propres yeux, le premier se sachant gré de ce qu'il fait, et le second de ce qu'il ne fait pas, et tous les deux restant ce qu'ils sont.

A mesure qu'une civilisation plus raffinée et une vie sociale plus compliquée multiplient entre les hommes les occasions de rapprochements passagers et superficiels, diminuent et affaiblissent d'autant les sérieux motifs d'union morale et intime, à mesure que chacun est plus entraîné à vivre hors de lui-même, loin de ce point central où sont fixés les principes légitimes de toute action et de toute volonté, et à occuper successivement, au hasard, les points d'une circonférence factice qui s'élargit sans cesse autour de lui, il est naturel que la mobile puissance de l'exemple aille croissant et multiplie ses caprices. On en vient à ne plus considérer combien les fondements en sont fragiles et ruineux et à quel point, par tant de défaillances, de contradictions et d'incohérences, elle se dément et se réfute elle-même, incapable de rien prouver, de rien établir, sinon qu'elle n'a pas d'autorité propre et que tout en elle est apparence et confusion. Ce pouvoir, créé

par l'opinion, est variable comme elle, ou plutôt ces tyrannies multiples, tour à tour proclamées et renversées, qui sont des pouvoirs de fait, de l'heure et du moment, en viennent à faire oublier l'autorité légitime de la raison, règle unique et souveraine à laquelle nul modèle ne saurait suppléer, et dont tous les modèles relèvent.

A voir cette fureur de se donner des exemples et de se donner en exemple, ce double instinct de vanité qui, par les ressorts constamment actifs de l'imitation proposée ou reçue, pousse à la recherche d'un fantôme de supériorité, on comprend mieux la grandeur et la nécesssité d'une religion qui, à tous les modèles variables, a substitué un exemplaire unique, un modèle immuable, à la fois infiniment éloigné et infiniment voisin de nous, sans cesse poursuivi, jamais atteint, et dont l'inaccessible grandeur s'accommode admirablement à notre faiblesse, combat le monde par ses propres armes et renverse la nature en s'appuyant sur les principes les plus naturels à l'homme.

Les défauts de ceux avec qui nous sommes obligés de vivre nous attirent à l'excès, ou nous

repoussent vers l'excès contraire ; ils nous laissent rarement au milieu. Est-ce l'arrogance ? Nous devenons très arrogants ou très humbles. Est-ce l'avarice ? Nous tombons dans l'avarice ou nous donnons dans la prodigalité. Est-ce l'humeur querelleuse et emportée ? Elle raidit notre caractère jusqu'à la colère ou l'amollit et le rompt à la douceur.

Vouloir rendre heureux à notre façon ceux qui dépendent de nous par les liens de la nature et de l'affection, quelle tyrannie plus excusable et mieux intentionnée ! Mais aussi, vouloir être heureux à sa manière et suivant sa nature, quelle indépendance plus légitime ! Et que d'oppositions et de luttes suscitent en se heurtant ces deux exigences si souvent contraires ; oppositions cachées, luttes intimes où se consume inutilement la plus belle part de beaucoup d'existences, et qui sont ordinairement couvertes de tels égards et enveloppées de tels ménagements qu'elles n'admettent ni témoin, ni confident, et n'imposent à nul arbitre désintéressé la peine de prononcer entre les parties et d'être réduit à ne donner à chacune ni tout à fait tort ni tout à fait raison.

La vérité la plus constante, la plus profonde que nous puissions dire de nous-mêmes, à savoir que le bonheur nous manque, est précisément celle que nous devons nous faire le plus de scrupule de découvrir à nos proches, à ceux dont la destinée est liée intimement à la nôtre au point de se confondre presque avec elle. Il faut la réserver à quelque ami *du dehors* s'il en est, trop peu engagé dans la question par une sorte de responsabilité personnelle, pour qu'à se plaindre ainsi devant lui on ait l'air de se plaindre de lui et de prétendre mieux qu'à l'aumône d'une pitié passagère.

A l'encontre du besoin vulgaire d'être honoré auquel correspond une inclination à honorer aveuglément et sans discernement, il est une généreuse passion d'être estimé à laquelle répond une délicate envie d'estimer ; et c'est ainsi que jamais l'une ne manque de la forte pâture qu'il lui faut, et que l'autre ne cherche pas toujours en vain l'aliment de choix qui lui agrée.

Comme la galanterie diffère de l'amour, la politesse de l'amitié, le bruit des compliments de la gloire, comme des regards avides et du cri d'étonnement confus des foules se distingue l'admira-

tion paisible et raisonnée des bons juges, ainsi la considération qui naît au contact de certains avantages appliqués par le dehors, auxquels les conventions sociales et les convenances mondaines donnent presque tout leur prix, qui vit et s'entretient par les sensations, ou plutôt n'est qu'une collection de sensations successivement transformées en opinions et en jugements, diffère de l'estime qui s'abstrait de l'imagination et des influences sensibles et vit retirée au fond de l'âme. Si elle n'est pas une opinion qui se joue de l'estime, elle est souvent une opinion qui joue l'estime, et si l'homme qui est déconsidéré a cessé d'être estimable, il arrive assez souvent que celui que l'on considère n'a pas commencé à l'être véritablement. Elle ne pénètre pas toujours jusqu'à la raison, ou si elle y pénètre, c'est par la porte des sens. Son nom même fait entendre que, pour l'accorder, il faut *voir,* que pour l'obtenir, il faut *être vu,* qu'elle se compose, en partie du moins, de ce qui saute aux yeux, et les conditions auxquelles, parfois le monde la donne, sont telles qu'on ne sait qui plaindre davantage, de celui-ci, occupé à chercher l'estime sans parvenir à la trouver, ou de cet autre qui, ayant trouvé la considération, en jouit, s'en contente et s'y tient.

Rapprochement salutaire et harmonieux que celui qui met en présence les deux âges extrêmes de la vie ! D'un rayon de sa clarté, l'enfance perce le cercle d'ombre que la vieillesse répand autour de soi. Le spectacle de la vie qui commence réjouit la vie qui tombe à sa fin. La gaieté de l'enfant profite au vieillard, et l'enfant profite de l'indulgence du vieillard. Ces deux âmes, l'une à peine éveillée, encore troublée et incertaine, l'autre presque enveloppée dans les voiles du dernier sommeil, mettent en commun le bien de l'ignorance et le bien de l'oubli ; elles ne se connaissent pas, elles ne se pénètrent pas l'une l'autre; mais elles se touchent par le sentiment et par une sorte d'instinct profond qui établit entre elles une familiarité sans réflexion et une camaraderie sans jeux bruyants et sans disputes.

Triste et stérile association que celle d'une jeunesse qui ne prend droit que de la licence de ses goûts et d'une vieillesse qui ne fait loi à soi et aux autres que de la tyrannie de ses dégoûts ! Non moins triste, non moins stérile la communauté de vie qui unit un jeune homme disposé à croire et un vieillard décidé à douter ! Par un bizarre renversement de l'ordre naturel, de cet ordre en vertu duquel un âge est fait pour recevoir

des leçons, et un autre pour en donner, le profit de l'enseignement et l'autorité de l'exemple sont perdus pour tous deux; l'un n'a que l'amour de la vérité sans la force qui vient de l'expérience et du long usage de la vie, et l'autre jouit du bénéfice et des privilèges de l'expérience sans avoir le goût et le bien de la vérité.

Autant il messied au vieillard d'entretenir un vain et tardif amour de la jeunesse, autant il lui convient et il lui sert de conserver de l'amitié pour ceux qui sont jeunes ; c'est le moyen de substituer à une passion égoïste malheureuse, nécessairement trompée et pleine de déboires, une affection calme et une sympathie désintéressée. Autant il y a péril d'étouffement pour la jeunesse à vivre sans cesse à côté et à l'ombre de la vieillesse, autant il lui sied de venir y chercher de temps en temps un lieu d'abri, de paix et de rafraîchissement, qui la remette et la défende de l'ardeur du grand jour et de l'éclat souvent blessant des lumières.

En tout, la facilité à préférer peut être signe d'ardeur ou marque de lassitude. Elle est un don, un charme de la jeunesse qui, se laissant à

peine le temps de comparer, voit et se cache tout juste assez des choses pour se décider vite ; elle appartient à la vieillesse, à qui l'indifférence et le découragement rendent toutes choses égales et ôtent le goût de comparer. Mais une raison mûre et exercée paie plus cher et acquiert plus difficilement le droit de préférer. Ce n'est pas tant pour être indifférents aux choses que pour avoir appris à y démêler et à y discerner les vrais rapports qui font qu'elles se ressemblent et se valent, et les vraies différences qui vont à exclure la comparaison. Par là se sont multipliés et compliqués les éléments d'un choix qui suppose une certaine inégalité de valeur jointe à une certaine ressemblance de nature.

La vieillesse fait maigre chère qui n'a pour se soutenir que les réminiscences des joies, des succès frivoles, des dissipations d'un autre âge : reliefs de festins de surveille, aliments tournés, aigris ou affadis par le temps, de saveur suspecte et malsaine.

On a commencé par adopter, successivement ou tout ensemble, comme bases de traitement moral, cet apéritif qui est la franchise, ce cordial bienfaisant qui est l'amour des hommes, ce déri-

vatif dosé avec précaution qui est l'amour des femmes, ces toniques qui sont des croyances et des convictions. Mais l'air qu'on respire et qu'il faut bien respirer suffit, en l'absence de tout vice de constitution, à neutraliser ou à contrarier les effets du régime. L'on en vient et l'on s'en tient à cet astringent qui est la méfiance, à cet amer qui est le dédain.

III

La vraie casuistique du temps présent, la mieux accommodée à son caractère et à ses tendances, serait celle qui, négligeant les sentiments, les mœurs, les passions, s'occuperait des intérêts. Si elle pouvait être enfermée en un livre, il conviendrait que ce livre portât cette épigraphe évangélique : « Nul ne peut servir Dieu et Mammon », et qu'il fût intitulé : « Des différentes manières dont peut s'acquérir la richesse »; ou bien en termes qui sentiraient le théologien plus que le législateur : « De ce qu'il est loisible de faire et de ce qu'il faut éviter en la poursuite, l'emploi et la conservation des biens de fortune ». Un tel livre pourrait être écrit par l'Église pour être lu par le monde ; mais l'Église y mettra-t-elle la main et le monde y jetterait-il les yeux ?

On comprend que le même principe ait présidé à l'établissement de ces *compagnies* d'autrefois qui impliquaient une communauté de vie, de travaux et d'intérêts, dont les membres étaient unis

par des liens qui ressemblaient aux liens de la famille, et des modernes associations dont les bénéfices se partagent entre gens inconnus l'un à l'autre, dispersés non seulement au sein d'une même nation, mais dans l'univers entier, répondant à l'appel qui leur est fait non pas même par un nom propre, mais par un numéro; mais l'on comprend en même temps qu'entre les applications du principe la différence des temps et des mœurs a mis un abîme.

Pouvoir grossir son fonds avec rapidité en liant une partie où l'on doit gagner à coup sûr, jouer cette partie et s'applaudir du succès, sans avoir à subir la présence d'un adversaire qui ait perdu et s'en afflige ; faire ainsi sous le voile de l'anonyme et dans une favorable obscurité ce qu'on ne ferait peut-être pas en plein jour et à visage découvert, sans mériter le nom de joueur avide, sans être suspect ou même accusé de mauvaise foi, ce qu'on aurait au moins quelque peine à obtenir de soi-même et à excuser aux yeux d'autrui, s'il fallait connaître et regarder en face celui avec qui l'on traite et contre qui l'on se met en mesure de gagner : de telles commodités prouvent-elles mieux le progrès de la civilisation ou l'affaiblissement de la morale ?

Se faire riche ou faire le riche, c'est un métier qui ne chôme pas. Il n'y faut que le goût ou l'affectation de la richesse. Savoir être riche, c'est une science et un art qui vont se perdant tous les jours. Il y faut d'autres goûts, qui sont rares.

Il y a moyen de faire sonner son argent dans ses discours et dans ses actions.

A force de n'aimer et de n'estimer les choses que pour ce qu'elles valent et pour ce qu'elles peuvent rapporter, l'homme en vient à mériter d'être, lui aussi, apprécié au taux de sa valeur vénale, c'est-à-dire à raison de ce qu'il a gagné ou de ce qu'il peut gagner.

Ne chercher dans les choses que ce qui peut nous être utile, et ne rechercher parmi les hommes que ceux qui peuvent nous servir, est le vrai moyen de ne tirer nul agrément des choses et de n'obtenir nulle sympathie des hommes.

Durant les siècles voués aux préjugés, on croyait déroger à cette dignité d'institution qui s'appelait noblesse, en faisant fortune par le commerce. Dans l'âge du bon sens et de la raison, on

craint peu de déroger à cette noblesse de nature, qui est la dignité personnelle, en faisant commerce de sa fortune, c'est-à-dire en usant d'elle comme d'une marchandise qu'il faut savoir vendre, acheter, revendre à propos et avec bénéfice.

La fureur de calculer et d'amasser, qui est faiblesse et infirmité chez le vieillard, semble tourner en lâcheté chez l'homme encore jeune, qui devrait défier la vie et non se défier d'elle.

En devenant riche, on acquiert tout à coup tous les mérites dans l'opinion des uns; on les perd tous aux yeux des autres. Le plus souvent, la vérité se trouve entre ces deux opinions extrêmes; on reste, au fond, ce qu'on était; ou bien, si l'on change, il y a dans ce changement autant de mal que de bien.

Aimer la richesse pour la richesse elle-même, c'est une passion essentiellement matérielle qui, pour se satisfaire, exige la vue et le toucher. Bien loin d'admettre les emplois judicieux de la fortune qui, par un noble échange et un heureux trafic, la mettent au service de la science, de la charité, d'utiles recherches, de curiosités élevées,

d'une cause généreuse, elle se privera tout au plus de la présence de son objet, à la condition de lui substituer quelque chose, qui non seulement en rappelle le souvenir et le représente, mais paraisse en prendre et en garder la place, visiblement et corporellement. Tout autre emploi serait perte; celui-là n'est qu'absence.

Si le nom de *beauté du diable* peut s'appliquer au charme moral d'une jeunesse restée généreuse dans l'emportement le plus aveugle des passions, il faudrait une audace d'expression inverse, une alliance de mots aussi bizarre que celle où l'idée de Dieu et celle de laideur se rapprocheraient, pour caractériser la disgrâce que la vieillesse trouve partout, communique à tout, quand elle en vient à mêler l'avarice avec la dévotion, et à mettre au compte des pieux renoncements les plus sordides privations.

Beaucoup ont renfermé leur vie dans les soins donnés à leur fortune; ce n'est pas assez de la fonder, il faut l'entretenir; ce n'est pas assez de l'entretenir, il faut l'accroître. Ce soin leur rapporte beaucoup, on doit le croire; ils méritent en effet de gagner, car toute peine vaut un salaire

qui lui soit proportionné, et grande est leur peine. Il est donc juste qu'ils n'emploient pas inutilement et le temps du travail et le temps du loisir. Pourtant ces gens-là ne vivent pas dans l'âpre solitude que fait autour de soi l'avarice. Ils ont une famille; c'est à elle qu'ils songent, disent-ils. Ils l'aiment, et c'est pour elle qu'ils travaillent. Ont-ils voulu faire la fortune de leurs héritiers, ou donner des héritiers à leur fortune? on ne le sait, et peut-être ne le savent-ils pas bien eux-mêmes.

Entre époux, tout est réglé, dès le moment du mariage, quant aux biens de fortune; on sait ce qui devient commun; on sait ce qui reste propre; mais, pour ce qui tient à l'âme, à l'intelligence, à l'esprit, quelle part faut-il mettre en commun, quelle part doit rester réservée à chacun? On l'ignore, rarement on cherchera à le savoir, et l'on n'arrivera presque jamais à l'apprendre. — « Ton bien est mon bien; » on commence par ce cri de joie, par ce transport; c'est le plus sûr. « Ton Dieu est mon Dieu, » se séparera-t-on sur cet accord final? c'est fort douteux. — Entre les deux, qu'y a-t-il? toute une vie commune.

Comme toute belle et légitime admiration tourne volontiers au respect et à l'adoration, tout

mauvais usage, toute profanation de la faculté d'admirer qui est en nous est un acheminement à la dépravation de la puissance d'adorer qui en est voisine. Qu'il est donc sage et prudent de surveiller ses admirations, de les diriger, de les empêcher de s'égarer, de les dérober à la fascination par où l'éclat et la magnificence des richesses terrestres éblouit la vue et s'empare de la pensée, pour pénétrer jusqu'à l'âme et gagner la volonté, amuse avant de séduire, attire pour entraîner, et, par l'apparente innocence d'une contemplation inoffensive, pousse à aimer avec dérèglement ce que l'on s'acharnera ensuite à poursuivre éperdument! Le chantre du *Paradis perdu* a supposé qu'avant la rébellion des anges, Mammon, sans crime encore, était déjà porté par une inclination invincible à baisser sa vue et ses pensées vers les parvis dorés du séjour céleste, qu'il y trouvait la joie de ses yeux et que, sous l'empire d'un charme si grossier, cet esprit, « le moins élevé » des esprits angéliques, oubliait tous les ravissements divins[1]. Que ce poétique enseignement

---

[1] Mammon the least erected spirit that fell
From Heaven; for ev'n in heaven his looks and thoughts
Were always downward bent; admiring more
The riches of heaven's pavement, trodden gold,
Than aught divine or holy else enjoy'ed
In vision beatific.

(MILTON, *Paradise lost*, liv. I.

soit bien compris ; et il le sera, si l'on se persuade que l'habitude d'estimer, de respecter, d'aimer les choses à proportion de ce que la richesse leur donne de beauté et de prix, de les évaluer, pour ainsi dire, au poids de l'argent qu'elles contiennent, est une dépravation du goût qui, si elle n'est pas encore une volonté mauvaise, est bien près de le devenir. De là, en effet, il n'y a pas loin à cette passion sans imagination qui fait aimer l'argent pour lui-même ou à cette passion mêlée d'imagination qui le fait aimer pour tout ce qu'il promet et procure. Imiter les premiers exemples donnés par Mammon, c'est risquer de le suivre dans sa dernière chute ; entrer en part de l'indiscrète curiosité où il mit sa prédilection et qui corrompit son regard, c'est apprendre à lui rendre hommage et à se prosterner devant ses œuvres.

Gagner et s'avancer aux dépens d'autrui est chose ordinaire et tolérée à ce point que bientôt ce sera une espèce de dévouement au bien public et une manière d'héroïsme que de laisser tomber, des larges gains amassés pour soi-même, quelques bénéfices et quelques profits autour de soi, et de faire tourner, par certains côtés, à l'utilité géné-

rale des entreprises dont l'intérêt particulier aura été le principe et la fin.

Pour prendre ses garanties contre la richesse et la pauvreté tout ensemble, pour se mettre au-dessus de l'une et de l'autre, que faut-il? Savoir gagner ou conserver sa fortune avec bonne foi, l'administrer avec bon sens, en user avec bon goût, et s'en passer de bonne grâce.

Être né et avoir grandi peu à peu en possession du droit de se croire supérieur à beaucoup d'hommes qui valent autant et mieux que nous, c'est un résultat de l'éducation favorisée par la nature, qui a de quoi surprendre; mais que, tout à coup, et en un instant, par l'effet de je ne sais quelle faveur divine ou quelle bonne fortune terrestre, nous nous sentions élévés et nous voyions grandir et s'étendre à nos pieds l'intervalle qui nous sépare de ceux qui étaient tout à l'heure nos semblables, nos égaux, n'est-ce pas vraiment une sorte de miracle? ou du moins l'effet de ce qu'on a appelé les coups de la grâce était-il plus rapide et plus irrésistible?

A voir comment tant de fortunes, petites et grandes, sont acquises, employées et perdues, à les suivre depuis leur naissance jusqu'à leur mort, on a de quoi se divertir et s'instruire tout à la fois. Tantôt d'une origine obscure, elles passent à une condition brillante ; tantôt elles ternissent l'éclat de beaux commencements par le scandale de leur chute. Si elles parviennent quelquefois à couvrir la tache d'une naissance illégitime, plus souvent elles restent ce qu'elles furent d'abord ; douteuses et suspectes, ou viles et méprisables, elles n'ont pas même le suprême honneur de faire une bonne fin.

Beaucoup de demi-fortunes, comme beaucoup de demi-santés, se mettent en route et entrent en campagne pour devenir des fortunes complètes, des santés intactes ; elles s'oublient et se perdent dans cette recherche ; le moment vient de reconnaître qu'on a laissé au logis le demi-bonheur dont il fallait se contenter. Perdre une partie pour ne pas gagner le tout, fâcheux et détestable calcul !

Cette trame de la vie qui, pour devenir de plus en plus mêlée et bigarrée, et pour recevoir le plus de fils d'or qu'on en peut mettre, n'en a pas

moins son envers nécessaire, qui est l'ennui, on ne peut pas y travailler constamment; des moments de relâche coupent ces occupations acharnées qui enchaînent plus qu'elles n'emploient les facultés maîtresses de l'intelligence. Que prendre pour rafraîchir les sèches ardeurs de l'esprit? De ce qui est trivial et vulgaire ou de ce qui est beau et relevé, de ce qui est bassement amusant ou de ce qui est sérieusement salutaire? Que l'on savoure tout pur ce qui est fortifiant et généreux, comment l'exiger? Que l'on fasse au moins un mélange avec des doses égales, il est sage de le conseiller; est-ce donc trop que de prétendre l'obtenir?

Si l'on suppose que l'intérêt bien entendu peut concilier par d'heureuses combinaisons le bien commun et l'intérêt individuel, qu'il suffit à maintenir cette conciliation, et que, par suite, il peut être pris pour principe unique de la morale privée et de la morale publique, choisi pour directeur suprême de l'opinion en même temps que pour conseiller favori des consciences, et en possession à ce double titre, d'inspirer les jugements portés sur les actions des hommes comme ces actions elles-mêmes, ne doit-on pas admettre que les arrêts rendus par lui, pour assurer la

meilleure distribution du blâme et de l'éloge, adjugeront l'estime à celui qui, devenant riche, a la volonté et le pouvoir d'en enrichir plusieurs, feront d'une tolérante indifférence la part de celui qui s'enrichit sans causer à autrui ni dommage, ni profit, et prononceront le blâme contre celui qui, pour se faire riche appauvrira autrui ? N'en est-ce donc pas assez, et si les complaisances de l'opinion, dépassant cette mesure, allant au delà de cette extrémité, renchérissent encore sur de tels arrêts, si, là où ils mettent l'estime, elles attachent le renom d'un dévouement méritoire, si elles proclament estimable ce qu'ils avaient jugé digne tout au plus de recueillir le bénéfice de l'indifférence, si elles relèvent jusqu'au titre d'habileté ce qu'ils ont soumis à une déclaration de blâme, dans quelle morale fera-t-on bien rentrer une pareille opinion, ou plutôt qu'est-ce qu'une pareille opinion aura de commun avec la morale?

Des trois grandes passions qui occupent les trois âges de la vie de l'homme, et qui sont l'amour, l'ambition et l'avarice, la plus sociale, la plus active, la plus laborieuse, est l'ambition, et cette perpétuelle activité lui permet de mêler, par une favorable confusion, et de déguiser par

des travestissements commodes, les causes ainsi que les fins des démarches qu'elle commande, d'abaisser et de parvenir souvent à rendre invisibles les barrières qui séparent l'égoïsme du dévouement.

Le caractère et le tempérament des ambitions changent avec les époques. Les grands désordres sociaux font surgir des ambitions ardentes et parlantes qui, s'agitant elles-mêmes, veulent que tout s'agite autour d'elles. Quand l'ordre a repris ses droits et son autorité, la période algide commence pour les ambitions que l'on voit naître, ramper et grandir. Elles sont rangées et calculatrices. L'intérêt et l'égoïsme leur communiquent leur froideur et leur sécheresse ; elles observent le silence et le commandent.

L'ambitieux, qui n'est modéré que par force, s'habitue aisément à croire qu'en tout modération veut dire impuissance.

L'ambitieux s'étonne de vous voir demeurer à l'écart, loin des faveurs. Écoutez-le ; il vous prêchera d'exemple et vous pressera de l'imiter.

Cédez vous à la tentation de le suivre? Ayez soin de rester bien loin en arrière, et gardez-vous d'approcher jusqu'à lui, si vous voulez que cet allié, ce guide, ne vous barre pas le chemin qu'il vous a ouvert.

Il reste une jouissance à l'ambitieux repu, une consolation à l'ambitieux déçu; cette jouissance et cette consolation ont une même origine, qui est l'insuccès d'autrui.

Avoir beaucoup obtenu soi-même et laisser tomber un regard jaloux sur le peu qu'obtient un autre, c'est une sorte d'envie renversée, de tous les genres d'envie le plus inexcusable; car elle agit en quelque sorte au rebours de sa nature et de la direction que cette nature lui imprime et qui la porte de bas en haut.

Qui eut le malheur de sentir un vrai regard d'envieux se fixer sur lui, et le courage de pénétrer jusqu'au fond de ce regard, peut seul comprendre et aura compris pour toujours la valeur de l'expression latine d'où le mot d'Envie est sorti

(invidia, invidere), de cette expression qui signifie proprement voir, tourner ses yeux vers quelque chose, et ne fait qu'un, pour ainsi dire, de la pensée jalouse et du regard malfaisant. Il aura compris aussi avec quelle justesse de sentiment, d'analogie et d'appropriation, Dante fait porter la peine là où fut la faute, lorsque, dans son purgatoire, il ferme, sous le voile douloureux d'une cécité momentanée, ce *mauvais œil* qui fut trop ouvert sur les joies et le bonheur d'autrui.

Il en est des premiers succès de l'ambitieux comme des délices du premier amour. La félicité qu'ils donnent est assez large pour enfermer l'oubli des rivalités et même une certaine compassion pour des rivaux malheureux ; mais la passion devenant plus exclusive à mesure qu'elle trouve davantage à se satisfaire, l'ambitieux, qui n'a d'abord songé qu'à son bonheur, pour en jouir, ne songe bientôt qu'aux bonnes fortunes d'autrui, pour s'en affliger. Son attention cesse d'être absorbée par les chances de son propre jeu et se détourne vers la partie des autres. Tout gain où il n'entre pas lui fait peine, toute perte qui ne le touche pas lui agrée. On croirait qu'il prétend faire de ce qu'on nomme succès un bien

qui lui soit propre, un patrimoine auquel nul autre n'ait part.

L'habitude de ne connaître en fait de travail que le service commandé, dispose à placer juste au même niveau d'estime tel qui ne veut pas travailler et tel qui ne sait travailler qu'en volontaire. Par toute l'indépendance qu'on en a retirée, et par tous les profits qu'on en tire, un pays conquis appartient au chef qui s'en est emparé, qui s'en est fait le maître, et qui, l'exploitant après l'avoir dévasté, le tient en état d'occupation. Plus d'un qui se dit occupé se vante de l'être et veut qu'on l'envie pour cela, a tout juste même sort et reçoit justement même nom. Craignez de le surprendre et de l'offenser en lui laissant voir que vous pensez quelque bien de cet autre homme si peu bruyant et de si peu d'apparence, qui a la faiblesse de s'occuper et l'insolence de demeurer maître de soi, d'exercer sans ordres, sans mot d'ordre, une activité libre et peut-être puissante.

Théologiens, philosophes, moralistes, poètes, vous tous qui, chacun à votre manière, retournez et agitez incessamment ce grand problème qui est l'homme, sa nature et sa destinée; étonnés

de trouver que les sphères célestes errantes dans l'immensité obéissent à des lois plus sûres et suivent des routes plus constantes que l'intelligence et le cœur d'une créature faible et bornée; vous qui exprimez plus que vous ne l'expliquez, en l'enveloppant des beaux noms d'idéal, de recherche de l'infini, de progrès, la mystérieuse inquiétude de cet être avide et incapable de repos, toujours poursuivant, toujours fugitif, par des poursuites tendant bien au-dessus de lui-même, et, par ses fuites et ses reculs, ramené beaucoup au-dessous, cessez de remuer ciel et terre; venez et voyez : voici un homme qui a résolu, sans y penser, le problème auquel vous pensez sans pouvoir le résoudre, qui ne sait ce que c'est que système, mais qui appartient pourtant à un système ; car il a son orbite, sa carrière qu'il parcourt sans en dévier jamais ; je veux dire celui qui, étant en place, et en peine de se pousser s'agite pour avancer et avance. Voyez, humiliez-vous, et baissez les yeux devant la simple et imperturbable régularité de cet homme si tranquille et si intéressé aux *mouvements* tout ensemble, devant ce sage, ce satisfait qui rit de vous.

La femme pardonne tous les ennuis qu'elle reçoit plus aisément que l'ennui qu'on lui laisse

voir. C'est bien naturel; son plus noble penchant n'est-il pas de s'oublier, et sa plus chère illusion, de croire suffire pleinement à celui qu'elle aime?

Quand l'on a éprouvé qu'il est beau d'aimer pour aimer, qu'il est bon et doux d'aimer pour être aimé, on en vient à trouver que le plus prudent et le plus sûr est d'aimer pour être deux à se plaire aux mêmes choses.

Lorsque, cessant de préférer dans la femme qu'on aime ce qui lui est particulier, ce qui lui appartient en propre et ce que l'on est heureux de voir n'appartenir qu'à elle, on en vient à faire cas exclusivement de ce qui lui est commun avec toutes les autres, de ce qu'on est jaloux de savoir n'appartenir qu'à soi, à renfermer dans cette idée tous ses désirs, toutes ses craintes et tous ses tourments, l'amour change de nature et de caractère. Il devrait aussi changer de nom.

La vraie pudeur est celle qui prend l'alarme plus tôt qu'elle ne la donne; la fausse pudeur fait justement le contraire.

La pudeur doit remonter du fond jusqu'à la surface, c'est-à-dire des pensées et des inclinations jusqu'aux regards et aux paroles.

Le dernier honneur que l'on puisse rendre à la mémoire d'une personne que l'on a aimée, lorsque, la quittant ou quitté par elle, l'on a la force d'aimer ailleurs, c'est l'excellence du choix que l'on fait pour la remplacer. Il semble qu'on fixe par voie de comparaison le prix qu'elle valait, et qu'on le porte haut.

IV[1]

Deux sortes de civilisation, la civilisation morale et la civilisation matérielle, qui vont souvent ensemble et du même pas, mais que l'on ne saurait confondre à moins de se tromper sur les choses et d'abuser des mots, ont commencé avec la société et ne finiront qu'avec elle ; car elles représentent à peu près pour l'humanité prise en masse ce que sont pour l'homme la vie de l'âme et la vie du corps. Elles ont leur place marquée dans le long développement des périodes historiques, leurs réactions et leur retentissement jusque dans la plus humble des existences individuelles. L'une et l'autre aspirent au progrès, se caractérisent par la recherche du mieux et vont se raffinant jusqu'à ce qu'un accident subit ou le travail lentement prolongé de quelque cause

[1] Il est à peine besoin de faire remarquer que la plupart des pensées qui, dans cette division, touchent spécialement à la politique, sont contemporaines du second Empire, et risquent d'afficher trop manifestement cette date pour conserver la valeur toute relative qu'elles purent avoir.

latente vienne leur opposer un temps d'arrêt. Toutes deux vont également à resserrer les liens sociaux et à favoriser la communication des hommes entre eux; mais tandis qu'à l'une il appartient de nouer d'intimes relations et des liaisons de choix entre des esprits occupés des mêmes pensées, entre des âmes que rapprochent des sentiments de même nature et qui peuvent se pénétrer mutuellement jusqu'au fond, l'autre produit surtout une cohésion extérieure, fondée sur la convenance ou la nécessité, entre des existences qui se touchent par ce qu'il y a de plus sérieux dans les occupations positives ou par ce qu'il y a de plus frivole dans les vanités du monde; elle tend à établir entre les hommes des associations de plaisir ou de profits; elle les fait adhérer entre eux, mais par la surface et souvent par une très mince surface. Mettant au service de la cause du progrès, tantôt la résolution persévérante d'une rude ouvrière habituée à traverser les âpres saisons et les mauvais jours, à recueillir lentement et à conserver précieusement ce qu'elle acquiert avec peine, tantôt l'habileté et les ressources d'une insouciante artiste qui s'accoutume trop aisément à compter sur le lendemain, et qui, s'exaltant au milieu des joies de la prospérité, se permet trop souvent de substituer aux œuvres sérieuses de vaines et splendides décorations, le

monde les a vues poursuivre leur mission avec des moyens et des instruments divers, également capables de contribuer au perfectionnement de la destinée humaine, en anoblissant les attaches qui nous retiennent à la terre, et en multipliant, en rendant plus fermes, les points de contact qui nous mettent en rapport avec des régions plus hautes.

D'un juste équilibre entre ces deux puissances, inégalement représentées et diversement favorisées par les souverainetés terrestres, dépendent la prospérité et le salut des sociétés ; le dérangement de cet équilibre a donné lieu à des luttes nombreuses pendant lesquelles la civilisation matérielle a eu principalement pour défenseurs les riches, les heureux, les grands, tous ceux enfin qui apparaissent non comme ses seuls représentants et ses nécessaires défenseurs, mais comme ses élus, ses privilégiés, ses favoris, tandis que le drapeau de la civilisation morale fut souvent, mais non pas toujours, porté par les pauvres, les faibles et les misérables qui se sont faits à diverses reprises ses champions et ses martyrs. Jamais l'harmonie des deux forces n'a été si violemment rompue, et jamais on ne les vit se séparer par une opposition plus ouverte et une plus profonde scission que lors du conflit solennel où s'entrechoquèrent toutes les corruptions et les erreurs

du paganisme et l'idéale pureté du christianisme naissant. Jamais peut-être, pour redescendre à une autre expérience plus récente, moins prolongée, mais pareillement riche en formidables enseignements, le vide terrible, le fatal interrègne que l'affaiblissement ou l'absence de toutes deux à la fois peut laisser au sein d'une société organisée, ne se révéla mieux que pendant l'explosion révolutionnaire de la fin du dernier siècle, alors que les puissances indisciplinées de la barbarie et les faiblesses d'un état social décrépit, épuisé à force de raffinements et de délicatesses, condamné à n'être plus qu'un simulacre et un brillant mensonge, furent mises violemment en présence, que la destruction et l'impuissance se contre-balancèrent, et que, dans un instant de paroxysme, toute ressource morale et tout principe vivifiant parurent tomber dans le vide entre ces excès qui triomphaient et les abus qui périssaient.

Les opinions religieuses, sociales, politiques, qui occupent le monde des esprits, y grandissent, s'y agitent et s'y perpétuent, partagées en races, en familles reconnaissables et d'autant plus nombreuses que l'humanité, plus avancée en âge, a vu et acquis davantage, se montrent soumises à une loi de développement et d'équilibre semblable

à celle qui régit les espèces matérielles dont le monde physique est peuplé. Nulle n'est condamnée à devenir stérile; à nulle il n'est permis d'être entièrement prépondérante. Ici, comme là, des forces indéfiniment actives et productives se limitent réciproquement, chacune restant impuissante à constituer un ordre et une unité qui se formeraient de sa propagation exclusive et de sa prédominance décidée; toutes ensemble concourent à une harmonie faite d'accroissements et de diminutions partielles qui se compensent. Combinant l'avance et le retard, le progrès et le recul, cette loi de fécondité, illimitée quant aux apparences et aux moyens, bornée et réglée quant à la réalité des effets, protège les sociétés humaines et leurs plus grands intérêts moraux, comme elle garantit les créations matérielles et inférieures contre les ruptures durables d'équilibre dont elle supprime ou amoindrit les chances périlleuses. Que les germes de violence, qui ont pour eux l'ardeur et la force, n'étouffent pas les semences de modération, qui ont l'avantage du nombre; que beaucoup d'esprits s'arrêtent avant d'arriver au bout de leurs opinions; que telle opinion ne puisse croître et multiplier au point de se répandre dans trop d'esprits à la fois, ou bien qu'elle ne devienne maîtresse chez beaucoup d'entre eux qu'à charge de s'atténuer, de perdre beau-

coup d'elle-même et de s'effacer insensiblement : autant de manifestations de ce principe de neutralisation réciproque, qui, d'un grand nombre d'avortements partiels, fait le salut commun.

Telles qu'elles sont, en masses compactes ou disséminées, dans le plus grand nombre des esprits, et telles que certains grands esprits les rendent, régulières de forme, éclatantes d'aspect, propres à être détachées et mises en évidence, les opinions, les pensées, ne sont pas distinctes quant à leur substance ; mais, là, cette substance reste à l'état *amorphe ;* ici, elle cristallise.

Toutes les institutions sociales traînent et projettent leurs abus qui les accompagnent et les couvrent en partie comme une ombre plus ou moins épaisse. Mais insensé qui veut faire disparaître l'ombre en éteignant la lumière ! Poursuivant l'absolu, il n'aboutit qu'à l'égarement dans l'imperfection.

Le peuple sera toujours, par quelque endroit au moins, adorateur d'idoles ou briseur d'images.

Les gouvernements, cette pièce capitale de l'économie sociale, subissent à leur manière la loi qui subordonne à l'offre et à la demande la détermination des valeurs. Ils sont en baisse, c'est-à-dire l'opinion publique les estime légèrement et les soutient peu, quand la société n'est menacée ou ne se croit menacée d'aucun péril ; elle les traite en conséquence et veut en obtenir les avantages au meilleur compte possible ; les sacrifices pécuniaires, comme les sacrifices d'un ordre supérieur et intellectuel, qui tiennent à la constitution et aux développements du pouvoir, lui paraissent également pesants ; le prix réel, en un mot, de l'autorité, comme son prix d'imagination, est âprement disputé par elle. Mais, lorsqu'on a connu le danger, et qu'on n'en est pas loin, la valeur représentée par le gouvernement monte immédiatement ; la comparaison du prix qu'il faut le payer et des avantages qu'on en doit retirer tourne en sa faveur ; dès lors on paie plus, matériellement et moralement, qu'on ne paierait en d'autres temps, pour se procurer la même valeur ; souvent même, on serait disposé à payer beaucoup plus encore, pour avoir une valeur beaucoup moindre.

Une nation bien constituée donne l'idée d'un

corps pourvu de sens et d'organes divers, susceptibles d'exécuter leurs fonctions en même temps et avec une égale régularité. S'il arrive que ces sens et ces organes viennent à fonctionner l'un sans l'autre, à entrer inégalement en exercice, absorbant tour à tour dans cette action isolée ou prédominante la meilleure partie de ce que l'organisme entier peut fournir de vie et de puissance, le désordre se substitue à la règle, l'impétuosité à la modération, la rapidité des mouvements à leur harmonie, et l'extrême tension de la principale force employée au jeu simultané de forces destinées à s'équilibrer par leur réunion et à se concerter par leur accord. C'est ainsi, contre toute attente, contre toute vraisemblance, que le plus pur de l'actif des relations modernes vouées à tant de travaux pacifiques, va aux préparatifs de guerre.

L'argile dont les nations sont faites n'a pas toujours même dureté, même force de résistance. Tantôt c'est une substance solide et comme pétrifiée, qui garde pour des siècles l'empreinte une fois reçue ; tantôt c'est une matière amollie et fluide, qui se moule aisément et se déforme aussi vite, une pâte incessamment pétrie par la main des hommes et remuée sous la pression des évé-

nements, où chaque époque imprime sa marque et met sa physionomie, et où peuvent se modeler tour à tour le masque hideux de Marat et le profil impérieux de César.

Un homme est-il nécessairement bilieux, parce qu'il a la jaunisse ? Direz-vous de cet autre qu'il est sanguin, parce que l'ardeur momentanée d'une maladie éruptive lui enflamme le teint et lui empourpre la peau ? N'affirmez pas davantage le tempérament libéral d'un peuple pour lui avoir vu des fièvres et des éruptions de liberté !

Chez les nations, comme chez les individus, tantôt c'est le principe spirituel qui s'exerce et domine, tantôt c'est le flot du sang qui gronde, et le poids de la chair qui emporte tout. Après avoir connu les passions généreuses par lesquelles toute vertu s'exalte, et les passions indomptables qui peuvent donner au crime même un air de grandeur, elles en viennent à se ranger et à se reposer dans le culte froid et régulier de l'intérêt, qui prête aux vertus même quelque chose d'étroit, de médiocre et de mesquin.

Ne plus vivre que par les sensations, après

avoir vécu par la pensée et par l'esprit, c'est trop souvent l'histoire des nations, comme des hommes.

Vous êtes sans cesse exposé à entendre appeler progrès de la civilisation morale ce qui est le plus étranger à la morale, triomphes de la civilisation chrétienne ce qui jure le plus avec le christianisme. O excellence de l'antiphrase !

Un roi peut se tuer ; l'opinion publique, âme, conscience et force souveraine de l'humanité, n'a pas le même pouvoir, mais cette opinion a le droit et le privilège royal d'abdiquer et de survivre néanmoins à sa souveraineté répudiée. Que lui reste-t-il dans ce dépouillement de sa puissance et de sa grandeur? La fiction poétique laisse au roi Lear, pour le consoler de sa royauté perdue et pour soutenir sa royauté imaginaire, la fidélité d'un bouffon. L'attachement à tout ce qui fait mine ou métier de rire, voilà quelle unique ressource la réalité laisse trop souvent à *la reine du monde* découronnée de ses propres mains.

De la somme de ces opinions particulières qui,

dans nos grandes villes, sont constamment affolées par la lecture du jour et viciées par la passion du moment, certaines gens font ce qu'ils appellent le bon sens public. Fiez-vous à eux comme vous vous fiez à ceux qui vantent le commerce où, perdant sur chaque opération séparée, on se retrouve sur l'ensemble.

La pensée humaine peut s'exercer sur ce qui est au-dessus d'elle, sur elle-même ou sur ce qui lui est inférieur. Elle a donc de hautes fonctions et de bas emplois ; et, s'il est vrai que les hommes et les sociétés ne cessent de penser qu'en cessant de vivre, il est possible, il n'est que trop facile d'agir sur la pensée publique et sur les pensées individuelles, de manière à les faire changer en quelque sorte de rang et de condition aussi bien que d'objets, à leur faire perdre ou regagner leur dignité, en un mot à les dégrader ou à les anoblir, selon qu'on s'applique à les tourner vers de nobles et divines industries, ou qu'on s'efforce de les ravaler à des métiers productifs, à des tâches mercenaires et serviles.

Si l'humanité et l'ordre social ont leurs faiblesses, leurs misères naturelles, que Dieu a vou-

lues ou permises, ils ont aussi des misères, des faiblesses artificielles, dont l'origine apparaît d'abord comme purement humaine, et qui, par cela même, sembleraient pouvoir prendre fin par la volonté de l'homme. Mais, en y regardant de près, qu'il est difficile d'établir une séparation exacte entre ces deux sortes de maux! Où s'arrête l'œuvre de Dieu, où commence l'œuvre de l'homme? Les Révolutions, à leur début, ont la prétention de déterminer cette limite, de faire cette séparation, d'autant plus confiantes dans leur action et leur puissance, qu'elles imaginent moindre la part de Dieu et plus grande celle de l'homme; mais souvent la Révolution la plus sage, par la prétention de détruire trop précipitamment ces misères artificielles qui se déplacent et varient sans cesse, pour leur substituer une chimère de perfection sociale, est condamnée à laisser le genre humain plus exposé à l'atteinte de ces maux naturels et immuables que la patience, la résignation et le temps ont charge d'amoindrir. A l'inverse, plus d'un gouvernement ayant le tort de multiplier les imperfections et les vices sociaux, aura pour excuse ou pour mérite d'avoir favorisé le développement de ces progrès matériels qui sont autant de victoires remportées sur les misères naturelles de l'humanité. De là l'opinion, suivant qu'elle lui sera contraire ou favo-

rable, le rendra responsable comme s'il les avait entretenus et qu'ils pussent disparaître avec lui, même des maux nécessaires qu'il aura eu la résolution de soulager sans avoir la puissance d'y mettre fin ; ou elle s'abstiendra de lui imputer, comme venant de lui, même les maux factices et les abus qu'il aura eu la volonté et le pouvoir de faire naître, et qui n'existeraient pas sans lui.

On a vu des Révolutions accomplir les promesses faites par des Rois et qu'ils n'avaient pas pu ou voulu tenir, et l'on a vu aussi des souverains tenir des engagements que des Révolutions avaient pris sans pouvoir les remplir. C'est ainsi que Révolutions et Pouvoirs s'entr'aident même à leur insu, se servent mutuellement de caution, et paient, à leur décharge réciproque, une portion de ces dettes respectives dont un reste, toujours exigible, est légué à l'avenir.

L'orgueil et la joie féroce de voir son ennemi mourir, et mourir du coup qu'on lui a porté, ne peuvent être le partage de ceux qui combattent contre une idée. Des fuites, des retraites réelles ou simulées, de soudaines et trompeuses disparitions, telles que de ces dieux de la fable déguisés

en guerriers, ou bien de ces guerriers protégés et dérobés par une Divinité, voilà tout ce qui doit lui être apparence de victoire et sujet de triomphe.

De récents déchirements et de formidables épreuves sont venus démontrer que la loi, si énergiquement exprimée par Pascal, qui place l'homme dans une situation intermédiaire, entre deux extrêmes dont il est infiniment éloigné, est une vérité, non seulement individuelle, mais sociale, et que la société, elle aussi, se maintient dans un équilibre mystérieux que tendent à déranger également ceux qui prétendent à la rendre meilleure, en la transformant, et ceux qui s'efforcent de la rendre pire, parce qu'ils veulent mettre en elle ou plus de bien qu'elle n'en peut porter, ou plus de mal qu'elle ne doit en supporter. On a vu par là que la formule morale si souvent et si diversement reproduite dans les *Pensées,* pouvait être comparée à ces lois que des expériences plus étendues confirment en leur donnant une évidence plus complète, à ces règles mathématiques qui sont susceptibles de plus d'une *preuve,* à ces théorèmes qui ont même vertu et même justesse, soit qu'on les applique à de petites quantités et à des nombres faibles, soit que l'on opère

sur des nombres forts et des quantités considérables.

Le train normal des affaires du monde a de quoi déplaire et à l'élite qui, amoureuse de progrès et de perfection, rêve toujours le mieux, et au nombre trop grand des esprits pervers, avides de changement et de destruction, dont les volontés sont déterminément tournées au mal. Très opposées entre elles, et placées à deux points extrêmes au milieu desquels passe et s'agite le gros de l'humanité, ces deux minorités, entre lesquelles il semblerait qu'il dût n'y avoir nul commerce, ont parfois des intelligences secrètes et nouent des alliances momentanées, sans compter que des transfuges et des déserteurs vont souvent de l'une à l'autre. Ainsi, au niveau uniforme et inflexible que prétend établir l'*ordre,* dans le sens humain du mot, cherchent et chercheront toujours à se soustraire les meilleurs et les pires des hommes, invoquant également la liberté, ceux-ci parce qu'ils s'attendent qu'elle ne refusera rien à leur malice, ceux-là parce qu'ils se persuadent qu'avec elle seule le bien vaut tout son prix.

Nihil facit natura per saltum ; cet axiome favori

de Leibniz reçoit et recevra sans doute encore, en bien des sens, plus d'une confirmation. Toutes les recherches qui ont pour objet l'origine et le développement des religions, des institutions, des langues, des arts, en démontrent la profonde justesse. Le génie de la science et de la pensée découvre, à travers les règnes de la Nature, les traces de cette loi qui est à la fois une loi de proportion et une loi de progression; il la retrouve d'autant plus sûrement hors de lui-même qu'il s'y soumet le premier, et que, si elle est la fin de ses recherches, elle fait aussi la méthode qui préside au commencement et à la suite de ses travaux. Il en est donc à la fois le témoin, l'interprète et le défenseur. Au contraire, le génie de l'action et du pouvoir s'en déclare volontiers l'adversaire, parce qu'il possède en propre l'heure présente, et qu'il est pressé d'en profiter et d'en jouir; comme lui-même se précipite, il est trop souvent porté à vouloir que tout se précipite autour de lui; il s'imagine être plus fort que la force des choses; il ignore qu'il ne lui serait pas plus difficile de faire avancer ou reculer le temps que de déranger la règle de compensation et de pondération qui corrige l'excès d'un mouvement trop violent imprimé aux affaires humaines par un mouvement de même force en sens contraire.

En temps de révolution, deux moyens opposés, mais pareillement efficaces, sont offerts, suivant les époques et les circonstances, pour préparer et opérer un grand changement: c'est de répéter sans cesse qu'il est infaillible et de faire qu'on n'en doute pas, ou de proclamer très haut qu'il est impossible, et de le faire arriver sans qu'on s'en doute.

La tyrannie de l'utile, tempérée par la recherche de l'amusant, voilà le régime et le gouvernement qu'adoptent généralement les sociétés à mesure qu'elles se civilisent, et les hommes à mesure qu'ils s'enrichissent; voilà, pour les uns et pour les autres, ce qui représente l'ordre et la liberté, la règle et le caprice.

La commodité devenant en tout le but essentiel, la visée principale, la commodité qui représente, d'une part, les aises matérielles, de l'autre, cette facilité et ce laisser aller de la vie intellectuelle et morale qui tient à l'habitude de penser, de sentir, d'aimer modérément et médiocrement, l'on s'est cru au moment de voir les peuples et les rois cesser de se troubler mutuellement, afin de ne pas compromettre, les uns, les commodités

de leur vie, les autres, les commodités du pouvoir : *In conveniendo populos in unum et reges.* La parole d'une nation qui vient de faire une révolution, d'en souffrir, et qui s'affirme à elle-même que cette révolution est la dernière; la parole du souverain qui, tout sortant de la guerre, affirme à son tour qu'il n'y rentrera plus, n'auraient plus été propos d'enfant pris en faute et promettant de ne pas recommencer. Un égal désir de bien-être, maintenant un commun accord, semblait devoir réussir là où avaient échoué les préceptes de la religion, les systèmes de la philosophie, l'art des institutions, les combinaisons des lois et les calculs de la politique. Mais l'illusion a été courte, et la guerre a repris vite sa place dans l'histoire du genre humain, pour l'honneur des religions et des philosophies, menacées en apparence de voir les apôtres de l'intérêt bien entendu et les entrepreneurs officieux du bien-être universel capables de faire oublier ce qu'elles-mêmes sont convaincues de ne pouvoir empêcher.

Veut-on emprunter à l'économie politique deux formules destinées à caractériser l'action de deux principes qui paraissent tendre à gouverner les sociétés modernes, et qui sont, en premier lieu, l'idée de Pouvoir, mais d'un pouvoir fort et actif,

qui, pouvant beaucoup, agisse autant qu'il peut, et, en second lieu, l'esprit de progrès et de libérales réformes? On peut dire que le but de ce pouvoir est de développer la production, la circulation et la consommation des richesses matérielles, tandis que les réformateurs plus ou moins radicaux se proposeraient plutôt de rendre de plus en plus équitable la répartition de ces mêmes richesses. L'action exercée par l'un est synthétique; elle repose sur le fondement de l'*utile*, et porte sur des éléments réels, sur des choses; la spéculation des autres a un caractère analytique, a en vue l'application du juste à l'utile, et va surtout à régler équitablement les rapports des personnes avec les choses. Le premier se contentera d'un mécanisme social défectueux; il l'emploiera bien et en tirera tout le parti possible; les seconds risqueraient de déranger la société la mieux organisée en voulant la perfectionner encore. Celui-là pourra être indifférent à l'équitable répartition des richesses jusqu'à distribuer sans une exacte justice celles-là même dont il dispose; ceux-ci, fort peu soucieux de voir grossir la masse de la richesse sociale, iraient presque à l'anéantir, pour en trop remanier les parts et vouloir les fixer trop scrupuleusement, tant ils oublient qu'à l'intelligence humaine manquent les instruments de précision nécessaires pour substituer une

justice distributive irréprochable à cette justice relative qui vit de tempéraments et qui consiste dans l'équilibre de droits divers et inégaux. Un pouvoir sérieusement réformateur, avec plus de connaissance et de souci de la réalité pourra être accusé d'une certaine indifférence morale; des réformateurs arrivés au pouvoir, avec un idéal plus noble, seront souvent convaincus d'impuissance pratique.

Les faits et les situations politiques rendent souvent des oracles; mais ces oracles sont obscurs, et chacun les interprète à sa guise. Sont-ils sinistres, on ne veut pas les croire; mêlent-ils le mal au bien, on veut, en séparant ce qui est indivisible, répudier la menace et retenir la promesse.

On aura vu tel gouvernement institué plus ou moins régulièrement à la place de tel autre, se faire fort de recueillir les bénéfices et de rejeter les charges de la succession; mais les lois de la destinée sont contraires à ce partage; même le plus ordinairement, elles semblent refuser au maître de l'héritage le degré de perspicacité nécessaire pour dresser un compte exact de ce qui fut profit et de ce qui fut perte; et le plus

bizarre, c'est que souvent le grand nombre aperçoit plus sûrement et pénètre mieux du dehors les risques et les avantages, les ressources et les faiblesses que la partie directement intéressée, qui, placée pour tout voir, a le malheur ou la maladresse de ne rien distinguer.

Un gouvernement qui est fils de ses œuvres songe avant tout à se faire des héritiers légitimes qui recueillent sa succession, et cela ne dépend pas toujours de lui. Il ferait mieux de penser à se donner (ce qu'il peut toujours) une postérité adoptive ; et cette postérité destinée à lui survivre, ce serait des institutions durables dont il s'entourerait, auxquelles il donnerait son nom, qu'il ferait siennes.

Chaque gouvernement a, pour parler le vieux langage philosophique, sa *matière* et sa *forme*. Sa matière, c'est son nom, son origine ; sa forme, c'est son mode d'action, l'emploi de sa force. Rien ne le tente plus que d'établir une correspondance exacte entre sa forme et sa matière, et, le plus souvent, rien n'est plus propre à l'affaiblir et à le perdre. Car il est détourné par là d'associer à sa loi d'existence propre d'autres lois, d'autres ressources qui corrigeraient ce que, réduite à elle

seule, cette loi a d'exclusif et d'absolu, et qui empêcheraient certains dominateurs ou certaines séries de dominateurs de ressembler à ces races isolées qui, renfermées en elles-mêmes, sont résolues à n'admettre nul mélange de sang étranger où se retrempent et se régénèrent leur constitution et leur tempérament.

Ce qui a été ridiculisé à bon droit, sous le nom de *juste milieu,* n'est que la contrefaçon pétrifiée de cet esprit de transaction qui est, en matière politique, le vrai et légitime régulateur; régulateur actif, comme son nom même le dit, et obligé à une perpétuelle activité, pour garder suivant les occurences variables une position rigoureusement intermédiaire qui lui permet de passer, pour les séparer, au travers des préjugés surannés, et des précipitations dangereuses. Pour s'ouvrir la voie, une voie parfois large, mais souvent bien étroite, et pour prévenir tous les chocs, il faut qu'il soit perpétuellement attentif à la direction qu'il convient de prendre. Une immobilité intempestive l'expose à se laisser circonvenir, dépasser et brusquement déplacer. Pour le dire d'un mot et familièrement, en toutes circonstances et à chaque occasion, il ne trouve le joint qu'à la

condition de prendre le *point* avec exactitude, sans avance ni retard.

Suivant la durée et la violence de la crise qu'elle vient de subir, une nation qui sort d'une période d'orageuse liberté se montre très défiante du Pouvoir qu'elle reconstitue, ou très défiante d'elle-même. Elle s'inspire d'une raison prévoyante qui fait des réserves et demande des garanties, ou cède à l'entraînement d'une passion qui lui fait contracter une alliance qu'elle croit sûre, sans en peser et en calculer les conditions et sans considérer d'après ce qu'elle perd et ce qu'elle garde; en un mot, elle se donne un gouvernement, ou elle se livre à un chef. Les dangers qui menacent ces unions ont des caractères divers comme les unions mêmes qu'ils peuvent compromettre. Ce qui aura été une œuvre de transaction, d'arrangement, d'accommodements réciproques, continuera, s'usera, se dénouera par la chicane et suscitera, pendant toute sa durée, comme des bruits de plaidoirie et des accès d'humeur querelleuse et processive; parfois aussi, un pareil établissement sera suivi de toute la ferme tranquillité que peut assurer un contrat dont les clauses, longuement débattues, sont fidèlement observées de part et d'autre. Ce qui aura été improvisé

plutôt que discuté, accepté plutôt que cherché, pourra bien périr par la discussion; mais il semble plus naturellement destiné à finir comme il a commencé, c'est-à-dire par le jeu d'instincts, de passions, de sensations dont l'action et les retours laissent peu de prise aux calculs du jugement et de la prévoyance; ou bien, si la durée est promise à cet accord entre la force et la faiblesse, entre une force qui, pour s'être montrée de bonne heure et à l'instant opportun, aura pris l'habitude et acquis le droit de compter sur elle-même, et une faiblesse ouvertement déclarée ou qui se sera laissé deviner, il faudra en chercher, avant tout, la garantie dans le sentiment de juste fierté ou de fausse honte qui obligera cette faiblesse à expier, par la nécessité de se taire et de dissimuler, le tort de s'être trop montrée et l'abus qu'on a pu faire d'elle.

Au lieu de ménager entre le Souverain et la Nation un terrain neutre et des frontières légales toujours visibles aux yeux de la raison et que la raison puisse toujours, par des accommodements réfléchis, placer et reculer, une opinion passionnée aura d'abord posé de hautes et larges barrières d'autorité et de respect, comme autant de garanties et de protections que la nation donnerait contre

elle-même au Souverain, qu'elle s'efforcerait, par un éloignement imaginaire, par une distance factice, de mettre hors de son atteinte et presque hors de la portée de sa vue ; et il pourra se trouver un jour où ces bornes qui devaient être inviolables seront franchies et où, derrière cette ligne de défense morale apparaîtront de solides et matériels moyens de résistance largement accumulés ; et ainsi, au bout du respect et de l'amour, c'est la force et la crainte que la Nation trouvera pour la recevoir, et, derrière les ouvrages de l'imagination, apparaîtra et se dressera la froide et dure réalité.

Dire du Souverain qu'il règne par la force, ce n'est pas supposer qu'il fait à chaque instant usage de la force et qu'il tient constamment l'épée hors du fourreau ; c'est faire entendre qu'il a imprimé une telle idée de sa puissance, une telle intimidation préventive, et que son pouvoir a fait ses preuves à ce point que nul n'est tenté de lui résister. La force a pu établir sa domination en se montrant à visage découvert ; mais elle la conserve en se dissimulant ; et il a ainsi tout à la fois le bénéfice de la force et le bénéfice de l'opinion qui suppose la force et dispense d'y avoir

recours. Souvent même il peut se faire que la supposition suffise, et que, survivant à la réalité, elle en tienne lieu.

Dans les siècles de foi, l'Art se plaisait à constituer des vertus gardiennes des Puissants qui avaient disparu de la terre pour aborder les régions inconnues. Tel, à Milan, se voit encore l'un des Visconti, armé en guerre et chevauchant au-dessus de la pierre funèbre, tandis que, symétriquement placées de chaque côté, deux femmes, debout, à la tournure modeste, aux vêtements serrés, la Force et la Justice, accompagnent sa marche. De nos jours, et chez nous, on a vu l'imagination qui veut être séduite et la raison qui se laisse aisément convaincre, prêter une autre escorte à certains pouvoirs qui avaient la prétention de se refaire et de rentrer dans la vie. A droite, une légende pour transformer le passé, à gauche, une théorie pour garantir l'avenir, n'y avait-il pas là de quoi se sentir bien en selle et s'avancer cavalièrement ?

Dans les temps de démocratie, ennemis de tout ce qui est escorte et suite, le talent a toutes les peines du monde à garder celle que lui font la distinction et l'indépendance.

L'esprit religieux se fait fort de n'admettre d'autre supériorité que celle des vertus ; l'esprit démocratique se fait fort de n'admettre que celle des talents. S'il y avait sincérité des deux parts, quelle facile entente succéderait à quelles discordes !

Quand la Démocratie fait tomber les diadèmes visibles et détruit les fleurons artificiels, elle fait œuvre pie. Mais il y a plus qu'injustice, il y a impiété à sa charge, lorsqu'elle arrache, effeuille et jette à tous les vents populaires l'invisible couronne, tressée par le sentiment et l'imagination qui enveloppe l'humanité entière de ses fleurs mystérieuses sans cesse renaissantes, et dont le parfum naturel est offert au plus humble, au dernier de tous.

Il ne faudrait pourtant pas qu'en temps de démocratie celui que, jadis, on appelait à bon droit un homme distingué fût systématiquement privé de toute distinction, et que l'homme que rien ne distingue trouvât des facilités jusque-là inconnues pour se faire remarquer.

La Démocratie française a signalé son avènement en décapitant pour de bon les classes élevées; de nos jours, elle met à son établissement une condition nécessaire qui est la *capitis diminutio,* au sens romain, de ces mêmes classes, c'est-à-dire un ostracisme sur place, qui leur enlève tous les droits et toute l'importance sociale attachés au titre de citoyen.

Par l'effet de l'oppression démocratique, comme par le fait de l'oppression théocratique, l'air respirable manque à l'indépendance de caractère et à la supériorité d'esprit; la différence est seulement de l'asphyxie à la suffocation violente.

Les sociétés ont, comme les individus, des besoins d'imagination qu'il faut savoir satisfaire, pour se donner prise sur elles. La Raison et l'Intérêt même, ces grandes puissances, sont tenues de se mettre au service de ces facultés imaginatives et de compter avec elles avant de s'en servir et afin de pouvoir compter sur elles.

N'avoir nul fond de respect, c'est misère; en

être pourvu, mais l'appliquer sans discernement, c'est ruine; ne faire que le bien placer, c'est bonne administration et sage économie, c'est avoir le nécessaire et faire ce qu'il faut. Avec des ressources plus abondantes, se permettre quelque prodigalité, répandre et dissiper un peu de son superflu, ce peut être faiblesse, mais une faiblesse qui n'est pas sans excuse; car une crainte exagérée de mal placer ses respets abolirait tout respect.

Le respect! il faut bien l'appeler, avec Shakspeare, l'*ange protecteur du monde*. Mais on peut aussi dire de lui ce que Pascal a dit de la vérité, à laquelle il tient de si près, ou plutôt dont il est une des formes, qu'elle *erre inconnue parmi les hommes*. Suivant une ligne droite qui marque de son niveau idéal le sommet de toutes les gloires supérieures de l'humanité, que nos préjugés, nos faiblesses, nos partis pris voient souvent séparées par des abîmes, d'un trait, d'un coup-d'œil, il unit Virgile et Shakspeare, Bossuet et Leibniz, saint Vincent de Paule et Channing. Il échappe à tout ce qu'on tente pour le faire dévier de cette haute direction horizontale, pour rabaisser sa portée, pour l'engager dans les compartiments, le compromettre dans les catégories, le resserrer dans

les divisions tranchées, où les hommes classent, distribuent, enferment si volontiers les honneurs qu'ils rendent. Il reste exempt de la loi de pesanteur terrestre que l'on porte jusque dans cette sphère morale, et suivant laquelle se règlent tant d'hommages commodes et aveugles qui, s'en prenant sans distinction et sans mesure à la ressemblance d'habit, de titre, d'autorité extérieure, s'inclinent degré à degré, ou s'abaissent brusquement de Marc-Aurèle jusqu'au plus triste usurpateur de trône, de saint François d'Assise jusqu'au plus grossier porteur de froc.

Un empire, le plus solide et le plus indestructible des empires, parce que ses fondations s'enfoncent et s'élargissent dans un sol parfaitement uni, bas et plat, s'élève et s'étend sous le couvert d'une république démocratique. C'est celui que le grand écrivain qui, de nos jours, est l'honneur de l'esprit français[1], appelle l'*empire de la vulgarité*.

Plus l'ordre nouveau des sociétés exclut la noblesse d'institution purement humaine, celle qui aspirait à maintenir dans un petit nombre de

---

[1] M. Ernest Renan.

familles un nom et un titre, plus il devrait, sous peine de bassesse et presque de forfaiture, exalter cette autre noblesse, d'institution purement divine, que représentent, dans la sphère de la charité, les âmes saintes, prodigues de bienfaits, qui restent pour la postérité des exemples toujours vivants, dans la sphère de l'intelligence, les purs génies dont les œuvres subsistent comme d'autres bienfaits répandus sur quiconque en approche. Se communiquer sans réserve et sans partage, c'est la généreuse devise de ces grands auxquels l'avenir reste indéfiniment ouvert; se restreindre et sortir de pair, ce fut la marque jalouse des autres, qui aiment encore à rester enfermés dans le passé, ayant peine à faire grâce au présent.

Discernement exact des aptitudes, des capacités, des vocations, et, par suite, classement régulier des caractères, des esprits, des âmes, tel est le principe idéal de l'ordre civil, politique et religieux. Que les hiérarchies réelles où se range la diversité des conditions et des fonctions, ne soient jamais entièrement conformes à ce principe, voilà un effet nécessaire de l'imperfection humaine. Si elles s'en écartent jusqu'à l'outrager et le démentir par des contrefaçons et des erreurs grossières,

il en résulte une sorte de prévarication et de crime social qui encourt souvent des punitions terribles; celui donc qui, prenant droit du génie, de la vertu, de la puissance, imagine que cette concordance parfaite peut être réalisée, celui-là, quel qu'il soit, fait un rêve insensé et tombe en une dangereuse erreur; mais que chacun tende de tous ses efforts à opérer, à maintenir ce rapprochement aussi étroit que possible entre cet ordre réel et cet ordre idéal, de manière à diminuer toujours le nombre des attributions qui sont des usurpations, des inégalités qui sont des iniquités, voilà le devoir et le salut de tous gouvernants et gouvernés, supérieurs et inférieurs; voilà la vraie garantie du commandement et de l'obéissance.

L'homme qui cherche à étouffer les douleurs d'une passion trompée ou détrompée demande l'oubli et la consolation soit à la solitude du cloître, soit au tumulte de la guerre, soit aux agitations violentes d'une existence licencieuse et indisciplinée. De même l'on a pu voir des nations qui, éprises de quelque généreux amour et séduites de quelque beau rêve de liberté, ont été frustrées de leurs espérances et de leurs illusions, se faire un sort, subir un régime, qui,

tenant de la vie monacale par la servitude imposée aux intelligences, de la vie des camps par la poursuite ardente de la gloire militaire, ou de la vie de désordre et d'activité hasardeuse par la fureur des entreprises lucratives et la recherche passionnée des profits matériels. Car ces trois inégales et dangereuses chimères ne se refusent pas à être menées de front.

Se porter défenseur de l'humanité et de la vertu, c'est la bonne fortune des pouvoirs qui mettent fin aux excès de l'anarchie; là est leur succès et la justice de leur cause. Savoir se poser en protecteurs de la famille et de la propriété, c'est la suprême habileté des pouvoirs qui ont pour but de mettre un terme aux abus et à l'exagération de la vie publique, au risque de supprimer la vie publique elle-même. Ils ne rétablissent pas ainsi le règne des vertus privées, qui ne s'improvisent pas plus, parce que l'on aura rappelé les citoyens, du dehors au dedans, des soins du gouvernement au soin de leurs intérêts particuliers, que les vertus publiques ne sont inaugurées par cela seul qu'on aura fait le contraire; mais ils obtiennent ce qu'ils ont voulu obtenir, un changement, une sorte de conversion par laquelle les

routines de la vie domestique, qui les rassurent, supplantent l'habitude de la vie publique qui les inquiète.

La vie publique a ses grandeurs et sa noblesse; la vie privée a ses douceurs et son indépendance. On trouve beau et l'on croit facile et naturel soit de se donner tout entier à l'une des deux, soit même de les concilier de manière que rien de ce qui est enlevé à l'une ne soit perdu pour l'autre. Puis on regarde autour de soi, et l'on craint d'avoir cédé aux préjugés d'une sagesse antique et surannée; on voit que l'esprit moderne a su se ménager entre deux un vaste espace que remplit un ensemble de relations de convenances, d'obligations mutuelles, de divertissements. Ce genre de vie intermédiaire qui, n'étant ni la vie publique ni la vie privée, s'enrichit aux dépens de toutes deux, et peut finir par absorber tellement ce qui leur appartient et par rendre leur part si faible, que beaucoup, après avoir oublié l'une, y apprennent à négliger l'autre, c'est la vie sociale, ou, dans une acception plus étroite, la vie mondaine.

Aux charmes paisibles de la vie de famille, de

la vie privée, l'un devra de savoir se passer des affaires publiques, l'autre de savoir les supporter; mais de rendre, suivant les circonstances et les nécessités, le même homme également et sans plus d'efforts capable de ces deux choses, voilà leur bienfait le plus rare et leur plus beau triomphe.

Charger le Pouvoir d'accomplir ce que les particuliers pourraient et devraient faire, demander aux rapides hasards la spéculation plutôt qu'aux efforts soutenus de l'intelligence et de la volonté les moyens de faire fortune, remettre à des procédés techniques d'imitation et de reproduction le soin de fonctionner à la place de l'invention et de la pensée : trois signes caractéristiques auxquels on peut reconnaître une époque à laquelle toute débordante d'activité qu'elle est, il en coûte de prendre certains genres de peine, et qui rejette trop volontiers celle qu'exigent et qu'imposent la Liberté, le Travail et l'Art.

Nulle action sans calcul, nul service sans salaire, nul effort sans profit : maximes trop aisément introduites et trop ouvertement pratiquées, grâce auxquelles le désintéressement peut devenir une

pratique surannée, tomber en désuétude, et, cessant d'être un devoir, se faire reconnaître malaisément pour un droit, parce qu'il représente à l'esprit l'idée, devenue presque inconcevable, d'une peine subie volontairement et sans raison suffisante, et que l'on se dispense de l'estimer et de l'honorer par le motif commode que l'on refuse d'y croire.

Il est, pour les gouvernements, un art de se faire oublier quand il le faut, d'user du droit de se montrer sans en abuser, d'entrer sur la scène et d'en sortir au moment convenable, sans jamais l'occuper à contre-temps. Il y a, pour eux, moyen de se faire justement applaudir, sans se faire beaucoup voir, et de viser sans cesse à l'admiration raisonnée du petit nombre, en profitant, par moments, de l'ébahissement instinctif des foules.

Qu'il s'agisse de ces droits et de ce pouvoir qu'ils portent en eux-mêmes, qui les font être ce qu'ils sont, ou bien de cette dignité extérieure qu'ils traînent à leur suite comme un reflet de leur grandeur et qui, souvent, supplée à ce qu'ils ne sont pas, les Souverains ne consentent à oublier

ou à paraître oublier que si, autour d'eux, l'on se souvient et l'on montre que l'on se souvient. Qu'on s'oublie ou qu'on les oublie, et la mémoire leur revient vite.

Dans l'État, comme dans la famille, toute puissance est naturellement ou tend à devenir soucieuse de sa conservation et de son repos. De là une disposition trop commune à opposer, sous prétexte de vice de forme, un déni de justice aux désirs exprimés par ceux qu'elle domine en les protégeant, pour peu que ces désirs aient l'air inquiétants.

Elle les apprécie d'après leur nature plutôt que d'après leur objet, et sur leur apparence encore plus que d'après leur nature. Sont-ils ardents? On estime dangereux de leur accorder une satisfaction qui serait une provocation à demander davantage. Sont-ils faibles et timides? C'est qu'ils n'ont pas de consistance, laissent aisément deviner que bientôt on ne demandera plus, et ne méritent nulle réponse. Si l'amour de la tranquillité donne de tels conseils, l'intérêt bien entendu et la conscience écoutée marquent une autre règle qui est d'examiner le fond de la cause, les motifs et l'objet de la demande et de prononcer en conséquence.

Le Souverain s'est produit jusqu'ici sur la scène du monde avec des aspects bien changeants et des emplois très divers : le caractère sacerdotal et le commandement militaire, la mythologie et l'administration, les controverses théologiques et le culte des voluptés, que d'alliances singulières, que de bizarres contrastes ! que de rôles remplis tour à tour et de costumes successivement revêtus ! A tant de personnages le temps et l'habitude sont encore venus en ajouter d'autres qui ne sont rien moins qu'héroïques et tragiques. Le Prince est devenu, avant tout, le premier des fonctionnaires salariés de l'État, le gardien soldé du repos public ; aux yeux de plusieurs, il ne paraît qu'un spéculateur favorisé par la fortune, un heureux joueur ; beaucoup enfin se contenteraient de voir en lui un riche et puissant entrepreneur de spectacles et de réjouissances publiques, et le tiendraient quitte de presque tout le reste, hormis le décor et la fanfare. Que, du moins, sous ces déguisements et à travers ces métamorphoses, il garde une physionomie vivante, découverte et reconnaissable ; qu'il n'en cache pas l'expression naturelle sous le masque dont se couvraient les acteurs du drame antique ; que, dans ces temps nouveaux où les nécessités de mise en œuvre l'emportent tellement, pour le pouvoir comme pour tous, sur les fantaisies de mise en scène, on

puisse, en le regardant en face, voir un visage d'homme, le visage qui est le sien.

A un pouvoir incontesté appartient le droit de rendre incontestable la hiérarchie gouvernementale et sociale qui est issue de lui et à laquelle il préside. Rien de plus juste et de plus naturel; car, investi par le public de l'autorité nécessaire pour prononcer souverainement sur tant d'idées, d'opinions, de vérités générales, pour professer et proclamer ce qu'il en faut croire, ce qu'elles pèsent et ce qu'elles valent, ne doit-il pas, à plus forte raison, prononcer souverainement sur les mérites respectifs des hommes, qui sont des vérités particulières? Quoi d'étonnant s'il appelle méchants ceux qui lui sont opposés, indifférents et inutiles ceux qui ne le servent pas, bons et honnêtes ceux qui lui sont favorables, et, si entre ces derniers il établit des distinctions qui tantôt suppléent aux distinctions naturelles, tantôt s'y conforment et parfois les contrarient! Il exerce ainsi sur les mœurs et les opinions l'autorité du juge qui décide, aussi bien que celle du législateur qui commande, et il procure à chacun, pour déterminer l'estime qu'il doit faire de soi et des autres, le bienfait d'une règle sûre et de signes certains substitués aux inconvénients d'une re-

cherche pénible et de caractères équivoques. Qui s'en plaindrait? Qui ne le remercierait de remplacer la confusion par un si bel ordre, par la facilité de reconnaître à l'empreinte, à la marque officielle, le talent et la valeur intellectuelle, de les accepter à vue sans avoir à en vérifier le titre? Qui osera dire que l'on risque ainsi de négliger, de mettre à rien, de déprécier aveuglément nombre des plus beaux échantillons de l'espèce humaine, malheureusement restés en lingot, sans compter que, sous ce rapport, les gouvernements n'ont pas renoncé et ne renonceront pas aisément à pratiquer, dans une certaine proportion, le faux monnayage?

Est-il plus désirable de voir le grand nombre de ceux qui s'occupent vainement de la politique courante s'en désintéresser, ou le petit nombre de ceux qui manient ce qu'on appelle la haute politique s'en mêler avec désintéressement? Des deux parts, il semble qu'on attende et que l'on doive attendre longtemps pour savoir qui commencera et donnera l'exemple.

Malheur aux gouvernements qui, classant en deux parts la nation à laquelle ils commandent, la

divisent en amis et en ennemis, et veulent que cette division revienne à dire les bons et les méchants ! Sauf de rares et passagères circonstances, la grande masse du public, au fond, reste neutre ou le redevient vite et veut que l'on respecte à son égard les droits et les privilèges de la neutralité.

Quand un gouvernement adopte pour règle de conduite la vaillante, mais hasardeuse maxime, qu'il ne faut souffrir nulle résistance, il prend en quelque sorte vis-à-vis de soi-même et vis-à-vis de tous l'engagement de ne pas désarmer et de se tenir perpétuellement en état de guerre ; mais lorsqu'il entend et pratique cette maxime de telle façon que, dans les oppositions qu'il rencontre, il n'admette pas de degré, nulle distinction de plus et de moins, qu'il se transporte tout entier avec toutes ses forces sur chaque point, à propos de toute question, qu'il n'y ait si légère escarmouche dont il ne fasse une bataille rangée, qu'il voie la sûreté et mette son honneur, susceptible comme l'honneur militaire, à sortir victorieux de chaque combat d'opinion qu'il affronte, il ne se contente pas de faire la guerre ; il la fait mal ; il la rend fatigante, coûteuse, périlleuse, et il réussit à

gagner peu de chose, en se comportant comme s'il craignait dans chaque occasion de tout perdre.

Un pouvoir qui prétend à s'occuper de tout et qui ne trouve jamais assez grand le nombre de ceux qui sont occupés par lui et pour lui ne saurait empêcher que l'on s'occupe beaucoup de lui. Il a souvent à s'en féliciter, mais il aura trop d'occasions de le regretter.

Lorsque, sur la base formée par une multitude d'unités faibles, éparses, qui, ne pouvant s'agréger en groupes organisés et cohérents, sont comptées plutôt qu'elles ne comptent pour quelque chose, se dresse, soutenue par cet imposant appareil mathématique, une haute, puissante et souveraine unité gouvernementale, le Pouvoir ainsi constitué est en état d'abuser à la fois de la force qui lui est donnée et de l'origine de cette force, et il doit lutter contre la tentation de pénétrer d'autant plus loin qu'il semble qu'on l'ait appelé et introduit partout. Là où s'abstenir serait faiblesse pour d'autres, pour lui c'est sagesse, la vraie sagesse qui se reconnaît à l'empire exercé sur soi-même.

Aide-toi, le peuple t'aidera : maxime fréquemment justifiée par l'événement, mais d'une application douteuse et qu'il est plus sûr d'invoquer pour l'établissement d'une domination nouvelle ou la réintégration d'une autorité interrompue que pour l'affermissement et la défense régulière d'un pouvoir établi.

Les craintes qu'ils n'ont pas inspirées et qu'ils se chargent d'apaiser font la force des pouvoirs qui commencent; la faiblesse de ceux qui ont duré est de chercher leur défense dans les craintes qu'eux-mêmes inspirent. Mais l'intervalle qui sépare le moment où ils cessent de rassurer du moment où ils commencent à effrayer, comment le déterminer exactement ?

Puissance vraiment légitime, celle qui, n'étant due qu'à elle-même, croit être redevable à autrui de son usage et de ses emplois. Doublement fausse et doublement illégitime, celle qui, toute d'emprunt et de communication, se réserve et s'applique les forces qu'elle tire du dehors, et, vivant par autrui, ne vit que pour soi-même!

Le Pouvoir souverain, qui autorise celui qui l'exerce à dérober sa personne à l'accès des hommes, ne lui donne jamais le droit de mettre sa conscience à l'abri des visites de Dieu.

Le bien perdu que Manzoni fait regretter au moderne dominateur du monde, la promptitude dans l'obéissance *(il celere ubbidir)*, voilà le vrai charme, avoué ou inavoué de toute puissance, grande ou petite. Le bien suprême que Shakspeare fait convoiter à son *Richard III*, qui est le commandement exercé sur de meilleurs que soi, voilà la secrète volupté de toute puissance malfaisante et illégitime par quelque endroit.

Le despote est celui qui ose, à l'égard d'une nation, tout ce que l'époque et la civilisation présente lui permettent d'oser. Cette loi du despotisme, qui reste invariable en elle-même, fait la différence des despotes. La limite qu'ils ne peuvent pas franchir est mobile; elle avance ou elle recule, suivant les temps ; mais ils vont toujours jusqu'à ce qu'ils heurtent contre elle. Aussi l'inégalité entre ce qu'ils ont fait et ce que firent leurs pareils ne peut servir d'entière justification à

eux-mêmes, ni d'excuse aux peuples qui les supportent, parce qu'il ne suffit pas de mettre en regard les faits et les œuvres, mais qu'il faut comparer les temps avec les temps.

Le conquérant est au despote ce que le torrent qui a rompu ses digues est au fleuve qui coule à pleins bords et bat ses rivages.

Il est un esprit de conquête qui s'exerce sur le temps, au lieu de se porter sur l'espace. Pour lui, le présent n'est pas un lieu qu'il remplit et qui lui suffit, c'est un point de départ d'où il porte ses visées ailleurs : fatal quand, agissant à rebours, il veut reprendre et regagner sur le passé, moins condamnable, sans être moins dangereux peut-être, quand, par une activité trop entreprenante, il s'efforce de prendre et veut trop gagner sur l'avenir.

La vie et la pensée sont les premiers dons, les dons souverains que Dieu a faits à l'Humanité. Si donc l'opinion du genre humain place tout près de Dieu les hommes qui ont le plus facilement

disposé et le plus largement abusé de la pensée et de la vie de leurs semblables, est-ce justice ou injustice, erreur ou vérité ? C'est justice et vérité, si l'on mesure la grandeur de la puissance exercée; mais à considérer l'usage qui a été fait de cette puissance, c'est la pire des injustices et des erreurs.

A l'irréductible diversité des opinions et des convictions, des esprits et des âmes, correspond une sanction unique, une sanction nécessaire, qui est la liberté. Vérité à jamais incompréhensible ou souverainement désagréable pour les sacerdoces proprement dits et les soi-disant sacerdoces judiciaires.

Comment se passer des procès politiques, seul dédommagement qui puisse consoler nos corps judiciaires de n'être plus ces tribunaux puissants et souvent terribles, dont l'office comprenait la répression de la pensée et la condamnation des intelligences ?

La vie officielle de nos magistrats compte nombre de jours ouvrables, employés à débrouiller

des procès et à condamner des délinquants, sauf quelques distractions qui sont les sentences portées contre des innocents. Elle a des jours de fête que marquent les condamnations encourues par des écrivains coupables de convictions politiques. Elle a aussi quelques heures de parade. C'est quand des convenances contradictoires s'imposent à ces juges pour qui l'Église n'est jamais assez triomphante et qui, dans les rêves qu'ils font tout éveillés, voient bien la République abattue, écrasée, mais jamais assez complètement à leur gré. C'est quand il leur faut porter à l'église des prières en faveur de cette République qui, pour les uns, malgré les années traversées, n'est pas arrivée, et ne peut arriver; qui, pour les autres, doit en venir dès demain à ses fins, c'est-à-dire à la ruine de la société et de la religion ; car, apocryphe pour ceux-ci, apocalyptique pour ceux-là, elle est également détestée des deux parts. Solennelle bouffonnerie, et contraste vraiment humoristique !

1877.

AUX SURVIVANTS DES COMMISSIONS MIXTES.

Quels sont ceux que l'on vit, quand le Christ dut mourir,
Par la ruse et la force étroitement s'unir,
Pour lui creuser sa tombe ?
Quand tu viens nous apprendre à ne jamais plier,
Quels sont ceux, Liberté, que l'on entend crier :
Il faut qu'elle succombe ?

Des juges, des soldats, au-dessus d'eux
Des prêtres, tous ardents, plein de zèle et joyeux
De remplir le beau rôle.
Le succès étant sûr, le gain à l'avenant,
La tragique parade est reprise, devant
Un public qu'on enjôle.

Le prêtre qui préfère au règne de son Dieu
Le sien propre, on le vit en tout temps, en tout lieu ;
Rien de plus ordinaire.
Le soldat, sur un mot — cruement impératif,
Entraîne, s'il le faut, l'innocent, mort ou vif,
Puis, touche son salaire.

Ce sont les lieux communs du système établi ;
Mais le devoir oblige à sauver de l'oubli
Une magistrature
Surprenante en son genre, et, par certains côtés,
Au dire des experts en fait d'indignités,
Dépassant la mesure.

Plus d'un gardien des lois, décoré d'impudeur,
Et mettant à venger son jaloux déshonneur
Toute sa conscience,
Ce rare phénomène apparaît néanmoins,
Et se peut constater par titres, par témoins,
En plein pays de France.

Ils sont là, siégeant au milieu de nos Cours,
Se rappelant à l'aise, en nos médiocres jours,
Les temps d'omnipotence,
Où le maître daigna, sage accommodement,
Incliner sur l'épée et sur le faux serment
La croix et la balance.

Par centaines, c'est peu; par mille et mille encor,
Les factieux gênaient son généreux essor.
Il trouva cette élite
De gens de robe longue, au cœur droit et loyal,
Toute prête à quitter l'étroit terrain légal,
Pour condamner plus vite.

A la proscription coudre en hâte un lambeau
D'informe procédure; au reste, sans bourreau,
Expédier son homme;
Sans phrases, sans retards, bannir, les yeux fermés;
Sans frapper ni tuer, détruire pour jamais,
C'est fort habile, en somme.

Sachant bien, pour leur part, que c'est avantageux,
Ils exigent, en sus, que ce soit glorieux.
Faire pleurer les anges,
Est-ce un exploit moral digne de tout respect,
Et qui donc oserait, sans se rendre suspect,
Marchander les louanges?

D'autres pourraient bien dire : Il suffit d'une fois.
Eux recommenceraient, jamais lassés ni froids.
Ayant tenu boutique
D'arrêts non motivés, de sentences d'exil,
Ils n'ont rien plus à cœur que reprendre l'outil
Et l'ancienne rubrique.

Leur âge d'or, à eux, leur paradis perdu,
Le rêve au beau milieu brusquement suspendu,
D'un seul mot c'est l'Empire.
Les biens qu'il prodigua, ses pompes et ses jeux,
Tant d'honneurs, sans compter les rentes, après eux
Valent bien qu'on soupire.

Le commerce adultère avec l'iniquité
Leur laissa tout ensemble un regret entêté,
Un goût de récidive.
Garder fidélité, bonnement, à la loi,
Lui rendre tout son dû, sans tricher sur l'aloi,
Fi, besogne chétive !

Au bord de votre toge, observait un passant,
Il me semble avoir vu de la boue ou du sang.
Silence, voix mutine !
Que le donneur d'avis, sous les peines de droit,
Se rétracte, jurant qu'à l'envers, à l'endroit,
Sans souillure est l'hermine.

Liberté qui ne sais ni farder, ni gazer,
Comme aux jours de Pilate, il sied de t'imposer
Le respect du prétoire.
Si le Christ fait défaut tu réponds pour l'absent.
Sur toi l'arrêt brûlant ! A toi le châtiment,
O relapse notoire !

Écrit en province
après le 16 mai 1877.

Dans les monarchies consacrées ou usées par le temps, l'homme de cour, l'homme de gouvernement restent distincts de l'homme d'affaires; mais dans les monarchies jeunes, actives, laborieuses, qui sont celles des époques démocratiques, cette distinction va toujours s'effaçant, et cet effacement est à la fois la conséquence et l'image du mélange qui se fait des institutions, des mœurs et des caractères, et qui confond en quelque sorte les âges et les races. Un personnage nouveau se forme, qui tient de l'homme d'affaires et de l'homme de cour tout ensemble; le légiste devenu législateur, ce praticien qui singe le patricien a son langage à lui, un langage doué d'une précision sèche et âpre[1]; il a sa logique; mais, ainsi que l'éloquence peut se tourner en rhétorique et en déclamation, lorsqu'elle a cessé de s'adresser aux émotions et aux passions vraies, qui sont des faits et des puissances de l'ordre moral, ainsi cette logique, à force d'être mise au service de faits purement matériels, dégénère en une série de calculs bien faits, de preuves mathématiques. Elle se recommande par une exactitude toute nue, toute dépourvue d'ornements; *impe-*

---

[1] *Leguleius cautus et acutus.* Cicéron, *de Oratore,* liv. 1, LV.

ratoria, non *oratoria*. Langage et pensée d'orateur, non certes; parole de législateur, dans le sens élevé et antique du mot, presque jamais.

Depuis que la Révolution a livré à la parole publique le domaine des questions législatives, le style oratoire, formé à cette application, paraît avoir traversé, sous nos premières assemblées, ses périodes romanesques, intriguées, tragiques; puis il a eu son temps d'expiation par le jeûne et la pénitence. Rendu à l'activité d'une seconde jeunesse, il y a porté, avec plus de maturité, quelque chose des illusions et des défauts de la première. Enfin, tout le convie maintenant, dans une époque essentiellement pratique, à se mettre en contact avec la réalité pure, et à demander ses succès à deux qualités, la précision et la clarté, auxquelles on ne doit rien de plus ni de moins que de voir et de faire voir les choses telles qu'elles sont.

Le ministère de la parole publique peut relever plus ou moins exclusivement de l'une de ces deux puissances distinctes sans être ennemies, la persuasion ou la démonstration. La première a le caractère presque divin, à tout le moins vraiment

royal et défini en termes si expressifs par un poète[1], d'obtenir pour elle l'acquiescement et de priser l'acquiescement qu'elle obtient d'autant plus qu'il s'accorde avec plus de liberté, de cette liberté qui consiste à être affranchi de tout intérêt, de toute passion, de tout préjugé. — La rigidité morale la plus entière, unie à la plus grande flexibilité d'esprit (pourquoi les intelligences capables et dignes d'être persuadées ne peuvent-elles, comme les cœurs disposés aux sentiments doux, être appelés *tendres*?), voilà par où elle établit solidement son empire. Elle laisse aux esprits secs l'honneur de se rendre à la démonstration, ainsi qu'on se rend à l'autorité pure, presque à la force. Elle a encore moins à faire avec deux autres classes d'esprits : les pesants, les durs, qu'on n'entame qu'à grands coups de raisonnements grossiers, et contre lesquels toute pointe de vérité autrement maniée s'ébrèche ou se rebouche; les mobiles, les inconsistants, dont l'activité apparente n'est qu'un vain et perpétuel écoulement, qui ne supportent rien que de léger, et laissent

---

[1] ... and the tribute most high to a head that is royal,
Is love from a heart that loves liberty too.
(Moore, *Irish melodies, the Prince's day.*)
Le tribut le plus précieux offert à une tête royale, c'est l'amour d'un cœur qui aime aussi la liberté.

tomber, pour ne plus reparaître, tout ce qui a quelque poids. Chercher prise sur ces deux sortes d'esprits! Autant frapper le rocher; autant battre l'eau.

L'arsenic est un poison; mais les *arséniates* sont devenus des auxiliaires précieux de la médecine. C'est un poison aussi que la haine toute pure; mais comment se passer de ces *extraits* de haine politico-religieuse, qui, dilués ou concentrés, dosés suivant l'ordonnance quotidienne, distribués sous l'étiquette et dans les plis de la feuille du jour, sont devenus, entre Français, l'adjuvant ou l'excitant nécessaire de toute conversation? Otez-en ce sel, cette quintessence; que restera-t-il et de nos entretiens, et de nos commerces d'esprit raffinés?

Des hommes qui cultivent la politique comme un art noble et libéral, et des hommes qui l'exercent, la manient, l'exploitent, comme un trafic vulgaire, comme un métier lucratif, il en est dans tous les partis. Il serait mieux de dire qu'ils forment respectivement deux partis séparés et à jamais inconciliables.

Si l'on s'est habitué à considérer le gouvernement des hommes comme une chose sérieuse, et qui doit être honnête, on est exposé à éprouver plus d'une fois, en écoutant le langage familier de certains hommes politiques qui laissent voir leur pensée secrète, quelque chose comme l'embarras soudain et la brusque indignation que font ressentir à une personne chaste des propos licencieux; à une personne pieuse, des railleries dirigées contre les choses saintes. On se sent presque soulagé lorsqu'on n'a plus à subir que l'entretien de gens qui parlent à vide sur la politique, sans y avoir part, sans la connaître; on en est quitte du moins pour l'ennui, la lassitude, le mécontentement. Avec eux, on n'a rien appris; avec les autres, on en sait trop.

Quand on s'est aperçu que deux dispositions aussi contraires que peuvent l'être la volonté de se dévouer aux affaires publiques et au bien de l'État jusqu'à l'oubli et au sacrifice de ses intérêts particuliers, et le dessein bien arrêté de tirer parti des affaires publiques pour la satisfaction de son intérêt propre et jusqu'à l'accroissement démesuré de son bien, peuvent, suivant les temps et d'après les hommes, être comprises et enfermées

sous les mêmes termes qui sont *faire de la politique,* on est tenté de croire qu'une telle opposition est un excellent fond pour la comédie, que même, au point de vue social, elle pourrait devenir le premier des éléments comiques d'une époque ; et l'on s'étonne qu'elle n'ait pas fourni une œuvre de premier ordre au théâtre. L'étonnement diminue, si l'on réfléchit qu'une telle comédie a été jouée et continue à l'être trop de fois et par trop de gens sur la scène du monde, gratis et sous les yeux de tous, pour ne pas devenir un sujet vulgaire, usé, épuisé par la réalité, pour être à la hauteur d'une autre scène, pour passer dans le domaine d'un art d'où relèvent seulement, soit les travers très généraux de l'esprit, dérobés au secret de la vie privée ou tirés du demi-jour des rapports sociaux, soit les infirmités très piquantes et très singulières de la nature morale. Les crimes politiques sont du ressort de la tragédie ; les faiblesses politiques ne peuvent guère sortir de l'espace compris entre le ridicule et le scandale ; c'est là, dans ce milieu social, qu'elles vivent et qu'elles meurent, livrées aux regards qui les pénètrent, et jugées souvent par l'un de ces arrêts sérieux rendus sous une apparence frivole que le monde appelle épigrammes et bons mots.

Qui a sérieusement le droit de déplorer la perte ou la diminution des libertés politiques ? Ceux-là seuls qui ne songeaient à en faire ni l'instrument de leurs ambitions, ni le piédestal de leur importance ; qui, tenant pour certain que le gouvernement de leur pays donnait à la raison la puissance d'avoir raison, sinon toujours, du moins le plus souvent possible, jouissaient de cette idée et en retiraient, dans leur conscience de citoyens indépendants, un contentement aussi pur et aussi désintéressé que la satisfaction éprouvée par l'honnête homme à la vue du bien qui se fait autour de lui, même sans lui. Que ceux-là se comptent s'ils l'osent, afin de se rendre justice ; auront-ils ensuite l'audace, plus grande encore, ou, pour mieux dire, l'insolence de prétendre qu'une minorité si infime peut revendiquer hautement le droit de regretter et de se plaindre?

Abandonner son parti quand la fortune s'éloigne de lui, c'est une trahison dont le motif est visible et saute aux yeux, si on peut le dire ; mais quitter son parti lorsque lui-même a quitté les voies de la justice et de la raison, c'est une démarche qui provoque le doute, la contradiction, le scandale et qui sera souvent appelée de bien des noms

sans recevoir ceux de retraite honnête et de vertueuse infidélité qui, seuls, lui conviendraient.

Vouloir être fidèle à un parti tant que ce parti restera fidèle à la justice, c'est vouloir le servir avec l'assurance de l'abandonner un jour; mieux vaut commencer par n'en servir aucun.

Le caractère des hommes politiques s'altère ou s'affermit, comme la réputation des femmes, par certaines occasions non évitées de dire oui, et par certaines nécessités reconnues de dire non.

Quand un peuple a subi, coup sur coup, plusieurs atteintes de ces maladies aiguës qu'on nomme Révolutions, les traces en subsistent dans son caractère et dans son tempérament. La fureur de détruire et la manie d'improviser en innovant, symptômes du mal dont elles ont signalé les accès, laissent après elle le besoin du changement et le goût d'émotions vives et multipliées. La nation qui aura ainsi égaré ses pas dans des aventures périlleuses et prêté ses mains à des expériences hasardées, même lorsqu'elle sera obligée de faire

halte, jettera autour d'elle des yeux inassouvis et voudra satisfaire des curiosités moins criminelles, mais non moins ardentes, que les convoitises de la cupidité, du libertinage et de la cruauté; il faudra que la scène, où sa vie s'agite, soit sans cesse remplie par la représentation de spectacles toujours nouveaux. De droits sérieux, de biens vraiment désirables, elle n'aura plus guère souci : « Les yeux pleins et les mains vides, elle aime « mieux *voir* qu'*avoir*[1] .»

Écoutons Pascal quand il dit : « C'est sortir de « l'humanité que de sortir du milieu », « Rien « que la *médiocrité* n'est bon. » Écoutons-le faire cette interrogation à laquelle un si petit nombre aurait le droit de répondre moi : « Qui tient le « juste milieu ? » Le juste milieu ! Ce mot que Pascal appliquait à la vie intellectuelle, à l'hygiène de la pensée, transporté dans le domaine de la politique, a reçu une acception qui frise le ridicule. Pourquoi? Parce qu'il est vrai de dire que dans le passage, la formule quoique restant, en

---

[1] Then to have seen much and to have nothing, is to have rich eyes and poor hands.

(SHAKSPEARE. *As you like it,* act. IV, sc. I.)

apparence, ce qu'elle était, a porté la peine d'une mauvaise *direction d'intention;* parce qu'on a voulu que, devenant le mot d'ordre d'une action à exercer, elle impliquât la stabilité, l'immobilité, là où le mouvement, un mouvement difficile à déterminer, mais nécessaire, en était inséparable. Se tenir sans bouger entre les idées extrêmes, les théories dangereuses et violentes qui menacent sans jamais s'arrêter, elles, la société et la civilisation, et tendent à les détruire ou à les déshonorer, cela ne suffit pas, cela est vraiment puéril, quand il s'agit non plus de penser, mais d'agir. Il faut marcher en les écartant, en prenant sur eux, entre des ennemis qui marchent et font grande presse à droite et à gauche. Il faut aller à pas aussi réguliers, aussi égaux que possible, en les tenant constamment à distance; mieux que cela, il faut, en marchant, souvent même en courant, se frayer un chemin nouveau suivant cette ligne médiane qui ne passe pas, le lendemain, au même endroit que la veille. Plus cette ligne ainsi retrouvée, reformée, est large et spacieuse, mieux vont les grandes affaires du monde. Plus elle se rétrécit, plus on les voit péricliter, et, si ces représentants du progrès réglé se laissent déborder de l'une ou de l'autre part jusqu'à rester en place, malheur à la société!

Telle nation paraît condamnée, par une impuissance naturelle ou un vice de constitution, à s'efforcer en vain de trouver une moyenne proportionnelle entre la stabilité et le mouvement, à la chercher encore quand peut-être elle l'a trouvée ; telle autre nation, après avoir subi de son côté l'impulsion de forces diverses qui l'ont entraînée en sens contraires, a trouvé, sans trop la chercher, la résultante de ces forces, a commencé et a continué de suivre une direction fixe et une route assurée.

De même que, sur les champs de bataille proprement dits, dans ces arènes de la Révolution où s'opère la destruction des gouvernements, des institutions, des habitudes sociales, et trop souvent aussi des êtres innocents, le *vivat* n'est presque jamais qu'un cri de mort sous-entendu. Là, *Vive l'Empereur* veut dire *Mort à l'ennemi*. Ici, traduisez, suivant les époques, *Vive la nation* par *Mort à la royauté, Vive la liberté* par *A bas l'indépendance d'autrui, Vive l'instruction* par *A bas les croyances religieuses,* et *Vive la justice* par *A bas ceux qui la rendent.*

Il peut arriver qu'une nation dont la destinée se joue à travers de formidables hasards, prenne la fantaisie d'évoquer tour à tour quelque simulacre du passé, de ressusciter, autant qu'il est en elle, la forme de ce qui a vécu. Semblable à Érichtho, la magicienne de Thessalie dont parle e poète, elle souffle une vie factice à cette image qui se dresse devant elle, debout et tout à coup[1]. Quand elle l'a ranimée, elle imagine pouvoir en tirer des secrets qui l'éclairent et la rassurent ; bientôt mécontente de l'oracle, elle met fin à la courte résurrection d'une existence équivoque et rejette à la mort ce que la mort lui avait rendu.

On a souhaité à la France, non sans raison, une république sans républicains à sa tête. Avec plus de raison encore, il faut souhaiter aux principes de 1789, français par origine, d'atteindre, ailleurs

---

[1] Et nova desuetis subrepens vita medullis,
Miscetur morti.....
..... Nondum facies viventis in illo,
Jam morientis erat: remanet pallorque rigorque,
Et stupet illatus mundo.

(LUCAIN. *Pharsale,* lib. VI).

qu'en France, leur vraie portée en gardant leur nécessaire mesure.

La formule morale à tirer de la Révolution française pourrait bien être celle-ci : Un soulèvement généreux, enthousiaste contre les abus de la tyrannie et les jouissances de la corruption, aboutissant à un état social horriblement troublé où chacun fait de mesquins efforts pour s'assurer, pour arracher une part de ces abus et de ces jouissances, détestables lorsqu'ils étaient le privilège d'un petit nombre, devenus justement enviables du moment qu'ils ont été mis à la portée de tous, et que chacun a pu prétendre au petit morceau du pouvoir comme à un coin du Parc-aux-Cerfs.

Théoriquement parlant, la première condition de ce qu'on appelle l'*opinion publique* est le sage et perpétuel exercice de la faculté de voir et de juger en eux-mêmes et d'après eux-mêmes les faits qui appartiennent à la vie politique et sociale. En réalité, use-t-on beaucoup de cette faculté ? L'expérience donne une réponse peu favorable, et tend à

démontrer qu'en général les événements qui intéressent la raison publique sont très difficilement interprétés; que, pour en faire comprendre le texte et le sens, il est besoin d'interprètes, de truchements qui aient le don de faire croire en eux ou la puissance de se faire obéir. De tant d'opinions, qui affichent une telle liberté et se posent avec une telle assurance, il en est, au fond, tout juste comme de ces consciences incertaines, timorées, auxquelles il faut un directeur qui s'empare d'elles par la crainte ou sache y pénétrer par l'insinuation.

Nous avons vu la France, lasse du changement et impatiente du repos, marcher de tentative en tentative, de regret en regret. Ne pouvant jouir à la fois de tous les biens qu'elle a possédés ou poursuivis, il lui a fallu acheter les intervalles de calme au prix d'un sacrifice et d'une sorte de mutilation. Tour à tour perdant ce qu'elle avait gagné, et cherchant à regagner ce qu'elle avait perdu, on dirait qu'elle a espéré guérir ses plaies non refermées en s'ouvrant de nouvelles blessures. L'époque est bien éloignée où elle appartenait à des pouvoirs distincts et rivaux qui se partageaient son territoire; mais à peine un ébranle-

ment décisif confirmant l'œuvre lente du temps, a-t-il marqué la fin de cette division, à peine l'ère de ces révolutions sociales qui marquent invariablement un nouveau triomphe de la foule sur l'élite s'est-elle ouverte, que, pendant soixante ans, on a pu croire que la Providence, par une sorte de transaction mystérieuse, entendait y substituer une autre division, un nouveau partage. Ce partage, s'appliquant dans le temps et non plus dans l'espace, remplaçant un ordre de coexistence par un ordre de succession, a ménagé tour à tour à plusieurs gouvernements dont chacun représentait sous un certain aspect et à un point de vue borné les besoins, les mœurs, la situation présente de la France, une période de souveraineté, un rang fixe et une place limitée dans une série régulière de dominations tour à tour disparues avec l'espoir de renaître. Étrange loi d'organisation propre à un temps et à un pays livrés en proie à des désirs violents, à des instincts contradictoires trop nombreux pour être contentés simultanément et pour obtenir mieux que des satisfactions partielles et transitoires ! Appel adressé, défi porté à quelque puissant *éclectisme* fait de sagesse et de force, par où soit rassemblé et mis en un jour franc ce qui a été ainsi divisé et livré au jeu des reflets et des ombres; par où soit poussé en avant d'un seul mouvement ce qui a

été retardé par des haltes et dans des étapes successives.

Guerres, inégalités, divisions; cet héritage légué par les temps passés aux générations suivantes, jamais épuisé ni aboli, mais transformé et diminué, nous le voyons subir, à sa manière, la loi des temps nouveaux qui, sous tant de rapports, concentre ce qui était fractionné, rend collectif ce qui était particulier, tourne en privilège régulier et en monopole ce qui, en droit et en fait, appartenait au domaine individuel. Partout ou à peu près partout, les guerres privées ont disparu et la guerre reste un attribut exclusif, sacré, inviolable des pouvoirs publics, qui se la réservent avec un soin jaloux et peuvent à volonté la pratiquer avec règles ou sans frein, avec ses fureurs ordinaires ou en y ajoutant un supplément d'atrocité, suivant qu'il leur sert et leur plaît d'appeler les ennemis des ennemis, ou les vaincus, des brigands. Dans tel pays, révolté contre l'inégalité et qui se vante d'avoir réglé ses comptes avec elle, fût-ce aux dépens de la liberté, une inégalité profonde subsiste, dont le pouvoir est le seul arbitre et le distributeur suprême, celle qui sépare les gouvernés des représentants et des

délégués du gouvernement ; inégalité moins sensible, moins évidente que d'autres, parce qu'elle n'est pas assujettie à des règles fixes et ne produit pas de résultats nettement définis, mais bien dominante et bien profonde, si l'on regarde au partage qu'elle implique en fait, de l'autorité, des influences, de la considération, de tout ce qu'ont de vital l'opinion et l'organisation politique et sociale. Telle autre nation, il y a peu de temps, vraie terre de discordes et patrie de la division, et depuis, ayant fait masse des parcelles de haine transmises en héritage par les Guelfes et les Gibelins, vient de montrer, accumulés dans les esprits et comme concentrés en bloc sur un point, les éléments d'antagonisme jadis répandus entre les familles et les particuliers, puis entre les membres dispersés d'un corps social, d'un ensemble politique, impuissants à se recomposer. L'unité conquise par tant d'efforts a laissé debout la division résumée, condensée à la manière des forces électriques, entre deux gouvernements qui se touchent et se contiennent réciproquement, séparés par la contradiction des principes autant qu'ils sont rapprochés par le voisinage matériel.

« Ma tante, on se moque de tout ici », disait la dauphine de Savoie à M^me^ de Maintenon. Il n'y a

plus de Cour de France; la démocratie française en a fait justice. Le mot pourtant a gardé toute sa portée, en acquérant le bénéfice d'une application indéfiniment élargie, à travers tous les états et toutes les conditions. L'esprit *non moqueur* que loue Victor Hugo[1] est encore, est à jamais, pour n'importe quel Français, le moins enviable des privilèges intellectuels. Aussi, comme la sécheresse produite par les risées à la mode de France altère! Comme elle donne soif d'un bon rire, tout franc, tout pur, qui empêche de la sentir! Comme elle donne envie ne n'importe quelle douceur d'âme qui la fasse passer!

Dans la formule banale qui s'échange, la première, entre gens de connaissance, des observateurs se sont fait fort de reconnaître, suivant les nations et les langues, l'habitude, l'attitude, le mode d'agir favoris de la nation dont il s'agit. A ce compte, entre Français de la bonne société, il faudrait dire non plus : « Comment vous portez-vous? » mais bien : « Comment vous amusez-vous? »

---

[1] *Les Rayons et les Ombres* (pièce XIX[e]).

« *Il est amusant, il est divertissant,* » disait de son fils sortant de lire à côté d'elle Rabelais ou les *Contes* de La Fontaine, cette admirable femme, cette admirable mère, cet admirable écrivain qui fut Mme de Sévigné. « *Il est drôle,* » dit à son tour la Duchesse du *Monde où l'on s'ennuie.* Les deux manières de s'exprimer semblent se toucher de bien près ; quel abîme sépare les manières de voir et de sentir qui sont au-dessous de chacune d'elles ! Là, une gaieté qui ne cesse d'avoir des intelligences avec l'âme et avec l'esprit ; ici, une raillerie qui, de tout ce qui relève de l'âme et de l'esprit, fait la cible où donnent invariablement ses pointes et ses traits. Rien que cette différence !

De secrètes et profondes affinités existent entre l'immoralité et la férocité, entre le plaisir de faire ce qu'il faut pour transmettre la vie en prenant ses mesures pour qu'il reste stérile, et le plaisir de tuer, de tuer pour de bon ; elles s'entraînent et s'enchaînent, ces deux bravades, dont l'une voile le mystère d'attrait et de dégoût destiné à couvrir les sources de la vie, dont l'autre déchire violemment le voile d'horreur et d'épouvante jeté devant la mort. Pour preuve, observez, consultez

l'état moral qui caractérise la généralité des Français de nos jours.

Il est un singulier hasard qu'on ne saurait trop recommander aux amateurs d'interventions providentielles, qui cherchent dans les événements de la guerre les arrêts d'une justice supérieure, et aux simples amis de la morale qui aiment à voir le châtiment tout proche de la faute. Ce hasard est celui qui, à l'angle de la magnifique terrasse de Saint-Germain-en-Laye, rapproche, fait se toucher le pavillon Henri IV où naquit Louis XIV, le voleur de Strasbourg, et l'hôtel qui a vu les derniers moments de Thiers, par la main duquel a été accomplie la plus légitime des restitutions. Si, de même qu'après boire, on triche au jeu, le grand roi, enivré de gloire et de conquêtes, se transforma un beau jour en vulgaire filou, et subtilisa une ville sur laquelle il n'avait aucun droit; et si le larcin, qui avait été commis au mépris des règles les plus élémentaires de la législation internationale, ayant enfin reçu sa punition, force a été de rendre l'objet dérobé, faudra-t-il donc entendre crier à nos oreilles, sans paix ni trêve: *Au droit, au droit!* comme on crie : au secours? Tout au plus serait-il convenable d'invoquer bien

bas la prescription, infiniment moins honnête que la conquête, quand elle ne sert qu'à couvrir une usurpation évidente.

Les Gracques se plaignant de la sédition, le dernier des libertins vous jetant à la tête des tirades d'amour platonique, le joueur qui ne fait les yeux doux à sa maîtresse que lorsqu'il est en perte, voilà des gens qui donnent assurément à rire. Mais nul d'entre eux n'atteint le comble du ridicule. Ce privilège est réservé au Français de nos jours, lorsque, au beau milieu d'une vie faite uniquement d'affectations religieuses, de rengaines politiques, d'âpre gain, de vanités sans trêve ni merci, d'immoralités voilées ou toutes nues, et, dans le cours d'une conversation faite à l'image de sa vie, tout à coup il se dresse, il se pose, vis-à-vis de l'étranger, en héros de générosité et de désintéressement, en paladin. Vieil enfant usé, blasé, sceptique, parfait blagueur, cette fois, en vérité, la *blague* est trop forte. N'y reviens pas : sinon le premier homme de bon sens venu t'infligera la peine de copier et de recopier jusqu'à due résipiscence le verbe : *Je suis chevaleresque, tu es chevaleresque, nous sommes chevaleresques,* etc. Gare au *pensum!*

Que la Nature ou la Providence en soit cause, chaque nation, en vertu d'une sorte de vocation particulière, possède un certain genre de plaisir, une sorte de récréation destinée à lui rendre plus supportable le poids de la vie, avec ses travaux, ses calculs, ses opérations intéressées. A l'Italien, le charme du climat et les victorieuses beautés d'une terre privilégiée. A l'Espagnol, resté brutal et violent, cet héritage des tueries du cirque, les courses de taureaux. A l'Anglais, les voyages. A l'Allemagne, la musique, cette atmosphère divine mêlée à l'atmosphère terrestre pour la rendre plus légère et plus respirable. Au Français, et surtout au Parisien, un fumet d'obscénité savouré sur place, et partout répandu, par le roman comme par le théâtre, par les propos comme par les écrits et les images, dans la rue comme dans les salons; singulière recette pour parfumer la vie; la même pour la qualité des ingrédients et le degré de dosage.

La vivisection *in animâ vili* est en honneur plus qu'elle ne le fut jamais. Une autre vivisection, toute morale celle-là, et consistant dans le retranchement partiel ou total de l'âme et de

l'esprit, est bien plus répandue en France. La chose se fait sans instruments, sans douleur, sans résistance, bien plus aisément que l'ablation d'une tête de grenouille ou d'un muscle de chien. Avoir de l'âme se disait jadis; avoir de l'esprit se disait naguères. Cela ne se dit plus ou n'a plus de sens. Étrange, invisible et impalpable castration, dont on se fait gloire!

« On ne peut trouver de poésie nulle part, « quand on n'en porte pas en soi. » (Joubert.) On trouve la sensualité partout, quand on en est pénétré jusqu'à la moelle des os. C'est ainsi que la critique d'art française, sauf une exception, deux peut-être, traduit bravement, dans le langage du corps, les délicats paroxysmes de sentiment auxquels atteignent les notes d'un Chopin, laisse entendre, quand elle ne l'affirme pas, que la musique de *Tristan et Yseult*, de Wagner, est faite pour traduire et pour produire des phénomènes d'éréthisme physique, et qu'elle en est encore à découvrir que, jusque dans les deux grandes scènes de séduction, de *Tannhœuser* et de *Parsifal*, la volupté elle-même passe à travers les ardeurs d'une flamme sacrée qui l'enveloppe, ou bien, détournée, enlevée sous les voiles de l'harmonie,

elle ne suggère que des blandices immatérielles; tant elle est irrésistiblement entraînante, la transmutation qui l'oblige à subir, en changeant de ton, l'impérieux ascendant d'un évocateur qui exige qu'à sa voix tout s'ennoblisse, tout se purifie.

Du progrès dans les mœurs sous l'influence de la Révolution française. Beau et vaste sujet, digne d'être mis au concours, digne de tenter quelque studieux solitaire, mais en l'effrayant par son étendue. Sujet que certain mauvais plaisant se vantait d'embrasser tout à coup et tout entier ainsi qu'il suit : A bas les murailles qui garantissaient le secret du royal huis clos! A bas la légère bastille élevée pour les plaisirs d'un seul. Au lieu du réduit fermé, un boulevard, le boulevard livré à tous; les déduits, dont le Parc-aux-Cerfs était mystérieusement pourvu, mis à la portée du premier venu, suivant les règles de l'offre et de la demande; la chasse gardée devenue la chasse ouverte; toutes réserves abolies, et chacun, à cet égard, pouvant, sa bourse aidant, trancher du prince, et tirer à son aise un gibier aux foulées sans cesse renouvelées. Voilà ce qui s'appelle la fin des privilèges, l'inauguration d'une sage et raisonnable égalité devant les lois de la nature,

garantie par la souveraineté de l'argent. Le progrès des mœurs; il est là; il est trouvé; chercher ailleurs est vain.

Si l'on cherche quelle est la liberté le plus profondément entrée dans les mœurs du Français, du Parisien surtout (et le Parisien est le type achevé, affiné, de la race française), celle qu'il a le plus à cœur de protéger contre toute censure, il ne faut pas longtemps pour trouver que c'est la liberté illimitée des relations de plaisir irrégulières entre l'homme et la femme. Pour en être certain, observez, d'une part, le théâtre de la vie; de l'autre, fréquentez le théâtre; et voyez quelle place de plus en plus large y tient, quand la scène n'est pas sérieuse, la peinture inépuisable en quelque sorte de ces relations; et quand elle est sérieuse, l'étude des conséquences qu'entraînent, dans la société et la famille, ces mêmes relations.

Le risque est grand, en France, pour les libertés politiques qui profitent seulement à l'individu, de languir dans le non-usage, et pour celles qui s'exercent collectivement, de périr par l'abus.

Aimer la patrie, dites-vous, est un devoir impérieux, sacré. Mais ce devoir a pour corrélatif un droit, qui est celui de décider si, à raison des circonstances, des mœurs dominantes, des tyrannies de l'esprit public, la patrie reste aimable ou bien est devenue insupportable. Si ce droit s'exerce en même temps que ce devoir s'impose, il est aisé de voir dans quelle contradiction, dans quel cercle vicieux on peut être engagé. Dites donc franchement que, dans votre idée, le patriotisme exclut tout examen, tout exercice de la pensée; qu'il en est exactement de cette obligation comme de l'obéissance passive du soldat; que, moralement parlant, ce qui fait le patriote, c'est l'entrée dans le rang et le port d'armes.

La fureur d'égalité que possèdent plus que jamais les Français, devient le trait caractéristique de leur physionomie morale. Un Français est-il rationaliste, libre penseur? Cela veut dire qu'il ne s'incline devant nulle autre autorité que la sienne propre. Un Français est-il catholique ou se donne-t-il pour tel? Loin de lui la tentation de tomber à genoux devant la plus sublime des lois morales, si elle a passé par une bouche humaine! Quoi donc! l'un de ses

pareils aurait été investi d'une telle supériorité, et ce privilège serait susceptible de se communiquer, par degrés, à d'autres de ses pareils, à de plus rapprochés encore! Cela serait tout simplement révoltant. Le même s'accommode parfaitement de la convention qui doue un homme authentiquement faible et mortel comme lui, d'une infaillibilité contraire à toute raison, afin que pas un de ses coreligionnaires ne soit plus en droit que lui-même de discuter ce parti pris, cette abdication de la raison. Plutôt que la règle *sub lege libertas,* avec les diversités et les franchises individuelles que son application comporte, l'égalité parfaite devient l'absurde!

La liberté morale, celle que le christianisme assure, celle qu'il autorise chacun à revendiquer, suffit à tout, supplée à tout. Mais quand le positivisme ou le néocatholicisme, ou bien, par une combinaison, une sorte de coalition nouvelle, inusitée, des extrêmes, les deux ensemble travaillent à ruiner tout ce qui restait d'influences chrétiennes, les libertés politiques et sociales, qu'il appartient à l'intelligence éclairée, à l'esprit juste, de revendiquer, ne doivent point être divisées. Après l'émancipation des esclaves, et au

même titre, vient l'affranchissement de la femme par l'instruction ; après que ce mode de libération qui est le divorce a plus ou moins péniblement pris sa place dans les lois, il n'est pas dit que cet autre mode de libération, qui est le suicide, ne fera pas, de plus en plus largement, sa trouée dans l'opinion et dans les mœurs.

Vraies toujours et de tout point, et confirmées par des expériences imprévues, elles devraient figurer en lettres d'or au frontispice de toute histoire de notre pays, et former la préface obligée de toute constitution politique destinée à la France, ces paroles d'un homme qui, par son origine, appartient à notre pays, quoique la plus grande partie de sa vie l'en ait tenu séparé, et, par son esprit, tient de deux siècles qui se suivirent sans se ressembler[1] :

« Les uns rejettent toute supériorité; le choix « des supérieurs tient lieu de liberté à quelques « autres. Le Français, particulièrement, est de « cette humeur. Il ne saurait recevoir de maîtres « sans chagrin, ni demeurer le sien sans dégoût;

---

[1] Saint-Évremond.

« ennuyé de sa propre possession, il cherche à se « donner, et trop content de la disposition de sa « volonté, il s'assujettit avec plaisir, si on lui « laisse faire sa dépendance. »

L'esprit national où l'Anglais met sa fierté, et le patriotisme qui est la force, le nerf du Français, sentiments égaux en puissance, diffèrent d'origine et de nature, et cette différence s'accuse dans les manifestations qui les caractérisent. La prééminence que le peuple anglais s'attribue, il la tient pour inhérente à son nom, à sa race; c'est comme une supériorité de naissance à laquelle les actions ajoutent peu de chose. Celle que la nation française réclame s'attache à d'autres qualités, jalouses de se montrer, de s'attester, de faire incessamment leurs preuves, de s'imposer enfin par une sorte de droit de conquête. L'Anglais respecte et il exige qu'on respecte ce qu'il a été, ce qu'il est, ce qu'il ne peut cesser d'être; ses prétentions ont un air de droit acquis, supposent une valeur établie et fixée à toujours. Le Français se vante et veut qu'on l'admire et qu'on le vante, pour ce qu'il a fait, pour ce qu'il fait et qu'il est prêt à refaire; il faut qu'on le souffre lorsqu'il change, ou plutôt qu'on l'approuve parce qu'il change; il aime à reviser les titres qu'il fait valoir, à y ajouter, à

recommencer ses œuvres, quand elles ne serviraient qu'à lui démontrer de plus belle qu'il est le plus fort, même vis-à-vis des voisins les moins agressifs, même à l'encontre des gouvernements les moins oppresseurs ; guerre après guerre, révolution après révolution, ne lui coûtent rien. Une telle diversité de génie explique comment, pour le peuple anglais, un revers est un accident dont il se console, en pensant qu'il lui laisse sa qualité d'Anglais et le juste orgueil inséparable de cette qualité ; comment, pour le Français, une atteinte portée à la gloire nationale est une diminution de son honneur, une déchéance qui ne lui permet pas de se souvenir de son nom de Français, ou qui lui fait de ce nom une douleur au lieu d'une consolation, plus encore, une humiliation et comme une honte.

« Nous sommes Gaulois », ou bien encore « soyons, redevenons Gaulois ! » Façon de parler qui fait fortune ; mot de passe qui autorise, en le faisant remonter à des ancêtres postiches, bien des manières d'encanailler son esprit et sa conduite. Sait-on bien, en effet, ce que pouvaient être ces Gaulois, nos aïeux ? Ne se doute-t-on pas bien plutôt qu'ils étaient fort loin de ressembler

à leurs descendants ? Par suite, il convient de porter à notre compte plutôt qu'au leur la licence et la faveur également démesurées que nous accordons sous le nom de gauloiserie à un genre de littérature qui remonte à Rabelais et dont Rabelais eût désavoué les plats et ignobles excès. Mais cette affirmation ou cette aspiration a un sens négatif déterminé par le dernier et déplorable conflit qui nous a mis aux prises avec la race allemande. Elle implique comme qui dirait une envie de se réfugier au plus haut du passé, pour esquiver tout contact, pour fuir toute communauté d'origine avec l'Allemand. Se traduisant, littérairement, par le triomphe du naturalisme, solidement établi sur les ruines de tout ce qui prévalut sous les titres de classique et de romantique, elle implique une réaction plus ou moins consciente, plus ou moins avouée contre les attaches à l'antiquité classique, en même temps qu'à certains côtés de tendances et de mœurs germaniques, impliquées dans les noms de Franc et de Français, une intention de nous tenir plus loin de tout cela que nous ne le sommes de César, de Clovis, de Charlemagne et de Louis XIV. L'abandon complet de la tradition littéraire inaugurée par J.-J. Rousseau se rapporte à plus d'une cause ; mais, au fond, ne se sent-on pas choqué surtout de ce que ses œuvres

contiennent de persuasif en faveur de la modestie du goût, et du je ne sais quoi de poétique et de romanesque qu'il se flattait d'insinuer en toute existence, en toute condition ? Oui, il y a là comme une peur instinctive de ressembler à des voisins détestés, par ce qui fait le facile contentement, la commodité intelligente, le charme inexprimable de la vie intime et de la vie sociable. Il y a aussi, et par une conséquence inévitable, comme une tentative répétée de suicide moral dans le fait d'accomplir sur soi-même, au plus profond de son être, comme louable, comme salutaire, une mutilation qui les évide, qui les amincit par le dedans, qui opère dans le sens de la profondeur, y poursuit, y supprime sans relâche, sans pitié, les fibres génératrices du sentiment et de l'imagination, afin que la vie, toute la vie, se porte à la surface avec les haines du temps, les intérêts du jour, les plaisirs du moment, les caprices de la minute. L'histoire des nations ne fournit pas beaucoup de phénomènes aussi curieux, aussi dignes d'observation.

Préjugé catholique, préjugé démocratique, préjugé anti-germanique ; contre les trois, que pouvait bien faire l'esprit français, sinon mourir, et d'une assez laide mort ?

La France est incontestablement devenue le pays où les intelligences répugnent le plus aux emplois purement intellectuels. Là, vous parle-t-on d'un homme intelligent? Pariez, sans risquer de perdre, qu'il s'agit d'un homme éveillé sur ses intérêts et ses plaisirs. Parle-t-on d'un rêveur, d'un sauvage, d'un original ? Il se trouvera fort souvent que cela veut dire un homme qui pense.

Chez nous on se bat parfois encore en paroles, à propos de libertés politiques, religieuses, économiques, etc., etc. Le fait est qu'à les prendre en elles-mêmes, ces libertés, en dehors du profit et de l'usage, nous en regorgeons. Il en est une autre à laquelle on songe fort peu et qui pourrait être définie ainsi : La liberté d'exprimer dans une conversation quelconque une pensée personnelle qui tranche sur le convenu, sans passer pour un original, et de laisser voir un mouvement de l'âme spontané qui rompe avec le convenable sans être tourné en ridicule. Celle-là est une liberté individuelle dans toute la force du terme. Aussi n'y a-t-il pour la regretter, d'un regret inconsolable, qu'un nombre imperceptible d'individus. Ceux-ci ont la faiblesse ou l'audace de trouver que sans cette franchise-là, et en dépit

de toutes les autres franchises anciennes et nouvelles, la société fait l'effet d'une geôle. La société, elle (c'est-à-dire tout le monde, excepté eux), trouve qu'il s'agit là, non d'une liberté regrettable, mais d'un insupportable privilège, d'une atteinte grave à l'égalité, d'une dérogation à l'uniformité intellectuelle et morale qui est de rigueur. Il est juste que celui qui la réclame d'une manière détournée, se faisant remarquer, se mette par suite dans un mauvais cas.

Sur ses *terrains,* sur les arbres qui occupent ses fonds, le paysagiste flamand Josse de Momper ne sait pas mettre de vert; mais il y place ces deux facteurs du vert qui sont le jaune et le bleu. Sur notre terrain politique, grâce aux erreurs et aux égarements du suffrage universel, candidats et représentants arborent à qui mieux mieux toutes les variétés du jaune et du bleu, de ces couleurs composantes, dont la fusion produirait le vert, couleur d'espérance, aussi rare, presque aussi introuvable dans nos horizons politiques que le vert, couleur de nature, dans les horizons du vieux peintre.

S'en aller en famille et avec ses instruments

de travail sur une autre terre, pour y gagner laborieusement sa vie : habitude germanique. Aller au loin, seul, mais enrégimenté, le pistolet au poing et le sabre au côté, ni comme émigré, ni pour le plaisir d'un voyage, ni pour l'avantage de coloniser, mais pour jouer légèrement sa vie contre n'importe quel ennemi : caprice français.

Reconnaissons le Français à ces deux traits essentiels du signalement moral qui lui convient : Ne reconnaitre, en comparaison de lui-même, la supériorité de nul autre ; n'admettre, vis-à-vis de la France, la supériorité absolue ou relative de nulle autre nation.

Qu'il est peu de Français capables de ressentir cet amour jaloux de l'indépendance propre en matière intellectuelle, qui est le commencement de la justice à l'égard des mérites d'autrui, et un excellent préservatif contre l'envie !

A mesure que diminue le nombre des illettrés *avant la lettre,* c'est-à-dire de ceux qui ne savent pas lire ou le savent tout juste, s'accroît démesurément celui des illettrés *après la lettre,*

c'est-à-dire de ceux qui ne savent tempérer par les vrais bienfaits de la lecture ni la soif des plaisirs, ni l'aridité des affaires, ni l'ardeur de gagner. Si les uns sont comme des enfants susceptibles d'un progrès, en deçà duquel ils resteront probablement, il est certain que l'âge viril, qui fait les esprits adultes, sera toujours au delà des autres. Est-il bien vrai qu'il y ait au moins compensation et lesquels méritent le mieux qu'on les plaigne ?

Guerroyer, fût-ce au bout du monde, est l'affaire capitale du Français ; les guerres superflues ne cesseront jamais d'être le nécessaire de sa vie nationale. Quant à sa vie privée, la faveur accordée par lui à cette expression : *La lutte pour l'existence,* signifie, au fond, une tendance tout à fait analogue. Eût-il la disposition pleine et entière de son temps, et l'inappréciable privilège de n'agir qu'à son goût et à son heure, il se ferait fort d'être occupé, affairé quand même ; affairé, c'est-à-dire guerroyant, agressif. Quels autres noms conviennent mieux au choc des intérêts, à la recherche passionnée du butin, à la médisance, à la calomnie vis-à-vis de ceux qui gênent comme de ceux qui ne gênent pas, aux dissentiments politiques et religieux qui pénètrent partout

comme l'air respirable? Et que devient cependant l'art de mettre la paix dans l'existence, en se contentant?

Au temps où les rois menaient les peuples, il était vrai de dire, avec Domat, que *cinq ou six pendards* se partageaient le monde. Alors, dans cette ménagerie de fauves qui est l'Europe soi-disant chrétienne, tout s'agitait ou se calmait, au gré des dompteurs, pour son amusement ou son profit. Aujourd'hui, les nations, maîtresses d'elles-mêmes, ou libres de mener leurs chefs, peuvent se ruer d'elles-mêmes et d'un seul coup au delà de ces cloisons fragiles et minces qui s'appellent des frontières. Au milieu de cette sauvagerie, perce, sous le nom de chant national, un cri de rage et de guerre qui, lorsqu'il n'est pas tout bêtement rythmé par le hoquet de l'ivresse, semble fait pour amener sur les lèvres une écume sanglante. Sont-ce des cannibales qu'il précède et qu'il annonce? Non; mais ce sont les enfants d'une nation qui ne peut se passer de tuer, parce que ses principaux mobiles sont la haine toute pure et le goût du meurtre. Il lui faut toujours une proie, ou noble ou moindre. Il lui faut, à cette heure, des Chinois à massacrer, faute d'Allemands.

Il y a chez le peuple un fond inépuisable de complaisance pour quiconque sort de vaincre. Victoire qui passe lui agrée autant que lui déplaît et lui pèse puissance qui dure.

Lorsque, au moment du combat, on invoquait les ancêtres, la patrie, la postérité, c'est-à-dire on faisait appel au passé, au présent, à l'avenir, à coup sûr c'était un peuple qui allait combattre. Les mots de gloire et d'honneur sont-ils substitués à ceux-là, et les idées qui correspondent à ces mots se présentent-elles seules, ce pourrait bien n'être qu'une armée qui se bat.

Avant la bataille, il fera toujours beau animer les soldats, en leur parlant de gloire humaine et de patrie. Jadis, après la lutte, les blessés et les mourants avaient besoin qu'on leur parlât de Dieu et de l'Éternité. Les illusions vont se modifiant, les horribles vérités restent et durent.

Dans les époques très affairées, très actives et d'une activité qui ne s'exerce qu'en vue du présent, on ne pense qu'à la vie, tant que la vie

dure ; lorsqu'elle va finir, on songe, si l'on en a le temps, à l'immortalité. Quant à cette pensée intermédiaire de la postérité, chère à l'ancienne philosophie, c'est-à-dire d'une sorte d'extension intellectuelle de l'existence terrestre, on ne voit trop où elle pourrait se placer et quel terrain lui reste. Elle est désormais sans prestige et sans consolation.

On disait les foules, pour désigner des agrégations animées et divisibles ; on s'habitue communément à dire les *masses,* comme s'il s'agissait d'un ensemble indivisible, très lourd, très dur, remuant et frappant tout d'une pièce.

L'activité qui caractérise notre époque est une activité qui simplifie, rapproche, abrège, qui ne passe les développements, les détours et les longueurs ni aux faits, ni aux écrits, ni à la parole.

Nous ne parlons pas des esprits faibles, qui ont le malheur de trouver que le temps *dure;* nous pensons aux intelligences très cultivées et très actives en dedans pour qui le repos n'est que

mouvement sur place, et qui, loin de gourmander le temps pour sa lenteur, sont trop portées à s'effrayer, à s'attrister de sa fuite rapide. A celles-ci, en compensation de beaucoup de déboires et de *régals peu chers,* les habitudes, les inventions, les pratiques de l'époque présente réservent au moins une ressource précieuse : c'est la facilité, nous ne dirons pas de voyager, au sens vulgaire et matériel, mais d'exercer cet art du voyage, suprême raffinement intellectuel pour qui sait l'entendre. Un repos, un apaisement les attend là où le commun des hommes ne trouve que l'avantage ou le tourment d'une vaine agitation; la succession continuelle des lieux leur donnera heureusement le change; et, pour elles, le mouvement, transporté à volonté dans l'espace, dominera et absorbera le mouvement moins sensible, mais autrement impérieux, du temps qui les entraîne, comme un bruit plus fort en absorbe un moindre.

La route tournante qui déroule sur le flanc des montagnes ses sinuosités sans terme visible, voilà l'image de la vie de voyage. La grande route unie qui va tout droit au terme, et qui, si elle ne le montre pas distinctement, ne lui substitue rien

d'agréable à voir, représente la platitude uniforme de la vie de province.

Puissances du fait, puissances du chiffre, les esprits se rendent à vous. Vous êtes les éléments de la pensée, comme eux en sont les interprètes. Ce n'est pas une raison pour que la pensée, la vraie pensée, naisse entre vous et eux, d'un simple rapprochement, d'un premier contact; mais, grâce à vous, ils se suffisent et peuvent croire qu'ils suffisent à tout. Ils tiennent de vous la masse, le volume, la solidité ; par vous, ils ont du poids, ils comptent, ils sont comptés ; ils ont une sorte de vigueur grossière, correspondante à la vigueur faite de chair et de muscles de ceux qui se prétendent des hommes forts, n'étant que des mâles robustes.

Quelque religieux, pauvre et captif dans sa cellule; quelque savant, tranquille au fond de son cabinet de travail, s'occupaient jadis à chercher la pierre philosophale ou le mouvement perpétuel. Aujourd'hui, au milieu du branle le plus rapide qu'un siècle compliqué puisse imprimer aux intérêts et aux idées, des gens, eux-mêmes au plus fort du tourbillon, rêvent obstinément la

solution de ce qui est insoluble, l'accord de ce qui est inconciliable, l'arrêt final de questions à jamais débattues. Ainsi les chimères varient; ainsi les mirages intellectuels se déplacent, changent de face et de côté.

Combien de monopoles cachés refusent l'accès et la place au libre commerce des idées ! A combien de monologues faisant montre d'eux-mêmes la conversation absente laisse le champ libre !

Rien de voyant, rien de criant comme ce mot de Fraternité affiché en grosses lettres sur les murs, hurlé à tue-tête dans les rues. Au fond, sans exclure le moins du monde le plaisir de s'égorger entre soi de temps en temps, la mise en pratique de cette courte et compréhensive formule représente surtout le plaisir, aussi fréquemment renouvelé que possible, de se gorger en commun. Quelle énorme antithèse opposée à ceux qui se sentent une âme, un esprit, et qui, tout le long de la vie, se sentent toujours plus loin de rencontrer une âme sœur de cette âme, un esprit frère de cet esprit !

Il est une passion d'apprendre et de faire apprendre qui est l'honneur de la Démocratie. Mais un préjugé bien voisin et peut-être inséparable de cette passion, est celui qui porte à croire en premier lieu, que *tout* s'apprend, comme si l'on pouvait enseigner à coup sûr ce qui relève du sentiment et de l'imagination, ce qui fait le goût, ce qui est le génie; en second lieu, que *tous* peuvent apprendre, comme s'il n'y avait pas chez les uns des résistances qui ne peuvent céder, de même qu'il est, chez les autres, nées avec eux, des docilités, des aptitudes à recevoir, à acquérir les biens de l'intelligence.

Oui, à l'origine de ces dons inestimables, à l'éveil (si rare!) de ces incompréhensibles facultés qu'on peut appeler le sens religieux, le sentiment de la nature, le sens poétique, le sens littéraire, le sens musical, comme à ce fait ordinaire et qui passe inaperçu, la naissance d'un être humain, il y a un secret qui reste antérieur et supérieur à toute volonté humaine. De mener à la messe, de faire voir les plus magnifiques paysages et entendre les sons les plus ravissants, de laisser le temps de rêver, de donner celui de lire, rien n'y fait, rien ne sert si le germe n'y est.

Doudan (on le sait par une de ses lettres) avait

connu quelqu'un qui prenait le mot consacré de Voltaire : Écrasez....., et en changeait la direction pour le faire porter de tout son poids sur la science. Pour adopter cette façon de parler en pleine maturité du présent siècle, avant sa fin telle que nous la voyons, il fallait que ce quelqu'un eût la vue longue, et prît l'avance sur le temps.

Après la Nature, après la Raison (prises pour ce qu'elles ne sont pas) voici la Science, à son tour (prise pour ce qu'elle ne sera jamais) érigée en idole ; et voici les sacrifices d'ordre matériel et d'ordre moral qui lui sont offerts avec une prodigalité croissante : quelques vies humaines, et des vies animales sans nombre; le sentiment religieux, l'imagination, les prémices des Arts et des Lettres, c'est-à-dire ce qui, ôté aux Arts et aux Lettres, les laisse déflorés, flétris.

« J'ai reçu un enfant, » dit-on communément en Allemagne; « J'ai fait un enfant », dit-on vulgairement en France. Comparez ces deux manières de s'exprimer et tirez-en la conclusion que l'Allemand reste, au fond, un être religieux; que

le Français est dorénavant un être scientifique. (Ses ennemis diraient un animal savant.)

Vaterland (la Terre de nos pères) c'est, en allemand, la Patrie qu'on aime pour son passé et pour son présent qui prépare l'avenir. Ni le même son, ni le même sens ne sont rendus par le mot français correspondant. La prononciation morale du mot ne donne à entendre que la haine et le mépris de l'étranger, avec l'attente de la victoire future.

L'idéalisme d'un Berkeley, qui traite le monde extérieur à l'homme comme s'il n'était pas, n'a rien de fort dangereux; pour y croire et pour le suivre il faut préalablement consentir à se boucher les yeux. Mais quel avenir, quels succès attendent les doctrines *positivistes*, à les prendre en elles-mêmes, et sans tenir compte dès facilités particulières qu'elles trouvent dans les tendances d'une époque déterminée, voilà qui doit faire peur; car pour perdre de vue ces vérités morales, conquête légitime de la pensée réfléchie, plus aisément sacrifiée au dédain qu'abandonnée à la violence, pour oublier qu'elles sont, après avoir supposé, hypothétiquement, qu'elles ne sont pas, il suffit, en quelque sorte, de laisser ses yeux ouverts et ses regards dirigés au dehors. Il n'en faut

pas plus pour que l'homme se comporte comme si rien ne le touchait moins et n'était moins à considérer que ce qu'est l'homme lui-même. Quel étrange étourdissement d'esprit pourtant, chez ceux qui les prônent, et quelle étourderie chez ceux qui les acceptent, ces doctrines entêtées de démonstrations qui, avec leur rage de n'affirmer qu'à bon escient, laissent derrière elles, au nombre des choses impropres à toute étude et à toute recherche, le fait même de la vie, de toute vie, qui est une vérité et qui est un mystère, comme si ces deux termes, loin de s'exclure et de se contredire, ne s'expliquaient pas réciproquement dans l'esprit de quiconque a pu connaître l'intelligence de l'homme, sa grandeur et ses limites, et ne veut pas usurper le nom de philosophe ! Quel coup frappé par des mains qui souvent n'en mesurent pas la portée, à la racine non seulement de toute poésie, de toute vraie littérature, superflu dont on plaindrait assez peu l'absence, mais aussi de tout art véritable, luxe et parure dont notre civilisation aurait apparemment plus de peine à se passer !

Quand vous vous serez laissé dire qu'aux éléments terrestres et solides qui entretiennent

l'économie du corps, on peut se dispenser de joindre les autres éléments subtils et aériens qui sont empruntés à l'atmosphère ; et qu'il est expédient de songer à cette simplification ; quand vous pencherez à croire celui qui voudrait vous persuader de gouverner vos regards, ces regards étendus sur tout ce qui vous entoure, de manière à les arrêter constamment et tout juste au point où se ferment les horizons terrestres successivement saisissables, et où se déploie l'horizon illimité des cieux, il sera temps d'écouter le *positiviste;* lorsque des hautes idées morales qui, dominant à toujours l'humanité, apparaissent naturellement dans l'intelligence de chaque homme, il vous dira que n'ayant ni droit à votre attention, ni trait à vos usages, le mieux est de les éconduire doucement et dédaigneusement pour cause de suppression d'emploi. Occupent-elles donc maintenant si peu de place et ne touchent-elles plus que le bord extrême de l'esprit, pour qu'au lieu de les combattre et de se mesurer avec elles, on les traite comme ces choses qui ne tiennent à rien, se prennent dans le creux de la main, qu'on peut faire paraître, disparaître, et finalement cacher, pour l'amusement des yeux ? Singulier escamotage pratiqué devant une foule insouciante, sans étonnement, sans indignation, par gens nullement jaloux de leur beau secret et répétant

à tout venant qu'il est facile et qu'il doit être profitable d'apprendre à en faire autant !

Quand il est question de constructions matérielles, trouverez-vous beaucoup d'architectes imbus de ce principe qu'on doit ne faire entrer dans le plan et dans l'exécution d'un édifice que du plein et du solide, compter comme perte toute espèce de jour et d'ouverture, comme profit tout espace de plus à remplir, comme un triomphe de l'art l'exclusion de l'air qui fait vivre, de la lumière qui fait voir ? Dans le domaine moral, voici que nombre d'architectes de cette sorte se présentent pour asseoir et consolider les fondements de l'intelligence, en mesurer l'élévation, étendre et dresser, suivant leur méthode, l'édifice des connaissances humaines ; ils se sont érigés en corporation, en une corporation ardente à l'embauchage, qui déploie sa bannière et y écrit son nom : *positivisme*. Et pourquoi ne s'appelleraient-ils pas légion ? Ils sont si pleinement engagés dans le courant qui entraîne notre époque et notre pays ; ils ont de quoi tenter si naturellement l'une et l'autre par leurs passions d'activité et par leurs instincts d'indifférence ; ils se conforment tellement à leur génie, et les prennent si

bien par leur faible, en réduisant tout l'esprit humain à la mise en valeur de facultés faites pour s'emparer de résultats rapidement acquis, sinon instantanément atteints, qui ne savent pas faire crédit et veulent être payées comptant de leurs efforts ! Et la correspondance est si heureuse entre le progrès qu'ils se vantent d'introduire dans l'ordre des opérations et des produits de l'intelligence, par le retranchement de tout ce qui n'est pas à la mesure, à l'épreuve d'une constatation certaine et immédiate, et les autres progrès réalisés dans l'ordre de la production industrielle par la préférence donnée sur le libre jeu des organes humains à l'emploi de puissances mécaniques, invariablement sûres de leur effet, exemptes de toute déviation, de toute distraction qui les ferait porter à vide ou à faux !

La chimère que cache le positivisme n'a pas d'ailes, et n'est point en l'air. Tête basse, solidement appuyée contre terre, on la pousse par les sentiers battus, par les routes les plus fréquentées ; elle se laisse non seulement voir, mais approcher et manier à volonté. Pour convertir les gens, ou, ce qui est plus commode encore, pour les enhardir et les autoriser à se découvrir ce qu'ils sont, au fond le plus souvent, positivistes au delà de ce qu'ils en savent et en disent eux-mêmes, les nouveaux maîtres de la science uni-

verselle ont des avantages merveilleux et que l'on croirait à peine conciliables. Quant aux idées morales dont ils voudraient dissiper la vision décevante, ils ont deux moyens de discrédit dont il est difficile de réchapper, lorsque prédominent l'amour du nouveau et la poursuite des profits matériellement appréciables : c'est de les traiter de vieilles et d'inutiles ; quant à ceux qui osent encore tenir pour ces idées, ils ont le pouvoir, sans mot dire, de jeter sur eux, comme se jettent les sorts, le vernis de ridicule et le semblant de duperie, accompagnement obligé de toute union, de toute affectation de jeunesse intempestive. Et n'est-ce pas, en effet (qu'on la prenne comme on voudra), la vraie jeunesse sans fin de l'humanité qui éclate dans le renouveau perpétuel des doctrines morales auxquelles on impute à faiblesse de ne point varier assez, dans cette immortelle recherche, qui, sûre de son objet, consent aisément à n'en pas avoir la possession et à se tenir pour satisfaite à moindre prix, dans la venue et le retour de ces beaux moments de la vie de l'esprit, où il va sans savoir parfaitement où, mais sachant bien qu'il avance, se sent en pleine lumière, et fait passer avant le souci d'arriver la jouissance des aspects délicieux qui l'entourent ? Et ce qu'on veut mettre à la place, c'est bien une sorte de virilité sèche, active, calculatrice, exempte d'in-

certitudes et de faiblesses, attentive au gain et empressée à s'assurer contre toute perte, pour qui l'intelligence est proprement un capital qu'il faut faire rapporter et dont nulle part ne doit circuler sans profit, ou se reposer dans l'attente d'un placement futur et d'un bénéfice éloigné.

Au fond, ce qu'il y a de dogmatique dans la foi religieuse doit moins effaroucher, moins révolter le positiviste que ne l'incommode ce qui est vague et indémontré dans le spiritualisme. Faisant son métier de poursuivre, dans l'espérance de les maîtriser, les éléments de la pensée réfractaires à la précision qui est la loi, il doit consentir à ce qu'ils se rangent sous la discipline d'une croyance absolue, plus volontiers qu'il ne les verrait demeurer libres. C'est là comme le cantonnement d'un domaine, qu'il considère comme vain et vague, et perpétuellement en friche. C'est la part faite à un *incontesté* de convention, qui permet de se livrer plus sûrement à la conquête de l'incontesté réel, de l'incontesté scientifique; c'est un sacrifice du même genre que celui que certains intérêts imposent à certaines convictions, en les résignant à constituer un pouvoir fort qui donne la sécurité et fasse la police. L'idée arrêtée que sur certains points, sur les mêmes points, la

recherche est vaine ou superflue, voilà qui est commun au positiviste et à celui qui ne marchande pas une foi sans efforts et sans préparation, et trouve la tranquillité dans un culte « si bien consolidé, suivant les expressions de Mme de Staël, et où l'autre vie elle-même devient une vérité positive sur laquelle on n'exerce plus la pensée ». Assurance voulue ou détachement volontaire à l'égard des choses d'en haut donnent une égale garantie et laissent une même liberté pour regarder et trouver exclusivement, autour et au-dessous de soi. Entre les deux, on conçoit donc des intelligences, des compromis, des alliances ou des coalitions. Que dis-je? On peut supposer que les deux hommes sont réunis en un seul; et cet homme, le type qu'il représente, on le trouvera aussi vulgairement répandu que peut l'être son équivalent dans l'ordre politique, celui que la langue moderne appelle *le démocrate autoritaire.*

Entre les dogmes qui sont l'objet propre de la foi religieuse, et les propositions exactes, certaines, auxquelles s'attache la science, il y a cette différence que les uns ne sont pas susceptibles de démonstration, et que les autres relèvent de la raison démonstrative. Il y a cela de commun,

que les uns comme les autres s'imposent à l'esprit et ne le laissent pas maître de les discuter. Pour tenir à la fois aux uns et aux autres, il faut une sorte d'enjambée dont se trouvent capables pas mal d'esprits, tous ceux qui trouvent si commode l'asservissement, avec preuves ou sans preuves, qu'ils s'y portent de deux côtés à la fois et y tiennent par les deux bouts. Il est vrai que cette enjambée est fort large, puisqu'elle laisse en dehors de ses prises opposées et de ses deux points d'appui, la vaste, pour ne pas dire l'immense région de liberté intellectuelle qui, partagée entre les Lettres et les Arts, offre incessamment au génie des conquêtes et au goût des jouissances où la foi aveugle n'a rien à voir, et la clarté froide de la raison démonstrative rien à faire voir.

Si donc tant de défenseurs attitrés d'une foi religieuse positive, soit qu'ils veuillent désigner les maladies principales dont l'intelligence humaine est affectée aujourd'hui, soit qu'ils cherchent tout simplement les expressions les plus fortes, sinon les plus significatives, à jeter à la face de qui leur déplaît, trouvent si naturellement sur leurs lèvres et sous leur plume les mots de *panthéisme* et de *rationalisme,* tandis que celui

de *positivisme* leur échappe moins souvent, est-ce instinct, est-ce calcul? Ou bien le bénéfice d'un tel oubli relatif attribué, après tant d'autres avantages, aux modernes contempteurs de tout ce qui n'entre ni dans le fait ni dans le chiffre, ne vient-il que d'une certaine difficulté à suivre l'ordre changeant des temps, les nouveaux courants où flottent les esprits, d'une sorte de répugnance machinale à varier par l'emploi de termes de rechange, des formes de langage et de polémique qui sont devenues de style? On serait porté à y voir un effet de l'habitude contractée sous un régime social qui a cessé d'exister, de s'adresser exclusivement, en matière de religion, aux grands et au peuple. Le panthéisme, en effet, quoique capable de se dégrader, n'est-il pas avant tout, au sens intellectuel, une doctrine de grand seigneur, ayant ses rêves, sa poésie, son ivresse supérieure et ses dangereux vertiges, tandis que le sensualisme grossier se rend trop aisément le maître obéi des basses intelligences, de celles qui se vouent à la paresse ou restent condamnées à des travaux mécaniques? Le positivisme, lui, est, à bien des égards, un produit des temps nouveaux, né en pleine prose, et grandissant avec un parfait sang-froid dans le milieu d'activité volontaire et profitable de recherches et d'applications scientifiques qui lui convient surtout.

Quoi qu'il en soit, affronter et poursuivre ceux que, dans l'ordre moral, on veut convaincre du crime d'avoir divisé, usurpé, transféré illicitement l'autorité légitime, en perdant de vue ou bien en ne considérant que d'un regard oblique et indirect ceux qui se font fort de n'admettre nulle autorité, hors de ce qui est visible, solide, démonstratif, de ce qui résiste au toucher ou cède au raisonnement, cela risquerait de ressembler à une de ces attaques plus ou moins détournées et dévoyées qui se méprennent sur l'endroit où se massent les gros bataillons et où s'engage le fort de la mêlée.

On a remarqué avec raison qu'en tout, c'est l'office du génie français et de l'esprit italien de résumer, de tirer au clair ce que les idées et les doctrines germaniques présentent d'encombrant et d'obscur. Prenez les systèmes philosophiques d'un Schopenhauer, d'un Hartmann; un flot d'amère pitié, de sombre pessimisme, exempt de misanthropie, y circule, y déborde. Dans telle pensée ou tel court dialogue de Leopardi, l'essence du système tenait déjà tout entière, coagulée, condensée, comme en un fragment régulier de cristal transparent, quoique enfumé. Les formules de l'Hégélianisme sur la thèse, l'antithèse

et la synthèse, ne sont-elles pas comme résumées en style lapidaire dans le hardi sarcasme intellectuel lancé par le plus raffiné des sceptiques qui s'amusèrent jamais à étudier les religions et à faire de la politique : « Nulle vérité n'est com-« plète que si on y fait entrer son contraire... ? » Étrange axiome, et bien opposé au majestueux principe de contradiction dont relève toute saine philosophie, mais ayant en revanche, qui s'en douterait de prime abord? une portée toute pratique et se trouvant de mise dans les plus grandes affaires humaines. Cette formule ne contient-elle pas le secret de ces dominateurs des âmes et des consciences qui ont su faire entrer, par un équilibre sagement calculé, dans les fondements de l'autorité exercée par de puissantes Églises chrétiennes, juste ce qu'il fallait de conforme à l'esprit vrai du christianisme et ce qu'il y a de plus éloigné du même esprit? Voyez ce qu'il convient d'employer de force pour maintenir la vraie liberté, et laisser de liberté pour tempérer la force pure, et ce qu'il en serait de l'une réduite à elle seule et séparée de l'autre. Voyez, en certains moments, les plus fins et les plus pieux *doctrinaires* donner pour principale mission au chef d'un gouvernement revêtu d'un nom convenu entre eux, par eux, de prévenir à tout prix l'établissement des institutions que ce nom suppose, et, après cela,

soyez choqué, si vous le pouvez, de la méthode de chimie intellectuelle, du procédé d'*amalgamation* que recommande Benjamin Constant et que pratiquent avec tant de succès les directeurs des esprits et les arbitres de la destinée des peuples.

Que le plaisir et l'intérêt, ces deux mobiles puissants, irrésistibles, forment de la frivolité et du calcul, la trame et la chaîne de l'étoffe qui est notre vie, que, suivant les tendances et les époques, ces deux collaborateurs échangent d'autant plus volontiers leurs couleurs qu'ils se communiquent de plus près ; qu'ainsi l'intérêt puisse perdre quelque chose de son âpreté native, de sa sèche tristesse, de ses ardeurs solitaires, et que le plaisir admette tout à la fois moins de laisser aller, plus de préméditation soucieuse et un certain mélange d'inconstance et d'aridité qui le dispose à ne rien retenir de ce qui le traverse, à ne rien fixer de ce qui l'attire. C'est là, malheureusement, une sorte de loi consacrée par l'usage, bien qu'elle implique la plus commune des méprises sur les vraies et légitimes *causes finales* de nos facultés actives. Mais quand on voit le jeu et le pari, et toutes les combinaisons qui relèvent de l'un et de l'autre, accorder le plaisir et l'intérêt

par des attaches sans nombre, on croit avoir sous les yeux une sorte de perversion spéciale de ces mêmes facultés. Substitué aux initiatives volontaires et personnelles, l'ascendant aveugle de la chance domine le petit monde où elles s'exercent, agite le tourbillon dont chacun de nous est le centre. C'est comme une image et une application réduite de cette dépravation d'esprit qui, pour le gouvernement de l'univers, détrône la puissance divine pour que le hasard usurpe sa place.

Il serait triste de se persuader que désormais les grandes prospérités matérielles, la science administrative, la supériorité militaire et industrielle, vaudront seules pour consacrer le nom et ennoblir le souvenir des nations et des sociétés. Aimons à croire que si le principe moral qui les anime ne compte pas beaucoup pour le présent, la force et la faiblesse de ce principe sera la mesure des appréciations que feront prévaloir les jugements recueillis de l'avenir. Avez-vous vu ces effigies superbes de quelque maître du monde, si sûrement destinées dans la pensée de l'artiste à faire éclater leur image aux yeux de tous, et à perpétuer leur mémoire, qu'il négligea d'y inscrire un nom? Les siècles ont passé !

La statue, retrouvée, s'est dressée de nouveau devant les regards des hommes. Mais ni la richesse de la matière, ni les efforts de l'art pour ajouter à son prix, ni l'attitude ingénieuse où respire encore le double génie de Rome, celui de la Parole et celui du Pouvoir, puisqu'on y peut voir à volonté l'orateur qui sollicite l'attention, ou le maître qui commande l'obéissance, rien de tout cela n'obtenait plus pour cette ressemblance personnelle qui eut jadis le don de provoquer les acclamations, la mince faveur de faire murmurer un nom par celui qui, d'un regard obstiné, l'interrogeait. Mais voilà qu'une monnaie de peu de prix, faite du métal le plus humble, pour des usages familiers, est sortie au hasard de la terre qui la cachait. A côté d'une figure, celle-là portait un nom, et désormais ce nom s'applique sans incertitude aux images restées anonymes en dépit de toute leur splendeur. L'obscure médaille se trouve être d'un plus grand secours que toutes ces représentations fastueuses, pour la mémoire qu'elles devaient consacrer. Des guerres heureuses, des lois sages, des édifices élevés avec une rapidité inouïe, tout cela est fort beau ; mais combien en firent autant et avec combien d'autres, une fois disparus, risqueraient d'être confondus ceux qui ne firent rien de plus, si pour désigner à la postérité les plus dignes de

vivre, quelque signe de reconnaissance irrécusable, un cri du cœur, un trait de clémence ou de grandeur morale, une simple et humaine coutume, le *Diem Perdidi* de Titus, la *Justice* de Trajan, le *Chêne* de Saint-Louis, la *Poule au pot* de Henri IV, ne s'inscrivait dans les mémoires comme une légende significative qui s'applique à tout le reste pour en donner la clef et le mettre en relief.

A mesure que le fardeau de la vie affairée devient plus lourd à porter, les esprits et les imaginations qui veulent le soulever un instant, cherchent leur point d'appui au plus bas. Ils se courbent vers la poussière, vers la boue, au lieu d'alléger ce qui leur pèse par une réaction supérieure qui porterait en haut l'effort et enlèverait la résistance.

D'impardonnables indulgences, qui à force d'excuser tout, s'accusent elles-mêmes, et auxquelles il ne manque, pour tout perdre, que d'être conséquentes avec elles-mêmes, d'insupportables intolérances qui ne rachètent rien, et, entre les deux, des indifférences qui sauvent l'incompatibilité des unes et des autres, voilà, au vrai, de quel amalgame se compose l'esprit du monde, et par où le monde se maintient en équilibre.

JOCASTE.

... Perdre sa patrie, est-ce un grand mal ?

POLYNICE.

Très grand, et plus grand à l'épreuve qu'on ne peut l'exprimer...

JOCASTE.

En quoi consiste-t-il ? et que souffrent les exilés ?

POLYNICE.

Une souffrance horrible ; ils n'ont plus la liberté de parler.

JOCASTE.

Ne pouvoir dire ce qu'on pense ! C'est la condition d'un esclave.

(EURIPIDE. — *Phéniciennes.*)

Aussi clairement qu'une ligne interrompue de colonnes brisées, un fronton à moitié détruit, le torse d'une statue, peuvent révéler tout l'ordre et toute l'harmonie d'un art évanoui, ce fragment poétique découvre soudain à la vue de notre esprit tout ce que put enfermer, pour les anciens, l'idée de patrie. La parole, le libre échange de la pensée, voilà ce qui la résumait, ce qui en faisait le prix, ce qui comprenait à la fois ces deux grands biens de l'homme mis en relation avec des hommes, l'indépendance et la sympathie. Perspective profonde ! Retour inévitable sur nous-

mêmes, sur ce qu'est devenue la vie publique, la vie privée ! Pour nous autres, que tant de causes, tant de controverses, de dissidences, de malentendus, ont rendus incompatibles et incommunicables, l'accord est rompu à jamais entre ces deux patries, alors indivisibles, la patrie matérielle et la patrie morale. Au lieu de cette harmonie sociale, que de dissonances ! Au lieu de ce libre repos du dehors, assuré aux esprits, que d'intimes contraintes ! Quelle différence entre ces liens heureux de la vie publique qui faisaient l'union et la concorde intellectuelle des membres d'une même cité, et les chaînes portées jusque dans la vie privée, qui séparent, en les enveloppant, même les membres d'une même famille ! Nous avons entrevu l'Acropole et sa beauté sereine, nous assistons à la formation tumultueuse de Babels perpétuellement inachevées. O siècle positiviste ! O France obstinément autoritaire ! c'est-à-dire vouée par elle-même à la servitude ! O province à jamais absurde et insipide ! Triple et fatale enceinte ! Cercles concentriques d'une sorte d'enfer terrestre !

Lorsque, par la bassesse des mœurs, la frivolité d'habitudes, la fausseté des opinions régnantes, un pays devient de plus en plus méprisable

et haïssable, vouloir que vous lui restiez fidèle en pensée, en paroles et en actions, vous que le hahasard y fit naître, sous peine d'être considéré comme un déserteur à l'ennemi, c'est vouloir que la raison cède à l'instinct aveugle, la liberté du jugement au préjugé, le droit de réfléchir au cas fortuit; c'est vouloir qu'un exil volontaire ou forcé vous éloigne de cette vraie, de cette commune patrie des intelligences, qui est la vérité. Trouver détestable la cause soutenue par la patrie, ou le genre de civilisation qu'elle représente, ce n'est pas trahir la patrie, c'est la juger. Ce n'est pas félonie, c'est un droit, et fort souvent, un devoir.

Quand il arrive au patriotisme de n'être plus que le mot d'ordre, le vocable de haines qui mettent leurs vœux en commun, réfugiez-vous non dans l'amour de l'Humanité, si peu amie de la Vérité, mais dans le culte de la Vérité — si déplaisante aux humains.

Avec cette civilisation uniforme à tant d'égards, qui étend toujours davantage sa circonférence, l'exil matériel, l'exil *classique*, à vrai dire, ne compte plus ou presque plus. Par contre, les causes d'exil moral tiennent bon; mieux que cela,

elles vont s'aggravant et se multipliant. Quelle condamnation à l'internement politique vaut celle qui frappe l'homme d'intelligence ouverte vivant dans un cercle d'esprits fermés, (autant dire enterré vif), le Français distingué mis sous le joug des habitudes démocratiques, le volontaire chrétien incorporé dans l'armée néo-catholique !

Dans cette ère nouvelle de la démocratie française, où rien n'est admis que ce qui peut être prouvé, où rien n'est recherché que ce qui *rapporte,* quoi de mieux prouvé que ceci : Penser et sentir, ne rapportant rien, ne comptent plus et représentent, désormais, au point de vue social, de pures non-valeurs. Comment oser, sans insolence, en offrir le partage à qui que ce soit. Au point de vue individuel, le bonheur ou le malheur d'un infiniment petit nombre d'élus ou de martyrs, leur laisse ou leur impose encore l'emploi de ces fonctions anormales, surérogatoires, qu'il leur faut exercer en eux-mêmes et pour eux seuls, tout comme ces autres fonctions matérielles et nécessaires, qui s'appellent respirer et digérer ?

En Allemagne, un respect presque candide de

tout ce qui, dans cette vie, dans ce monde, est digne de respect. En France, une profanation ou une moquerie perpétuelle, inépuisable, de tout ce qui est sacré, à n'importe quel titre, dans n'importe quelle mesure. Lequel est le plus à plaindre de celui qui n'entend rien au *Sursùm Corda* qui s'élève de toutes les habitudes privées et sociales de là-bas, où de celui qui, en présence des menteuses et prétentieuses ignominies de chez nous, ne sent pas un haut-le-cœur incoercible ?

La Presse, occupée à blesser et visant à tuer tant de vérités au profit de tant de mensonges, la Guerre, dont la préparation seule met à mal les finances d'une nation en attendant qu'elle-même livre à la mort des populations entières, le Néo-catholicisme si expert à étouffer toute généreuse passion par où l'âme se sente vivre, à éteindre toute belle curiosité qui vaille que l'esprit s'ouvre : ne serait-ce pas assez de l'un de ces trois fléaux, de l'une de ces trois causes incessantes de destruction, pour que notre civilisation européenne parût tenir des barbaries passées et contenir la barbarie future !

Fausse gravité et risées mal placées; nous ne sortirons jamais de là, nous autres Français. Quoi de plus niais que ce que nous prenons au sérieux? Quoi de plus grave, de plus triste, et souvent, hélas! quoi de plus sacré que ce qui nous fait rire tout haut ou tout bas!

Nul ne songe moins à ridiculiser que celui qui sait bonnement et franchement rire.

De la manie loquace de ridiculiser qui est devenue le tic absolument incurable de l'esprit français, appelons-en intérieurement à très haut, très impuissant et très muet seigneur le Mépris.

Rien ne convient moins au Français moderne que la pensée et les jeux suprêmes de la pensée. Voilà pourquoi cet amoureux des fortes et consolantes doctrines boudhique, stoïcienne, chrétienne, courtisant tour à tour, l'une et l'autre, avec la même conviction, la même sincérité, dans l'incomparable harem formé à l'usage de son intelligence, si aéré, si largement ouvert, donnant de toutes parts sur la douce et belle Nature, voilà pourquoi Amiel n'excite jamais chez

nous la moindre sympathie, et c'est ce qu'un critique autorisé comme M. Ferd. Brunetière, n'a que trop bien senti et fait sentir. A ce même Français rien ne va comme la sensation et les caprices variés de la sensation. Voilà pourquoi l'auteur de *Mon frère Yves* et de *Pêcheur d'Islande* a réussi avant tout comme un Joconde d'espèce rare, un Joconde tout à fait hors ligne, ayant d'un bout à l'autre bout du monde, pratiqué et comparé la brune et la blonde, mieux que cela, la blanche, la jaune, la rouge et la noire. C'est ce qu'un critique aussi perspicace que M. Jules Lemaître a sans doute reconnu, mais ne pouvait dire sans les réticences où excelle cet esprit si fin qui est en même temps le plus adroit des finauds.

Avancé : terme pris en bonne ou en mauvaise part, suivant qu'il implique un progrès quelconque, un mouvement en avant, ou qu'il s'applique au gibier qui n'est plus mangeable, ou à une civilisation devenue insupportable.

Suivant les temps, les usages, les préjugés, on a pu voir les destinataires auxquels s'adressent les correspondances privées, tantôt portés à s'éton-

ner, sinon à se formaliser comme d'une prévenance déplacée et presque désobligeante, de la précaution prise pour qu'elles vinssent en leurs mains sans nul frais à payer ; tantôt, au contraire, disposés à trouver tout simple et fort commode que ce soin leur fût épargné. Dans les relations établies entre ceux qui écrivent et le correspondant anonyme qui est le public, il se passe quelque chose de semblable. Tel public peut être généreux et délicat au point de trouver peu respectueux et presque humiliant pour le lecteur le procédé de l'auteur qui s'arrange de manière à l'affranchir de toute dépense d'attention, de discernement, de réflexion, pour pénétrer ce qu'on lui adresse et s'en rendre maître. Tel autre, et de beaucoup le plus nombreux, trouve très bon qu'on le tienne quitte de tout, sauf la peine de prendre, d'ouvrir et de lire. Rien n'a contribué à grossir le public dépourvu de toute susceptibilité autant que la presse quotidienne d'ordre inférieur, qui prouve que pour être lu de tout le monde, le vrai secret comme le procédé le plus fructueux, est d'écrire justement comme presque tout le monde parle.

On va se récriant sur la cherté croissante de la vie matérielle ; mais aussi, pour ce qui est de la vie intellectuelle, quelle précieuse compensation !

Quelle application imprévue de la parole du poète : *Vivitur parvo bene.* Voyez plutôt, grâce à la facilité et à l'abondance de la production, que d'appétits reçoivent leur pleine satisfaction quotidienne, au prix de la plus faible aumône qu'on puisse tendre à un mendiant pour l'empêcher de mourir de faim.

Les plus sévères critiques, comme les moins regardants des lecteurs, s'accordent pour exiger, par dessus tout, de celui qui écrit, la clarté de la pensée et la légèreté du style. Mais cet accord apparent ne va pas au delà des mots. Ce que les uns ont raison d'estimer hautement, c'est une marque de perfection suprême qui est en même temps une garantie contre toute obscurité creuse. Ce qui accommode les autres, c'est tout simplement une assurance contre toute profondeur solide, une prime d'encouragement pour l'inattention incessamment fuyante qui trouve fastidieux tout ce qui l'arrête, déclare impénétrable tout ce qui n'est pas vide, et oublie que rien de ce qui est plein et consistant ne manque de résister, ne fût-ce que faiblement.

Ratures, inflexibles, indispensables ratures !

Comment la pensée, enfermée pour construire lentement, ne s'en prendrait-elle pas à ces sombres barreaux qui empêchent son essor ! Mais comment ne s'attacherait-elle pas à ces solides appuis, superposés le long d'un édifice inachevé, quand elle se laisse aller à espérer qu'un jour, le jour où ils cesseront de couvrir l'œuvre, et de soutenir l'ouvrier encore suspendu entre la crainte d'une chute et le témoignage des longs efforts, garantie si incomplète contre l'indifférence, quelque monument durable, enfin démasqué, apparaîtra !

Ce n'est pas seulement dans l'ordre des biens de fortune qu'il se rencontre plus d'un pauvre effronté, aisément transformé en heureux du jour, plus d'un riche nécessiteux réduit au plus triste labeur. Le talent d'écrire, avec son inégale répartition, la variété de ses fortunes, fournit matière à plus d'un contraste analogue, et légitime l'emploi des mêmes termes pour faire reconnaître ses victimes et ses favoris. De quels noms plus justes se servir, en effet, si l'on veut désigner tels qui ordonnent à leur esprit de produire, à leur imagination d'entrer en campagne, à leur main de prendre la plume, et de la faire courir, aussi certains d'être obéis que s'ils commandaient à

leurs bras de se lever, à leurs pieds de marcher, tels autres qui subissent la besogne littéraire, la plus ingrate des besognes, comme un tourment volontaire et une sorte d'effort contre nature, parce que, se sentant en possession de biens intellectuels qu'ils sont dans l'impuissance de communiquer entre présents, entre vifs, ils se résignent, ou plutôt se condamnent à offrir une part de ces biens à des absents, à des personnes incertaines.

Pour quiconque est avare d'attention, tout lieu commun est un don gratuit, toute pensée rare semble onéreuse. C'est pour cela que le Français, en général, fait si grand cas de la clarté en fait d'écrits, de la mélodie en fait de musique. Son admiration, si admiration il y a, n'est qu'une manière de témoigner de la reconnaissance à qui lui épargne, en fait d'idées, toute recherche et le plus léger effort. Moins il aime à réfléchir, plus il exige qu'on ne le fasse pas attendre et qu'on le dispense d'approfondir. Aussi, dans la bouche d'un Français, l'exhortation à la clarté est le plus justement suspect, parce qu'il est le moins désintéressé des conseils.

La simplicité avant tout, maxime commode,

avantageuse pour quiconque sous-entend par là le mérite d'écrire tout uniment comme l'on parle, et de se faire un style coloré avec les reflets fixés de la conversation courante. C'est le moyen de donner le change sur le peu que vaut une facilité si commune, et le moyen est bon ; c'est comme un voile respectable mis sur les conditions et les succès, les charges et les bénéfices du contrat tacite par où s'accordent un auteur sans distinction et un lecteur incapable d'attention. Mais lorsqu'on sait le prix de la qualité, si haute et presque hors d'atteinte, à laquelle revient légitimement ce nom, de cette clarté pure, de cette transparence parfaite qui contient et absorbe tous les rayons dispersés ailleurs, sans en exclure, mais sans en laisser prédominer un seul, on dit moins haut, mais sans nulle équivoque : *La simplicité, s'il se peut, après tout le reste.*

Bienfaiteur, mettez en tête de vos bonnes actions ce mot, cet *envoi : Multis.* Auteur, donnez cette dédicace aux œuvres qui vont chercher des lecteurs inconnus : *Paucis.* Orateur, seul en face de ce public présent, pressant, qu'il faut braver, que vous voulez séduire, gravez dans votre esprit cette devise, répétez intérieurement ce mot d'ordre : *Non pluribus impar.*

Ce serait peu que cette distribution impartiale des rangs, qui est une des douceurs du premier enseignement reçu en commun, fût un démenti donné d'avance aux futures iniquités intellectuelles de la vie; ce qui est autrement triste et amer, c'est de penser que le simple *lege, quæso,* adressé en faveur du travail d'une heure par le plus modeste élève au professeur qui se fait tout à tous, restera si souvent (presque toujours) sans réponse, lorsque, plus tard, il deviendra une invocation à un seul lecteur équitable, en faveur d'œuvres méritoires.

Par l'esprit, par la méthode, sinon par les résultats, les conceptions des philosophes allemands, tels que Hegel, sont tout à la fois dogmatiques bien plutôt que rationnelles. Il y a en elles comme une traduction en langue sacrée et interdite aux profanes de ce qui est la trame flottante de la vie, et comme un débordement de théologie extravasée. Ainsi que les grands édifices religieux sont construits de manière à présenter, à leur entrée, un emblème du dogme de la Trinité, et, dans leur structure et leurs profondeurs, une image du mystère de la croix, ces imposants échafaudages philosophiques font voir, derrière des apparences de triomphe, avec une attitude

de sacrifice et d'immolation, la Raison, cette fille du Ciel descendue chez l'homme pour être victime de ce qui lui est inférieur, dominée et absorbée par ce qui la dépasse.

Interroger et juger les grands acteurs qui ont paru sur la scène du monde, c'est le droit et le devoir de l'historien ; mais, parmi tant de raisons qui doivent l'engager à user de réserve et de prudence lorsqu'il prononce ses arrêts, il en est une qu'il ne devrait jamais oublier, et qu'il ne lui est que trop facile de perdre de vue; elle vient de ce que les événements ne sont pas pour lui au même temps, si on peut le dire, que pour les personnages qui s'y trouvèrent mêlés. Ce qui s'est déroulé lentement, successivement, dans leur destinée, est rassemblé par le souvenir et ne se laisse pas aisément démêler et étaler; ce qui, pour eux, était inconnu encore et couvert des ombres de l'avenir, est devenu présent aux yeux de l'historien, et il lui faut souvent un certain effort pour mettre, par l'imagination, ce doute et cette ignorance à la place de la claire connaissance que lui-même possède. Si les faits généraux de l'histoire, pour être sainement compris, ne doivent pas être séparés de l'époque où ils se produisirent, combien d'actes particuliers, de

résolutions individuelles demandent à conserver une date plus précise encore, qui en détermine le jour, qui en marque l'heure, s'il le faut, alors surtout qu'il s'agit d'une de ces périodes troublées dans le cours desquelles le temps multiplie les vicissitudes et précipite les mouvements.

POÉSIES DIVERSES

ÉPITRE A M. ***

Ami, depuis longtemps Horace, en fort beaux vers,
De l'homme nous peignant un funeste travers,
A dit que de son sort chacun aime à médire,
Et qu'à nos vœux changeants rien ne saurait suffire.
Nous a-t-il corrigés ? Avons-nous d'autres yeux ?
Sommes-nous plus contents, ou bien moins envieux ?
Je n'en crois rien : en vain le précepte du sage
Par vingt siècles bientôt adressé d'âge en âge,
Et par nos devanciers sans cesse répété,
Arriva jusqu'à nous, jeune de vérité ;
On reçut la leçon, on la trouva fort bonne ;
Mais la bonne leçon ne corrigea personne.

Oublieux du passé, peu touché du présent,
L'homme dans l'avenir toujours se complaisant,
Errant de vœux en vœux, de système en système,
Sur ses propres désirs en guerre avec soi-même,
De tous les biens qu'il a ne sait faire aucun cas,
Et n'a d'attachement que pour ceux qu'il n'a pas.

Ne pourra-t-il jamais, plus sage et moins crédule,
De tous ces vains désirs peser le ridicule?
Ainsi du célibat plaignant l'isolement,
Celui-ci des maris vante le sort charmant :
« O jours de liberté, lassé du mariage,
S'écriera-t-il bientôt, du sein de son ménage,
« Ah ! qu'un homme bien peu connaît ses intérêts,
« Et qu'à son avenir il promet de regrets
« Alors qu'il vous préfère, âme tendre ou vénale,
« Les jours que vient serrer cette chaîne fatale ! »

Au milieu des trésors qu'il eut soin d'entasser,
Le Riche quelquefois se surprend à penser :
De vers salariés vainement on l'encense,
Son orgueil qui les paie, en secret s'en offense :
L'or ne donne aucun droit à l'esprit qu'on n'a pas,
Et celui qu'on achète est bientôt sans appas.
Dans ce besoin nouveau, trahi par sa fortune,
La gloire d'un succès l'agite et l'importune ;
Du moderne chef-d'œuvre il est le protecteur,
Il sent qu'il est encor plus beau d'en être auteur.

Le Poète, à son tour, rimant dans l'indigence,
En dépit de *Sénèque*, enviera l'opulence :
« Beaux-Arts, Philosophie, à quoi donc servez-vous,
« Si le sort obstiné, de la gloire jaloux,
« Sur nous, à chaque instant, fait peser sa colère ?
« Tant de nobles talents ont pour prix la misère !
« Et, pour comble de maux, l'insupportable aspect
« Du sot à qui *Plutus* a soumis le respect.
« Ah ! puisque c'est sur l'or que l'estime se fonde,
« Puisqu'à son seul attrait tout cède dans le monde,

« Maudit soit le premier dont le talent pervers,
« En séduisant mon cœur m'enseigna l'art des vers ! »

Heureux en son hameau, l'homme des champs soupire;
La nature bénit jusqu'à l'air qu'il respire :
Cérès, tous les étés, encombre ses greniers,
Bacchus, à flots pressés, coule dans ses celliers ;
Tout lui sourit ; n'importe, il veut une épaulette ;
Il écoute en dormant le son de la trompette,
Et, des champs paternels oubliant le repos,
Il rêve les combats et veut être un héros.

Le héros, cependant, le fusil sur l'épaule,
Dans les rangs belliqueux où la gloire l'enrôle,
En sortant du bivac blasphème son métier ;
Jadis rien à ses yeux n'était beau qu'un laurier ;
Mais moins ambitieux, à son humeur guerrière
Succède le désir de revoir sa chaumière,
Préférant au fusil la bêche et le rateau,
Malheureux du bonheur que l'on goûte au hameau.

Que dire du Bourgeois qui songe à la noblesse,
Aux emplois, aux honneurs et que l'on voit sans cesse,
Fuyant de ses égaux l'honnête obscurité,
Ramper, pour élever sa sotte vanité ?
De ces grands qu'il encense, il adore la gloire ;
Tant d'éclat, tant d'orgueil l'aveugle ; il ne peut croire
Qu'un grand seigneur se plaigne et ne soit pas heureux.

Tandis que celui-ci, sous cet éclat pompeux,
De ses mille devoirs sentant peser la chaîne,
Maudit tous les ennuis que la grandeur entraîne ;

Fatigué des honneurs qui tourmentent ses jours,
Égaré par l'intrigue au dédale des cours,
Il envie en secret une existence obscure
Et ce grossier bonheur qui chante sous la bure.

Dans ce rapide char qu'emportent en courant
Quatre chevaux que fouette un postillon jurant,
Où va-t-il cet enfant de la riche *Tamise*
Égarer les ennuis de sa fainéantise ?
Est-ce aux lieux si vantés que la *Loire* en son cours
Vient embellir encore aux campagnes de *Tours* ?
Est-ce au rivage heureux où *Nice* parfumée
En jardins d'orangers semble être transformée ;
Où sans cesse la fleur succédant à la fleur,
D'un éternel printemps entretient la douceur ?
Hélas ! il va partout, mais partout à sa suite,
Il traîne son dégoût du pays qu'il habite,
Sans cesse poursuivant de climats en climats,
Ce bonheur qu'il espère et qu'il n'y trouve pas ;
Jusqu'à l'heure où le *spleen*, armant sa main coupable,
Tranchera de ses jours la trame insupportable.

Ainsi de son bien-être imprudent destructeur,
L'homme de tous ses maux devenu seul auteur,
Se trouve mal partout, séduit par l'espérance
D'arriver à ce mieux qu'embellit la distance.

Tel aux déserts brûlans, le mirage menteur
Vers l'horizon qui trompe attire un voyageur,
En offrant à sa soif la fontaine limpide
Qui fuit et fuit toujours sous son regard avide.

Ce vain désir du mieux est le poison du bien ;
Qui veut jouir de tout ne sait jouir de rien.

Ami, chacun de nous obtint de la nature
De biens et de misère une égale mesure;
Azaïs nous l'a dit, justement compensés
Les maux auprès des biens furent toujours placés.
La plus haute fortune expose à plus de peines,
Et l'altier despotisme a les plus fortes chaînes.
Tout le bonheur s'achète et se paie en douleur;
Jamais il n'est complet, pas plus que le malheur :
L'un ou l'autre à son tour pèse dans la balance.
Mais l'homme sur ce point gardant son ignorance,
Ne voit du sort d'autrui que ce qu'il en veut voir,
Et d'un état parfait nourrit le vain espoir.
Alors il veut changer, il se plaint, il accuse,
Et ne s'aperçoit pas que ce qu'il voit l'abuse.
Insensé! bien souvent malheureux d'obtenir
Cet objet convoité par son ardent désir!
Ce désir va pourtant le consumer peut-être,
Lui qui serait heureux, s'il ne voulait trop l'être.

Cessons donc tous ces vœux indiscrets et changeants,
Et, pour obtenir plus, soyons moins exigeants.
Ce dont on croit manquer gâte ce qu'on possède,
Et l'envie est un mal dont le plus sûr remède
Est de savoir qu'en soi portant tout son bonheur,
A son gré, chacun peut en être créateur;
Que dans tous les états il vient s'offrir au sage
Qui, le trouvant chez soi, n'en cherche plus l'image.

Laissons autour de nous tous ces fous s'agiter,
Poursuivant le bonheur sans jamais s'arrêter;
Faisons tout l'opposé de ce que font ces hommes :
Pour être heureux, sachons être bien où nous sommes.

POÉSIES DE JEUNESSE

Quand, fidèle à Mozart, que de près elle suit,
Votre main court et glisse, et que par elle fuit
Au loin toute pensée amère,
Un charme se répand, où chacun a sa part.
A qui ne plairait-elle, en ces hauteurs de l'Art
Jouant si vive et si légère ?

Au repos, en silence, arrêtant son essor,
Elle donne bien moins, mais promet plus encor,
L'aimable et douce enchanteresse.
Le bien qu'elle promet, d'un seul c'est le bonheur ;
A qui lui plaira-t-il que ce trésor du cœur
Livre sa secrète richesse ?

Quand nous sommes tous deux, pourquoi trembler si fort ?
Nous ne restons pas seuls, et votre peur a tort ;
Il est tout près de nous trois vieux amis d'enfance,
Dont rien ne peut lasser la vaste complaisance,
Qu'on laisse et qu'on reprend sans leur faire d'affront,
Qui sont nés avant nous et qui nous survivront.
A chacun d'eux, charmante et douce compagnie,
Une céleste Muse est constamment unie.
La première au grand jour étale sa beauté.
Candeur, libre énergie et calme majesté

Couronnent son front pur. Accueillante et sereine,
Elle promène au loin un long regard de reine.
Sans efforts, sans apprêt, elle passe aisément
De la gravité noble à l'aimable enjouement.
La seconde à sa tête, avant l'âge pâlie,
Porte un voile de grâce et de mélancolie.
Et tendre sans faiblesse, austère sans rigueur,
Exhale de ses chants la divine langueur.
De sa voix quand s'éteint la douce résonance,
Sur sa bouche entr'ouverte un sourire commence
Et ne s'achève pas. Comme l'étoile aux cieux
Une larme paraît, tremblante dans ses yeux,
S'épanchant d'une source ignorée et profonde,
Qui se montre à Dieu seul et se dérobe au monde.
A sa timide joie, éclose et morte en un moment,
Elle impose silence et reprend vaguement,
D'un regard qu'eût aimé Raphaël ou Corrège
Cette route du Ciel qui par l'amour s'abrège.
La troisième, plus forte, et sous plus d'un aspect
Transformant sa puissance, impose le respect.
Nymphe ou magicienne, ange, fée ou sibylle
Elle fait jaillir l hymne et murmurer l'idylle.
Elle élève un trophée au héros glorieux
Dont le sort a tranché les jours aventureux[1].
Elle donne une voix à la douleur captive[2]
Qui, dans l'ombre plongée, incessamment s'avive,

---

[1] *Symphonie héroïque,* EGMONT.
[2] *Fidelio.*

Et, gémissante, implore, au fond de sa prison,
Le grand jour lumineux, le limpide horizon.
D'un accent souverain elle rend ses oracles,
Et force l'harmonie à de nouveaux miracles.
Haydn, Mozart, Beethoven ! Noms chers et respectés !
Demandons-leur toujours, certains d'être écoutés,
Un sourire, une larme, un rêve, une prière,
L'heureuse illusion, l'oubli de la misère.

Trop souvent, ô printemps, de ses ingrats reproches
Mon chagrin obstiné salua tes approches.
Fuis, murmurais-je, fuis ; car je ne te dois rien,
Et par d'autres que moi, sois compté pour un bien.
Il n'est plus pour mon âme, abattue, épuisée,
Ni soleil ni chaleur, ni sève ni rosée.
Tes dons sont ironié, offense et trahison ;
A tes plus doux parfums il se mêle un poison.
Pardonne enfin, pardonne à ma longue injustice ;
De grâce, attarde-toi ; suspends ton cours propice ;
A ton souffle s'enfuit, comme la nue au vent,
Le stérile souci, l'obscur et vain tourment.
Je m'étais cru, moi seul, exclu de tes promesses ;
Pour moi seul, cette fois, il semble que tu naisses,
Et qu'à mon cœur, tout plein des clartés d'un beau jour,
Remonte un flot croissant d'espérance et d'amour.

1863.

LA VIERGE AU BAISER

Il y a peu d'années, d'anciennes peintures murales ont été remises au jour dans la crypte de l'église de Notre-Dame, à Montmorillon. Elles occupent, les unes, l'abside de cette crypte, les autres, une partie de la voûte. Les premières représentent Marie tenant l'Enfant Jésus, avec trois saintes, dont l'une, la plus rapprochée de l'enfant, est Sainte-Catherine ; au-dessous, sont figurés des anges et des âmes du Purgatoire. Les autres montrent l'Agneau mystique adoré par deux vieillards qui tiennent des instruments de musique.

Ces peintures appartiennent évidemment au même cycle que celles qui décorent si largement l'église de Saint-Savin, située à quelques kilomètres seulement de Montmorillon. Nous parlons,

non de la série de représentations figurées qui, tout le long de la voûte de cette dernière église, interprètent, la plupart avec une gaucherie tout à fait archaïque, des premiers récits de la Genèse et s'étendent jusqu'à l'histoire de Joseph, mais de ces autres peintures, plus modernes d'un ou de deux siècles, comme l'atteste l'art plus avancé, qu'accuse le maniement des draperies qui, sur les murs de l'abside et de la crypte, étalent des scènes de martyre ou des figures isolées de saints personnages. Il est clair que, vers le XII^e^ ou le XIII^e^ siècle, époque où l'abbaye de Saint-Savin était florissante, l'un des artistes inconnus qui avaient trouvé dans ce centre religieux l'emploi de leur talent, aura été invité à franchir, le long de la Gartempe, la faible distance qui le sépare du monticule rocheux où s'élève Notre-Dame de Montmorillon.

Il est, dans les modestes manifestations de l'Art religieux que lui doit cette dernière église, un détail qu'il n'est pas, semble-t-il, sans intérêt de signaler. Il s'agit du geste par lequel la Vierge attire vers ses lèvres la main de l'Enfant, pour y déposer un baiser. Par l'intention et le mouvement, quoique bien avant les prestiges d'une exécution raffinée, c'est celui-là même que, récemment, il est arrivé à M. Ernest Hébert d'adopter et de faire valoir dans sa *Vierge au baiser*. A

travers les reproductions si nombreuses, si variées du type idéal de la Vierge mère qui sont venues successivement s'ajouter les unes aux autres sur les murs des églises de l'Italie, M. le Directeur de l'École Française à Rome aurait vraisemblablement quelque peine à retrouver, à démêler ce mouvement de tendresse particulier, familier et à la fois respectueux auquel il a donné la préférence. Et voilà que l'une des peintures murales que conserve encore la France occidentale nous montre à cet égard, légué par un devancier ignoré, un *précédent* vraiment topique.

Cette mince curiosité archéologique, donnant lieu à un rapprochement imprévu dans le domaine de l'Art, valait peut-être qu'on la relevât.

A PROPOS D'UNE PLAQUETTE

Dans l'introduction qui précède son très instructif et très consciencieux catalogue des plaquettes italiennes, M. Molinier s'est attaché à relever les adaptations à la sculpture décorative que ces petits monuments artistiques ont reçues en France. C'est ainsi qu'il signale dans le cloître de Saint-Martin, à Tours, une reproduction de la plaquette connue sous le nom de la *Nymphe endormie et les Satyres*. Cette reproduction est, en effet, placée extérieurement, sur l'un des côtés de l'arc faisant partie de la première travée du cloître. Mais il y a lieu d'ajouter, à ce propos, un léger complément aux recherches de l'auteur du catalogue. En effet, sur l'autre côté du même arc, et en corrélation exacte avec la *Nymphe endormie et les Satyres,* se trouve la reproduction

d'une autre plaquette bien connue des amateurs, le *David vainqueur de Goliath*, par Moderno (n° 158 du catalogue), d'où a été tiré le décor d'une assiette émaillée de la collection Spitzer, que mentionne M. Molinier.

Ainsi, tandis que le trumeau de l'église Saint-Michel, à Dijon, l'escalier du château de Villers-Cotterets et le château de Blois montrent des emprunts faits exclusivement à des plaquettes dont les motifs sont mythologiques, et principalement à celles qui se rapportent au cycle des travaux d'Hercule, il se trouve qu'à Tours, l'introduction et la corrélation de deux sujets sculptés d'après des bronzes italiens, mettent en regard un détail de décoration architectonique tiré de l'Écriture sainte et un autre détail du même genre qui se réclame d'une fantaisie païenne, comme pour faire la part du sacré et celle du profane.

DES USAGES LOCAUX

Formellement réservés par le législateur sur des points assez nombreux, implicitement respectés dans des matières qui n'ont pas été réglées par un texte précis, les usages locaux ont, dans une large mesure, conservé une influence qui s'étend à un grand nombre d'actes et de relations de la vie civile et une autorité que les juges peuvent être appelés à consacrer. Telle est, en effet, la nature de ces usages que, sans occuper un domaine entièrement fermé et inaccessible au législateur, sans le réduire à l'impossibilité d'en détacher successivement quelques portions et de s'y faire une part, ils constituent des éléments dispersés et souvent disparates, dont les uns, à raison de l'étendue de leur application et des

vicissitudes qu'ils ont subies, se sont trouvés amenés à ce degré de cohésion et d'uniformité qui permet à la loi de les atteindre et de les fixer par une disposition générale où ils se groupent et se résument, et dont les autres, restés divergents et réfractaires, continuent à se placer hors de la loi écrite et à exercer, à côté des prescriptions directes, un empire qu'elle-même accepte et reconnaît. De là le traitement inégal que le législateur leur fait subir, tantôt abrogeant explicitement ou par voie implicite des pratiques locales qui, à raison des inconvénients qu'elles entraînent ou des limites restreintes de leur sphère d'application, paraissent devoir disparaître sans difficulté et parfois avec profit; tantôt laissant libres celles qu'il ne peut assujettir et qu'il ne se croit pas obligé à supprimer; tantôt enfin absorbant, dans un texte de loi qui les recueille et les sanctionne, un ensemble de coutumes identiques ou qui n'admettent que peu de diversité, et quelquefois, dans ce dernier cas, adoptant entre les données plus ou moins inégales, sans être contradictoires, une sorte de moyenne destinée à les équilibrer. On pourrait trouver dans le Code Napoléon des exemples de ce dernier mode de procéder, notamment en ce qui concerne l'ouverture de jours, fenêtres, etc. (art. 676 et suiv.), et il est permis de penser qu'il serait possible de l'appli-

quer à d'autres matières encore, telles que la fixation des hauteurs ou des largeurs des haies, murs, fossés formant clôture, la distance à laquelle on devrait les établir relativement au fonds voisin, et aussi la règle de distance à observer quant aux arbres, arbustes, vignes, etc. Assurément, le législateur doit tendre de tous ses efforts à « réunir à un seul tissu les fils si multipliés et si « divergents des coutumes[1] », mais il reste, et sans doute il restera toujours bien des cas où se refuser à étendre trop loin et à faire peser trop également le niveau d'une règle unique sera, non pas une véritable déclaration d'impuissance, mais bien la judicieuse constatation d'une vérité que le législateur ne doit jamais oublier, à savoir que « c'est pour lui une très grande prévoyance que « de sentir qu'il ne peut pas tout prévoir[2] ».

Les usages locaux ne sont certes pas exclusivement bornés à la vie rurale, aux actes et aux conventions qui s'y rapportent ; pour s'en convaincre, il suffirait de parcourir le titre *des servitudes ;* mais c'est dans les campagnes qu'ils sont

---

[1] Discours de l'orateur du Tribunat devant le Corps législatif, lors de la présentation du titre du Code Napoléon relatif aux servitudes ou services fonciers. (*Fenet,* t. XI, p. 392.)

[2] Même discours. *(Id., ibid.)*

le plus nombreux et qu'ils ont le moins de chances de s'altérer. Là, ils se rattachent à des intérêts plus stables, qui supposent l'exercice et le développement d'une activité dont la méthodique régularité est sujette à moins de caprices et de changements dans ses manifestations, et vont à créer entre les choses, et surtout entre les personnes, des points de contact qui tendent à se perpétuer ou à se renouveler sous des formes identiques; bien éloignés d'être partout les mêmes et restant communément les mêmes là où ils ont duré, ils offrent, avec un relief plus marqué, le double caractère de la diversité et de la persistance. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris si, à raison et de leur nombre et de la vitalité énergique dont ils sont doués généralement, les usages *ruraux* tiennent la place la plus étendue dans les recherches et les travaux qui, depuis quelques années, ont été entrepris afin de répondre, dans une mesure plus ou moins large, aux intentions manifestées à deux reprises par l'autorité administrative supérieure à laquelle elles ont inspiré les circulaires du 26 juillet 1844 et du 15 février 1855[1].

---

[1] La première de ces circulaires est émanée du Ministère de l'intérieur. Elle avait pour objet d'appeler l'attention des conseils généraux sur les mesures les plus propres à

Il est également facile de comprendre que ces usages aient été l'objet des préoccupations de l'auteur du rapport présenté au Sénat en vue de la préparation du code rural, et que les travaux accomplis en vertu des instructions gouvernementales qui viennent d'être mentionnées aient provoqué l'attention du Conseil d'État, chargé de donner à ce projet de codification une forme définitive.

Les départements pour lesquels les commissions centrales, instituées par la circulaire du 15 février 1855, peuvent être considérées comme ayant satisfait à la pensée de l'auteur de cette circulaire, forment à peine la moitié des circonscriptions départementales entre lesquelles se divise le territoire de l'Empire. Parmi les commissions dont les travaux ont été transmis par MM. les préfets au Ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, les unes n'ont fait que recueillir et coordonner, en les rectifiant parfois sur quelques points, les délibérations des

---

encourager la formation de recueils d'usages locaux qui pourraient être consultés pour l'élaboration d'un code rural. La seconde circulaire émane du Ministère des travaux publics, et se rapporte à l'institution de commissions cantonales et départementales appelées à constater les usages locaux dans les circonscriptions respectives que leurs travaux doivent embrasser.

commissions cantonales chargées d'opérer avant elles et au-dessous d'elles ; les autres, après avoir vérifié ces délibérations, ont, dans un travail spécial, résumé l'ensemble des résultats que contenaient les documents dont elles avaient pris connaissance ; d'autres, enfin, ont examiné, rectifié à certains égards, lorsqu'il y avait lieu, et approuvé des recueils d'usage dus à une initiative personnelle [1]. Au premier rang de celles qui ont le mieux rempli les conditions de la tâche qui leur était confiée il convient de placer la commission centrale du département de la Moselle. Guidée par un excellent questionnaire [2], que le préfet de

---

[1] Au nombre des recueils qui ont cette dernière origine et qui sont en général l'œuvre de membres de la magistrature, du barreau, des conseils généraux, il est juste, à côté de ceux qui concernent les départements de l'Eure, d'Eure-et-Loir et du Tarn, dont la circulaire du 26 juillet 1844 faisait mention, de signaler encore d'intéressantes compilations du même genre faites pour les départements de l'Isère, des Côtes-du-Nord, de la Haute-Garonne.

[2] Il ne sera pas inutile d'indiquer sommairement les grandes divisions, les têtes de chapitres ainsi préparées, et qui, se référant à ceux des textes de notre législation qui ont réservé les usages locaux, pourraient s'appliquer généralement aux travaux destinés à les constater et à les coordonner. Ces divisions, présentées ici avec quelques légères additions que leur a fait subir la commission centrale de la Moselle, ne comprendraient que les usages qui, sans être explicitement maintenus, ne seraient contraires

ce département lui avait fait communiquer, elle a pu, en dirigeant et en assurant sa marche sui-

---

à aucune prescription légale, et n'auraient point été frappés d'abrogation ; ils pourraient former une ou plusieurs catégories supplémentaires.

Code Napoléon.

1° Usufruit (art. 590, 591, 593). 2° Servitudes (art. 645, 663, 671, 674, 682 et 683). 3° Vices rédhibitoires (art. 1648). 4° Contrat de louage (art. 1736, 1738, 1748, 1753, 1754, 1757, 1758, 1759, 1762, 1777, 1778, 1780, 1781).

Code de procédure civile.

Art. 626. (Saisie-brandon. — Détermination de l'époque *ordinaire* de la maturité des fruits.)

Code pénal.

1° Art. 471, n° 3. — 2° Art. 479, n°s 4 et 12.

Code forestier.

Art. 105.

Lois spéciales.

Lois des 28 septembre-6 octobre 1791. (Parcours, vaine pâture, clôtures, bans de vendanges, glanage, grapillage, râtelage, abeilles, etc.)

Loi du 14 floréal an XI (Curage des cours d'eau), art. 1 et 2.

Décrets du 9 ventôse an XII et 4e complémentaire an XIII. (Portions communales, mode de jouissance des biens non définitivement partagés.)

Décret du 17 nivôse an XIII (Droits de pâturage dans les bois et forêts), art. 1er.

Loi du 21 avril 1810, sur les mines, art. 55 et 81.

Loi du 11 frimaire an VII. — Avis du Conseil d'État du 25 mars 1807. — Loi du 7 juin 1845. (Usages en vertu desquels l'entretien du pavé et les frais de construction des trottoirs seraient à la charge des propriétaires riverains.)

Loi du 18 juillet 1837, art. 44. (Taxes particulières dues

vant les indications qui lui étaient ainsi fournies, appliquer successivement à tous les arrondissements dont se compose le département, et à tous les cantons compris dans chacun de ces arrondissements, une série de cadres formés d'avance et, par une sérieuse conciliation de l'ordre des matières et de ce qu'on pourrait appeler l'ordre topographique, unir la clarté et la précision méthodique de l'ensemble à l'abondance et à l'exactitude d'informations recueillies avec soin et scrupuleusement reproduites, poser les bases et organiser symétriquement les parties multiples d'un recueil volumineux sans rien enlever à la facilité et à l'utilité des recherches auxquelles il se prête. Il eût été à désirer que les commissions suivissent, autant que possible, un plan uniforme; ainsi auraient disparu ou se seraient amoindris les inconvénients et les embarras qui résultent de ce que certaines catégories d'usages, recherchées et mentionnées soigneusement par les unes, sont parfois passées sous silence ou du moins très imparfaitement étudiées et très vaguement indiquées par les autres, sans que de ce silence ou de cette étude incomplète il soit permis de tirer des conclusions nettement affirmatives

---

par les habitants ou propriétaires en vertu des lois et *usages locaux*).

ou négatives quant à l'existence de ces usages et aux caractères qu'ils pourraient affecter.

Comme il était naturel de s'y attendre, les constatations ainsi faites tendent à confirmer l'existence de nombreuses et profondes dissemblances entre des pratiques qui, non seulement varient de département à département, mais, dans les limites d'un même département, sont loin de recevoir une application générale et uniforme. En outre, telle coutume, signalée dans certaines régions comme conservant toute sa force, paraît ailleurs sur le point de tomber en désuétude. Si de l'analyse des documents qu'il est possible de consulter quant à présent, quelques conséquences générales doivent être tirées, elles seraient de nature à se résumer ainsi qu'il suit :

1° Il paraît très difficile de déterminer un certain nombre d'usages locaux qui, à raison de leur caractère de généralité, seraient susceptibles de se convertir utilement en prescriptions légales.

2° A raison de leur nature et de leur objet, les usages constatés jusqu'à présent se rattachent, sauf un petit nombre d'exceptions, à un certain nombre des divisions que devrait comprendre le livre Ier d'un Code rural (régime du sol), et se rapporteraient plus ou moins utilement à la préparation des titres de ce livre Ier relatifs aux matières suivantes : *Bornage, Servitudes, Par-*

cours et vaine Pâture, Contrats ruraux, etc., sans que la formation d'un titre indépendant et spécial, consacré aux usages locaux, trouve une base et des éléments suffisants.

3° Il conviendrait d'examiner s'il serait à propos d'établir un certain nombre de dispositions destinées à déterminer les moyens, soit administratifs, soit judiciaires, de consacrer, en termes généraux ou à l'occasion d'instances engagées devant les tribunaux, l'existence et le vrai caractère d'usages restés en vigueur, et de leur attribuer l'autorité qu'ils comportent; il y aurait peut-être lieu d'étudier les dispositions introduites à cet effet par M. de Verneille dans le projet revisé de Code rural qu'il a publié à la suite des études accomplies sous le premier Empire et formulées par lui en un petit nombre d'articles, sous le titre : *Usages et règlements locaux* (t. IV des Documents recueillis par M. de Verneille).

Si le législateur venait à organiser une sanction de ce genre, les constatations régulières d'usages en recevraient une importance sur laquelle il est inutile d'insister, puisque, par suite d'une confirmation, d'une homologation officielle, elles passeraient à l'état de *droit écrit;* mais, alors même qu'il ne devrait pas en être ainsi, il y aurait encore de bonnes raisons de désirer que les résultats acquis, en ce qui touche cette constatation,

reçussent le complément qui leur manque, et que nul département ne restât en dehors de l'œuvre entreprise. Sans avoir force de loi devant les tribunaux, les recueils d'usages auraient du moins l'avantage de substituer des vérifications sérieusement faites et revêtues de garanties incontestables à des témoignages parfois vagues et contradictoires et mieux faits pour provoquer des contestations incidentes que pour trancher un débat déjà engagé. De ce qu'ils fixeraient mieux la connaissance et la portée d'habitudes dont le maintien n'est pas toujours souhaitable, il ne faut pas conclure qu'ils contribueraient à en assurer la durée et à en imprimer le respect. Au contraire, ils pourraient, par l'enseignement réciproque qu'ils faciliteraient, ouvrir les voies à ces comparaisons judicieuses qui deviennent des éléments de progrès et des moyens d'amélioration, et servir, jusqu'à un certain point, d'auxiliaires à la force lente, mais sûre du temps et de l'expérience qui (les vérifications faites au sujet des usages l'attestent en plus d'un cas) travaille à modifier ou à détruire ce qui est d'une application inutile ou dommageable..

Dans ces conditions et avec cette réserve, il y aurait pour chaque centre de population, même le plus modeste, profit et commodité à être en possession d'un tableau complet et fidèle, où se

trouveraient certifiées, définies et classées les pratiques et les habitudes qui lui seraient exclusivement propres ou qui lui resteraient communes avec d'autres régions ; pratiques qui, par ce qu'elles ont de traditionnel tout ensemble et d'essentiellement usuel, forment l'un des liens les plus puissants par lesquels le passé se rattache au présent.

L'USURE DANS LES CAMPAGNES

(D'après les données de l'Enquête sur la législation relative au taux de l'intérêt de l'argent.)

L'étude des dangers et des abus auxquels peuvent donner lieu les prêts d'argent opérés dans les campagnes constitue l'une des parties essentielles du problème important dont l'Enquête ouverte aux termes de l'arrêté du 27 juin 1864 a eu pour but d'éclairer les divers points de vue et de faciliter la solution. Plusieurs des questions qu'a formulées la commission chargée de cette enquête y avaient trait par des relations plus ou moins prochaines, et l'un des articles du questionnaire s'y appliquait directement. On doit considérer, toutefois, que les investigations poursuivies sur ce terrain se trouvaient transportées aux

extrémités et comme à un arrière-plan insuffisamment éclairé du vaste champ ouvert aux recherches de la commission et aux réponses des nombreux déposants qu'elle a entendus ; il n'y a donc pas lieu de s'étonner si les explications fournies sont restées loin d'atteindre en tout point la précision, l'uniformité, qui ont communiqué quelque chose de constant, on dirait volontiers d'irréfutable, aux résultats obtenus, en tant qu'il s'agissait des transactions multipliées sans cesse et accomplies au grand jour dans la sphère des entreprises industrielles et des placements commerciaux ou quasi commerciaux qui absorbent une si grande part des capitaux amassés dans les villes.

Si l'Enquête a provoqué des divergences et laissé subsister des incertitudes en ce qui touche soit l'importance numérique des infractions à la loi restrictive du taux de l'intérêt, soit l'influence réelle que le législateur peut et doit exercer en pareille matière, des indications positives ont été recueillies du moins, quant aux formes principales dont ces infractions sont généralement couvertes. Il n'est peut-être pas inutile de grouper ces indications de manière à en tenter une énumération approximative. Auparavant, il convient de faire observer que les stipulations qu'on a l'intention d'y comprendre ont pour caractère

commun de se traduire par un bénéfice extra-légal réalisé au profit d'un prêteur d'argent agissant par lui-même ou avec le ministère d'un tiers. Cette définition exclut certaines prestations accessoires qui, suivant quelques-uns des témoignages produits devant la commission, seraient de nature à élever le taux réel des prêts à 7, 8, 9 et même 12 0/0 : nous voulons dire le coût des actes, des droits d'enregistrement, les honoraires des notaires [1], les frais de renouvellement, etc. Elle comprend des opérations qui répondent au nom d'usure, soit qu'on le prenne dans le sens strictement légal, soit que, se plaçant à un autre point de vue, l'on veuille surtout le faire correspondre à une appréciation morale des actes [2].

---

[1] A une certaine époque, il fallait encore y ajouter parfois des *remises* perçues par les officiers ministériels chargés de la rédaction des actes ; mais il résulte des déclarations reçues par la Commission que, depuis une vingtaine d'années environ, cet abus a pris fin.

[2] C'est à cet ordre d'idées que se sont attachés notamment deux honorables ecclésiastiques, M. l'abbé Vignon et M. l'abbé Corbière, en appelant l'usure un vol par escroquerie, un détournement des produits du travail d'autrui, une offense au sentiment d'équité qui préside à l'estimation de la valeur des choses et en cherchant à la qualifier ainsi : « *L'acte par lequel un créancier exige d'un débiteur malheureux des intérêts hors de proportion avec le service qu'il lui rend et avec la somme déboursée.* » Quant à l'étude

Des stipulations accessoires, tantôt se plaçant à un moment voisin de celui où le prêt s'effectue, tantôt venant après coup répondre aux craintes qui les justifient ou aux calculs qui les ont préparées ; l'adjonction effective ou l'intervention simulée de contrats civils ; l'adoption de formes empruntées aux transactions commerciales, voilà les procédés le plus généralement employés pour arriver à percevoir un intérêt supérieur au taux légal. Les divisions qui suivent en présentent, jusqu'à un certain point, le tableau détaillé :

1° *Précompte d'intérêts, retenue sur le capital.* Susceptible de s'exercer en dépit de toutes mentions portées dans les actes et par une simple remise de la main à la main, à l'instant même où, par le versement de la somme convenue et par la délivrance de la quittance, le contrat de prêt a reçu une exécution ostensible, ce moyen d'outre-passer l'intérêt légal est trop commode pour qu'on n'en use pas fréquemment, à l'occasion soit des prêts très nombreux qui se font par simple billet, soit même de ceux qui sont constatés par acte notarié.

---

des concordances pratiques légales, qu'il serait désirable de déterminer entre les éléments moraux constitutifs de l'usure et les principes d'une répression pénale, on consultera avec fruit la remarquable déposition d'un publiciste éminent, M. Wolowski.

2° *Cadeaux, dépenses de cabaret,* etc. Ces prestations accessoires, pratiquées sous des formes très variées et appliquées à des objets très divers, constituent une sorte de bénéfice extra-légal réalisé *en nature* qui vient s'ajouter aux stipulations régulières d'intérêts. Elles paraissent fort répandues dans les départements de l'Est spécialement; on peut y faire rentrer la cession gratuite ou à vil prix de têtes de bétail, de lopins de terre, etc., faite par l'emprunteur.

3° *Commissions pour renouvellement.* La gêne croissante du débiteur, hors d'état de s'acquitter aux échéances prescrites, devient un motif pour le prêteur qui n'est pas malhonnête d'augmenter ses exigences à mesure que diminue sa sécurité, et pour celui qui est malhonnête de peser de plus en plus sur l'emprunteur en exploitant la peine qu'il éprouverait à ébruiter sa situation, et de lui faire payer toujours plus cher les *tacites reconductions* successives qui l'amènent enfin au moment où les menaces d'expropriation, longtemps et habilement suspendues, sont réalisées par le fait du prêteur et parfois à son profit.

4° *Ventes.* La perception de bénéfices plus ou moins usuraires peut résulter d'opérations qui rentrent dans la vente ou s'en rapprochent. Le prêteur d'argent figure dans ces opérations à titre de vendeur ou en qualité d'acheteur. Il joue

le rôle d'acheteur lorsque le petit cultivateur auquel il fait des avances lui cède pour un prix insignifiant une parcelle de terrain ou une tête de bétail, ou bien encore consent, dans les termes les plus désavantageux pour lui, la vente d'un immeuble en se réservant une faculté de rachat illusoire. Il joue le rôle de vendeur lorsqu'il remet à l'emprunteur des marchandises, des denrées, des valeurs, estimées fort au-dessus de leur prix réel. (On a cité, pour l'Algérie, certaines remises de marchandises pour lesquelles la différence entre la valeur simulée et la valeur réelle était représentée par les chiffres de 8,000 fr. et de 60,000 fr. On a également fait mention de certaines stipulations du même genre usitées en Corse ; il s'agissait de denrées coloniales pour la fourniture desquelles des traites étaient souscrites et qui tantôt étaient revendues à moitié prix ou au tiers du prix fixé, tantôt rentraient en la possession du vendeur, et parfois même ne quittaient pas ses magasins [1].

La cession de créances et d'effets de commerce peut servir à couvrir des abus du même genre. Ils résultent encore de réserves ayant pour but d'établir, d'après le plus fort marché de l'année,

---

[1] V. les dépositions de MM. de Vaulx et Bédarrides.

le taux des denrées dont on opère la fourniture [1].

5° *Louage.* Le bail à cheptel dissimule parfois des combinaisons usuraires. Il en est de même du contrat de louage d'animaux de labour pratiqué en Corse sous le nom de *boatico*. Il donne ouverture à des abus de deux sortes, suivant que l'on porte bien au-dessus de leur valeur réelle les têtes de bétail livrées aux petits cultivateurs, ou qu'on leur prête une somme représentant la valeur conventionnelle des animaux, dont l'intérêt consiste en redevances de grains calculées de manière à ménager au prêteur des bénéfices exorbitants [2].

6° *Échange.* Dans le département de la Corse encore, les cultivateurs qui ont besoin d'argent recourent à certaines conventions qui empruntent l'apparence de l'échange. Par exemple, ils se font livrer une quantité convenue de châtaignes pour lesquelles ils s'engagent à remettre la même

---

[1] Une combinaison de nature analogue permettait, en Piémont, antérieurement à l'abolition de la législation restrictive, de surélever le taux de l'intérêt, en faisant subir à l'emprunteur une perte sur le capital. Elle consistait à lui livrer, au lieu de numéraire, des titres de rentes sur l'État qu'il devait accepter au pair, alors que le cours était à 85 et à 90. (Déposition de M. Mercier.)

[2] V. la déposition de M. Bédarrides.

quantité de blé, représentant une valeur bien supérieure.

7° *Antichrèse.* Ce contrat est encore un de ceux qui ont été mentionnés comme facilitant des perceptions abusives.

8° *Escompte. Ouvertures de crédit.* Il y a trop d'affinités entre le prêt et l'escompte pour que ce dernier mode de se procurer des avances d'argent n'ait pas été mis fréquemment en usage afin de satisfaire des demandes dont les causes n'avaient rien de commercial. Dans des chefs-lieux d'arrondissement et même de canton se sont établis de petits banquiers qui payent patente, qui existent presque légalement et chez lesquels les habitants de la campagne se procurent de l'argent à un taux supérieur à celui de 5 0/0, moyennant l'adjonction d'une ou deux signatures à la leur. C'est à eux qu'ont recours spécialement les herbagers de la basse Normandie [1]. D'anciens officiers ministériels se sont livrés, d'une manière plus ou moins loyale, à des opérations de ce genre, surtout dans les départements de l'Auvergne et du Poitou; ils procédaient ou bien sous forme d'escompte, ou bien en ouvrant des comptes courants garantis par des hypothèques à des

[1] V. les développements dans lesquels est entré à ce sujet M. Champin, président du tribunal civil de Caen.

emprunteurs ruraux qui avaient préalablement pris patente. Enfin, ce trafic prend un caractère tout à fait interlope lorsqu'il tombe aux mains d'usuriers proprement dits qui, pour mieux s'assurer le secret dont ils ont besoin, ne s'abstiennent pas des moyens les moins avouables et les plus frauduleux. Pour eux, le comble de l'habileté est d'obtenir que le billet fabriqué par l'emprunteur à son ordre, et endossé au profit du prêteur escompteur, contienne, non plus de vrais noms de commerçants joints à celui de la partie directement intéressée, mais une signature fausse. C'est une manière de rendre la famille de l'emprunteur moralement solidaire de ses engagements, et de compter, au besoin, sur son intervention. Les différents caractères auxquels se font reconnaître, dans les agissements de cette sorte, l'opération de banque, le pacte usuraire et même la criminelle aggravation du faux, ont pu se trouver réunis par suite de l'association établie, en vue d'exploiter les gens de campagne besoigneux, entre un agent d'affaires et un huissier, ce dernier se servant de son crédit auprès d'un petit banquier pour le décider à consentir des prêts sur le pied de 8 ou 9 0/0, en faveur d'individus peu solvables, puis ajoutant à l'actif social le bénéfice supplémentaire des gains qu'il réalisait lorsque, dépouillant le personnage d'entremet-

teur pour reprendre celui d'officier ministériel, il dressait des protêts où il ne se faisait pas faute d'introduire des chiffres falsifiés [1].

9° *Lettre de change.* De nombreux témoignages produits devant la Commission confirment le fréquent usage d'un moyen si simple et si facile d'assurer à des créances purement civiles l'avantage de l'élévation d'intérêts autorisée par la loi en matière commerciale (sans compter la garantie supplémentaire qui peut résulter de la contrainte par corps). Tantôt les lettres de change destinées à couvrir un prêt civil sont passées devant notaires, avec ou sans constitution d'hypothèque ; et parfois, en ce cas, l'intérêt se trouve compris dans le capital porté sur l'acte (il est aisé de s'en rendre compte, et la distinction devient visible quand, par exemple, on y voit figurer une somme de 1,060 fr.) ; tantôt le prêteur se fait remettre la lettre de change en blanc ; il conserve la faculté d'y insérer la date qu'il veut, et l'emprunteur à qui le titre est présenté par des tiers ne peut se soustraire aux échéances déterminées. Si, dans certaines régions, celle du sud-ouest principalement, des scrupules persistants discréditent l'emploi d'un tel procédé pour soustraire à l'application

[1] V. la déposition de M. Salneuve, etc.

rigoureuse du principe de la restriction légale les prêts consentis en matière civile, l'extrême commodité que l'on trouve à profiter, dans une telle intention, de cette autre disposition légale qui confère à la lettre de change un caractère essentiellement commercial, a suggéré à un professeur distingué des observations fort judicieuses sur la nécessité logique qui commanderait de faire céder le second de ces principes, si l'on voulait que la portée pratique du premier ne fût pas, dans une large mesure, illusoire [1].

Il convient de faire remarquer qu'entre les divers modes d'opérer qui viennent d'être mentionnés, plus d'un comporte l'intervention de tierces personnes entre le prêteur ré el et l'emprunteur, et que l'immixtion à titre rémunératoire de ces intermédiaires tourne au détriment de ce dernier, et lui impose un surcroît de charges. Les indications données à ce sujet, et qui ont un caractère de précision particulier pour les départements du Haut-Rhin et du Bas-Rhin et surtout pour celui de la Vienne [2], sans arriver à évaluer, même dans des termes approximatifs, la surélévation d'intérêt qui résulte généralement de cette

---

[1] Déposition de M. Batbie.
[2] Déposition de M. Moll.

circonstance, autorisent à porter le sacrifice exigé de l'emprunteur à 10 0/0 du capital prêté, lorsque ce sacrifice lui est imposé par voie de défalcation sur le capital; ainsi, l'on a rapporté l'exemple d'obligations comprenant en apparence une somme de 1,000 francs sur laquelle 100 francs étaient prélevés par l'intermédiaire, sans compter une part égale retenue par le bailleur de fonds. Les individus qui s'entremettent dans ce genre de trafic ajoutent volontiers aux profits qu'ils en retirent ceux que leur procure un trafic d'une autre nature, consistant dans l'achat et la revente de terrains. Ils sont devenus, par suite, pour certaines régions (l'Alsace, le Poitou), les promoteurs actifs d'un changement assez considérable dans la constitution de la propriété. Absolument parlant, il serait faux de regarder ce changement comme ayant été défavorable aux petits cultivateurs; en effet, un certain nombre d'entre eux, appartenant aux régions qui viennent d'être désignées, ont pu, grâce à des efforts soutenus, porter de 3 0/0 jusqu'à 7 et 8 0/0 le rendement de terrains ainsi morcelés, et trouver, par suite, de l'avantage à les acheter moyennant des emprunts contractés au-dessus du taux légal. Ce sont là, pour le dire en passant, des exceptions au principe économique revendiqué, devant la Commission d'enquête, par plusieurs des défenseurs de

la loi de 1807, à savoir, qu'à l'élévation du taux de l'intérêt dans les prêts d'argent correspond nécessairement un abaissement du revenu immobilier. On sent, du reste, qu'il ne faudrait pas non plus abuser de l'argument fourni par ces faits exceptionnels ; il y aurait à peu près le même inconvénient à en exagérer la portée dans l'ordre des relations individuelles où il s'applique, qu'à forcer la théorie qui, dans l'ordre des relations des individus avec l'État, prétendrait considérer tout prélèvement opéré par l'impôt sur le revenu ou sur une nature de revenus comme un stimulant salutaire destiné à en provoquer l'accroissement.

Nous l'avons fait pressentir au commencement de ce travail, il est difficile de tirer de l'Enquête des conclusions bien décisives sur les points suivants : 1° nombre et importance des stipulations qui ont pour effet d'attacher aux prêts des bénéfices extra-légaux ; 2° proportions dans lesquelles le taux légal est communément dépassé (pour ne parler que des avances d'argent faites aux classes rurales en dehors des prescriptions de la loi, les informations réunies ont pu en faire varier l'évaluation entre des termes extrêmes qui ne représentent pas un écart moindre que celui de 6 0/0 à 140 0/0) ; 3° part absolue d'influence qui doit être attribuée, quant au développement ou à

la réduction de ce genre de transactions, à la législation restrictive actuellement en vigueur. Consulter sur ces divers points des représentants du notariat et de la magistrature, c'était assurément puiser aux meilleures sources ; mais les informations qu'on en tirait ne pouvaient être sérieusement concluantes qu'à une condition, c'est que, d'une part, la généralité des actes constatant les prêts d'argent fussent passés devant notaire ; de l'autre, que la plupart des infractions commises à l'encontre des dispositions limitatives de la loi de 1807 devinssent l'objet de poursuites judiciaires. Or, il est évident, en premier lieu, que les subterfuges mis en œuvre pour dissimuler ces infractions, avec d'autant plus de soin qu'elles affectent un caractère frauduleux plus accusé, tendent à en dérober le plus grand nombre aux investigations des magistrats ; et, en second lieu, il faut admettre, de l'aveu de tous, que l'usage des simples billets est généralement répandu pour les prêts faits à la petite propriété rurale. L'un des représentants les plus autorisés du corps des notaires [1] a pu dire qu'il se faisait plus de prêts civils sans hypothèques qu'avec une garantie hypothécaire, qui souvent, du reste, n'offre pas

[1] M. Jeannest Saint-Hilaire.

autant de sûreté au prêteur que la solvabilité personnelle de l'emprunteur. Rappelons d'ailleurs que, même dans les cas où l'intervention d'un officier ministériel est réclamée, il suffit d'une déduction ou d'une restitution concertée entre les parties, pour que le capital ostensiblement porté dans l'acte soit diminué d'autant, au préjudice de celle qui l'a reçu ou qui est censée le recevoir.

Ce défaut de certitude, quant aux éléments essentiellement pratiques de la question, a pu être mis à profit, pour des inductions très diverses, par les opinions divergentes qui considèrent la législation restrictive comme sérieusement efficace ou, au contraire, comme inutile, comme susceptible même, à certains égards, de grossir le mal qu'elle prétend réprimer. Même ce que les faits présentaient de moins contestable a prêté à des interprétations assez peu concordantes. C'est ainsi que les défenseurs de la loi de 1807 ont pu conclure à la fois, de la diminution des faits d'usure, que cette loi avait, dans le passé et dans le présent, rendu ce qu'on pouvait en attendre, et de la persistance reconnue de certains de ces faits, que, pour l'avenir, elle n'a pas cessé d'être nécessaire. Il n'en est pas autrement des conséquences tirées de la réduction du nombre des usuriers proprement dits, pris soit dans un sens

absolu, soit relativement à certaines localités où se concentre leur trafic ; ces conséquences ont été tout autres, suivant que l'on voyait dans ce fait la preuve d'une obéissance à la loi de plus en plus acceptée et affirmée par la rareté croissante de ceux qui s'en écartaient encore, ou que l'on y trouvait des motifs de regretter, en l'attribuant pour une grande part à la loi elle-même, l'absence d'une concurrence qui aurait pour effet, en opposant des capitalistes honnêtes à des spéculateurs suspects, de multiplier le nombre des prêteurs bien plutôt que celui des prêts faits à des taux vraiment exorbitants[1]. S'il est difficile de faire, dans les progrès acquis, la part de ce qui revient à l'influence directe de la loi et de ce qui est dû à l'action de la force naturelle des choses manifestée par l'accroissement général de l'aisance, la multiplicité des relations, le développement des voies de communication, la diffusion de l'instruction, etc., comment ne pas

---

[1] V. d'ailleurs les considérations présentées par quelques témoins et, notamment, par M. Leviez, sous-gouverneur du Crédit foncier de France, afin de démontrer qu'une certaine élévation du taux normal de l'intérêt est un phénomène économique auquel des causes diverses peuvent concourir, et qui ne doit pas être toujours et indistinctement réputé fâcheux et regrettable.

attacher une importance sérieuse aux observations présentées dans le sens de l'ascendant prépondérant des causes énumérées en dernier lieu, surtout lorsque ces observations expriment l'opinion où incline l'honorable représentant du notariat dont l'autorité a été déjà invoquée plus haut[1], et qui est resté, d'ailleurs, partisan du maintien de la loi de 1807 ?

Comment ne pas reconnaître que si la considération de cet élément d'appréciation relatif qui est le milieu où s'exerce l'action du législateur a quelque chose de nécessaire et d'essentiel, c'est bien en pareille matière ? Pour s'en convaincre, il suffit d'antidater hypothétiquement la loi de 1807. Supposez cette loi transportée quinze années en arrière et faisant concourir des mesures de *maximum* appliquées à un autre ordre de transaction ; au lieu d'appartenir à une époque où les capitaux reparaissaient en même temps

---

[1] « Depuis que les premiers effets de la loi ont eu lieu, « il est évident que les conditions économiques que l'on « signale ont continué l'œuvre du législateur, *et sont peut-* « *être devenues plus puissantes que la loi même.* Ces condi- « tions ont été l'aisance générale, le moins de besoins ; « par conséquent la moins grande dépendance du débiteur « à l'égard du prêteur. »

(Déposition de M. Jeannest Saint-Hilaire, président du Comité des notaires des départements.)

que les profonds changements accomplis relativement à la constitution de la propriété territoriale étaient définitivement affirmés, supposez-la contemporaine de la double crise déterminée, en ce qui concerne l'économie et la richesse immobilière, par la mise en vente des *biens nationaux*, et, relativement aux valeurs de circulation, par la substitution d'une monnaie fictive au numéraire ; dans cette hypothèse, pour neutraliser, pour frapper d'impuissance une semblable législation, aurait-il été nécessaire que ces deux causes fussent réunies, et n'était-ce pas assez d'une seule pour que la comparaison établie entre les prétentions du législateur et les effets réels de la loi ménageât des arguments autrement forts aux adversaires qu'aux partisans du système restrictif?

Pour s'en tenir aux actes qui constituent des transgressions à la loi limitative du taux de l'intérêt, abstraction faite de toute tendance doctrinale et de toute justification historique, il faut bien convenir que si, rigoureusement parlant, ces actes sont égaux devant la loi, au regard de la morale et des principes économiques (deux points de vue qui ne doivent pas être séparés), ils se prêtent peu à subir le niveau d'une même appréciation morale, à être rangés dans l'étroite limite d'une seule qualification. Évoquer à tout propos l'image de cet usurier de profession occupé

sans relâche à tendre les filets où doivent tomber ses victimes, et les ruinant par ses frauduleuses machinations aussi infailliblement qu'il s'enrichit lui-même, c'est risquer de montrer sous un seul aspect, sous un aspect qui leur prête quelque chose de trop exclusif, pour ne pas dire d'un peu fantastique, des faits qui exigent un classement moins absolu et se rapprochent ou s'éloignent par bien d'autres nuances. En tant qu'ils se rapportent spécialement aux intérêts de la vie rurale, des réactions de plus d'un genre sont exercées sur eux par ces incertitudes, ces éventualités aléatoires qu'un grand propriétaire[1] a, devant la Commission d'enquête, montrées plus étroitement inhérentes à l'exploitation des terres qu'aux entreprises commerciales et industrielles. Il convient, par suite, à côté des cas où le prêteur peut être considéré comme une sorte d'agent provocateur de la ruine de l'emprunteur, de compter ceux où des risques pareillement affrontés des deux parts transforment les parties intéressées en associés qui ont des intérêts communs, courent même fortune, et placent dans les mêmes circonstances l'attente d'un gain ou l'appréhension d'un dommage. Des exemples frappants ont

[1] M. Dailly.

été cités (pour quelques départements de l'Est, par exemple) du secours efficace que des prêts dépassant le taux légal ont pu apporter à la petite culture, à la culture maraîchère, à l'élève des bestiaux, aux exploitations viticoles[1], lorsque le paysan donne tout ce qu'il peut apporter de travail et, dans les soins qu'il met à la formation, à l'accroissement, au transport des produits de ce travail, se passe le plus possible d'intermédiaire[2]. Pour que nul soupçon, nulle objection n'atteignent les transactions qui, s'accomplissant dans de telles conditions, ont ce caractère d'unir un certain capital avec un certain travail en vue d'une œuvre qui assure à l'un et à l'autre des avantages suffisamment rémunératoires qu'ils se partagent, il leur manque seulement de s'appliquer à un fonds exclusivement industriel, au lieu de servir à féconder un fonds d'une autre nature.

---

[1] V. pour le département de la Côte-d'Or la déposition de M. de Fontenay. Le rendement obtenu sous ces différentes formes a été estimé à 7 ou 8 0/0 pour l'Alsace, à 10 et même 20 0/0 pour la Bourgogne.

[2] On a pu dire, à ce point de vue, que cette sorte d'industrie agricole qui consiste dans l'engraissement des bestiaux, avait permis de réaliser parfois des bénéfices tels que des marchés par lesquels le paysan se procurait des animaux, soit directement, à 30 0/0 au-dessus de leur valeur réelle, soit moyennant de l'argent emprunté à raison de 10 0/0, se trouvaient n'être pas désavantageux.

Ce qui s'est passé dans le département de la Dordogne est fort significatif à cet égard [1]. Il est notoire que, là, de petits cultivateurs ont pu, moyennant des avances d'argent faites à raison de 6 °/₀ par des gens qui occupaient dans le pays une situation fort honorable, tirer des terres qu'ils possédaient un produit de 10 °/₀. Il est notoire également que l'infraction à la loi impliquée par les prêts de ce genre a pu être assez aisément constatée pour entraîner des poursuites judiciaires et des condamnations. Quand, d'ailleurs, on doit tenir pour certain que bon nombre de stipulations d'une nature bien autrement répréhensible et aboutissant à des conséquences désastreuses, se trouvent soustraites à l'action de la loi, une telle diversité ou plutôt une telle contrariété de traitements entre ce qui est condamné par le législateur, et ce qui est jugé beaucoup plus condamnable par la conscience et l'équité naturelle, ne laisse pas de sembler, à bon droit, répugnant aux exigences d'une saine justice distributive.

Les circonstances qui peuvent entraîner, sinon justifier complètement, un appel fait au crédit, touchent par trop de points à la vie rurale ou

---

[1] V. la déposition de M. Gaillard, président de la chambre des notaires de Périgueux.

plutôt y entrent trop profondément pour que l'Enquête dont elles étaient un des objets principaux ne mît pas en relief, par plus d'un côté, la physionomie morale de l'habitant des campagnes. Aussi, avec les éléments qu'elle fournit, on pourrait, sinon recomposer cette physionomie tout entière, du moins mettre en évidence soit quelques-unes des tendances les plus habituelles et les plus accentuées que le paysan apporte dans la gestion de ses intérêts, soit telle passion impérieuse, tel entraînement presque irrésistible qui absorbe et subordonne à soi ces tendances en les forçant ou en les altérant.

Parmi ces traits de caractère, on doit remarquer l'âpreté au gain signalée généralement, mais que les conditions de la propriété dans les pays de montagne paraissent entretenir d'une manière spéciale, et qui produit ce qu'on peut en attendre de mieux, quand elle stimule une laborieuse persévérance et la porte à ses derniers efforts pour vaincre la résistance d'un sol ingrat. On peut noter encore une circonspection extrême, une certaine répugnance à risquer quoi que ce soit, lorsqu'il s'agit de conventions et de marchés librement débattus. Quant aux entraînements, quant aux passions, nulle ne mérite mieux le nom de dominante que celle qui pousse le paysan vers l'acquisition de la terre ; plusieurs

déposants ne se sont pas contentés de l'accuser, mais ont cherché à en déterminer le principe le plus vrai en la rattachant aux impulsions de l'amour-propre. Agissant, là aussi, comme il agit trop souvent à l'égard des classes auxquelles leur fortune et leur situation assurent un rang supérieur dans l'ordre social, l'amour-propre engagerait à satisfaire des caprices coûteux, sans autre but que de se payer d'apparences. On pourrait suivre l'influence de ce sentiment et la voir parcourir, en quelque sorte, trois degrés successifs, lorsqu'il décide le petit cultivateur à saisir, sans consulter la prudence, la première occasion qui s'offre à lui de devenir ou plutôt de se dire propriétaire ; lorsqu'il le mène à considérer comme un sacrifice trop pénible l'aveu de sa gêne, et comme une sorte de déshonneur la liquidation qui, faite à temps, peut lui épargner un désastre ; lorsqu'enfin il met le plus clairvoyant, le mieux disposé en toute autre occurence à reconnaître son moindre intérêt et à le disputer, dans la nécessité d'aller, les yeux fermés, les *lèvres serrées* (pour reproduire l'expression énergique dont s'est servi un des témoins entendus), emprunter sourdement aux conditions les plus déplorables, et de ne plus pouvoir se retenir sur la pente dangereuse qui le précipite vers sa ruine.

Sans cesser de se tenir rapproché des données

les plus constantes et des résultats les plus généraux de l'enquête, il est permis de faire, dans de telles dispositions morales, la part de ce qui est sinon immuable, du moins peu susceptible de varier, et de ce qui admet certains tempéraments, certaines modifications. Un changement considérable et attesté de toutes parts est celui qui donne dans les campagnes une faveur toujours croissante aux placements en valeurs mobilières, telles que fonds publics et obligations des compagnies de chemins de fer ; il a pu en résulter, dans bien des cas, une diversion heureuse au penchant exclusif qui se portait vers des acquisitions immobilières d'une opportunité et d'une utilité contestables. Serait-il téméraire d'admettre, dans le même sens, quelques inductions qui seraient à la fois des augures et des avertissements ou des conseils ? Si dans certaines régions (on a cité particulièrement le département du Puy-de-Dôme), des coutumes entretenues par l'isolement et trop longtemps persistantes, qui allaient jusqu'à rendre difficile l'acceptation d'un billet de banque, ont fait place à des habitudes meilleures ; si les cultivateurs ruraux, lorsqu'il s'agit de placements à opérer ou d'emprunts avouables, utiles à réaliser, ne répugnent pas à se rendre à la ville voisine, n'est-il pas permis d'espérer qu'ils oublieront de plus en

plus le chemin qui conduit chez l'usurier de village, pour prendre la route qui doit les mener là où le marché des capitaux sera organisé sur des bases à la fois plus larges et plus rassurantes, en vue de satisfaire aux nécessités dont la nature est de pouvoir être déclarée au grand jour? Si les moins portés à courir les aventures quand il s'agit de poursuivre un intérêt positif, ne s'abstiennent pas des occasions les plus chanceuses d'arrondir leur étroit domaine, serait-ce donc attendre d'eux trop de hardiesse que de croire possible le développement, dans les campagnes, de certaines applications locales, d'une sorte de crédit mutuel qui aurait pour effet de mettre à la disposition d'un cultivateur entreprenant, laborieux, soucieux d'améliorations bien entendues, les petits capitaux mis en réserve par tel de ses voisins qui pourrait, dans plus d'un cas, mieux placer sa confiance et assumer une responsabilité moins périlleuse comme créancier qu'il ne le ferait comme propriétaire nouvellement agrandi?

Quelque opinion qu'on se forme sur les bienfaits réalisés, en cette matière, par les restrictions légales[1], il convient d'engager ces classes

[1] Voir surtout parmi les dépositions faites dans le sens du maintien de ces restrictions, celle de M. Du Miral, député.

rurales en faveur desquelles la sollicitude du législateur doit s'exercer particulièrement, à se pénétrer de plus en plus d'un principe, d'une loi économique qui n'a pas besoin d'être promulguée, qui s'exerce toute seule et qu'on empêcherait difficilement de régir la plus humble application individuelle, comme les mouvements les plus généraux du crédit. C'est celle qui, par l'équilibre de deux éléments correspondants, tend à mettre la confiance obtenue au niveau des garanties offertes ; celle-là même qu'on a pu reprocher au législateur de ne pouvoir corriger suffisamment à l'avantage des emprunteurs, et de s'exposer à fausser à leur désavantage, sous trois rapports : 1° en ajoutant aux risques calculés entre les parties celui qui consiste à encourir les peines portées par la loi ; 2° en favorisant la clandestinité des prêts, parce que, à côté de la répugnance que beaucoup d'emprunteurs, surtout d'emprunteurs ruraux, éprouvent à faire connaître leur vraie situation, la loi produit ou entretient, chez ceux qui pourraient songer à devenir prêteurs aux conditions les plus honnêtes, une répugnance non moins grande à surmonter des scrupules plus ou moins factices ; 3° en favorisant le maintien d'une sorte de monopole entre un petit nombre de mains, et des mains le plus justement suspectes.

Mais ce qui importe encore le plus, ce qu'on ne peut trop souhaiter (et sur ce point il n'y a pas de dissidences à redouter), c'est que l'habitant des campagnes se fasse à lui-même, en la fondant sur les données d'une expérience trop souvent renouvelée et sur les dictées d'une prévoyante sagesse, une loi de prudence et de modération qui devienne sa meilleure sauvegarde. Cette loi, bien écoutée, lui dira qu'à la tentation, souvent mauvaise conseillère, d'emprunter pour avoir le moyen d'acquérir, il doit opposer un juste calcul de ce qui est vraiment profit, de ce qui est ou peut devenir effectivement dommage ; elle lui fera voir, dans tel achat de terre, moins la consommation d'une acquisition que le commencement d'une charge, souvent lourde, souvent acquittée à très haut prix ; elle lui enseignera, en effet, qu'il ne rend la terre réellement sienne que par la puissance libératrice du travail exigé de lui-même et fréquemment contrarié par l'intervention de l'imprévu ; enfin, elle lui défendra, une fois que la gêne fera sentir ses premières atteintes, de se rassurer en considérant une perte différée comme une perte évitée, et de se raidir, par mauvaise honte, contre la pensée d'un sacrifice opportun.

Dans ces bonnes influences morales, qui doivent fortifier l'usage régulier du crédit de tout ce

qu'elles enlèvent à l'ignorance et à l'imprévoyance, se trouve tout à la fois la meilleure justification des réformes législatives qui, dans plusieurs États, ont eu pour objet de qualifier l'usure autrement que par le fait exclusif d'avoir dépassé un certain taux légal, et la meilleure préparation de celles qui pourraient, ailleurs, agir dans le même sens. Ainsi, à cet égard encore, se vérifie la règle de nécessaire compensation qui fait correspondre à la suppression de mesures restrictives établies dans un but ou avec une apparence de protection, le surcroît de vigilance justement circonspecte qui naît du sentiment d'une responsabilité appelée à s'exercer librement. Ainsi se montre incontestable la solidarité qui existe entre une plus grande confiance de la part du législateur et une administration plus attentive, une défense mieux entendue des intérêts auxquels incombe le soin de prendre leurs avantages, comme de trouver leurs garanties, par eux-mêmes.

FRAGMENTS ET PENSÉES

Il peut arriver à un romancier né coloriste, de racheter à l'avance, par la délicieuse sobriété de quelque frais et transparent pastel, mainte crudité, mainte violente exubérance de ton. Voyez plutôt, c'est-à-dire lisez la demi-page dont nous faisons choix, pour la placer à l'entrée d'une modeste galerie d'ébauches littéraires :

« Il ne quitta pas Cécile d'une minute, eut tout « ce temps devant les yeux son chapeau de paille « à bords étroits, sa jupe de percale fleurie et son « panier qu'il emplissait des plus belles grappes « soigneusement cueillies, entourées de cette « buée fraîche, fragile comme la poussière des « papillons, qui fait le grain transparent à la façon « du verre dépoli. Ils regardaient ensemble cette

« fleur du fruit, et quand Jack relevait les yeux,
« il admirait, sur les joues de son amie, au coin
« de ses tempes, de ses lèvres, un duvet pareil,
« une poudre aussi fine, une illusion de tous les
« traits, ce que l'aube, la jeunesse, la solitude,
« laissent aux grappes qui tiennent à l'arbre et
« aux cœurs qui n'ont pas encore aimé[1]..... »

Voulez-vous respirer, un instant, l'esprit même du XVIIIe siècle français ? Voulez-vous ressaisir la quintessence de ce qu'il pensa, de ce qu'il sentit, à propos de la femme et des femmes ? Vous plairait-il de voir avec quelle prestesse il se peut qu'on soulève, avec quelle adresse il se peut qu'on élude le féminin problème qui, de nos jours, sur mainte scène, s'agite, se remue, avec la thèse à droite, l'antithèse à gauche, en attendant la synthèse ? Lisez les lignes que voici ; laissez-vous aller à l'indulgence de cette absolution discrètement prononcée, en faveur du plaisir décent, de l'entraînement, après tout innocenté ! Surtout que le sérieux inattendu de la conclusion, venant après si peu de disposition à prendre au sérieux ce que, de tant de manières et par tant de côtés,

---

[1] *Jack*, par Alph. Daudet.

il vous est enjoint de prendre au tragique (demandez plutôt à M. A. Dumas), à moins d'en rire bêtement aux éclats (demandez la manière à M. Armand Silvestre et à *tutti quanti*), ne vous étonne, ni ne vous scandalise. Ce serait tout gâter. Faites mieux, faites comme si vous rêviez doucement, devant la plus souriante des Pastorales de Fragonard :

« Grâce pour les heureuses, malheureuses,
« tendres sans le savoir, émues sans le vouloir,
« qui, sans chercher des occasions et même en
« les craignant, se trouveraient tout d'un coup
« la tête montée au plaisir après quelque fête,
« quelque veillée charmante et tomberaient
« entre les mains d'un adroit qui saisirait le
« moment annoncé par tout plein de je ne sais
« quoi.

« Grâce encore pour elles. Que personne n'en
« parle si on le sait. Ne les plaignez pas pour
« cela. Qu'elles ne s'en désolent pas non plus.
« On n'a rien à se reprocher de part et d'autre.
« Chacun a fait son devoir si chacun a été aimable
« et de bon goût [1] ».

Lignes inconnues, oubliées, auxquelles cette transcription ne donnera pas ce qu'elles méri-

[1] Prince de Ligne : *Mes Écarts*.

teraient, revivre une minute. Mais lignes délicieuses, phrases si joliment menées avec leur allure si souple, leur incertitude si gracieusement traînante vers la chute furtive, que suit la moralité finale; moralité dont la finesse souriante et attendrie, tient à distance et la morale sacrée et morale profane de Rabelais, de Molière et de notre Dumas; car bien loin d'appuyer à plaisir comme l'une et l'autre, elle glisse avec la plus miséricordieuse réserve. Elle approcherait plutôt d'Alfred de Musset pour le sentiment, mais que non pas pour le style. Comment pourrait-il bien s'insinuer encore ce parfum léger, ce parfum évaporé dans nos habitudes d'esprit, dans nos mœurs, devenues si fades, si insipides, quand la dévotion et son affectation s'en mêlent, si âpres et si sèches quand c'est la science? Serait-il dépaysé parmi nous, ce gentilhomme au doux et libre parler? Serait-il surpris de voir à quel point tout ce qui fut de son temps est démodé, sauf la mode.

Les représentants de la grande littérature du siècle de Louis XIV nous apparaissent avec bien des traits communs, qui leur donnent un air de famille; on les dirait de même origine et de même lignée. Au XVIII^e^ et au XIX^e^ siècle, il se fit une

sorte de confusion des races, et si la première de ces époques littéraires peut trouver son image dans ces solennelles tragédies de Corneille et de Racine, où tous les personnages, humbles ou grands, couvrent leurs pensées et leurs discours de la commune majesté du vers alexandrin, celles qui ont suivi rappelleraient plutôt les drames tragi-comiques de Shakspeare, où chacun parle sa langue et où la verve grimaçante du bouffon mêle ses ricanements au pompeux débit des maximes d'État et aux récits des douleurs souveraines et des royales adversités. Le siècle de Louis XIV, qui eut, avec le respect du passé, la longue et tranquille jouissance du présent, montre, considéré dans sa littérature, les caractères d'un âge patriarcal. Les ambitions prétentieuses et superbement confiantes des constructeurs de monuments qui ne doivent pas être achevés; l'audace qui, foulant aux pieds la terre et le présent, s'efforce d'escalader le ciel et de maîtriser l'avenir; voilà par où se fait reconnaître la période qui lui succéda. Quant à notre siècle, dans sa première partie, dans sa jeunesse, alors que la fièvre d'action qui devait plus tard se régler et entrer dans le tempérament général de l'époque, eut ses accès inégaux, et admit des intervalles entre les réveils de ses ardeurs, il a été plutôt un âge de prophètes; prophètes vrais ou faux, égoïstes ou

désintéressés, saluant l'avenir avec des lamentations ou avec des cris de joie, l'invoquant ou le redoutant, suivant qu'ils y placent en idée la naissance d'un ordre nouveau ou la résurrection des choses passées. De fait, quelle fureur de jouer à la prophétie, dans ce demi-siècle qui s'éloigne peu à peu ! Parmi les poètes, les philosophes, les théologiens, les politiques, sans parler des faiseurs de systèmes les plus intraitables comme les plus doux, de Maistre, Chateaubriand, Ballanche, Lamennais, Victor Hugo, Proud'hon, lequel n'a point eu un jour au moins la fantaisie de planter sa tente en vue de cette Terre promise, l'Avenir, pour faire de là, sûrement et hors d'atteinte, justice des fautes et des faiblesses du présent? Il ne leur aura manqué ni ces oppressions de l'âme, ni ces mécontentements et ces révoltes de l'esprit qui font rêver, annoncer, invoquer comme s'ils devaient se lever sur la terre de ce côté-ci de la Mort, les jours de justice, les lendemains de paix et de vérité qui n'ont lui encore et ne luiront sous nul ciel visible.

Il importe de bien s'entendre et d'y regarder à deux fois, lorsque, au sujet de Gœthe, on met en avant les noms de Spinoza et de Leibniz, ces deux fils plus ou moins légitimes de Descartes, frères

par là, mais assurément frères ennemis ; car si quelque chose dans les annales de la philosophie et pour les luttes de la pensée peut être comparé à ce que fut, dans l'ordre des faits historiques, l'élan victorieux des Grecs en face de l'invasion des multitudes Asiatiques, c'est, à l'encontre de la masse cosmique rangée par Spinoza sous la loi d'une souveraine et tyrannique unité, la levée hardie de ces forces individuelles que suscita si vives, si indépendantes, le génie de Leibniz. Si habile à faire entrer dans sa constitution intellectuelle tant de germes bienfaisants et féconds, comme à y laisser passer par une sorte d'inoculation, sauf à s'en rendre quitte par d'inoffensives éruptions, d'autres germes de nature plus suspecte, Gœthe sut conserver, de son commerce intime avec Spinoza, ce sentiment illimité du Divin Être, pénétrant à travers toutes les parties de l'Univers, communiquant aux moindres comme aux plus grands quelque chose de respectable et de sacré ; en même temps il dut à Leibniz la foi inébranlable dans l'indépendance substantielle des êtres. Supposez-le succombant sans résistance aux tentations du puissant, du formidable système qui absorba ou qui eut trop l'air d'absorber cette vraie et vivante distinction des individus, vous imaginez chez lui une sorte de suicide intellectuel pour de bon, le suicide de Werther. Voyez-le

tel qu'il fut réellement vis-à-vis de ce système, à moitié engagé, à moitié résistant, disciple de Spinoza *en esprit,* de Leibniz *en vérité,* vous avez comme une image de la tentative de suicide de Faust, non seulement inaccomplie, mais suivie de quel développement de l'existence et de quel agrandissement de la destinée !

Il est arrivé à La Bruyère d'opposer formellement son Onuphre à Tartufe, non sans prêter au reproche d'avoir méconnu les conditions essentielles de l'Art dramatique et les exigences de la mise en scène. Ailleurs, La Bruyère encore, sous le nom et les traits de Timon, n'a composé qu'une simple esquisse du Misanthrope prise sur nature, sans songer à la faire contraster avec la figure du Misanthrope de théâtre dont Alceste est le type accompli. Pourquoi ne pas insister un peu tout de même sur les dissemblances de ces deux personnages ? L'Alceste de Molière, tout en relief et en saillies, ne cesse de se découvrir et de s'afficher. L'autre n'a garde de se compromettre et de se livrer ainsi. Bien moins acerbe, plus mûr et plus *revenu,* il n'a pas, à tout bout de champ, en toute rencontre offusquante, les éclairs d'irritation et les éclats de voix dont le brusque crescendo décèle le commençant, sujet à se laisser

griser par ses premières découvertes, l'écolier médiocrement avancé dans cette science et dans cette pratique du mépris des hommes fondées sur l'impuissance reconnue de les rendre meilleurs qui sont la perfection de la sagesse sociale. Elle reste bien loin de ses manières reposées et de son dédain rassis, cette façon de se heurter et de bondir impétueusement au moindre contact. Sous ce même silence habituel dont Onuphre fait le déguisement de ses impostures, et dont il fait lui, le voile protecteur de la simple vérité, il glisse obscurément, parmi ceux qui ne le comprennent ni ne le valent. Pourtant, afin de mieux garder l'inviolable secret de son ironie raisonnée, mais nullement raisonneuse, il se résigne entre temps à porter un masque, un seul, celui-là même qu'Alceste rejette avec une si honnête énergie. Il prendra, s'il le faut, mais sans que la chose tire à conséquence, l'air de complaisante bienveillance qui est naturel aux Philinte. Seulement, autant qu'Onuphre, plus encore qu'Onuphre, ce misanthrope rentré se refuse à toute mise en scène.

A-t-on suffisamment remarqué que Molière s'était gardé (non sans raisons) de faire de son Tartufe un Parisien! Pour battre monnaie aux

dépens des dupes, pour mener à bien (ou à mal) plus d'une intrigue galante, un Parisien avait à choisir entre bien des manèges plus subtils et des stratagèmes moins risqués que le grossier déploiement de la fausse dévotion ou l'exploitation d'une dévotion grossière. Non, Tartufe n'est ni de la Cour, ni de la ville ; il est de la petite ville[1], où il aura sans doute fait ses débuts, ses premières armes à sa façon, en profitant de ses avantages de bellâtre avec un succès fait pour le mettre en goût. De l'élection de ce milieu spécial, Molière tirait un double profit, employant cette sorte de certificat d'origine comme pièce justificative de certaines gaucheries du caractère qu'il mettait en scène, et déroutant les applications prochaines et compromettantes. Ne peut-on supposer qu'aux yeux des contemporains, les teintes vives ou sombres qui coloraient le *facies* du dévot libidineux étaient relevées (comme par un fard à peu près effacé aujourd'hui) d'un certain air de provincial niais ? Il devait y avoir notamment à ce point de vue, dans le jargon de galanterie qu'affecte le personnage, un accent, un goût de terroir, quelque chose comme le mince

---

[1] Vous irez par le coche en sa *petite ville,*
Qu'en oncles et cousins vous trouverez fertile.

frottis d'un ridicule *sui generis,* posé à la surface de la grande et sévère comédie.

Voltaire est le Français par excellence ; qui oserait en douter ? Après tant d'autres, un juge aussi compétent que M. E. Deschanel le répétait hier encore et sur preuves. Tel, pourtant, qui aura eu le plaisir de lire tour à tour ou mieux encore la patience de relire attentivement et de suite, les soixante-dix volumes dus au philosophe-poète, sera bien tenté de se dire ce qui suit et de trouver équitable qu'on le redise après lui : A toutes les études dont Voltaire aura été, jusqu'ici, l'objet, il manque (et pour cause) un errata nécessaire, un errata destiné à faire autant d'honneur à la perspicacité de l'écrivain qu'il en ferait peu au caractère de ses compatriotes. Suffisamment appuyé sur des textes ou des portions de texte, cet aperçu rectificatif comporterait deux divisions intitulées, l'une, *les Français peints par Voltaire,* l'autre, *Voltaire Français malgré lui.* Malgré lui ! Et pourquoi donc ? Parce que Voltaire prend au sérieux et l'Histoire, et l'Art dramatique, et les droits de la conscience, et la liberté humaine, tout ce qu'il faut, en somme (sauf le christianisme qu'il eut la faiblesse de considérer sous bien des faces, jamais ou presque jamais

sous sa face plus que sérieuse), parce que trouvant en même temps dans son esprit d'admirables ressources pour faire le léger, le frivole, le moqueur, il sait les adapter aux besoins de sa cause, de *ses causes,* sachant du reste que ses frivolités, ses légèretés, ses moqueries vont tout ensemble à le venger de la majorité lourdement routinière du public français qui, à aucun prix, ne pouvait être de son bord, et à mettre de son côté tous les rieurs déterminés. Mais que de fois (écoutez-le bien là-dessus et saisissez à demi-mot sa pensée intime) il se dispenserait volontiers de grimacer avec les singes, comme d'autres hurlent avec les loups !

Si M. Deschanel a pu mettre, non sans raison, sur le compte des Jésuites, ces éducateurs de Voltaire, une bonne part de responsabilité en ce qui est de certaines supercheries et façons de tricher dont il avait bien pu leur emprunter le procédé en le rendant littéraire de soi-disant religieux qu'il était sous leur plume et dans leurs habitudes, il n'est pas plus téméraire de mettre de compte à demi dans les légèretés que prodigua Voltaire cette sorte de maîtresse courtisée par son âge mûr et par sa vieillesse, qu'il fallait servir en lui plaisant, de près ou de loin, nous voulons dire l'intelligence française.

Il y a moyen d'avoir lu Voltaire, d'être entré

dans tous les jeux de son esprit, et, néanmoins, de prendre au sérieux, comme il est à croire que lui-même le fit, tout ce qu'il faut (à la condition qu'on y ajoute le christianisme). A combien de Français de nos jours, de ceux qui ne l'ont jamais lu, comme de ceux qui se piquent de ne pas le lire, n'arrive-t-il pas de ne croire à rien, dans le pire sens du mot, c'est-à-dire de ne rien voir de beau, de ne rien faire de bon, soit qu'il y ait en eux ce qu'on peut appeler un fond d'ironie à l'état latent, soit qu'ils affichent la prétention de trouver tout, sans exception, bassement risible ou bien hautement ridicule! Ils ont, du moins, en commun une sainte horreur de toute duperie venant d'un respect déplacé ou d'une admiration mal placée, et la plus aveugle complaisance pour cette autre duperie, nullement redoutée, qui plus est, si bien portée, qui tient à ce qu'au lieu de saisir le ridicule où il est, on se le figure et on veut le mettre là où il ne saurait jamais être.

UNE PENSÉE DE DIDEROT

A lui, à l'auteur du *Neveu de Rameau,* qui avait jeté, de verve, tant d'aperçus lumineux sur la vérité musicale, il est arrivé, à deux reprises au moins, d'improviser, de lancer cette idée d'*improvisation,* que la musique instrumentale représente, relativement à la musique vocale, une simple ébauche, un rudiment, faute de ce complément essentiel qui est un texte déterminé et précis; l'assertion est, de tous points, d'accord avec les préférences de notre goût national et, à ce titre, vaut qu'on l'arrête au passage. Quoi de plus français, en effet, que de tenir pour un genre de composition lyrique inférieur, inachevé, celui qui se passe du secours d'un texte littéraire plus ou moins adéquat, ou d'un programme succinct, ou d'une tournure nettement, carrément dansante! Quoi de plus français que d'évoquer à tout propos ce secours, ce programme, ou d'épier cette tournure, afin que l'auditoire cesse de composer une réunion d'esprits maîtres de traduire chacun à part soi le langage des sons, d'en dis-

poser par une libre interprétation, suivant que l'imagination s'éveille, suivant que le sentiment personnel en saisit pour un instant la flottante éloquence, pour devenir un groupe discipliné, enrégimenté, tourné d'un même côté, répondant, par ordre, à une formule explicative, qui s'impose pareillement à tous ! Quoi de plus français que de se plaire à circonscrire par des avertissements préalables, des prenez-y garde formels ou limitatifs par approximation, les manifestations d'un art dont le vague est l'essence, le génie propre, la beauté suprême, que de prétendre bannir, même de cette sphère indéterminée, leur dernier refuge, la fantaisie, le caprice et le rêve ! Quoi de plus conforme à cet indestructible instinct de race qui, pourchassant en tout et partout l'égalité sans dissidences et sans dissemblances, et faisant fi de la liberté, substitue impitoyablement la banale uniformité à la diversité féconde !

Entre l'ironie française, telle que nous l'entendons aujourd'hui, et l'ironie voltairienne, il y a comme un faux air de famille ; mais celle-ci n'est pas la fille de celle-là ; peut-elle même se dire sa bâtarde ? L'ironie voltairienne est inséparable de l'esprit (en prenant le mot dans son meilleur

sens), et de temps en temps, assez souvent, laisse transparaître l'âme qui n'est pas loin, derrière elle. Elle dirige et mesure ses coups; elle choisit, elle voit bien et clairement ce qu'elle vise. L'autre lance ses traits aveuglément, au hasard, d'ici et de là, pour le plaisir de les lancer. Sait-elle seulement si ce qui est devant elle ne serait pas un esprit sincère, une âme digne de respect? Blesser l'un, atteindre l'autre, qu'est-ce que cela fait, pourvu qu'on atteigne ou qu'on blesse? L'ironie de Voltaire était une puissance légitime. Elle était d'un temps où des influences intellectuelles (qui semblent ne devoir plus revivre) appartenaient à l'art d'écrire, à la poésie, à l'éloquence, qui n'étaient pas encore obligés de laisser ou de donner la parole au fait tout brut, au *merum factum*. L'autre n'est qu'une usurpatrice; aussi oublie-t-on de plus en plus le nom qu'elle portait jadis, pour l'appeler *la blague*.

Avec quelle grâce fine et suprême la plume d'une femme d'autrefois fixa, dans les deux pensées suivantes, le point de rencontre, le nœud léger de la morale pratique et familière et d'une sorte d'esthétique courante!

« Il n'y a rien qui n'ait quelque perfection.

« C'est le bonheur du bon goût de la trouver en « chaque chose. »

« C'est bien mal passer sa vie que de se nourrir « toujours des imperfections d'autrui. »

« Mme DE SABLÉ. »

Que de petits bonheurs entrevus à travers un tel bonheur d'expression !

Avec quelle énergique netteté une femme d'aujourd'hui a posé ce double principe moral de toute création d'art, qui est un désintéressement absolu dans l'incessante recherche de la perfection :

« L'artiste est amoureux d'une toile vierge, « d'une feuille vide (pourquoi pas d'une *page* « *blanche*?), d'un morceau de marbre brut. Dès « que sa main les a rendus immortels, il les « prend en horreur ; et malheur à lui s'il en « restait amoureux ! »

Pensées d'une Reine (la Reine de Roumanie), *1882*.

Et voici qu'un artiste, parlant en personne, pour son propre compte, exprime, en se l'appliquant, la même idée généreuse : « Je veux que « M. Henri Regnault, mon maître (c'est-à-dire « lui-même) puisse me dire un jour : « Allons,

« drôle! je suis content de vous! » et je désire « *cependant que ce moment-là fuie longtemps « devant moi, car je commencerai à décliner le « jour où je serai satisfait de moi* [1]. »

Dans les *Pensées* de Pascal, ce qui frappa surtout les contemporains auxquels elles s'adressaient, ce fut la fermeté du dessein qui assemblait ces pièces démonstratives, en vue du point central où tout devait aboutir, c'est-à-dire de l'autel où le feu du Ciel, le coup de la grâce allait frapper et consumer la raison humaine offerte en holocauste. Leur mise en place et leur valeur intrinsèque par rapport à l'ensemble nous importent moins, à nous; mais nous sommes plus sensibles à ce que chacune d'elles, sous ses dehors tremblants, et indépendamment de tout point d'appui, a de puissant et d'achevé. Le temps, qui change les perspectives intellectuelles, a passé, et là où l'on vit d'abord des matériaux assemblés à pied d'œuvre, des ruines sont apparues, avec toute la majesté mélancolique qu'il était au pouvoir du temps seul de leur ajouter; ruines incomparables,

---

[1] Ch. BIGOT. *Peintres Français contemporains*, p. 137.

en effet, fragments immortels dont notre époque a su conquérir la signification intime, profonde, au même titre et aussi pleinement que, grâce à des fragments d'un autre ordre appartenant à d'autres âges, elle a recueilli, sur l'Art et au profit de la Science, bien des révélations précieuses et imprévues. Séparés de l'édifice qu'ils avaient charge de soutenir, ces supports isolés n'ont rien perdu de leur forte attitude et de leur fière tournure ; ils conservent intacts le geste interrompu qui, maintenant, s'exerce à vide, le mystère muet que prêtent à la figure humaine ces torses, où circule la ligne d'un mouvement brisé et dont les extrémités se laissent deviner sans se faire voir. Mieux que cela, un sens nouveau n'est-il pas venu pénétrer telle sentence tracée en style lapidaire, sous une forme abréviative, telle inscription hiéroglyphique réservée à une tardive interprétation ? Et que dire de l'esprit qui hante à jamais ces plans ébauchés, ces restes imposants d'un monument sans fin visible de cet esprit que nous sentons encore à travers un tel dédale, de commencements en recommencements, nous pousser vers cette fin, comme pour nous faire tomber de plus haut, toujours de plus haut, au fond d'un abîme !

Dans ces charmantes épithètes, *inempta, injussa,* appliquées par Virgile à la Nature, il y a comme un sentiment de respect filial. Elles font si bien entendre ce que, gratuitement, sans être sollicitée, une mère fait pour son enfant ! Le regard que des écrivains modernes tels que Rousseau, Sénancour, Maurice de Guérin auront tourné vers la Terre serait plutôt comparable au regard que le jeune homme jette ou fixe sur celle qu'il voit belle et qu'il aime. Sur des terres vierges ou des terres demeurées jeunes, Chateaubriand, lui, répandait cet éclat de pompe nuptiale dont, en religion et en politique, il se complaisait à entourer des alliances tardivement renouvelées.

Flumina *plaudent manu*

(Psaume 97.)

Lorsque la lourde tombe a clos notre paupière,
L'âme *lève du doigt* le couvercle de pierre.

(V. HUGO. *Marion Delorme,* act. V, sc. III).

« En dépit de la fausse ressemblance qui les « rapproche, l'une de ces images, celle qu'a em- « ployée le Roi psalmiste, frappe sans choquer « par sa hardiesse ; celle qu'a risquée le poète mo- « derne le plus familiarisé avec toutes les audaces « du style, blesse et révolte. Pourquoi ? Parce que « l'une semble hausser jusqu'à la dignité d'une « émotion humaine l'agitation inconsciente et

« impassible de l'une de ces puissances de la
« Nature qui restent placées au-dessous de l'Hu-
« manité et en dehors du sentiment ; l'autre, au
« moment même où elle nous représente, libre,
« dégagée de toute attache, l'essence divine qui
« est en nous, la rabaisse jusqu'à la contrefaçon
« d'un geste purement matériel, affectant ainsi
« quelque chose de négatif et de contradictoire.
« Est-ce erreur, est-ce exagération que de recon-
« naître à ce trait, à cette marque isolée, les
« affinités par où s'unissent, dans le même
« homme, le poète dont la gloire incontestable
« demeurera, pour une part, si mêlée et si équi-
« voque, l'homme de parti dont la mémoire sera
« livrée à tant de controverses ; le poète, prenant
« à tâche d'associer et d'assortir des valeurs iné-
« gales et pour ainsi dire incommensurables
« entre elles, sans souci des oppositions pro-
« fondes qui les séparent ; le révolutionnaire
« aspirant à transposer, à renverser violemment
« les degrés de l'échelle sociale ; tous les deux
« manquant pareillement du sens des gradations
« et répudiant la juste observation des distances.
« Ici, dans la sphère purement intellectuelle, là,
« dans le domaine des faits sociaux et des insti-
« tutions, accessible à des expériences pratiques
« malheureusement trop commodes, métaphores
« et systèmes ont le même vice radical et couvent

« même fortune. Ils vont également à forcer de « profondes incompatibilités, à compromettre ce « qui est légitimement supérieur par des alliances « brutales avec ce qui est et doit rester inférieur. « Ils relèvent en apparence ce qu'ils abaissent en « réalité, par une prétention de communiquer et « d'étendre la richesse, qui ne réussit qu'à jeter « sur des misères irrémédiables la surcharge « d'une splendeur décevante. »

A merveille ! Critique peut-être plus subtil que profond ; mais comment votre thèse s'accommodera-t-elle de cette phrase de Bossuet :

« Vous voulez cacher vos années, et non seu- « lement les cacher, mais résister à leur cours « qui emporte tout, vous soutenir contre leur « effort, et tromper *leurs mains* si subtiles... » ?

Sermon pour le jour des Morts.

Un jour, je vis passer une femme inconnue.
Cette femme semblait descendre de la nue.
Elle avait sur le dos des ailes, et du miel
Sur sa bouche entr'ouverte, et dans ses yeux le Ciel.
A des voyageurs las, à des errants sans nombre
Elle montrait du doigt une route dans l'ombre,
Et semblait dire : On peut se tromper de chemin.
Son regard faisait grâce à tout le genre humain.

Elle était radieuse et douce, et derrière elle,
Des monstres attendris venaient baisant son aile,
Des lions graciés, des tigres repentants,
Nemrod sauvé, Néron en pleurs; et, par instants,
A force d'être bonne, elle paraissait folle,
Et, tombant à genoux, sans dire une parole,
Je l'adorai, croyant deviner qui c'était.
Mais elle, — devant l'Ange en vain l'homme se tait —,
Vit ma pensée et dit : Faut-il qu'on t'avertisse?
Tu me crois la Pitié; fils, je suis la Justice.

(*L'Art d'être grand'père*, p. 298.)

Dantesques de forme aussi bien que par l'émotion qui les consacre, plus que dantesques par le sens moral qu'ils contiennent, ces vers expriment avec une incomparable beauté une sorte de triomphe invisible de la pitié dans les âmes que le moyen âge n'eût su comprendre. En même temps, par la magie d'une mise en scène merveilleuse, ils font surgir aux yeux de l'esprit quelque chose comme ces *Triomphes* familiers aux arts plastiques de la Renaissance italienne. Enfin, ils évoquent, dirait-on volontiers, l'apparition du génie même de Victor Hugo.

Juvénal, le Romain, aura été purement et simplement impitoyable dans son indignation si rudement morale, nullement sainte.

A une époque où le catholicisme, profondément imbu encore des traditions et des doctrines chrétiennes, était loin de se trouver pitoyablement réduit à leur substituer des pratiques vides de sens et des superstitions de fantaisie, Dante, ce grand catholique, dévoilant les secrets du Souverain juge, aura, dans le partage qu'il fit des ténèbres infernales et des splendeurs célestes, assigné une place, et quelle place! à la justice inexorable.

La mission de Victor Hugo aura été de proclamer poétiquement, comme il n'avait pas été proclamé encore, et d'étendre, non seulement à l'Humanité entière, mais par delà l'Humanité, le droit à la pitié, et cela, moyennant un évident, quoique tacite démenti donné à ce que lui-même sut écrire de superbement implacable.

Dans le même temps, au-dessus des abîmes du monde moral élargis, approfondis encore par son système philosophique, il arrivait à Schopenhauer de déclarer que le devoir suprême de l'homme est la pitié et de faire apparaître avec éclat cette vertu au terme, au sommet de ses doctrines si controversées, si complaisamment travesties par l'ignorance et le parti pris.

De concert, quoique éloignés l'un de l'autre jusqu'à ne pouvoir s'entendre, le sublime poète et le grand philosophe s'élevaient, chacun de son

côté et suivant la direction de son âme, jusqu'à respirer ce qu'il y a de plus pur, jusqu'à ressaisir ce qu'il y a de plus vivifiant dans les souffles à jamais féconds du christianisme idéal.

Et tous deux, inclinant jusqu'à l'animal les bienfaits de la vertu adorée, ont encore cela en commun, de tenir à ne pas séparer Jésus de Bouddha.

Un théâtre qui tend à rouler uniquement sur les rapports sexuels de l'homme et de la femme considérés au point de vue de leur irrégularité, de leur illégitimité, avec leurs combinaisons variables, leurs conséquences, leurs tenants et aboutissants, soit du côté de la famille, soit du côté de la société, voilà, n'est-il pas vrai, ce que devient *notre* théâtre? De temps en temps, quand ce sempiternel sujet sert de raison ou de prétexte pour accrocher au passage quelque thèse philosophique ou religieuse, l'effet est plaisant à observer. Jamais peut-être, sur la scène, le spiritualisme n'aura été aussi lestement *blagué,* dans la langue de la bonne compagnie, que par *Le monde où l'on s'ennuie.* Applaudissements unanimes, sans réserve et sans relâche. Avec *Daniel Rochat,* le catholicisme pouvait se vanter d'avoir pour lui le mot de la fin. Aussi, pseudo-chrétiens d'ap-

« nous paraît, tout comme à eux ce qu'ils firent,
« pénible et incomplet. Ainsi, nous prétendons
« atteindre ce qui nous fuit sans cesse; nous
« perdons de vue le chemin où nous marchons;
« nous regardons à peine, à côté de nous, les
« vestiges de nos ancêtres. La trace de leur car-
« rière terrestre nous échappe; et nous nous
« empressons sans fin à poursuivre leurs om-
« bres; apparitions divinisées qui, au plus loin-
« tain horizon, reposent sur des nuages d'or et
« couronnent les montagnes. »

Ce qui, sous le nom de style imagé, figuré, coloré, se caractérise par des termes empruntés aux arts, si on considère les effets qu'il produit et les procédés qu'il suppose, paraît correspondre à deux formes diverses de l'art d'écrire. Ou bien les mots employés se peuvent comparer à des éléments fluides dont les teintes liquides se répandent et se mêlent pour être fixées dans le discours. Ou bien, morceaux solides et brillants de la phrase, ils y restent rapprochés sans être joints, juxtaposés sans être fondus. Dans le premier cas, une teinte fausse fait tache; dans le second, un mot enlevé fait trou. Ces deux arts, ces deux procédés diffèrent entre eux comme la peinture diffère de la mosaïque. Chateaubriand a

commencé par offrir des modèles achevés de l'un ; il a fini par laisser quelques exemples éclatants de l'autre.

Telle littérature compose des ruines avec des monuments ; telle autre refait des monuments avec des ruines.

Quand on voit élevées, multipliées sur les monuments et autour d'eux les effigies des grands écrivains par lesquels d'autres époques furent honorées, on se souvient que jadis des générations affaiblies, voulant orner par la majesté des souvenirs l'appareil des funérailles, y produisaient solennellement les images de leurs ancêtres, et l'on ne peut oublier que dans l'ordre de l'esprit et de la littérature, les générations intellectuelles peuvent, elles aussi, avoir des pertes à déplorer, des funérailles à célébrer, des décadences à tromper et à consoler.

Le crédit toujours croissant que prennent les arts plastiques au détriment des Lettres, n'atteste-t-il pas chez l'homme cultivé de nos jours quelque chose de comparable à l'étourderie et à

la curiosité superficielle de l'enfant qui, des pages négligées du livre, saute aux gravures, aux *images,* comme il dit? En cela, comme en bien d'autres choses, les Français contemporains ne paraissent-ils pas de grands enfants ?

Plus on va, moins on se contente de connaître, par ce qu'ils firent en public, les grands hommes éloignés ou proches des jours présents ; plus on aime et l'on s'enhardit à pénétrer dans les actes de leur vie intime. Comme écrire sur eux est infiniment plus simple que s'efforcer à faire comme eux, il est à craindre que le nombre de leurs disciples et de leurs imitateurs n'aille diminuant à mesure que grossira celui des critiques et des biographes qui vivent à leurs dépens, obéissant d'abord à l'inclination avouable qui porte à chercher dans l'existence, les mœurs, le caractère d'un homme, l'explication et le secret des œuvres qu'il a laissées, puis en venant à condescendre toujours plus aux impertinentes curiosités de tant de nouveaux lecteurs des anciens et des modernes chefs-d'œuvre. Sentiment très mesquin et très peu digne d'encouragement ; penchant vulgaire qui fait rechercher comment un homme a conquis la célébrité, dans le même esprit où l'on demande comment tel ou tel a fait

fortune ; besoin d'espionnage, de caquets, de commérages, sinon de scandales, comparable à l'empressement trivial de ces provinciaux, de ces habitants des petites villes que la présence d'un nouvel arrivant tient en éveil et met aux aguets. A le prendre de plus haut, l'attrait qu'excite ce genre de découvertes exprime deux des instincts les plus communs de nos jours, c'est-à-dire l'absence du vrai respect et la fureur d'analyse, qui tend à faire prendre aux petites et passagères réalités l'avantage et le pas sur les grandes et éternelles vérités, et qui a reçu ce nom de *réalisme,* vulgaire et pédantesque à la fois comme la chose qu'il désigne. Alors même que ces procédés minutieux, appliqués à des noms honorés ou à des existences fameuses, ne serviraient pas des intentions malveillantes, jalouses et lâches, ils auraient presque toujours de quoi répugner à un esprit bien fait ; car ils vont plus à dépouiller qu'à orner des mémoires recommandables ; par eux, l'admiration court risque de se tourner en familiarité, et la renommée de s'évanouir et de se perdre dans l'anecdote. S'agit-il des vivants ? la pente est glissante qui mène des interprétations hasardées et des suppositions téméraires au mensonge et au scandale. S'agit-il des morts ? il y a certains manques d'égards dont on se trouve comme offensé pour eux. On re-

grette que la célébrité n'ait pas été pour les parties réservées, retirées, d'une vie où elle aura jeté son rayon, une garde aussi sûre que la pierre du tombeau pour les mystères de la mort, et que ces demeures qu'habita le génie ou le talent, mal protégées par des héritiers irrespectueux, s'ouvrent non seulement aux amis qui les visitent en s'abstenant de les profaner, mais aux parasites qui s'y établissent effrontément, aux serviteurs infidèles qui méditent une rapine ou une trahison, aux espions qui font trafic des secrets qu'ils surprennent pour les vendre.

Plus l'esprit de l'homme s'élève, plus il sent ce qui lui manque. Il se peut alors que les œuvres intellectuelles, qui annoncent et qui portent en elles-mêmes la prétention d'être pleines et complètes, lui agréent moins parce qu'elles sont comme un démenti donné à sa nature. Il leur préférera ce qui laisse à désirer et ce qui permet de deviner. Un fragment lui parlera plus éloquemment qu'une œuvre terminée, et parmi les monuments achevés, le mieux fait pour lui plaire sera le moins surchargé, le moins massif, celui qui offrira la combinaison de jours et de pleins la plus habilement ménagée.

Moins amis des livres, qu'ils rejettent une fois lus et vidés, qu'altérés de lectures qui se prennent d'un trait et s'épuisent en un coup, combien de lecteurs ont tout justement la soif du buveur qui brise son verre quand il a bu ; amusement peu relevé que certains grands seigneurs ont néanmoins en commun avec le peuple !

On finit par étouffer, dans les ouvrages écrits sur des livres ou d'après des livres. Il faut du jour et de l'air, un autre jour que celui de l'atelier, un autre air que celui du cabinet d'études. On ouvre, pour respirer, un livre écrit sur l'homme. On lit une page faite d'après nature.

Remettez-vous à parler : c'est le meilleur compliment que l'on puisse faire à tel auteur qui écrit tout juste comme il converse. Qu'il continue de se taire, c'est ce qu'on a de mieux et de pis à dire d'un autre qui écrit précisément comme il est habitué à s'entretenir avec soi-même.

Quand le principe oligarchique succomberait partout ailleurs, il lui resterait encore, dans le

domaine du goût, quelques places fortes imprenables, où il n'appartient ni à un seul de commander, ni au nombre de faire loi. Là se perpétuera, il faut le désirer, sans trop l'espérer, une aristocratie légitime, une minorité obstinée, dont le double et vrai mérite sera de savoir se défendre vigoureusement, en se gardant de l'esprit d'exclusion et des tentations d'orgueil par où une aristocratie, quelle qu'elle soit, est sujette à augmenter tantôt le nombre de ceux qu'elle s'aliène, tantôt celui des jouissances de sentiment dont elle se prive.

« Nous sommes tous mortels, et chacun est pour soi[1]. »

Est-ce que jamais l'on rendit mieux la double et profonde misère qui vient à l'homme de ces deux certitudes, de ces deux nécessités inéluctables : la mort et l'isolement moral? Que le plus grand des auteurs comiques ait donné pour motif, pour occasion, à ce vers plus que sérieux, la mort d'un petit chat raconté par une innocente, qu'il l'ait mis dans la bouche d'un parfait égoïste, jouant le dévot quand il y trouve son avantage,

---

[1] *L'École des Femmes.*

n'est-ce pas un trait d'humour rare et piquant entre tous ?

« Mon Dieu ! que l'âme est grande, et que l'homme est petit[1]. »

Autre vers non moins large, non moins compréhensif, dans lequel le plus grand des poètes lyriques fait tenir tout le mystère de la destinée humaine ! Dans l'affirmation désolante de Molière, dans l'interrogation sublime de V. Hugo, se complétant admirablement l'une par l'autre, il y aurait, prononcés avec toute la netteté française l'*alpha* et l'*oméga* de la pensée, tour à tour portée au plus haut de son élan, et ramenée au plus profond de son recul ; il y aurait le contraste suprême et nécessaire où en reste l'esprit humain s'en prenant à l'homme, à la condition d'ajouter, pour l'achèvement du tour du monde moral, le vers suivant :

Mon Dieu ! l'amour est tout, et la femme n'est rien !

« Le désespoir aurait-il raison, et la vérité serait-elle triste[2] ? » A cette demande, trop timide peut-être du Maître, il semble bien que

---

[1] *Les quatre Vents de l'Esprit.*

[2] E. Renan.

tout réponde en criant : Oui ; peines inévitables comme plaisirs dégoûtants, luttes haineuses comme poursuites intéressées, tout ce qui fait ressembler le genre humain tour à tour à une bande de fous laissés en liberté, à une foule de bêtes de proie dont le privilège serait de savoir rire à volonté. L'esprit de contradiction, qui ne perd jamais ses droits, a beau vous souffler ceci : Telle page de l'Évangile relue à l'improviste, reluisant au travers des ténèbres intérieures et dissipant ces autres ténèbres que fait au dehors la fréquentation obligée des dévots ; telle bouffée d'une symphonie de Beethoven, d'un drame lyrique de Wagner, d'un lied de Schumann ou de Brahms, rapportés après des mois de silence et de solitude intellectuelle, par ce vent du souvenir qui se lève au hasard, un coin de terre riant sous le soleil après les frimas et les mortelles tristesses d'un hiver des Alpes ; n'est-ce rien? ne fut-ce rien? Hélas! le reflet vacillant d'une parole vouée à l'oubli, l'écho d'un son évanoui, le rayon qu'interceptera le nuage du lendemain, voilà en vérité des arguments bien forts et bien solides, pour qu'on s'y fie et qu'on s'y reprenne !

Il est des contradictions humaines dont les

éléments opposés restent susceptibles de se compléter ou de se concilier jusqu'à un certain point; et c'est ainsi qu'on passe à tout écrivain bien des inconséquences de détail, à tel grand écrivain l'adoption de genres différents jusqu'à sembler contraires. Mais, d'une sorte d'écart de bout en bout, spécialement admis par les mœurs littéraires de la France contemporaine, écart prémédité, calculé, exécuté à froid, n'ayant rien de cette sorte d'entraînement spontané qui fait passer les volte-faces d'un Alfred de Musset, parce qu'il y mêle ou y laisse l'ombre ou la réalité d'un repentir; que dire, sinon que c'est renversant? Un homme capable de faire de beaux vers et d'y mettre de l'émotion, puis tout à coup les quittant sans la moindre transition, les plantant là pour courir la plus indécente et la plus effrontément provoquante des proses, comme on s'interromprait au beau milieu d'une prière ou d'un chant pieux pour vaquer à un besoin naturel, disons mieux, pour se livrer à quelque honteux caprice du corps, s'y délecter, n'en pas finir, un homme n'ayant pas son pareil pour le sans-gêne cynique qui le met à même d'achalander la boutique où il tient ses articles pornographiques, en y mettant l'enseigne de l'Amour céleste, cet homme, tantôt en rupture d'idéal à la porte d'un lupanar, tantôt en quête d'un alibi vers le Parnasse, nous l'avons, nous le

tenons; c'est le plus madré des faiseurs littéraires du temps; c'est le plus éhonté entre ceux qui, de nos jours, doivent un nom à leur plume : c'est M. Armand Silvestre. Soyons fiers de lui; car, ailleurs, son pareil est introuvable.

L'exploitation des parties honteuses de l'humanité, qui, par un singulier renversement, a décidément pris le dessus sur tous les autres genres littéraires, possède, en outre des mérites qui la recommandent à découvert, un autre mérite un peu plus caché, qu'une légère réflexion décèle. Elle flatte et caresse l'instinct dominant, le goût dépravé, autrement dit la manie égalitaire de la démocratie française. Est-ce que l'exercice des basses fonctions naturelles n'est pas commun à tous et ne ramène pas incessamment grands et petits au niveau obligé de la même posture ?

Cette Reine des Sociétés modernes, la Reine la plus avide d'usurpations qui fut jamais, S. M. la Science, suivant les jours et suivant les cas, se vante ou d'être venue à bout du sentiment religieux, ou de vivre bien avec le catholicisme, sans le déranger, sans le contrarier. Quant aux Lettres

et aux Arts, que serait-ce pour elle, sinon des provinces secondaires, dont l'annexion coûte peu, ou plutôt va toute seule? Une fois cette annexion définitivement consommée, ces mots déja suranés, un autre monde, une autre vie, auront perdu toute raison d'être. Une autre vie, là-bas, là-haut, pour tous, par voie de résurrection : telle fut la pensée consolante, réparatrice, des temps d'ignorance. Une autre vie ici même, pour quelques élus, par voie de transfiguration rapide, momentanée; tel restait le charme mystérieux inhérent à ces signes, une ligne écrite, une note de musique, quand une âme les épelait ou les possédait. La Science et la Vie resteront donc seules en présence, et quand nous disons la vie, nous n'entendons, puisqu'il le faut, que l'existence présente, réelle, que cette existence a la face tour à tour redoutable par tant de menaces, et rebutante par tant de dégoûts, dont la Science persiste néanmoins à dire pour la flatter : Tu n'es pas un masque; tu es, grâce à moi, la figure du vrai. Et le rabat-joie de la Science sera de ne pouvoir, sur cette figure, faire naître ou laisser deviner le moindre, le plus fugitif des sourires.

Savoir se diriger seul, ce premier pas, cette mise en mouvement élémentaire de l'activité cor-

porelle devrait être, mais devient trop rarement le dernier progrès, l'éducation suprême de cette haute faculté intellectuelle qui confère le droit et la puissance d'admirer. Que l'on commence par prendre quelque chose de beau ou d'expressif, par l'amener, par le tenir devant l'esprit, c'est bon. Mais qu'on exerce l'esprit à chercher par lui-même ce qui est beau, ce qui est expressif, qu'on l'habitue à le poursuivre, à l'atteindre, à s'en emparer où qu'il soit, voilà qui est mieux, ou plutôt voilà qui est excellent.

Telle et si bizarre est la faiblesse de l'esprit humain, qu'il peut lui arriver de tourner la passion de l'excellent en injustice à l'égard du Beau.

A l'encontre de la grosse foule adonnée au culte énervant du médiocre et du trivial, il convient que la cause du Beau ait constamment un corps de partisans et de défenseurs qui, divisés en deux rangs inégaux, la soutiennent malgré l'infériorité de leur nombre; en avant, les amis du Beau qui, sans ravaler leurs complaisances, ne les restreignent pas trop, s'efforcent de les multiplier tout en les tenant constamment bien

placées; en arrière et dans une position dominante, formant une élite et une réserve nécessairement réduite, les amants de la perfection aux prétentions exigeantes comme celles de l'amour, dont le propre est de ne savoir se contenter de peu et de se porter aux extrêmes, qui tiennent haut les approbations qu'ils donnent et se retranchent en des préférences étroites et assurées. En d'autres termes, la découverte, l'appréciation et la mise en valeur des richesses intellectuelles, ces fonctions de la haute et vraie critique, veulent des affineurs et n'excluent pas les orpailleurs; ou bien encore, si on l'aime mieux, elles comportent également les tendances aristocratiques qui trouvent naturel d'accorder des privilèges éclatants, mais réservés à un très petit nombre, et les instincts démocratiques, qui permettent de graduer et de varier des distinctions moins exclusives, à la condition qu'elles aillent où il faut.

En avez-vous assez des lieux communs oratoires et magnifiques du XVII^e^ siècle? Les ardeurs philanthropiques du siècle suivant vous laissent-elles froid? Le moment est venu d'adopter un autre ordinaire intellectuel. Demandez la vérité vraie, sans trompe-l'œil, à la prose d'Obermann, à la prose et aux vers de Leopardi. De temps en temps,

pour le rêve, pour l'illusion (ce sont des *extra* qu'il est bon de se passer), invitez Shelley ; qu'il vous verse un de ces divins mélanges où se fondent et se perdent, l'une dans l'autre, l'Ame et le Plaisir, la Nature et l'Esprit, la Liberté et le Bonheur, la Révolution et l'Éden.

Pourquoi ne pas appliquer à ces voyages d'agrément à travers les pensées d'autrui, qui sont les lectures, des termes de comparaison et des images convenant plutôt aux voyages proprement dits? Elle aussi, tantôt ligne droite, tantôt pente sinueuse, la route qui se déroule de page en page n'admet-elle pas, entre le point de départ et le point d'arrivée, des divisions exemptes de toute brusque interruption? N'offre-t-elle pas des espaces riants, non sans quelque passage aride? Ne rencontre-t-on pas, en la suivant, tantôt des effets de nature, d'une nature parfois abandonnée jusqu'à la sauvagerie, tantôt des endroits cultivés artificiellement? Elle aussi a ses descentes et ses montées, ses hauts et ses bas. Par moments, elle ménage des ascensions sans fatigue, sans dérangement, qui découvrent à l'intérieure contemplation des points de vue sans limite.

Il est un cas particulier où le charme de la lecture rappellerait plutôt le plaisir que l'on prend

à se laisser doucement porter sur un courant parsemé d'îles élégantes et de gracieux îlots. L'une après l'autre, avec des proportions restreintes et des formes ou rétrécies inégalement, ou finement allongées, îles et îlots retiennent la vue qui, tour à tour, glisse sur celui-là ou embrasse celle-ci. Pour aller du coin de terre déjà doublé au bord qui commence à surgir, on traverse un entre-deux flottant où tout effort s'oublie. Ainsi se pose et se repose le regard de l'esprit quand il s'abandonne à la lecture d'un ouvrage de fragmentiste et se laisse aller à la suite de pensées belles, agréables, ou fines, ou simplement naturelles, indépendantes entre elles et isolées par des blancs.

Le talent est la noblesse de l'écrivain; la sincérité, son honneur.

La violence qui, si souvent, tient lieu de la sincérité, peut bien aussi lui servir d'alliée; mais c'est la moins sûre et la pire des alliances.

Pour former le sens musical, l'habitude de lire la musique doit se joindre à la capacité de

l'entendre. Pour former le sens littéraire, dont le propre est de mettre en goût de talent et de sincérité, l'amour de la lecture et le choix des lectures ne suffisent pas. Il faut en outre le perfectionnement que donne l'habitude de penser par soi-même et d'écrire rien que pour soi.

Quand vous aurez écrit avec talent, sincérité, indépendance, sur de hautes questions morales, le plus sûr pour vous sera de rester étranger au grand nombre qui ne sait ce que c'est qu'écrire, de déplaire fortement au petit nombre de ceux qui écrivent, mais chacun à sa manière, dans son sens, suivant ses idées préconçues, hors desquelles il ne conçoit rien ; de rester d'accord avec vous même. Oui, la plupart du temps; pas toujours, pas en tout, néanmoins.

Dans les classements que l'on opère entre écrivains, de haut en bas, par colonnes verticales en quelque sorte, suivant les ressemblances de principes et de doctrines, les préférences religieuses, potitiques, etc., que d'inégalités de talent entre supérieurs et inférieurs, que d'alliances forcées entre la sincérité et la prétention qui la contre-

fait! Ce que la raison et la justice exigent, c'est le rapprochement horizontal, suivant la plus haute ligne, la ligne de faîte, qui des sincères et des convaincus ne fait qu'une série occupant le rang supérieur. Ce rapprochement en idée est l'œuvre du plus haut désintéressement intellectuel.

Quel mirage flotte et ne doit cesser de flotter sur les mots ! Pour compenser ce qu'ils n'ont de précis et d'arrêté qu'en apparence, voyez la diversité, pour ne pas dire la contrariété des sens, qui, tirés des choses, peuvent se cacher sous une mince expression où ils ont l'air de se confondre. Voyez la variété des formules, des manières de dire qui peuvent correspondre à un même objet. Prenez ce qui a tant d'importance comme *caractéristique* d'un individu, le sentiment religieux. Vous verrez cette même expression, homme pieux, couvrir à la fois une imperceptible minorité de chrétiens vraiment humbles, sincèrement résignés, et une énorme majorité de catholiques militants dont le zèle est fait surtout d'ignorance, de haine et d'orgueil. Étrange coalition ! Congrégation antipathique ! Prenez ce qui est devenu et ce qui doit devenir de plus en plus l'essentiel de la destinée des nations, que de points de vue dissemblables jusqu'à être con-

tradictoires ouvre ce seul mot, la Guerre ! Tout ce que l'esprit de domination et de convoitise peut faire naître de rêves coupables, et tout ce que le dévouement et la noble passion du Devoir peuvent susciter de généreuses pensées et d'actions héroïques, tout ce que l'amour de la liberté contient de sérieux et de saint, et tout ce que peuvent suggérer les lâches conseils d'un égoïsme souverain, disposant d'obéissances illimitées, tout cela compliqué de mille nuances, distribué entre mille combinaisons, pourra se ranger et devra tenir sous l'étroite enveloppe d'un terme unique. Ce terme ne reste-t-il pas invariablement le même pour désigner ou la nécessité la plus terriblement onéreuse au prix de laquelle s'achète le salut d'un peuple, ou le luxe de pouvoir le plus effronté, le plus criant, que puisse se donner un despote, lorsque la prospérité générale l'ayant mis en fonds, lui permet d'affirmer que son honneur est en danger, s'il n'y a une grande tuerie ? A tant de contrastes frappants, d'oppositions profondes, qui tiennent à l'essence morale des choses et des êtres, on fera tout au plus l'honneur ou la grâce de les mettre en relief comme on pourra, par quelque épithète superficiellement accolée au terne et insignifiant substantif, sans réussir à leur donner ainsi le sens, l'âme, la vie, qu'il n'a pas par lui-même.

A l'inverse, un même objet ou bien un même ensemble d'objets est susceptible d'admettre des désignations de genres divers, de valeur inégale, parce qu'elles correspondent à des rapports, à des séries de rapports infiniment multipliés. Il en est alors, à ce point de vue, non pas grammatical, mais intellectuel, comme d'une même langue, se décomposant en plusieurs idiomes, en vocabulaires nombreux ; et l'on voit des expressions qui semblent unies pour une même signification matérielle, donner, au fond, l'exclusion à toute synonymie morale. On sent bien qu'il ne sera jamais indifférent de dire *une grande fortune* ou de *gros capitaux,* un *bel établissement* ou un *bon mariage,* de parler *de riches troupeaux qui couvrent la campagne,* ou de *viande sur pied dont la qualité constate une exploitation agricole de premier ordre.*

Autre exemple, d'ordre purement intellectuel, celui-là : Un professeur de Faculté occupe en province une chaire que son talent exceptionnel transforme en une chaire de Sorbonne. Un livre, un recueil de *cours* inspiré par la critique littéraire la plus large et la plus fine, la plus libre et la plus sûre, le recommandait. Supposer que, dans les conférences ainsi recueillies par écrit, il eût employé, avec un air de faveur, la qualification de *libre-penseur.* A quoi, grands Dieux !

se fut borné son auditoire! Heureusement à cette expression si crue, il en avait substitué une autre, identique pour le sens, mais bien moins effarouchante en la forme, celle d'*esprit affranchi*. O triomphe de l'euphémisme! Celui qui en avait si bien et si discrètement usé fut récompensé par la présence d'auditeurs des deux sexes, sans préjugés de dévotion, qui, grâce aux recrues féminines, s'élevait parfois à dix, dans les bons jours.

Par ces deux genres d'observations, comme par deux points de départ fort distincts, on en vient à reconnaître jusqu'où le langage, ce monument de l'intelligence de l'homme, porte les signes de l'imperfection, non seulement par sa pauvreté, mais jusque dans ses richesses; on juge de la nécessité où l'on s'est mis de se payer d'abstractions, par suite de la fausse généralité des expressions employées avec trop peu de choix; on voit quelle importance doit s'attacher à la valeur de relation de ces appellations si nombreuses, qui, au regard l'une de l'autre, sont nobles ou vulgaires, sacrées ou profanes, à quel point la substance des choses qui, seule, pourrait attribuer une valeur absolue aux mots, se dérobe à l'esprit humain. Tant il est vrai que, plus nous avons de manières de nommer les choses, mieux il paraît que le nom complet,

véritable, de chacune d'elles nous échappe; et tant Leibniz et l'adversaire de Leibniz (sur bien des points), Locke ont raison de s'entendre pour déclarer que si nous connaissons les essences *nominales,* les essences réelles nous échappent.

Si les mots ont leur mirage, les noms propres ont leur magie. Ceux qui viennent de nécessité et non de choix, par lesquels on est lié à une race, à une famille déterminée, ne sont pas tous nobles ; on s'efforce à disputer sur eux et à se les disputer. Mais les noms qui ont appartenu aux élus de Dieu et à la grande élite de l'Humanité, ceux-là sont livrés en commun à tous. Tous s'accordent à les prendre, et, dans cette sorte de parentage fictif, créé par les noms *propres,* par ces noms qui sont de choix, apparaît une intention moins délibérée qu'instinctive de se soustraire à toute roture morale. Il ne pouvait échapper à une philosophie qui se proclamait ennemie des préjugés et de la superstition, que dans ces appellations et dans les préférences qu'elles révèlent, il est une Noblesse et une Religion. Aussi, voulut-elle que désormais chaque homme, dès son entrée dans le monde, portât un signe, marquant ostensiblement la place réservée à l'Humanité elle-même par les systèmes

matérialistes qui font déborder sur elle d'une part l'abstraction, de l'autre ce qu'ils appellent la Nature. Par la plus logique des déductions, elle fit passer des choses aux personnes l'étrange vocabulaire où, parmi les noms de vertus de convention et de circonstance, êtres moraux, créations de l'esprit, se trouvaient confondus des noms de créatures inanimées, et jusqu'à ceux des productions inférieures de la Nature, au niveau desquelles tomba autrefois la trivialité des plus abaissés entre les cultes païens. C'est bien une superstition, en effet, que la persistante habitude de choisir et de faire incessamment revivre pour le patronage des générations successives, les noms des saints, des noms de souverains et de guerriers, et ceux de ces autres héros, enfants romanesques du génie et de l'imagination. C'est un préjugé naïf de figurer, d'animer en quelque sorte les présages familiers, les espérances favorites, les chances heureuses de destinées commençantes, et de remettre le fil même de ces existences nouvelles à la Religion, à la Gloire, à la Poésie, comme à trois Fées, à trois Parques, à trois Grâces. Cette superstition et ce préjugé peuvent changer de forme et de côté, comme toute crédulité vulgaire et tout raffinement de la fantaisie religieuse. Voyez plutôt la prétention pieuse de faire de tout premier né un Joseph, de

toute fille aînée une Marie, qu'affiche de nos jours, pour se conformer à la mode du jour en fait de dévotion, la société bien élevée. Mais ils ont leurs racines au plus profond du cœur des mères.

Il est certains mots dont les fortunes et les disgrâces donnent la mesure des changements survenus dans les habitudes d'esprit. Mettons parmi eux, au premier rang, cette appellation : les *délicats*. Aux époques où le sentiment pur et la pensée désintéressée survivent et gardent leur prix, le mot répond à quelque chose d'exquis dans cette pureté de parfait, dans ce désintéressement. Viennent les temps, âprement positifs, où bien des grossièretés, naguère intolérables, non seulement se font accepter, mais s'imposent, quel surcroît quant à l'application compréhensive de ce même mot, et, tout ensemble, quel déchet dans sa valeur qualificative! C'était jadis le plus fin des éloges réservé à la plus rare élite : c'est aujourd'hui le plus inoffensif des ridicules, mais un ridicule qui contient et distille sa goutte de venin, ni plus ni moins que tant d'autres.

Après les temps où bien écrire s'appelle bien écrire, il en vient où la même qualité, exactement la même, s'appelle faire des phrases.

Suivant les fluctuations inégales des valeurs intellectuelles, le penseur honnête et consciencieux baisse jusqu'à être pris pour un songe-creux, et le songe-creux, coté en hausse, s'affiche comme un penseur.

Qui dit inventaire, laisse entendre un cas de mort, ou tout au moins une déconfiture, une faillite. Est-ce donc qu'au moment où l'inventaire le plus complet de la langue française aura été dressé par le plus consciencieux des savants [1], par suite du débordement d'un passif formidable sur un actif devenu mince, la fortune littéraire de la France tournerait mal et sentirait la misère ?

Si cette fortune est réduite et compromise,

---

[1] Littré.

n'est-ce pas à l'avilissement de la lecture qu'il faut s'en prendre?

Pourquoi ne dirait-on pas le savoir-lire et le savoir-rire, comme on dit le savoir-vivre? Ce sont trois raretés de valeur fort approchantes.

FINIS LITTERARUM

Comment il se fait qu'au sens littéral du mot, on lise encore, en France, mais que, littérairement parlant, on ne lise plus : voilà un sujet digne d'exciter les moralistes et les auteurs de profession. En cherchant les causes de ce phénomène, ils découvriraient que bon nombre des mêmes causes expliquent pourquoi, tout le monde faisant de la politique, la politique qui prévaut est celle que l'on connaît ; pourquoi, le jour où tout le monde saura dessiner, les grands Arts du dessin seront étrangement compromis; pourquoi, le jour où tout le monde saura jouer du piano ou fera partie d'une société musicale quelconque, c'en sera fait du goût musical ; pourquoi, enfin, devant la comédie de salon et le monologue triomphants, l'Art dramatique n'aurait plus qu'à plier bagage.

En ce qui est de la lecture particulièrement, il faut tenir grand compte de deux préjugés, dont l'action dirigée en sens inverses va, en cette matière, aux mêmes fins : du préjugé catholique, qui rend toute paresse d'esprit recommandable, du

préjugé démocratique, qui met à rien tout développement, tout exercice de l'esprit impropre à servir l'homme dans ce qu'il est convenu d'appeler la lutte pour la vie, euphémisme qui, traduit en langue vulgaire, veut dire tout bonnement et tout platement le sacrifice de tout au gain et au plaisir, de telle sorte que, considéré à ce point de vue, le *maximum* d'intelligence pratique qu'il s'agit d'acquérir, suppose, en fait de goût désintéressé pour les choses intellectuelles, un *minimum* de plus en plus rapproché de zéro.

Le préjugé démocratique est en même temps le préjugé égalitaire; comme tel, n'est-il pas l'ennemi juré de toute lecture, dès qu'il est question d'un bon livre fait pour réchauffer le cœur, d'un beau livre destiné à mettre l'imagination en joie? En effet, cela, qu'est-ce autre chose qu'entrer dans la pensée d'autrui, que se laisser persuader, charmer, séduire par elle? Qu'est-ce (pour un moment du moins), sinon reconnaître un supérieur, presque un maître, se mettre en danger d'admirer? Oui, rien que cela; oublier sa dignité d'homme, de citoyen, pour passer sous les fourches caudines de l'admiration! Comment donc! En un temps où c'est chose reçue que de pouvoir couper la parole à n'importe qui, sous prétexte de conversation, on serait aux ordres d'un écrivain, en ce sens qu'il faudrait le suivre

page par page, sans l'interrompre? Bon, cela, quand l'écrivain connaît et fait son devoir, qui est ou d'amuser ou de se rendre utile, quand il se fait le pourvoyeur de nos gaietés sensuelles, si ce n'est le proxénète de nos cyniques dépravations ; ou bien quand il nous renseigne sur la cote de la Bourse, sur le crime du jour, sur la nouvelle politique de la dernière heure, c'est-à-dire quand il est ou reste complaisant, notre humble serviteur, ou notre donneur de conseils financiers, sinon, non ; car, de rester avec lui, de faire attention à sa pensée (une attention muette), de consentir à le suivre où, de sa personne, il veut nous faire aller, n'est-ce pas, de toutes les manières de perdre le temps, ce temps qu'il faut mettre à profit, la plus discréditée par sa niaiserie ?

Parmi tant de coups portés aux Lettres, nul (en dépit des euphémismes de rigueur et des atténuations de commande), n'est plus droit et ne porte plus avant que la suppression prochaine, inévitable, de l'enseignement des langues mortes, parce qu'on ne s'en sert pas ; mais, vivantes, apparemment, en ce sens que tout ce qui reste du génie littéraire d'une époque en est l'âme, une âme toujours prête à se communiquer. A quel être sensé et doué de réflexion fera-t-on croire que Shakspeare, Gœthe, Schiller, Dickens, Georges

Éliot, vont bénéficier de ce que perdront Euripide, Virgile, Tacite? Pour aller à ceux-ci, comme pour venir à ceux-là, manque ce premier moyen de rapprochement, ce premier éveil de faveur, sans lequel toute lecture, changée en opération inanimée, perd son prix et devrait perdre son nom, c'est-à-dire l'attention désintéressée et sympathique. Le grief le plus apparent que l'on relève contre les anciens est de représenter un passé hors d'usage ; on oublie qu'ils expriment ce qu'il y a de plus général, de plus constant, dans les manières de sentir et de penser dont l'Humanité dispose ; et ce n'est pas la moindre de leurs incompatibilités avec ce public moderne, qui, en dehors d'un cercle étroit de sensations momentanées, immédiates, ne cherche rien, et n'accepte rien de ce qui s'offre.

A dire vrai, tout obéit et tout cède à la basse et fausse direction que prennent sans retour les choses humaines. Il y a là comme une force redoutable, irrésistible, à laquelle rien n'échappe ; à son approche, il n'est sanctuaire voué à un culte purement intellectuel qui, s'il n'est déjà tombé, ne vacille. On sut jadis ce qu'était la barbarie avant la lettre ; demain, sans doute, l'on saura ce que peut être la barbarie après la lettre, la barbarie de civilisés aussi savamment dressés à courir après le gain pendant les années de

paix qu'à repousser et à détruire des ennemis durant les mois de guerre ; mais, en temps de paix comme en temps de guerre, invariablement résolue à faire fi des âmes, à encanailler les esprits, à transformer l'homme en une machine à produits et à profits savamment outillée.

Ami, vous faites nombre avec ceux qui, dans leurs actions, vont, sans se détourner, vers le bien, et vous avez la faiblesse d'attendre une expression de reconnaissance qui vienne du cœur et non des lèvres. Et vous, ami, faisant, de votre côté, partie de cette imperceptible élite, dont les pensées et les écrits, orientés vers la vérité, ne tendent qu'à elle, vous vous laissez aller à solliciter, je ne dis pas des lecteurs, mais un seul lecteur, hors de vous-même. Tous les deux, et chacun à sa manière, vous faites, je suis fâché de le dire, acte de mendicité. Et à votre mendicité, morale pour l'un, intellectuelle pour l'autre, manque l'excuse qui, pour la mendicité proprement dite, tient à ce qu'elle implore le nécessaire ; car ce que vous quémandez l'un et l'autre, c'est le superflu.

PAYSAGES SANS FIGURES

VUES PRISES EN ITALIE, A FONTAINEBLEAU PRÈS DES PYRÉNÉES ET DES ALPES

SOUVENIR DE VÉRONE

(VUE DE VILLE)

Pour imprimer sur une cité et sur ses alentours un caractère exceptionnellement déterminé et tout à fait distinct, il se peut qu'avec ces deux facteurs, la Nature et l'Art, ait concouru l'Histoire, telle qu'elle passa par là, laissant des traces dirigées toutes dans un même sens. C'est bien à une harmonie de ce genre, à une harmonie grave et sévère, en somme plus que douce, que se rapporte l'effet produit sur la vue et sur l'esprit par l'aspect et la position de Vérone.

Machiavel, en mission dans cette ville, retrou-

vait, dans le site qu'elle contribue à composer, quelque chose de ressemblant à celui de Florence. Frappé par la première apparition et par le déploiement successif, à l'extrémité des plaines uniformes qu'il achevait de parcourir, de ces montagnes aux proportions modérées encore, aux replis accidentés et multiples, l'ambassadeur florentin put mettre quelque complaisance à forcer l'analogie en la relevant. Il s'en faut, néanmoins, qu'elle soit illusoire. Un certain dépouillement dans les *devants* aplanis du paysage, l'âpreté nue qui rend commune, même aux éminences légèrement abruptes où s'adosse Vérone, le caractère de hautes cimes plus distantes, reproduisent bien, sinon en le portant au grave, du moins en prenant jusqu'à un certain point sur la douceur qui les tempère, l'accent et l'effet pittoresque des contrées voisines de l'Arno.

Quant à ce qu'on pourrait appeler le signalement historique de cette région, la stérilité relative de plaines ondulées, propices aux grands rassemblements et aux manœuvres militaires, le contraste que forme, avec l'ardeur violente de certains effets de lumière, l'ombre massive et comme impénétrable des cyprès qui dressent, çà et là, leurs pyramides funèbres, en découvrent, dès l'abord, quelques traits. Insistez, interrogez l'aspect de la ville elle-même, sous les découpures

de la couronne murale qui l'orne et la protège, et vous reconnaissez bientôt que rien, dans son apparence, ne dément la destinée, qui la désigna de bonne heure pour être un passage de grande importance, un refuge d'armées, un camp retranché ayant tout à l'entour comme une circonférence de champs de bataille. Qu'elles recueillent les impressions présentes, ou qu'elles se dirigent vers le passé, l'imagination et la mémoire en suivent les mêmes pentes, tant le *genius loci*, qui hante visiblement encore la vaste étendue que dominent les points culminants de l'enceinte fortifiée de Vérone, est le génie même de la guerre !

La perspective matérielle à laquelle correspond intimement cette sorte de sens intelligible, y réunit, dans un même ensemble, l'Arc-de-Triomphe romain et le Palais qui date de la Renaissance, l'Amphithéâtre, destiné aux jeux sanglants, et le vaste hôpital militaire, l'un des derniers monuments de la domination tudesque. Aussi naturellement et d'aussi près, les souvenirs échappés des anciennes annales et les plus récentes émotions de l'histoire s'y associent pour faire passer la pensée par quelques-unes des oscillations les plus vibrantes, les plus prolongées qui puissent entre le présent et le passé la balancer et l'agiter. Bien des œuvres de l'homme qui sem-

blent étrangères l'une à l'autre, y parlent, à mots plus ou moins couverts, le même langage ; églises placées volontiers sous l'invocation de saints, dont les noms ont émigré de l'Orient[1] et dont l'un, saint Georges, offre le type consacré d'un guerrier et d'un vainqueur. Statues de preux remontant à l'épopée carolingienne, Roland et Olivier, qui se dressent à l'entrée d'un temple chrétien, comme pour mettre en relief tout ce qui, en fait de renommée et d'honneur, peut survivre à la défaite, et le long des murs latéraux de la même cathédrale, ces contreforts, alternativement rectangulaires et semi-cylindriques, qui relèvent, en apparence, de l'art du constructeur de citadelles et de bastions ; demeures inégalement élevées, dont les unes dominent et paraissent encore opprimer les autres, conservant ainsi l'image des caprices et des saillies sans frein de la liberté individuelle, au lieu d'attester le régulier développement de la vie publique servie par des forces collectives et concordantes ; maisons plongeantes, qui trempent le bas de leurs façades dans les eaux troubles que l'Adige amène des défilés de Rivoli, sous les arches du pont crénelé qui étale la longue rangée de ses dents aiguës et

[1] Saint Zénon, sainte Anastasie, saint Georges.

bifides, puis, sous les moulins agiles dont les roues n'arrêtent pas, le fleuve lui-même, précipitant la fuite qui le porte brusquement de détour en détour, ce fleuve turbulent dont, aux temps de la République romaine, les Barbares, venus du Nord, autre tourbillon impétueux, essayèrent vainement de vaincre la résistance ; enfin, ces rues qui, à deux pas des larges espaces ménagés par les exigences stratégiques, se rétrécissent en tortueux passages, s'étranglent en recoins qui sentent le guet-apens. De toutes parts, mine de guerre et de défense, avec le reflet, non effacé, sur les lieux et sur les choses, des agitations, des violences et des trahisons, par où s'exercèrent, entre nations, entre familles, et jusqu'au sein de la même famille, entre fils d'un même père, les haines publiques et les rivalités privées. A ces haines, à ces rivalités, tour à tour élevées à leur suprême puissance pour commander les destructions méthodiques, au-dessus desquelles la gloire passe avec tout son bruit et son auréole vite pâlie, et rabaissées jusqu'aux déshonorantes surprises de l'assassinat, la mémoire restitue, sans effort, leurs emplois et leurs exploits.

Vers l'horizon qui, du haut des remparts, se découvre en s'élargissant de plus en plus, le regard atteint ou la pensée va cherchant bien des arènes, maintenant silencieuses, où le sang coula,

et pour tant de causes ! Ici, pour la domination ou pour la vengeance ; là, pour la conquête légitime de l'indépendance ; plus près, dans les arènes proprement dites, par caprice, par jeu. Là, fut préparé ou soutenu plus d'un de ces chocs décisifs où il ne s'agit de rien moins que de faire échoir l'Empire romain à l'un ou à l'autre, à Vespasien, puis à Odoacre. Bien loin de ces âges reculés, et tout près de nos jours, là aussi, ces conférences, qui font mine de régler souverainement le destin et le repos des peuples, ne semblent-elles pas moins subir le même ascendant fatal ? Quoi de plus stérile en œuvre de paix, que le congrès tenu en ce lieu, il y a un peu plus d'un demi-siècle ! Quoi de plus incomplet, quoi de plus vite dépassé par le cours des événements et par la force des choses, que les stipulations et les accords si vains de Villafranca ! Non loin des routes par où les légions romaines s'étaient rendues à la terrible rencontre de Bédriac, s'ouvrent celles qui aboutissent à Castiglione et à Rivoli, à Solferino et à Custozza, celles qui menèrent les vaincus de Caldiero à la revanche d'Arcole, les vainqueurs de Goito au désastre de Somma-Campagna. Autant de domaines et d'apanages de la Victoire, qui emprunte, pour un jour, son nom à quelque lieu jusque-là obscur, et le rend, avant la fin du soir, désormais immortel.

Sauvées, elles aussi, de l'oubli, mais par une triste aventure d'amour, les haines des Capulet et des Montaigu eurent, ici, leur commencement et leur fin. Ailleurs, plus sûres d'un lendemain que la Victoire, parce que, au lieu de sacrifier des vies, elles maîtrisent des âmes, la Poésie et la Musique devaient en relever la mémoire, en célébrer la légende, en composer la complainte.

Eux-mêmes, par l'animation mensongère qu'ils affectent, les monuments funèbres s'ajustent au sens et à l'effet de ce qui les entoure. Tel sarcophage, suspendu à côté d'une église, chevauche avec ostentation sur la muraille qu'il a l'air d'enjamber et qui le tient en équilibre. Les tombeaux des seigneurs de la Scala portent haut, par-delà le trépas, une image de défiance, avec une intention de défi. Remparées dans l'enceinte que protègent des grilles aussi flexibles qu'une cotte de mailles, les lourdes tombes aux encoignures saillantes en forme de créneaux, couvrent, de leur armure de pierre, d'équivoques héros, qui semblent avoir voulu se retrancher jusqu'au fond du cercueil.

Tout à côté, l'Art les ranima, leur rendit les apparences de la vie telle qu'ils la connurent et l'aimèrent. Les voilà, avec des aigles aux pennes éployées pour cimiers, fièrement campés sur des destriers, qui ont l'air harassé comme au sortir

du champ de bataille, et portent, en guise de suaires, les housses traînantes dont ils sont bardés. Qu'ils figurent bien, sous cet appareil mi-parti de combat et de deuil, la fin d'une existence fougueuse arrêtée court ! Ainsi, frappé soudain, le guerrier, au-dessus de l'attitude rigide imposée par la mort, garde le reflet de la lutte ardente qui continua sans lui.

A FONTAINEBLEAU

Il est, pour les beautés de la nature, comme un ordre et une série de genres divers entre lesquels elles se partagent et se classent. La simplicité caractérise celles qui s'offrent dans les plaines cultivées où la Nature et l'homme sont unis par une perpétuelle association, où les mêmes lois qui président à la succession des jours et des saisons, donnent le signal et fixent le temps du labeur et du repos à l'activité patiente de ces travailleurs que la lente régularité de leurs occupations tour à tour disperse dans les campagnes et ramène sous le même toit, autour du foyer commun.

Entre ces perspectives paisibles et les aspects sublimes des hauts lieux, une place intermédiaire, un charme tempéré appartient aux forêts. Quoique l'homme les fasse entrer dans son domaine, et qu'elles ne soient pas inviolables pour

lui, du moins elles ne gardent pas, aussi constamment visibles, les signes de sa domination, la marque de sa présence, la trace de son passage. Si le possesseur qui a droit de vie et de mort sur elles exerce ce droit avec des formes brutales, si, pour en user, il déploie tout un appareil de violence, son intérêt même lui commande de ménager de grands repos entre les coups de maître qu'il frappe. Cependant, les sèves circulent, la végétation poursuit lentement son œuvre, et les grands ombrages vont déployant ces tranquilles magnificences qui l'emportent sur la placidité unie des plaines fertiles, autant qu'elles le cèdent à la variété surprenante des montagnes.

Vienne, pour aviver leurs harmonies, pour exalter leurs contrastes, la saison douteuse, la saison de regrets et de menaces qui, trop tôt, mêlera des teintes funèbres aux dernières ardeurs d'une végétation mourante : à ce moment, les cimes des futaies se diaprent de nuances dont les inégales bigarrures offrent au regard qui les observe d'un point élevé des oppositions frappantes, tant les courants de verdure qui se côtoient sans se confondre, marquent nettement, çà et là, la ligne séparative des régions encore intactes et des espaces déjà dégarnis ou qui le seront bientôt. Et si, vers la fin d'un jour tardivement dégagé des brumes matinales, les

rayons obliques du soleil prolongent leur doux adieu[1] à travers le treillis élargi des ramures, tout ce qu'ils effleurent est transformé. Des écharpes dorées flottent autour de l'écorce des bouleaux dont les tiges se courbant l'une vers l'autre font penser à des groupes de dryades près d'entrer en danse. Les franges ciliées qui bordent les feuilles du hêtre ressemblent à de minces auréoles, les aiguilles du pin à des aigrettes de verre pilé. Ramassées ou éparses, les tiges du houx, aux articulations dures et noueuses, font scintiller le lustre de leur feuillage et accrochent une étincelle ou une lueur d'étoile à chacune des épines qui le hérissent.

A l'entrée de quelque avenue ou sur le bord d'une route, le plus remuant, le plus babillard des arbres, le tremble, agite, sans s'interrompre un instant, ses mille languettes. Déjà pâlies, desséchées, elles vont se taire une à une. Qu'il en reste deux encore, elles tournoieront en balançant leurs tiges, jusqu'à ce que, traçant en l'air une spirale déliée, l'une après l'autre aille s'étendre à terre, morte, parmi tant d'autres mortes.

---

[1] If chance the radiant sun with farewell sweet
Extend his evening beam.....

MILTON'S, *Paradise lost.*, liv. II.

Dans des retraites plus profondes, s'accommodant de toute situation, rompu à toutes les nécessités qui altèrent ses formes et gênent sa croissance, le genévrier lutte pour vivre et vit de si peu ! Ici, de ses replis il enlace convulsivement la roche dont une fissure l'abrite et nourrit sa racine ; là, il se couronne d'un feuillage arrondi en dôme ; ailleurs, il pyramide. Plus souvent encore, rabougri, mutilé, il rabat ses rameaux qui pendent autour du tronc, comme le feraient autour de leur hampe les lambeaux d'un étendard. Au ras du sol, des mousses innombrables se plaquent ou s'allongent en lanières, se ramassent en pelottes, se dressent en houppes plumeuses dont l'assemblage présente l'image réduite d'une forêt. De tous côtés, elles étalent le luxe tardif d'une sorte de parure improvisée entre les richesses que prodigua l'été et les misères prochaines de l'hiver. Çà et là, des dalles aplaties couvrent la terre. Les ombres des grands chênes se prolongent à leur surface et les bouleaux aux fûts d'une blancheur de marbre les frôlent de la pointe de leurs baguettes. Sur ces pierres, à l'aspect sépulcral, reposent des baies noires et amères, des feuilles menues et crispées comme les pétales d'une fleur qui se fane, les unes détachées doucement et restées au pied de leur rameau, les autres venues de loin et roulées par le vent.

Rien ne manque à ces harmonies de la solitude si, tout auprès, sur le penchant d'un monticule, des pins élèvent leurs troncs, régulièrement amincis jusqu'à la cime, étagés de manière à figurer une série de tuyaux d'orgue, et penchant leurs sommets sous des ondulations tour à tour grossies et décroissantes, comme s'ils préludaient à la destinée orageuse, aux aventures de mer prédites par le poète :

... *Abies casus visura marinos* [1].

Pourtant, ces asiles précaires, aisément envahis, livrés à des ravages calculés, ne sont pas encore les lieux sacrés où la Nature défend toute sa fière indépendance; c'est ailleurs, c'est dans les hautes régions qu'elle a vraiment ses trônes et ses sanctuaires. Celui qui a créé la Nature et l'Humanité a voulu qu'au-dessus des vivantes multitudes destinées à rendre et à recevoir des services qui se comptent, s'apprécient et se paient, il y eût un petit nombre de privilégiés auxquels échût un certain don excellent de plaire, de charmer, d'émouvoir, qui s'exerce gratuitement et qui, d'ailleurs, ne saurait être payé. De même, il a permis que la Nature eût en propre

[1] Virgile, *Géorg.*, liv. II.

un domaine réservé où elle fût soustraite à la nécessité de céder à l'homme, de le servir, de se laisser occuper par lui, où cette sœur aînée de l'humanité jouît pleinement des bénéfices dus à l'ordre de la création, où, enfin, elle eût la perpétuelle liberté de ses fantaisies et de ses mystères, de ses féeries et de ses terreurs.

Partout ailleurs assujettie, ou destinée à l'être, dans les montagnes elle est restée souveraine, et les rois de la terre n'ont pas de promenades arrangées qui égalent la grâce de ses jardins suspendus entre des abîmes, de forteresses qui vaillent ses inexpugnables remparts creusés dans le granit, de salles de fête dont les parois empruntent aux feux allumés par l'art un éclat pareil à la splendeur qui étincelle sur ses murailles de glace et dans ses palais de cristal.

La place de l'homme est petite en ces lieux, et il n'y reçoit qu'une courte hospitalité, mais cette hospitalité est splendide, et ce qui entoure cette place pénible à tenir, demeure intact à travers les âges. Le sol qu'il touche a la vertu de communiquer l'indépendance; il affranchit quiconque l'a foulé. Là, ne fût-ce qu'un jour, ne fût-ce qu'une heure, l'inévitable fardeau s'allège, une vision de bonheur et de liberté resplendit au milieu des merveilles du désert, *speciosa deserti*. Là, ni la terre, ni les eaux n'y reconnaissent plus

leur maître. La terre, au lieu de recevoir, pour les féconder, les semences qui doivent le nourrir, et de porter les fondements des demeures qu'il se construit, lui offre à peine une surface où il imprime ses pas et le pouvoir qui s'est rendu les fleuves complaisants, le pouvoir qui ravit aux vents et dispute victorieusement aux tempêtes l'obéissance des mers, est défié par le torrent dont les flots indomptés ne connaissent nulle entrave, ne supportent nul fardeau, n'entraînent avec eux que ce qu'ils ont eux-mêmes conquis et arraché dans leur course. Telle il la reçut au sortir de son rude berceau, telle le torrent se réserve sa force à lui seul, l'exerce tout entière et sans partage. Fier de son origine, il annonce bruyamment son passage ; il jette sa voix, grondeuse et railleuse tour à tour, où se mêle parfois le cri de l'oiseau pêcheur qui, de la pointe de son bec taillé en crochet, ou du croissant de son aile recourbée en faux, rase le flot qui recèle sa proie.

Il représente, il met en jeu toutes les forces qu'exerce l'élément liquide pour lutter et pour détruire, pour se dérober et pour fuir ; forces multiples et mystérieuses, tour à tour en réserve ou manifestes, visibles chacune en son temps et en son lieu. Souple autant que violent, il tourne les obstacles aussi aisément qu'il les emporte ; il cède, il dévie là où il ne peut attaquer de front ;

il use ce qui lui résiste. Souvent il ménage ce qu'il entraîne sans peine, mais aussi sans profit pour la rapidité de sa course, et, tandis que rocs brisés et troncs fracassés roulent avec lui, il respecte et protège de ses replis quelque lambeau de terre, quelque étroit îlot où de grands arbres s'élèvent en sûreté. Tantôt il glisse avec la vitesse de la flèche et la pureté du cristal à la surface polie d'un fragment de roc, tantôt battu en neige, il rebondit et lance des flocons d'écume qui étincellent au soleil. Divisées par les aspérités du rocher, les eaux se partagent en jets parallèles, en tuyaux liquides, se creusent en cannelures, divergent en éventails irisés que borde une frange bouillonnante. Parfois, autour de la masse confusément précipitée, une colonne de vapeur transparente et légère tourne lentement, l'englobe dans son mouvement circulaire et paraît se renouveler sans cesse, comme si, combattue et purifiée par le combat, par la violence qui la divise en elle-même, l'eau, dans sa chute, laissait se dégager lentement et se porter en haut ses parcelles les plus subtiles, les plus éthérées. Ailleurs, sur une roche plate qui paraît à fleur de terre, toute revêtue de verdure, glisse un mince filet qui a franchi la rive ; c'est à peine s'il incline les mousses, les herbes, les plantes basses qu'il baigne et dont il rafraîchit l'éclat, jusqu'à le

rendre égal en vivacité à celui d'émeraudes vues au travers du plus pur cristal.

... *As softly green*
As emeralds seen
Thro purest, crystal gleaming[1].

C'est bien une lutte sans trêve et une fuite sans répit qu'anime et qu'accélère outre l'impulsion initiale du flot s'élançant après le flot de tant de veines inépuisables, la surabondance d'efforts progressivement accumulés qui pèsent sur une masse d'eau sans cesse grossie. Dante, à l'horizon poétique duquel se montrent si souvent, tantôt par de si claires échappées, tantôt comme de rudes *repoussoirs*, les aspects des régions montagneuses, tandis que la mer est, plus ordinairement, le fond des tableaux et le cadre des descriptions homériques, Dante n'a-t-il pas, avec plus de justesse et de concision que nul autre, rendu cette pression exercée par les sources profondes,

... Che l'alta vena *preme,*

et la précipitation des fleuves échappant aux poursuites de leurs affluents qui les harcèlent :

... *Per aver pace co' segnaci suoi?*

Fougue qui n'est pas sans répits ; impatiences non exemptes de ces accalmies, qui interrompent le tumulte des destinées les plus tapageuses, ni

[1] Thomas MOORE, *Irish Melodies. — On the Shamrock.*

de ces contraintes que subissent les destinées que l'on dirait le plus complètement maîtresses d'elles-mêmes.

Dans nos Alpes dauphinoises, est-ce la Romanche, venant perdre son nom près de Vizille? Elle naît sous les vastes champs de fleurs qui se penchent mollement et comme en berceau sur sa source. Mais une fois les premiers passages forcés, les premiers assauts livrés, elle aura la plaine unie du Bourg-d'Oisans pour reprendre haleine, avant d'être resserrée et remise à l'étroit pour de nouvelles chutes et de nouveaux soulèvements. Dans les Alpes de la Suisse, est-ce la Reuss? Elle aura la vallée d'Urseren pour y ralentir son impétuosité et s'y reposer de ses fureurs, avant les embûches qui l'attendent au gouffre du Pont du Diable. Près du groupe clair des maisons d'Andermatt, riant aux yeux d'une telle bienvenue, à l'issue d'un sombre défilé, elle coule quelque temps au niveau de surfaces légèrement remuées qui offrent, elles aussi, l'image d'un calme traversé par de légers troubles. Des roches basses relèvent çà et là, sans l'interrompre par de brusques saillies, la couche de végétation presque régulièrement redressée depuis le creux de la vallée jusqu'aux parois monstrueuses qui l'épaulent. Entre les deux rampes tristes, désolées, dont l'une penche vers Fluelen, tandis que l'autre s'attache

aux flancs du Saint-Gothard, l'effet produit est celui du nu, plus ou moins ressenti sous un voile léger, en regard et en comparaison de l'écorché. Sera-ce la Reuss encore, ou l'un de ses voisins au nom plus retentissant, le Rhin, le Rhône, le Tessin? Les pauses où ils auront l'air de s'oublier, seront autrement prolongées, autrement dignes de les retenir; ici, les lacs d'Italie où trempent les reflets effilés des blanches villas, faisant, dans l'eau transparente, l'effet de claires racines, de supports tour à tour immobiles et tremblants; là, d'autres lacs, ceux de la Suisse, où se mirent les grandes ombres penchées de rocs immenses que l'on dirait coupés par la scie et taillés par le ciseau; ces lacs, dont les reflets de saphir et d'émeraude répondent si bien à la verdure de leurs rives, à cette verdure partout égale de teintes, d'épaisseur, de finesse, aussi serrée qu'un tapis de mousse, d'un ton aussi pur qu'est pure la blancheur d'une neige tombée de frais, comme si, au lieu de percer la terre de ses mille petites pointes, elle y était mollement tassée.

Voilà de ces *reposées* telles que la mer, suivant l'expression de l'historien romain, en formait sur les côtes méridionales de l'Italie [1]. Une agitation douce, si douce parfois qu'elle simule l'immobi-

---

[1] ... Lucrinus et arvernus, quædam *maris otia*.
Florus, liv. I, XVI.

lité, y absorbe les courants qui ont traversé tant de rudes hasards. Ils se dilatent, dans ces périodes pleines de calme où d'autres vies que la vie des fleuves se ménagent et se réparent, en attendant que quelque soudaine inquiétude les reprenne, les pousse et rassemble pour de nouvelles destinées leur activité suspendue et leurs forces un instant relâchées.

Ailleurs, ce n'est plus la nature, c'est l'homme qui se mêlera de ralentir à sa guise et à son profit le *chemin qui marche,* mais qui marche de moins en moins solitaire, une fois qu'il se déroule dans les vastes plaines, ou le long des villes populeuses. Si encore, il y passait comme, au voisinage des montagnes, le Tessin passe contre Bellinzona ou l'Adige sous les ponts de Vérone, en courant, en fuyant, en se repliant dans sa fuite; mais non : vers Milan, au milieu des cultures de la Lombardie, il livre son cours accru et paisible à qui voudra le prendre et le diviser. De lui-même, il donne entrée, il donne issue à des rues d'eau qui s'en vont, lentes et paresseuses, à travers les campagnes, vers la ville, sans compter plus d'un ruisseau suspendu, rapide sentier qui les coupe et les franchit d'un bond; le long de ces rues, des maisons, que nul quai ne tient à distance, sont en communication directe et familière avec elles. Au bas de quelques-unes, des espaces couverts

en forme de hangar reçoivent les bateaux chargés à pleins bords, qui viennent s'y emmagasiner comme le feraient de lourdes voiturées dans des cours librement ouvertes. Des deux côtés de ces allées liquides tracées en pleins champs, se prolongent, par ici, des berges toutes parfumées de menthe sauvage, toutes festonnées de fleurs de liseron, blanches ou rosées; par là, sur la limite des cultures, de minces palissades d'osiers ou de saules aux tiges droites et dégarnies, aux touffes grêles de feuillages ramassées en chapiteaux. Au saut d'une écluse, retentit une chute pesante et uniforme. A peine la transe passée, le courant redevient comme apathique. Plus rien de ce temps de jeunesse et de liberté où de l'énergie déployée contre un obstacle naturel lui venait le bouillonnement de bulles innombrables qui s'enflaient et crevaient tour à tour. Des plaques d'écume, sorte de pustules humides qui exsudent à sa surface, voilà les seules traces de l'effort artificiel qui, pour un moment, pour un seul, aura précipité sa marche régularisée. Ces minces tronçons se rattachent pourtant à une chaîne merveilleusement souple dont les ondulations forment un lien flottant et progressivement élargi entre les hautes régions terrestres où le changement est lent, presque insensible, et la mer où l'agitation n'a pas de cesse.

Entre les montagnes et la mer, quelle comparaison tenter qui ne soit inutile ou hasardeuse? Il faut se contenter de remarquer que le pouvoir et le charme de celles-là et de celle-ci n'opèrent pas, en général, dans le même sens. Il semble qu'à la mer, vue du rivage, appartienne, décidément, dans notre hygiène morale de civilisés à outrance, une sorte de fonction d'intervention homéopathique. Ses agitations suivies d'un repos apparent qui n'est qu'une suite de mouvements apaisés et contenus semblent s'offrir à la fois comme un relâche efficace et une diversion appropriée à ceux qui ne se proposent pas de perdre longtemps de vue les horizons d'une vie humaine que l'activité surcharge. Aussi que d'autres distractions ils mêlent à ce bercement des flots qui risquerait de les faire rêver! Il convient de porter aux montagnes un esprit de détachement autrement sérieux que le besoin momentané de calme qui dépayse plutôt qu'il n'écarte les bruits du monde.

On se figure que pour ceux-là surtout elles ouvriront leurs sources délicieusement désaltérantes, qui, par une révélation précoce, auront connu les mystérieuses alliances que la mort contracte avec la jeunesse. Soit que la première flamme du matin s'allume au point extrême de leurs cimes, soit que la pâleur de l'azur nocturne y succède aux teintes rosées du crépuscule, soit

que, durant les heures sombres qui précèdent l'orage, bornant l'horizon avec leurs masses noires et leurs glaciers, comme d'épaisses draperies le long desquelles couleraient des nappes de cire fondue, elles donnent envie de redire après le psalmiste :

Montes sicut cera fluxerunt,

tant une association bizarre des livrées du deuil et des couleurs, qui sont l'emblème de l'intacte pureté, y rapproche, y confond et fait ressortir par un contraste fantastique les insignes des pompes nuptiales et la parure suprême des funérailles virginales. C'est qu'en vérité la vie et la mort s'y touchent de près, ou, plutôt, la vie, comme la lumière, ne fait que glisser à la surface de ces formations inanimées. Ailleurs, l'herbe des champs verdit et se fane bien moins vite que n'éclosent pour se flétrir les fleurs des sommets, hâtives, brillantes, caduques. Pour naître, que leur faut-il ? un rayon de soleil, un sourire du ciel, une pincée de terre, quelques gouttes d'une eau qui cesse à peine d'être neige ; et pour mourir ? moins encore ; le passage d'une brume nocturne, d'une ombre, d'un souffle !

La rudesse du granit et la dureté des glaces qui protègent ces monuments de la Nature contre l'action des siècles, n'ont point empêché la destruction de pénétrer par certains endroits dans

leurs masses ébréchées. Solides et ruineuses à la fois, elles résistent, mais s'altèrent. Elles ont des parties qui se brisent; mais, le plus souvent, les débris répandus à leurs pieds, détachés d'elles plutôt que séparés, se prolongent en éperons, ou se dressent encore à demi en contreforts. C'est un voisinage qui va bien aux monuments élevés par des mains humaines qui, ayant subi l'épreuve des âges, ont presque tout livré d'eux-mêmes, sauf un reste de forme prêté à la pensée qui les fonda, cette pensée fût-elle la plus haute et la plus mystérieuse qu'il soit donné à l'homme de traduire en posant pierre sur pierre.

Dans un coin des Pyrénées, sur un plateau désert, apparaît, seule, toute nue, une chapelle abandonnée [1]. On l'aperçoit au bas de pâturages disposés en gradins sur le flanc de la montagne et dérobés successivement aux regards, avec les arêtes inférieures qui les portent dans leurs replis. Autour de l'esplanade, dont le faux aspect de plaine l'a trompé d'abord, l'œil reconnaît bien vite que le terrain, à une certaine distance, manque et va, se précipitant par de brusques versants, jusqu'à des fonds invisibles. Le site, ainsi

[1] Vallée de l'Arboust, près Luchon, au-dessus de Cazeaux.

borné, n'a donc ni l'égale uniformité des horizons aplanis qui satisfait le regard sans le provoquer, ni ces reliefs variés des régions vues de haut qu'il se plaît à dominer, avec la tentation de s'y égarer ou de les franchir par quelque côté. Cette sorte de retranchement naturel, aisément accessible, a déjà de quoi retenir l'attention par ce qu'il montre, et l'occuper en la détournant vers ce qu'il laisse deviner. Lorsque le vent des hauts lieux arrive, tout courant, des plaines de neige et des surfaces glacées, tour à tour ternies par les nuées ou reflétant, comme des miroirs sans tache, quelque mobile rayon, ses souffles ne rencontrent dans cette région qu'un gazon qui se courbe mollement devant eux. C'est plus haut que, passant sur des étendues peuplées de tribus végétales, à la physionomie accentuée, à l'abondante facilité de reproduction, il balance dans le même sens les tiges que couronne la fleur du narcisse et les longs épis des asphodèles. C'est plus haut encore qu'il fait glisser un court frisson sur ces plaques gazonnantes, d'autant plus humbles qu'elles sont exposées à plus de dangers et de rigueurs, où tant de tiges exiguës se blottissent et massent leur menu feuillage. C'est ailleurs aussi, mais plus bas, qu'il balaie les prairies où foisonnent, dans un pêle-mêle de fleurs et avec une abondance sans choix, les espèces familières

à la plaine et à la montagne confondues comme en pays neutre, sur les frontières de l'une et de l'autre. Quelques arbres seulement se montrent vers les contours extrêmes du plateau ; non de ceux qui s'étendent en largeur au-dessus de la terre, comme pour prodiguer autour d'eux leur ombre et leurs fruits, mais portant droit vers le ciel leurs rameaux rigides et infructueux.

Du reste, ni demeures, ni cultures ; rien qui rappelle l'homme, si ce n'est un édifice en ruines, délaissé par les vivants, et d'où les morts eux-mêmes ont été éloignés : car le cimetière que bornait l'enceinte extérieure de l'église est vide comme l'église elle-même. Des pelletées de terre et de cailloux rejetés à la place des sépultures dépouillées y figurent ces tertres dont les peuples primitifs recouvraient les ossements de leurs ancêtres, ou font penser à ces champs des morts de l'Italie dont, suivant la croyance populaire, le sol, repoussé au contact des corps, se relevait sur les tombes [1].

---

[1] Si dice affermentamente da tutti, che gli corpi che vi si mettono in otto ore gonfiano in modo che se ne vede, alzar il terreno... Questo miracolo è simile a quell'altro del cimitero di Roma, dove se si mette un corpo d'un Romano, la terra lo spinge subito fuora.

(MONTAIGNE. — *Journal du Voyage en Italie.*)

Ce qui fut le chapiteau grossièrement sculpté de quelque rude colonne d'un temple consacré aux antiques divinités du lieu, a passé, comme une pierre avec d'autres pierres, dans le mur de l'édifice chrétien, pour que, tombant encore et ramassé de nouveau, une dernière déchéance le porte dans la main d'un paysan occupé à clore sa prairie ou à se construire une chaumière. Ce qui fut une lourde croix de pierre, placée au centre du préau ou à l'entrée de l'église, se retrouve sur la muraille disjointe, et lui ajoute une cime penchante. Les coins en sont déformés, non par ces entailles que produisent les chocs ou les coups, mais pour s'être insensiblement usés et arrondis. On dirait que la pierre a fondu et, par cette lente dissolution, œuvre des siècles, elle est devenue ce que devient, en moins d'une heure, le bloc de neige changé en monument fragile par le caprice d'un enfant.

Heureuse l'âme qui aura su se préparer et conserver à sa mesure et à son niveau un abri, un lieu de repos, entre tant de sommets qui la dépassent et tant d'abîmes qui la cernent ! Deux fois malheureuse si elle en vient, soit découragement, soit désespoir, à le ravager elle-même, pour n'y voir que des débris. Malheureuse encore, lorsque, sans arracher les fondements de l'édifice, elle le déserte, en retirant tout ce qu'elle

y avait mis, ce qui est vivant en elle, c'est-à-dire ses désirs et ses espérances, et ce qui est mort, c'est-à-dire la cendre des illusions éteintes et la poussière sacrée des regrets, des chagrins, qu'elle lui avait confiées et qu'elle lui redemande!

Telles peuvent donc être les secrètes et harmonieuses influences d'un site, que tout y parle ainsi de solitude et d'abandon. Changez un peu ou transposez d'une certaine façon les éléments qui le composent, et il n'est rien qui ne s'y tourne en grâce austère, en gravité sereine et souriante. Une église encore, non plus fermée et ignorée, mais ouverte au fidèle et au curieux, portant un nom et un nom qui attire [1], appelle de loin les regards, là où les sommets s'abaissent, là où se développe une plaine entrecoupée d'éminences différentes des vraies montagnes, autant que les vagues d'une mer tranquille diffèrent des flots soulevés par la tempête. Ça et là, des maisons se groupent en villages; les lignes de leurs faîtes ne se coupent pas en angles aigus et ne sont point recouvertes de l'ardoise dont la couleur est celle du rocher stérile, mais sur leurs toitures peu inclinées, la brique éclate presque aussi vivement parmi la verdure des arbres que la fleur du coquelicot au milieu des

[1] Saint Bertrand de Comminges.

moissons. Ici, ne souhaitez pas les douteuses clartés d'un ciel triste ; elles y mettraient un contre-sens et une disparate. Ce qui est désirable, c'est la faveur d'un beau ciel et quelque hasard heureux de la saison qui, de toute la contrée, fasse comme un jardin et comme un verger où tout arbre ayant revêtu sa robe verte du printemps, plus d'un, par dessus cette parure de jeunesse, laisse voir encore cette première parure de fête, qui lui fit une couronne tôt venue, tôt flétrie, aux fleurons roses ou blancs.

Comme autour de la maison de prière, la Nature forme une enceinte spacieuse, un cercle étendu où se joignent les beautés qui appartiennent à deux régions, ainsi, au dedans, deux époques de l'art ont contribué à en orner le sanctuaire.

Quand on a pénétré sous les hautes arcades, ce n'est pas l'autel qu'on aperçoit tout de suite devant soi ; avant d'y arriver, l'œil est arrêté par les surfaces et les reliefs diversement travaillés d'une sorte de rempart intérieur en bois sculpté, qui étend les limites ordinaires du chœur, ou plutôt ne fait qu'un du chœur et de la nef qu'il circonscrit. Le long des sombres parois et sur chacun des panneaux qui les divisent, s'enlèvent non des médaillons étalant à plat une rangée de profils sans lien entre eux, encore

moins une suite de mascarons présentant de face des yeux fixes et pétrifiés que rien n'attire, que rien ne détourne, mais une série de têtes, de dimensions médiocres, détachées, et comme s'élançant du fond où rentrent les courbures inférieures du cou et des épaules. A la différence de ces figures d'un autre âge, enfoncées dans des niches, séparées par des colonnes, dont les yeux baissés à terre, tournés au ciel ou dirigés en avant, expriment la fixité de la méditation, l'immobilité de l'extase qui suspend la pensée, et par dessus tout, l'isolement contemplatif, rien en elles qui ne soit désir du mouvement, envie de voir et d'agir. Chacune se tourne de côté et semble portée vers la figure voisine par la première tentation d'une curiosité qui s'éveille. Ainsi rapprochées deux à deux, à moitié retenues, à moitié dégagées, ni tout à fait captives, ni complètement libres, elles obéissent à une sorte d'attraction morale qui les dispose à s'interroger, à se répondre, comme si elles avaient quelque chose de nouveau à se demander, d'intéressant à s'apprendre. Têtes soucieuses et austères de politiques, de magistrats, de guerriers à la barbe fourchue et flamboyante, têtes de jeunes femmes expressives, animées, quelques-unes graves, d'autres souriantes, ou mêlant la vivacité au recueillement. Ces joues presque enfantines, contre

lesquelles une chevelure élégamment bombée est contenue par des bandelettes ou bien enfermée dans un réseau qui se recourbe en coquille, n'ont point la rondeur quelque peu massive et rebondie, mais corrigée par une grâce exquise, que Filippo Lippi, par exemple, prête à ses têtes d'anges ou de saints, et que Pérugin n'a pas toujours su éviter. Leurs contours s'éloignent encore davantage du moule vulgaire, d'où l'Albane et Pierre de Cortone tirèrent tant d'empreintes amollies. On dirait plutôt une réduction des types heureux que fixa la main de Paul Véronèse, ou la reproduction atténuée de quelques-unes des créations de l'art vénitien qui précédèrent les siennes.

Le sens et l'attrait de ces aimables figures tiennent à ce qu'elles ont à la fois de précis et d'incertain, d'élancé et de réservé. On se persuade que ce sens et cet attrait, plutôt que de s'achever, risqueraient d'être compromis et affaiblis, si la main qui les sculpta les avait représentées en pied. Sans doute, elles y auraient perdu cet air de curieux empressement, cette attitude de jeune oiseau craintif qui tend le cou hors de son nid. La recherche, le goût de l'action, voilà ce qui les caractérise avant tout. Ce n'est plus la sainteté, ce n'est pas encore la passion. Trop peu saintes, au gré de quelques-uns, pour la destination qui

leur fut donnée, qui donc aurait le courage de les trouver assez profanes pour être exclues du lieu saint qu'elles occupent? Peut-être vaut-il mieux ne pas les interroger avec une intention trop marquée, les prendre pour ce qu'elles sont, sans recherche ni prétention. Si des images de fleurs et d'animaux ont pu être figurées dans le bois et dans la pierre, à l'usage des temples religieux, la fantaisie qui s'en est prise à cette sérieuse et virile fierté, à cette grâce purement féminine qui, dans le domaine de la Nature, comme dans le royaume de l'Art, sont rapprochées pour un si légitime vis-à-vis, n'aurait-elle pas les mêmes droits, et faudrait-il la tenir pour suspecte si elle approche de trop près les autels? Ici l'Art fait mieux encore ; autant qu'il est en lui, il perpétue un moment de floraison et d'épanouissement; il manifeste en faveur de ce qui mériterait tant de durer, la puissance qu'il exerce pour combattre le temps qu'il ne peut vaincre, tandis que la Nature a le privilège de recommencer perpétuellement ce qui dure trop peu et ce qu'on regrette de voir finir. Ni à l'un ni à l'autre ne demandons rien d'impérissable, mais entre les apparitions qui passent sans retour et les objets éternels où l'homme a peine à fixer directement son esprit, l'un et l'autre, chacun à sa façon, remplissent leur office, ménagent leur médiation, sauvant les

contrastes, multipliant les degrés, préparant les approches, faisant gagner quelque chose enfin, si peu que ce soit, sur les intervalles immenses, qui, au dehors, défient la vue, et, au dedans, effraient la pensée.

La Nature abandonne à l'homme les plates contrées, les molles surfaces où il exerce ses forces, déploie ses ressources, cherche des produits et conquiert des richesses. Elle semble se réserver avec jalousie de rudes endroits qu'il est interdit d'entamer, d'inexpugnables forteresses, où cet étranger n'est admis que par grâce, à grand peine, mais qui se déroberont toujours à ses prises. — De la présence de l'homme dans ces régions qui se refusent à lui, quel vestige reste? Une tente au désert, une station de nuit sur le roc, le sillage vite effacé du vaisseau que la mer renvoie de vague en vague. Là où il peut faire plus pour assurer son passage et s'ouvrir des voies qu'il rende fixes et certaines, les caractères qu'il imprime à ces travaux de ses mains demeurent variés comme la peine qu'il y a prise, et les obstacles qu'il a surmontés, inégaux et opposés comme les lieux où il les a poursuivis. Le chemin qu'il trace couramment, qu'il élargit à son gré au milieu de la plaine, qui s'y étale et y rampe et ne

s'écarte guère du niveau, nous invite et nous dit d'autant moins qu'il nous en découvre plus long; on est si vite au fait de sa platitude banale et si tôt découragé de lui demander rien de nouveau, rien de secret! Mais la route, la grande route frayée à travers la montagne, admettant le voyageur qui s'y fait porter ou traîner, offrant au piéton qui en use familièrement avec elle un surcroît de salutaire animation, par où il regagne plus de forces que ne lui en ôte la lassitude de la marche, celle-là, dès ses premiers élans, si libres et si bien calculés à la fois, elle captive les regards; et puis fiez-vous à elle du soin de tenir l'attention en haleine et en suspens, d'intriguer l'imagination par ses saillies imprévues, les caprices de ses lignes serpentantes, les inégalités des degrés de plus en plus raccourcis par où elle monte à l'escalade. Sans cesse en quête et en peine du lieu où elle va se placer, faite d'écarts et de changements, au gré de la fantaisie même qui entraîne le voyageur, elle sauve, elle tourne les difficultés plutôt que de les vaincre par la force. Comment elle est venue à bout des obstacles opposés par la Nature (chaque pas vous le montre), c'est en se tordant et en glissant, en s'insinuant et en biaisant à propos, par des alternatives de luttes et de surprises, par beaucoup de souples inflexions et par quelques brusques

attaques, par des enlacements et des étreintes qui ressemblent plus souvent à des caresses qu'à des violences. On le voit surtout, à mesure qu'on est porté par elle plus près du point culminant d'où partent, se séparent, et vont, se déroulant en sens contraires, ses longues inclinaisons.

Tantôt, au bord du vaste entonnoir, sur le penchant duquel se ploient et se reploient ses circonvolutions apparues tout à coup et toutes ensemble, elle se suspend et flotte contre les abîmes du Saint-Gothard ; écheveau embrouillé qui se dévide irrégulièrement, sans jamais se rompre, et dont l'œil suit et démêle, sans trop de peine, les complications à travers le tortueux labyrinthe du *Val tremblant*. Tantôt, à une curiosité autrement sollicitée elle offre une satisfaction différente. Circulant sur le rebord de la haute corniche qui s'arrondit entre les deux versants du Simplon, sous le giron même du glacier d'où s'échappent, encore souillées, les eaux d'une cascade tout près de leur naissance, elle provoque le regard à saisir, pour en chercher, en tenter le raccord, ces parties d'elle-même que fragmentent d'apparentes coupures, et que le hasard semble avoir jetées et rejetées de ressaut en ressaut. Elle lui donne à deviner par quels intervalles, d'abord inaperçus, se raccordent et se rejoignent les bouts de cette chaîne qui paraît

tant de fois brisée. Il faut qu'il s'y reprenne souvent pour réussir. Il s'y plaît, mais il n'atteint pas d'un seul trait l'achèvement d'un plaisir que tant de suprises se partagent. Apercevoir comment se constitue la suite bizarre de tant de tronçons disjoints, ce n'est pas une jouissance intuitive qui se résume en un étonnement subit et sans renouvellement ; c'est la récompense acquise d'une étude, poursuivie avec ardeur, d'observations répétées, de vues discursives portées tout à l'entour, par où se développe et se manifeste graduellement sur place l'explication cherchée. Autant de progrès faits sur la pente, autant de problèmes résolus, de lacunes comblées, de fractions ramenées à l'unité qu'elles forment par leur assemblage, autant de démonstrations nouvelles obtenues en marchant, qui, pour être assurées, veulent devenir palpables et auxquelles l'esprit et le regard ne se rendent, pour ainsi dire, qu'à la condition de les toucher.

Ces efforts, vainqueurs des résistances de la Nature, ne sont pas les seuls dont ces régions portent l'empreinte et rendent témoignage. Ils occupent une place intermédiaire, ils se trouvent à mi-chemin entre d'autres entreprises non moins hardies. Au-dessus, l'audace personnelle qui est le fait d'un petit nombre, l'audace qui vise toujours plus haut, peut atteindre les cimes

où la libre contemplation voit reculer de plus en plus ses limites. Là elle trouve que ces masses, dont l'aridité austère paraît ennemie de toute vie, enserrent dans leur abri inviolable d'autres masses d'une dureté égale en apparence, mais qui, au dedans comme par leurs bords, perdent cette dureté, s'amollissent et fondent; vastes et secrets réservoirs où s'alimente une double fécondité qui, s'exerçant sur place avec de régulières alternatives, se porte au loin sans arrêt et sans relâche. Sur place, elle ramène par d'infaillibles retours la croissance et l'épanouissement des milliers de germes qui, du sein de la terre, se répandent en légions de fleurs. Au loin, elle s'étend et se multiplie par l'épanchement des eaux, que versent tant de veines intarissables, tant de sources, d'abord invisibles et muettes, mais qui, à peine venues au jour, transforment si vite leur silence en murmure, et ce premier murmure en un bruit sans cesse accru.

Une audace tout autre qui suppose, à la place de l'intrépidité personnelle d'un petit nombre et d'une épreuve de quelques heures, l'énergie collective et soutenue qui ne compte ni les années ni les bras nécessaires à son œuvre, attaquera vers leurs bases ces colosses dont les sommets se laissent seulement effleurer. Elle les percera de droit fil par une blessure profonde, et de vastes

ouvertures, béantes sur les ténèbres, y feront pénétrer les voies nouvelles où passeront, précipitamment et obscurément, des multitudes affairées ou curieuses. Le grand jour, le grand air sont bien loin. On leur emprunte, par artifice, juste ce qu'il faut de souffle pour ne pas étouffer, de lumière pour ne pas cesser de voir. Du ciel, plus rien ne se découvre et c'est à peine si l'on songe à le regretter. De la terre, devenue comme une prison qui enveloppe de ses ombres fixes une autre prison mobile et rapidement entraînée, l'on ne distingue plus que des profondeurs creuses et des couches massives, dont toute résistance s'est ou brisée ou docilement courbée.

Aspirer, atteindre aux sommets que l'esprit assigne comme but à ses plus sublimes élans, où l'intelligence court ses plus grandes aventures, n'est-ce point le partage ou la tentation du petit nombre de ceux qu'animent une noble ardeur d'aller au plus haut et l'espérance d'en rapporter quelque découverte digne de mémoire? Là, du moins, si ce dernier bonheur leur est refusé, leur vue, maîtresse des vastes espaces, n'aura presque plus rencontré de limites; ils auront reconnu comment ces abstractions spéculatives qui dominent à tous les ordres de la pensée, et que le vulgaire croit ingrates et stériles, participent, en réalité, de deux natures, et quelles transforma-

tions elles reçoivent; fixes et enchaînées par une extrémité, libres et entrant en mouvement par l'autre, à la fois immuables comme le roc dont elles ont la dureté, et douées, comme la source dont elles égalent la pure fluidité, du don de se répandre et de se communiquer à travers tout le monde intelligible; circulant par des conséquences et des déductions toujours plus fécondes, en même temps qu'elles abondent en impulsions bienfaisantes; elles-mêmes au dessus de tout emploi et de toute application; dérivant, néanmoins, et comme penchées vers tant d'emplois et d'applications où elles condescendent.

Cheminer un peu plus bas, à quelque distance de ces premières origines, avec une liberté de vue un peu moindre, mais des risques de moins à courir, c'est le sort d'une autre élite de l'humanité, plus nombreuse sans l'être beaucoup encore, pour qui l'exercice constant de l'imagination et de la réflexion est à la fois l'aiguillon, l'attrait et le prix de la marche. Elle ne se déplaît pas aux circuits qui la retardent en lui permettant d'étendre ses observations, de multiplier ses études, d'assister à la formation changeante de spectacles, où des éléments encore puissants et fortement distincts varient leurs combinaisons; même elle accepte sans effroi les émotions tempérées que lui donne de temps en temps un

coup d'œil jeté sur les abîmes qu'elle côtoie et qu'elle sonde en les évitant. Elle admet à parts égales, sans exclusion, sans prédominance, l'attention répandue sur ce qui l'entoure, et la recherche animée, sans impatience, de ce qui l'attend.

Tout contre terre, enfin, passe en grande hâte et avec grande rumeur, la foule pressée que possède une fureur de prendre au plus court, d'avancer vite, d'arriver au plus tôt. Elle porte en avant ses recherches, ses poursuites, pousse ses progrès sans se ralentir, et fait de la vie quelque chose qui tient à la fois d'une captivité volontaire, d'une course accélérée et d'une fuite interrompue par de courtes haltes.

ÉCHAPPÉES
SUR LA NATURE ET SUR L'ART

A côté des affections terrestres qui ont pour objet des êtres comme nous, des êtres qui peuvent nous être enlevés à chaque pas nouveau fait vers le terme inévitable; au-dessous de la fidélité gardée à certaines grandes et austères convictions, qui font passer avant tout ce que la vie sociale a de factice et de convenu l'Honneur et le Devoir; au-dessus, bien au-dessus de ces passions inférieures auxquelles la généralité des hommes n'échappent pas, ne fût-ce que pour se hausser d'un cran, et de ces applications non moins profitables qu'exactes de la science qui, après tout, ne représenteront jamais que le plus vulgaire des modes d'activité de l'esprit, une place légitime et honorable, mais combien écartée, combien peu enviée de nos jours! est réservée à l'amour de la Nature, au culte des Lettres

et des Beaux-Arts. A l'un et à l'autre il appartient de cacher, en le couvrant de fleurs, le grand abîme ouvert entre l'Idéal et le Réel, devant celui qui s'efforce en vain de réaliser de belles abstractions, ne pouvant faire vivre ce qui se refuse à la vie, comme devant celui qui, pour s'être donné tout entier à quelque créature périssable, souffre en pensant que le privilège d'aimer est uni à l'impuissance de faire durer la vie. Si les objets de cet amour et de ce culte ne portent point une marque sûre d'immortalité, du moins ils dépassent la mesure de notre courte existence ; nous accompagnant jusqu'au bout et destinés à nous survivre, ils admettent dans les jouissances qu'ils procurent, sinon la pleine confiance de l'amour divin, du moins une sécurité inconnue aux tendresses humaines. Avec la consolation de savoir que ce qui nous a dévoilé la gloire de Dieu et le génie de l'homme, les dévoilera encore à bien d'autres, après nous, ce que nous leur devons, c'est moins que le bonheur, sans doute, mais c'est bien plus que le plaisir frivole.

Moralement et matériellement parlant, ce qu'on appelait jadis la *belle natura* ira toujours recu-

lant et cédant la place à une nature ornée, préparée, arrangée, artificielle.

La Nature a des forces et des beautés. L'homme, trop complètement maître d'elle, abuse des unes et ne jouit plus des autres. Il est de plus en plus, vis-à-vis de la création, ce qu'étaient jadis les souverains au-dessus et à l'égard de leurs sujets. Il y met l'ordre avant tout, un ordre d'autant plus visible que la résistance opposée aura été plus grande, d'autant plus frappant qu'il se montre là où l'on s'attendait le moins à le trouver. (Vous le savez, si vous avez aperçu de loin, de bas, sur le flanc de la montagne nue et abrupte, quelque étroite prairie dont la verte entaille vous paraissait découpée et circonscrite avec une précision presque géométrique, avec la fausse régularité d'une épure imparfaite qui se trouverait plaquée au milieu de l'apparent désordre de l'ébauche la plus magnifiquement réussie.) Quand il y introduit la liberté, c'est une liberté factice plutôt que réelle, et quand il y ajoute une certaine harmonie, elle est extérieure et superficielle autant que les harmonies que Dieu y a mises demeurent secrètes, intimes et profondes. Comprendre celles-ci, en jouir en s'y tenant, suppose vis-à-vis de la Nature un privilège très distinct de toute souveraineté

et de toute affectation de puissance terrestre, un privilège analogue, par essence, à celui qui appartient, vis-à-vis de l'Humanité, au génie qui, sans lui commander, sans la forcer, la pénètre et la domine invisiblement.

Remplacer ce que l'on dirait perdu, transformer ce qui paraît détruit, amender, corriger au lieu de supprimer, voilà les procédés familiers à la Nature, voilà son secret pour rester perpétuellement jeune, saine et féconde. Renvoyez à cette école, à ce régime, à cette fontaine de Jouvence tant d'esprits atteints d'une disposition vraiment sénile et maladive, qui les porte à régler le monde moral d'après des principes tout opposés. S'agit-il de politique? Au lieu de faire sortir la liberté réglée de la liberté déréglée, et de l'en séparer, ils jettent tout, pêle-mêle, dans l'ordre absolu. De religion? Dédaignant de croire à la raison, ils ne mettent rien de raisonnable dans les croyances. Du développement de l'homme individuel? Au lieu de chercher à transformer les premiers enthousiasmes, intempérés et hasardeux, en admirations pures et bien ménagées, ils les condamnent à succomber et les ensevelissent dans une morne indifférence. De tout ce qui ne doit pas périr, dans l'ordre moral, quelle part inappréciable, irréparable, périrait, s'il ne tenait qu'à eux?

Si l'on compare les grandes voix de la Nature au langage humain, on trouve que l'élément qui a la propriété de déterminer, de limiter, de clore, la consonne leur manque ; mais il semble que le chant de l'oiseau bégaie des voyelles libres, incertaines, et que des diphthongues roulent et grossissent avec le cours des eaux, s'enflent confusément et se prolongent avec le *crescendo* des vents.

La Nature reste jeune; l'Humanité vieillit terriblement. Spontanéité, indépendance, élan, relief, tout ce que l'une, laissée à elle-même, conserve ou retrouve sans fin, l'autre le perd toujours davantage, à mesure qu'elle avance en âge et gagne en civilisation matérielle, scientifique. Comment le commerce que l'Homme et la Nature ont ensemble ne se ressentirait-il pas de cette inévitable et croissante différence d'âge ?

Ce que la Philosophie de la matière a décoré du nom de Nature est à la vraie Nature à peu près ce que l'invention sociale et factice que l'homme appelle le Monde est à la société qui serait conforme aux lois divines.

La Nature a ses lumières et ses ombres. Livrée aux influences combinées de la Terre et du Ciel, elle est solide et elle flotte. Pour apercevoir confusément ce mélange, il suffit de la contempler à la hâte, de l'étudier à la légère; et, en effet, la plupart des esprits s'en tiennent à ce genre de contemplation et à cette ébauche d'étude. Plus audacieux ou plus subtils, quelques-uns ne s'arrêtent pas là et décomposent par l'imagination les éléments que la réalité unit. S'ils ne voient de la Nature que la face tournée vers le Ciel et qui en reçoit la lumière, ils appartiennent à la famille des poètes. S'ils considèrent surtout le côté obscur, terrestre, qui en est comme le plat et le ferme envers, ils sont de la race des théoriciens et des philosophes de la Nature tels que le Polythéisme en avait produits, tels que le Matérialisme du XVIII^e^ siècle en suscita de nouveau.

Avec le Panthéisme, la Nature devient aisément matière à hyperboles. Avec la religion chrétienne, elle est « le langage... qui accompagne et com-« mente les révélations de la conscience et celles « du *Verbe fait homme* [1] » ; autrement dit, elle n'est

---

[1] DE LAPRADE. *Le Sentiment de la Nature avant le Christianisme.* (P. XXXVI de l'Introduction.)

bonne qu'à fournir une provision ou une collection de paraboles. Avec la doctrine catholique qui dispense de la lecture de l'Évangile, elle n'est plus même cela. C'est pourquoi, vis-à-vis de toutes les puissances morales et à l'encontre de tous les esprits qui portent le pli inflexible du catholicisme, le mot de Nature, entendu dans n'importe quel sens, qu'il implique les dangers que l'homme rencontre en lui-même, ou les spectacles qui lui sont offerts au dehors, ce mot est, par excellence, matière à exorcisme.

Des cultes qui furent voués à ces trois filles du Maître des Dieux, Minerve, Vénus, Diane, ceux qui s'adressent aux deux premières doivent-ils à tant de changements subis par les sociétés et les mœurs une augmentation ou une diminution notables dans le nombre de leurs sectateurs? Y a-t-il beaucoup moins de poursuivants du plaisir, ou beaucoup plus d'adorateurs de la sagesse? Il en est autrement de Diane, la virginale et mystérieuse déesse. De fait et de nom, ce qui se personnifia en elle s'enfuit, sans retour, sans compensation, devant le grand jour et les lumières artificielles de la civilisation. L'attrait inhérent à tout ce que la pleine lumière ne saurait atteindre, dans les espaces célestes et terrestres où plonge,

où s'étend le regard de l'homme, les secrets difficilement pénétrables des lieux souterrains, le demi-jour du ciel nocturne, les retraites mollement éclairées des forêts montueuses, voilà ce que désignait aux vœux des mortels celle qu'adora Hippolyte, celle qui aima Endymion.

« A moi une ville, une seule, n'importe laquelle; mais à moi toutes les montagnes[1] », voilà ce qu'un poète qui la comprenait bien lui faisait demander à Jupiter : des acropoles à elle, des acropoles qui, au lieu de défendre les hommes avec leurs cités, se défendent d'eux, exposées à leurs approches, mais inviolables. *Dianæ sumus in fide*[2], s'écriait plus tard un autre poète, près des lieux mêmes où, dix-huit siècles après, le dernier venu parmi les adorateurs poétiques de la déesse répondait à ces paroles comme un écho répète et prolonge la voix qui le provoque. Et Shakspeare ne l'avait-il pas plus d'une fois invoquée avec des accents d'une pureté ineffable ? Et de nos jours, l'Art, ouvrant encore seul aux plus beaux rêves du passé des asiles que la réalité brutale et la critique naturaliste, sa sœur et sa protectrice, ne cessent de leur disputer, lui a rendu quelques

---

[1] Δος δὲ μοι οὔρεα πάντα, πολὶν δὲ μοι ἥντινα νεῖμον, etc. (CALLIMAQUE. *Hymne à Diane.*)

[2] CATULLE. (*Carmen* XXXIV.)

sages hommages. Prud'hon n'a-t-il pas su, après Corrège, faire reconnaître en elle la sœur, une sœur chaste, de Vénus? Et celui de nos compositeurs qui semble se plaire le plus particulièrement à associer la puissance et le charme de son art aux grandes traditions poétiques répandues des époques lointaines jusqu'aux âges qui nous touchent, Benjamin Godard, n'a-t-il pas fait honneur à la même déesse encore de la plus parfaite peut-être de ses évocations musicales, à coup sûr la plus heureusement imprégnée des souffles et des fraîcheurs limpides de la Nature?

Si, à défaut de ses autels abattus, la fille de Zeus pouvait encore revendiquer, chez un tout petit nombre de civilisés, quelque chose comme sien, ce serait l'amour des montagnes, tel qu'une élite privilégiée le garde fidèlement, un amour bien rare, n'ayant rien de commun avec cette sorte de passion sans respect, de plus en plus répandue qui, avide de conquêtes, ne s'en prend à la Nature que pour le profit de la science.

Parmi les spectacles naturels qui entourent l'homme, les montagnes ne sont-elles pas, avec la mer, celui qui lui offre la plus fière image d'indépendance? Tandis que la mer éveille l'idée d'une lutte sans cesse recommençante, d'une soumission toujours remuante et fréquemment révoltée, les montagnes perpétuent en apparence

la projection silencieuse et ferme de forces sans mesure fixée, dans l'attitude que leur aurait imposée quelque formidable élan. Le secret des énergies terrestres, qui le criera plus haut que ces filles de la terre sorties violemment de ses entrailles? Qui dira mieux, aussi, le secret des solennels repos? N'ont-elles pas leur privilège de solitude, leur temps de retraite absolue, alors que, le voile blanc de neige et l'épais capuchon de glace au front, elles refusent impérieusement à tout accès profane leurs sommets tournés vers le ciel? Telles, près des bornes de l'horizon moral, apparaissent aux générations qui se suivent, quelques grandes idées, toujours les mêmes, faites pour les attirer mieux que pour les satisfaire, telles, portant sur leur imposante stature la double marque avec le double défi de l'obstacle et du mystère, elles se dressent au fond des horizons que mesure le regard de l'homme. Les annales des nations, comme l'histoire des individus, si courte, recueillent certains moments de secousse féconde, d'exaltation aussi puissante que passagère, qui représentent, ici, la valeur de toute une vie, là, le prix d'existences sans nombre. Alors, ce qu'une longue concentration avait resserré dans l'intimité de l'esprit éclate enfin, et les effets produits au dehors attestent par leur hauteur et la mémoire qu'ils laissent, la profondeur des

causes morales qui les firent surgir. Dans l'ordre purement naturel qui préside au développement des choses inanimées, rien ne correspond mieux à ces solennelles manifestations que l'érection des monuments où sont inscrites les dates les plus reculées de l'histoire de notre globe. Eux aussi s'élèvent en témoignage d'un soulèvement irrésistible, après une longue compression ; ils proclament l'expansion de ce qui était resté caché, durant combien de siècles ! Sur eux, debout, en raccourci, apparaît ce qui, ailleurs, demeure enfoui ou s'étend, vague et sans relief, au gré des espaces et des climats, de ces espaces que les monts dominent, de ces climats qu'ils résument. N'est-ce pas, enfin, un dernier trait de ressemblance que mettent entre ces créations colossales et les plus hautes aspirations de l'homme les signes ineffaçables, par delà les ardeurs primitives, du refroidissement suprême ?

COUCHER DE SOLEIL SUR LA VALLÉE DU GRAISIVAUDAN.

Par un beau soir d'été, quand l'astre qui s'incline
Sur le pic, le glacier et la creuse ravine
Dardant ses traits de feu,
Illumine des monts les pentes et la crête,
Tout le long des versants de nos Alpes c'est fête,
Fête qui dure peu.

On dirait qu'au dehors, réfléchis et visibles,
Les trésors que leur sein conserve inaccessibles
Loin des clartés du ciel,
A leurs fronts, transformés par une ardente empreinte,
Jettent rapidement, d'une magique teinte,
L'éclat superficiel.

Rude anneau de la chaîne où surgit Belledonne,
Plus d'un sommet neigeux, portant haut sa couronne
De marbre et de frimas,
Pour un instant revêt la splendeur minérale
Qu'aux yeux ferait jaillir d'argent fin et d'opale
Un chatoyant amas.

Où perçait le granit, où s'écaillait le schiste,
Le grenat tout en feux rougit sur l'améthyste.
Jadis, d'un vert manteau
Parés, ces mamelons, que divise une gorge,
S'empourprent des reflets de l'airain que la forge
Va livrer au marteau.

Contre un fond d'azur pâle, en nettes découpures,
Se détachent la cime et les fentes obscures
Du Moucherotte altier.
Entre deux défilés, Chamechaude se penche.
Son haut bonnet de doge au surjet d'avalanche,
Prend des airs de cimier.

Le casque de Néron, dont la rude crinière
Trempe, par un côté, dans un flot de lumière,
Du bronze florentin,
A reçu la patine, et la roche ébréchée
Qui sur Crolles s'escarpe, est toute panachée
D'onyx, d'ocre et d'étain.

Dernière illusion; courte métamorphose;
Tout lilas ou tout rose, un rideau de vapeurs
Voile le firmament.
La nuit a fait un pas; ce n'est plus que fumée.
Évanouissez-vous, vision enflammée,
Surprise d'un moment.

Des trésors enfouis, l'heure révélatrice
Sur l'âme aussi se lève. Une flamme propice,
Du plus profond du cœur,
Fait l'effet de jaillir, portant à la surface,
Comme pour en fixer l'indélébile trace,
Ce qu'il a de meilleur ;

Je vois, non, je crois voir la piété fervente,
La franchise sans fard, la vaillance bouillante,
L'intacte pureté.
A l'élan sans portée aux jeux de l'apparence,
Bientôt rien ne survit, que froide résistance
Et que fragilité.

Immaculé cristal, métal pur d'alliage,
Où faut-il vous chercher ? Éblouissant mirage,
Qu'êtes-vous devenu ?
Pas un reflet qui tienne. Au lieu de la chimère
Qui brille et passe, il reste, ô stérile misère !
La glace et le roc nu.

Pour vanter le séjour des grandes villes, et ses avantages et ses plaisirs, il y a, outre quelques voix autorisées, le cri public, le chœur bruyant des femmes, des oisifs, des hommes d'affaires dont le nombre s'accroît toujours. Pour en décrier agréablement les embarras, les tracas, tant de trouble, de confusion, de contre-temps, il y a l'esprit plaisant de quelques poètes, de ceux surtout dont le talent s'emploie à mettre le bon sens en saillie et à le rendre piquant. Pour les maudire tout bas, il y a la souffrance, aussi peu connue qu'elle est peu désireuse de l'être, la tristesse silencieuse, cachée au milieu de la foule et incompatible avec elle, qui est le drame intime d'un petit nombre ; cette souffrance, qui naît d'un désir jamais satisfait de se rapprocher de la Nature, de jouir de ses beautés, de participer à ses bienfaits ; état sans nom qu'on ne peut appeler nostalgie, car la nostalgie, qui nous ramène par un effort douloureux de l'imagination vers un lieu déterminé, est, par rapport à lui, ce qu'est une passion fixée sur un objet particulier dont elle attend sa pleine satisfaction, comparée à cette agitation intérieure, non moins troublante pour n'avoir pas un point unique où se retenir, qu'on a nommée *le vague des passions*. Enfin, pour exprimer, sur ce point, la vérité moyenne, la

vérité juste, sans lieu commun, sans ornement, sans belle singularité, il suffit peut-être des réflexions suivantes : La vie extérieure des grandes cités, toujours favorable aux curiosités banales, a pu prêter des facilités particulières, soit aux fantaisies de l'imagination, soit aux recherches de l'esprit d'observation ; mais elle nuit infiniment plus qu'elle ne sert à la généralité des intelligences qui, sans descendre aussi bas, n'a pas non plus à exercer une telle puissance de s'élever ou d'approfondir. Le spectacle de ces dehors, de cette surface remuée de l'existence sociale, le choc de tant d'êtres dont les désirs et les intérêts restent impénétrables ; la rencontre dérisoirement provocante de tant de visages où rien de distinct ne peut être lu, qu'est-ce, sinon l'incessant renouvellement de problèmes insolubles, d'énigmes dont le mot échappe sans cesse et, le plus souvent, ne vaut pas la peine d'être deviné? Dans cette presse, l'esprit est à la gêne et fait pénitence comme le corps ; il a, lui aussi, ses contraintes, ses impatiences, il éprouve ses fâcheux découragements ; il subit ses pertes de temps, de mouvement, d'attention. Assailli par des provocations qui l'excitent sans le satisfaire, il se trouve, quand il rentre en lui-même, fatigué sans profit, sans compensation, appauvri par tant de pertes !

Sans consolations, sans calmants pour les sèches inquiétudes d'esprit qui occupent généralement l'âge viril, la Nature réserve le charme enivrant et les douceurs aisément renaissantes du tête à tête au jeune homme ou au vieillard, pourvu que l'un et l'autre n'interposent entre elle et leur regard ni le miroir ardent des passions absorbantes qui concentrent en un foyer unique tout rayon épars, ni le verre enfumé de leurs tristesses et de leurs dégoûts. Les jouissances qu'elle promet sont au prix du respect qu'elle commande et qu'elle obtient.

Un baptême, un nom propre, un berceau, une carrière orageuse s'ouvrant, pour d'incertaines missions, sur l'Infini; des inégalités de rang, de taille, de force, sans garantie privilégiée et sans assurance absolue contre de communs hasards; que faut-il encore pour mettre à part, entre tous les ouvrages sortis des mains de l'homme, le navire, petit ou grand, qui glisse vers l'immensité, tandis que

Sa bienvenue *aux flots lui* rit dans tous les yeux,

et pour en faire, à l'égard de son auteur, non pas seulement un auxiliaire réservé à de hardies entreprises, un compagnon d'aventures, mais quelque chose comme un être fait à l'image de celui qui le livra aux hasards?

A la terre d'offrir maternellement aux besoins corporels de l'homme le couvert et l'abri, de fournir l'habillement qui revêt ses demeures, d'en produire au moins la matière, que l'industrie humaine tire plus ou moins profondément de son sein, selon qu'elle est humble encore ou se développe en grandissant. Pour la cabane isolée, pour les groupes irréguliers de hameaux répandus dans la campagne, elle porte à sa surface de quoi feutrer un surtout épais et souple, de quoi fourrer un manteau fait des débris d'une végétation morte, qu'une végétation toute vive garnit bientôt de franges, de bandeaux, de houppes, de verdure et de larges nœuds d'une mousse veloutée. Pour les habitations des villages, elle laisse prendre aisément de quoi façonner la cotte imbriquée, aux couleurs voyantes comme les plus gais ajustements rustiques dont la rougeur éclate dans les paysages lumineux d'un Hobbéma, d'un Van der Meer, et leur sied aussi bien que l'obscurité du chaume s'accorde avec les paysages mélancoliques d'un Ruysdaël. Sans trop d'efforts, elle souffre qu'on tire d'elle l'ardoise luisante où se taille le vêtement sombre et mince, le vêtement de citadin, qui s'applique sur les maisons des villes. Enfin, elle cède encore à la main de l'homme qui fouille plus avant ces masses métalliques qui exigent plus que la seule main de

l'homme pour entrer dans la structure des grands édifices, pour devenir des membres de fer et d'airain. A la Terre encore, à la Terre enfin, après qu'elle a prodigué à l'homme la matière, le complément ou l'ornement de toutes ses passagères habitations, palais, maisons, chaumières, de lui tenir toujours ouverte et prête à le recevoir, sans apprêt, sans facon, une demeure définitive, et cette demeure, c'est elle-même.

A la Nature aussi de donner aux pensées, aux plus grandes pensées de l'homme, créature intellectuelle, un abri vaste où elles posent un appui sûr qui les porte, une enveloppe indéfiniment élargie, de mettre entre lui et ces pensées, si elles deviennent ou trop personnelles, ou trop abstraites, de l'espace, du jour, de la lumière, des éléments vivants et visibles où son art s'exerce, son imagination se joue, ses calculs triomphent par d'infaillibles applications. A elle de doubler ainsi la puissance de Gœthe, après Lessing, de Schelling après Fichte, de Beethoven et de Weber, à la suite de Mozart.

Après la terre, l'eau et le feu, voici que l'air, l'air libre et pur, entre, de plus en plus assujetti, dans l'art et dans les industries de l'homme. Devant la force concentrée de son haleine, rete-

nue, puis subitement lancée, nulle résistance de la plus dure matière ne tient ; de l'imperceptible frémissement du même souffle, il anime et fait vivre les délicates inventions de l'art favori des générations nouvelles. Il rend ainsi à l'homme les services qu'il est permis d'attendre du plus robuste et du plus lourd des esclaves, du plus ingénieux et du plus agile des serviteurs. Il est à la fois comme celui qui travaillait dans la nuit des mines et des carrières, et comme celui qui charmait par ses chants les heures de fête et de loisir, en attendant le dernier effort, l'office réclamé sans être encore obtenu, de porter et de soutenir son maître au-dessus de ce domaine terrestre, où il se trouve à l'étroit.

Entre les couleurs, il en est dont le sens dominant éclate et crie en quelque sorte. Le rouge nous rappelle inévitablement le sang, ce sang animal qui coule à flots chaque jour pour que les hommes vivent, ce sang humain qui, périodiquement, coule à flots, parce qu'il faut que les hommes étanchent la soif de meurtre qui leur est naturelle. Le noir, dont l'homme se revêt, nous montre qu'il porte dorénavant son propre deuil avec celui de ses croyances, de ses rêves, de ses pensées. Le vert, c'est la Nature, avec le perpé-

tuel renouveau de sa fécondité. Le jaune teint les lueurs de l'astre qui, attirant les regards au ciel, fut salué Dieu avant tout le reste. Il rayonne sur la face du Dieu tiré des entrailles de la terre pour être adoré le dernier, en éclipsant tous les autres, de l'Or.

Il en est autrement du blanc et du bleu. C'est par une sorte de convention et à titre symbolique qu'ils signifient l'idéale pureté. Ils la signifient, soit que, sur un ciel clair d'hiver, se détachent et se prolongent les dentelures glacées des Alpes, soit que, sous la main d'un Murillo, ces mêmes couleurs parent la femme soi-disant céleste, la *Vierge* qui ne vécut jamais que par l'Art si empressé à la créer et à la recréer. Par une sorte de libre-échange pratiqué entre la Musique et la Peinture, on a pu traiter un tableau d'Eugène Delacroix de *Symphonie* ayant pour tonique ou pour dominante telle ou telle couleur ; une fantaisie de J. Whistler a pu s'appeler *Nocturne* en tel ou tel ton. Une traduction inverse de ce que nous dit ce qui passe par le sens de la vue et de ce qui passe par le sens de l'ouïe ne donnerait-elle pas le blanc et le bleu comme les caractéristiques vraies et toutes spéciales de certains points culminants de l'œuvre de Wagner, de ces sommets à la pâleur resplendissante, projetés vers l'infini, qui s'appellent la *Prière d'Élisabeth,*

dans Tannhauser, le Baptême de Kundry, dans *Parsifal*. Furent-elles jamais unies, à ce degré, la pureté qui est celle de l'Art et ces deux autres puretés essentielles, primordiales, de la Nature et du Christianisme, l'innocence prosternée et longuement suppliante, et le repentir ramené de loin par un retour suprême.

On a pu comparer les âges successifs dont se compose la vie humaine avec les évolutions annuelles des saisons qui règlent la vie de la Nature et en font le partage. Entre les unes et les autres, pourtant, il est une différence capitale. La période qui distingue le mieux les caractères, les esprits et les âmes, c'est celle de la pleine maturité; l'enfance et la vieillesse tendent à les égaliser par la ressemblance. Tout au contraire, l'extrême variété des nuances, dans les productions de la Nature, appartient au Printemps et à l'Automne. C'est alors que la végétation tout entière apparaît en grand, telle que se montre, en petit, une seule feuille, jaspée, panachée de vert sombre et de vert tendre, de blanc et de jaune pâle, devenue ardente et mordorée avant sa chute, mais après le passage de l'été qui l'avait portée ou réduite, comme ses voisines, à un ton uniforme.

Sans doute, le blanc et le bleu, le vert et le rose, les teintes claires de la pureté, les teintes douces de l'espérance dominent dans tout ce que produit et met au jour le printemps, ce peintre incomparable. Les ruines elles-mêmes ne lui doivent-elles pas un sourire passager et comme l'animation d'une vie nouvelle, tandis qu'à l'automne, seul, il appartient de jeter, avec les baies rouges de l'églantier, avec les baies noires du sureau, des taches de sang et des marques de deuil au front des vieux et tragiques manoirs? Pourtant la palette du printemps ne serait pas complète si elle ne réservait leur place et leur emploi aux couleurs foncées et approchant du noir, de ce noir qui, toujours de saison, ne veut être oublié en aucun temps. Vous avez vu (autrefois) le Colysée se couronner, en guise de panaches et de plumets, de ses épis de réséda sauvage, si pâles et si raides, des feuilles d'un fenouil plus échevelé que celui des falaises, flottantes et dociles au moindre souffle. Mais, vers les tombeaux de la Voie Appienne ou bien encore parmi les hautes herbes qui couvrent le Campo-Santo de Pise, avez-vous regardé à vos pieds? Avez-vous distingué quelque chose comme une fleur ailée ou un insecte captif? C'est l'*ophrys,* avec son tablier de velours foncé et ses lanières semblables à des antennes, avec cet aspect équivoque où se mêlent

la liberté et la contrainte; humble, mais saisissante image de tout ce qui, retenu de force, voudrait s'échapper et tend à s'élancer en haut. Dans le midi encore, le long des blés verts qui s'élèvent, parmi les ceps qui courbent leurs festons déjà verts, vous avez vu se dresser le muscari chevelu, dégageant des longs rubans dénoués de ses feuilles le thyrse, que surmonte une aigrette d'un azur si longtemps invariable, ce thyrse, le long duquel se suspendent autant d'urnes légères qu'il a de fleurs, s'agitent autant de grelots qu'il porte de fruits succédant aux fleurs. Mais ailleurs, au ras des pelouses sèches, au milieu du fouillis herbeux des prairies, baissez-vous et vous découvrirez le frère timide de ce triomphateur, inclinant vers la terre ses feuilles minces, serrant au sommet d'une hampe courte ses étroits gobelets qui entr'ouvrent un moment leur goulot au rebord très finement découpé, puis, vides de la goutte de parfum concentré et comme attiédi qu'ils continrent, se dégonflent et se rident, et tournent l'un après l'autre du bleu au noir, en moins de temps que n'en met le soleil de mars à passer d'un horizon à l'autre.

Ce même *ton* grave, tempérant par la grâce des formes et la vivacité du mouvement, ce qu'il

a de profondément sérieux, pour ne pas dire de sinistre, un vivant messager de la jeune saison, mais un habitant de l'air, celui-là, le fait passer devant nos yeux, rapide, insaisissable. Dans le voisinage des eaux courantes, près des saules, en vue des cimes des Alpes ou des Pyrénées, suivez du regard, si vous le pouvez, les évolutions qui, parmi le tourbillonnement de tant d'ailes tout fraîchement dépliées, éclatantes de blancheur, ardentes de pourpre, ponctuées de nacre, marquent le passage du *morio*. A le voir balancer, entre ciel et terre, sa robe aux reflets tranchés comme ceux qu'étale sur les pentes encore nues et sur la glèbe brune des plaines une lumière redevenue fécondante, sa robe au fond sombre, aux bords parsemés de points couleur de ciel, au liséré couleur de neige, finement dentelé, qui fait contraste avec l'austérité de cette parure printanière comme un lambeau d'hiver et de frimas, ne diriez-vous pas qu'il porte sur lui, reconnaissables dans leur opposition et leur accord, les teintes mêmes des deux saisons entre lesquelles il éclot, de la double patrie aérienne, terrestre, où l'enlèvera, où l'arrêtera, tour à tour infatigable et reposé, l'essor de ses ailes.

Voilà bien de la prose poétique à propos des ailes d'un papillon; de quoi faire rire la science. Néanmoins, très haute et très puissante science

qui prétend tout expliquer, pourrait-elle bien dire pourquoi cet appareil de vol, qui est en même temps une parure, la plus harmonieuse des parures, avec son brun velouté, pelucheux, et sa dentelle d'argent, et son semis d'azur, est précisément ainsi fait, à l'usage du morio. Analyser le merveilleux tissu après l'avoir froissé et déchiré, ce n'est pas répondre; c'est ne rien trouver. La question reste en l'air.

Il est plus d'un amendement partiel introduit par la Nature dans la mise en œuvre de la loi que M. Ch. Blanc *(Grammaire des Arts décoratifs)* formule en ces termes un peu trop absolus : « Il « n'est pas au monde une fleur naturelle qui ne « soit d'une autre teinte que le vert. »

Dans la famille des fleurs, en effet, se montre un certain groupe de gracieuses mais pâles filles du printemps, qui, empressées de s'ouvrir dès les premiers soleils, restent partagées entre le blanc pur et la couleur de l'herbe. Elles gardent ainsi comme la trace d'un jet de verdure qui aurait porté jusqu'à elles et mêlé à leurs teintes propres quelques gouttes d'une sève trop hâtive pour avoir pris le temps de trier, de filtrer les sucs qui la composent, et de régler, en l'arrêtant où il faut, son afflux. Reconnaissez cette marque

de rapide et précoce éclosion sur le Daphné Lauréole comme sur le Sceau de Salomon, sur la Nivéole et la Galantine, comme sur l'Héllébore et l'Ornithogale penchée. Seulement, elles la portent diversement, l'une (le Daphné) sur les petits tubes étroitement serrés contre sa tige par leur base et si finement rabattus à leur goulot; l'autre (le Sceau de Salomon), à la pointe des clochettes,dont elle retient suspendues les doubles paires par un pédicelle si ténu; celle-ci (la Nivéole, la Galantine), sur les délicats onglets, couleur d'émeraude, qui font apparaître, au bout de ses pétales, un reflet, un *rappel* de sa gaîne à la vague senteur d'éther; celle-là (l'Héllébore), sur ses grelots au rebord de pourpre; la dernière enfin, sur le revers plucheux de sa corolle.

L'admiration désintéressée des œuvres de l'Art est une sorte de piété; comme toute piété, elle peut se tourner et se tourne souvent en superstition. De l'œuvre elle remonte à l'auteur, ainsi que de la créature on remonte au créateur; elle le doue de prescience, pour ne pas dire d'infaillibilité. Habituée à deviner tout ce qu'il a voulu, elle transporte en lui ce don d'intuition et de divination, et en vient à lui prêter et à lui attribuer même ce qu'il n'a pas voulu et ce qu'elle seule

imagine. Elle a sa théorie des *causes finales,* qu'elle exagère à sa manière, comme le fait toute croyance confiante et dont la confiance touche à la crédulité. Dans la république des arts, fondée sur la plus naturelle et la plus légitime des aristocraties, cette sorte de dévotion rêvera l'institution d'une monarchie de droit divin, en l'honneur de Raphaël et de Mozart.

Toute vrai création de l'Art est, à vrai dire, un acte de Foi, d'Espérance et d'Amour. Ne faut-il pas, en effet, que d'abord une idée apparaisse à l'artiste, s'empare de lui, et l'oblige à croire en elle; qu'ensuite, l'expression complète de cette idée lui semble possible et souhaitable; qu'enfin, un attrait dominant l'excite à la recherche passionnée de cette expression? Triple inspiration divine : perception d'une idée que Dieu envoie, sentiment d'une force qui vient de Dieu, sentiment de confiance en cette idée et en cette force qui décide à mettre l'une au service de l'autre.

Entre un esprit bien fait et les grandes œuvres qui l'attirent, il est deux sortes de justes rapprochements, d'alliances désirables : l'une, la plus commune, conclue et cimentée par l'admiration,

se perpétue par elle, et s'y borne; l'autre, plus rare, se fonde en outre sur l'exemple reçu, suivi, transmis et produit des œuvres. Toutes deux sont légitimes; mais la seconde est, de plus, féconde.

De découvertes en découvertes, suivies et continuées à travers les esprits, par où se manifestent ses secrets, le génie des sciences marche, s'avance, progresse; d'apparitions en apparitions, successives, interrompues, à travers les personnalités révélatrices de ses mystères, le génie des Arts, comme celui des Lettres, éclate, s'élance, prend et reprend son essor.

De même que la Pensée, réduite à être la servante de la Théologie, n'était plus la Pensée, l'Art de demain, devenu le très humble serviteur de l'Industrie, le flatteur des sens, le parasite du luxe, aura cessé d'être l'Art.

Où tend la science? à diminuer, dans une mesure bien faible, l'inexplicable. Et l'art? à prendre de plus en plus sur l'inexprimable, sans prétendre jamais à l'absorber.

Des temps et des esprits sont faits pour *exprimer;* d'autres pour *expliquer* et *appliquer.*

Les maîtres de l'Art peuvent, en se rencontrant dans un même ordre d'inspirations, et, plus étroitement encore, dans un même genre de sujets, ainsi qu'en un centre commun, progresser et se dépasser comme se dépassent et débordent l'un sur l'autre, des cercles concentriques; mais, le mouvement qui mène les sciences en avant est un mouvement régulier, et sa direction est rectiligne.

Dans sa lutte acharnée contre l'ignorance, la science se vante d'être invariablement clairvoyante. Elle est aveugle, en un sens au moins; à son insu, elle dissipe et met en fuite toute une troupe légère de *je ne sais quoi,* qui emporte avec elle le secret de presque tous les charmes et toutes les grâces de la vie.

Les poètes et les grands artistes ont, comme les philosophes, quoique moins sciemment, leurs façons diverses d'interpréter et d'exprimer l'union de l'âme avec le corps. Pour les uns, tels que

Phidias, Raphaël, Racine, l'âme est liquide en quelque sorte ; elle s'insinue dans chaque partie de la forme mise en saillie de l'enveloppe tournante, elle est constamment répandue à la surface du langage consistant en mots ou en touches colorées par un écoulement toujours égal : c'est une sorte de *panthéisme* humain et individuel, si on peut le dire, qui se manifeste tantôt par la grâce, tantôt par la force. Pour d'autres, au contraire, Shakspeare, Rembrandt, Beethoven, dans ses dernières œuvres surtout, et pourquoi ne pas nommer aussi Eugène Delacroix ? l'âme est une substance brillante et brûlante, *ignea :* elle tient de l'étincelle et de l'éclair; elle brille dans le regard, elle éclate dans le geste ; elle se précipite du centre vers les extrémités où elle se fixe. Incompréhensible et intermittente à la fois, son action est comme le jet de flamme qui s'élance à travers des grilles et des barreaux. Le langage dont elle use ne comporte pas un développement cadencé de phrases harmonieuses et sonores : ce sont des mots ardents et sublimes et comme de brèves exclamations.

On voit, sans en être surpris, la pleine intelligence des grandes créations de l'Art chrétien échapper à des esprits, même élevés, que le

christianisme n'a point visités, et qui, naturellement, à l'origine des œuvres qui s'en inspirent, ne veulent voir rien autre que l'imagination s'exerçant sur des fictions. Quand on a reconnu qu'elle est également refusée à bien des âmes si profondément pénétrées des vérités religieuses, qu'elles y cherchent la règle stricte de leurs actions, qu'elles les font vivre, si on peut le dire, autant qu'il est en leur pouvoir; on est d'abord tenté d'en être étonné. On considère ensuite que le sens exclusivement pratique qui se transforme en besoin impérieux pour ces âmes tranquilles, exclut l'inquiétude inhérente à toute production intellectuelle et nécessaire pour adhérer, par le goût, à n'importe laquelle de ces créations artistiques qui relèvent, toutes, de l'incertitude, puisque leur valeur reste indéfinissable, indémontrable. Les exigences morales dont elles poursuivent la satisfaction, avec ou sans mélange d'imagination, ont bien la même origine, mais sont d'un autre ordre que les jouissances procurées par le sentiment de l'idéal religieux et ce sentiment qui est étranger aux esprits libres, hardis, rebelles à la croyance, ne l'est pas moins aux natures humblement dévouées dont il s'agit. Elles sont placées, en quelque sorte, trop près, tandis que ceux-ci restent trop loin, pour atteindre le vrai point de vue d'où

sont appréciées pleinement les manifestations de l'art produites sous l'influence des idées chrétiennes. Sans aller jusqu'à dire que les divergences d'interprétation que supposent de telles manifestations les choquent et les offusquent ouvertement, on peut affirmer du moins qu'elles n'y trouvent pas et que, sans trop s'en rendre compte peut-être, elles y regrettent ce caractère d'authenticité, de précision irrécusable, que rien ne saurait remplacer, à leur sens. Pour elles, l'Évangile, tel que l'Église catholique l'a transformé, arrangé, complété à sa façon, est, avant tout, un ensemble de récits, de faits qui se sont passés d'une certaine manière et n'ont pu se passer autrement ; les personnages du Christ, de la Vierge, des Saints, sont essentiellement, et on pourrait dire exclusivement historiques. Si donc le temps avait respecté quelque reproduction fidèle de leurs actes, de leurs physionomies réputées plus divines qu'humaines, la contemplation assidue de telles images les toucherait de respect et les frapperait d'autant plus que l'invention et la fantaisie humaine y auraient eu moins de part. Pour elle, nul reflet de beauté idéale, rayonnant d'une âme d'artiste, ne remplace ce qui aurait une portée franchement et uniquement véridique et n'en ôte le regret. Que lui importe le génie, du moment qu'il ne confère

point l'authenticité à ce qu'il montre, et ne certifie pas la ressemblance de figures qu'il crée? Ne manque-t-il pas, à lui, l'Autorité ; à elles, la Réalité?

L'homme des temps primitifs alla jusqu'à diviniser la Nature ; l'homme des époques trop civilisées marche à grands pas vers l'extrême opposé. Loin de l'adorer, il la profane, et plutôt que de l'élever à la hauteur de la divinité par les erreurs d'un culte superstitieux, il la ramène tant qu'il peut à lui-même et s'efforce de lui arracher tous ses secrets par des explorations téméraires et sans ménagements, tous ses trésors par une exploitation cupide et sans respect. Dans l'ordre de la raison comme dans l'ordre des temps, entre ces excès contraires se trouve la vérité, qui, restituant à la Nature sa place légitime, et reconnaissant les rapports mystérieux qui l'unissent, d'une part, à Dieu, de l'autre, à l'homme, fondent sur cette double série de rapports la science de la Nature, et la poésie de la Nature, c'est-à-dire la recherche du vrai et la contemplation de la beauté dans cette partie de l'univers qui est à la portée des regards et de l'intelligence de l'homme.

C'est une disposition d'esprit trop commune que de le prendre avec l'admiration comme on le fait volontiers avec l'autorité. Obligé à la subir, on ne se console, quand elle est près de se rendre absolue, qu'en retrouvant son compte ou par la vaine contestation, ou par la critique indirecte, qui de l'hommage forcément rendu remonte à l'auteur, à l'œuvre qui l'obtient ou l'arrache. Ne serait-ce pas là une des raisons, entre beaucoup d'autres, pour lesquelles l'admiration intelligente des beautés de la Nature forme une si rare exception ? Ce genre d'admiration en effet ne saurait admettre, quant à ces beautés et à celui qui en est l'auteur, le correctif nécessaire, la satisfaction précieuse laissée aux gens, en présence d'œuvres et d'actions produites par un homme semblable à eux, c'est-à-dire l'illusion de se mettre, ne fût-ce qu'un moment, au niveau ou au-dessus d'elles, par le conseil et la leçon donnée, par la critique et la restriction. A ceux qui aiment vraiment et toujours la Nature, de savoir et de sentir compter ceux qui savent qu'une admiration spontanée, pleine, incontestée, est comme une libératrice pour l'esprit qu'elle visite.

Amour pur et simple de la Nature, qui ne fais de ton objet ni une abstraction ni une divinité,

tel que, parmi les anciens, quelques-uns te comprirent, tel que, parmi nous, Jean-Jacques te retrouva, il semble à qui te possède qu'il suffise, pour te connaître, d'avoir des yeux et de les ouvrir. Pourtant, combien petit et imperceptible est le nombre des élus à qui tu es donnée ! Et ce n'est pas assez encore; ne voyons-nous pas qu'à propos de toi on fait secte, on se met en garde comme vis-à-vis de ce qui est suspect; au sujet de la libre et invisible alliance que tu consacres entre les beautés créées et l'imagination humaine, on se formalise, on verbalise, on multiplie les interdictions, les menaces de pièges autant qu'on établit de défenses et de divisions pour garantir l'asservissement matériel de la terre aux besoins de l'homme. Ne prenez pas par là, vous prêche-t-on d'un côté, vous risquez d'aimer dans les œuvres de Dieu autre chose que Dieu lui-même ; ce qui veut dire : Au-dessus de tout ce que le soleil éclaire et rend distinct, levez les yeux vers le soleil lui-même, vers le soleil tout seul, au risque d'en être ébloui. Venez ici, vous crie-t-on d'un autre côté ; apprenez que pour suivre le bon chemin, il faut ne regarder qu'à ses pieds. Ne cherchez point Dieu hors de la Nature; ce qui veut dire : Les objets visibles tirent leur lumière d'eux-mêmes ; la vue et l'esprit n'ont que faire de la demander ailleurs.

Un beau jour anoblit le plus humble des paysages, lui mettant au front une couronne au vaste champ d'azur. Mais, seuls, les horizons où figurent des montagnes ont le privilège d'ajuster des fleurons à cette couronne, fleurons inégaux, capricieusement découpés, et les plus hauts portant fièrement et faisant étinceler leur chef d'argent.

Quand ton corps se refuse aux ascensions qui font goûter la paix des sommets, tâche que ce soit le tour de ton âme.

Chez nous, plus que jamais, l'habitant des campagnes continuera à rêver le séjour des villes; plus que jamais aussi, l'habitant des villes se représente la campagne sous la forme d'un jardin, situé hors de la ville, dont il est le maître. Toutes proportions gardées, le goût aisément contenté du citadin sera le même goût que le Grand Roi satisfit au prix des créations dispendieuses de Marly et de Versailles. Versailles! la splendide *villa* du Grand Roi devenue ville, l'idéal du palais et du jardin *français*, si bien fait pour inspirer à celui de nos historiens littéraires qui représente le plus fidèlement l'esprit d'ordre et de discipline,

une sympathie sans réserve et une admiration dithyrambique! En dépit de tant de changements, le génie du lieu y apparaît encore sous tant de formes, les lignes et les combinaisons de cette végétation symétrique y répondent si bien aux lignes et aux dispositions de l'architecture, qu'il semble, en vérité, que le palais ait donné sa loi, imposé ses formes, à ce prolongement de lui-même. Plafonds peints, ou dômes épais d'ombrages entrecroisés à ciel ouvert, enfilades brillamment parquetées ou longues avenues sablées, séries de colonnes ou rangées d'arbres tyranniquement espacés, c'est, avec un changement de décor, la même scène ouverte à l'homme de cour, à la femme *du monde,* pour y jouer les rôles les plus brillants d'un répertoire trop connu. La cohue vivante et agitée a laissé la place à une autre cohue, immobile, d'œuvres et d'effigies inanimées; celle-ci, comme celle-là, montre quelques originaux mêlés à beaucoup de médiocrités et de copies. Tranformées par un heureux artifice, les choses naturelles, elles aussi, conspirent à satisfaire pleinement un goût de symétrie, élémentaire et raffiné, commun et distingué à la fois, où se rencontrent ceux qui n'ont pas le temps de regarder et ceux qui ne souffrent pas que regarder les fatigue. A ce prix, toute autre harmonie, toute harmonie spontanée, native, est tenue pour con-

fusion. Elle est absente, la peine de la rechercher; avec elle est absent le plaisir toujours nouveau de l'observer et d'en jouir.

A une distance plus grande encore s'annonce le génie du lieu. Une chapelle réunie à un château où elle est engagée, cela se voit ailleurs, cela se retrouve encore dans plus d'une ancienne demeure seigneuriale. Mais l'apparence que prend, de tel point de l'horizon, à certains jours voilés, la chapelle de Louis XIV, à Versailles, au-dessus des masses plus blanches qu'elle surmonte, cette sombre apparence de catafalque, n'est-ce pas là une physionomie monumentale *sui generis*, une de ces formes éloquentes des choses que recommande leur rareté? Le son des cloches, le roulement des tambours, le bruit du canon, voilà les accents les plus retentissants qui, partis de la cité, propagent hors d'elle leurs confuses voix. Habitez à portée de ces bruits, quand ils viennent de Versailles, et il vous semblera bientôt que là, ni les cloches ne sonnent, ni le canon ne gronde, ni les tambours ne battent pour signifier seulement ce qu'ils font entendre ailleurs. Là, ce sont comme d'indéfinissables échos de la vieille royauté catholique et persécutrice, guerrière et conquérante. C'est le glas de ce qui est bien mort, Dieu merci, en même temps que le rappel perpétuellement renouvelé de ce qui, malgré tout, à travers

tant de changements, survit à jamais pour la protection des sociétés.

Jusque sur les eaux captives qui s'élancent pour reprendre leur niveau, jusque sur ces arbres centenaires de Marly, violemment opprimés, qui, une fois le maître parti, cessèrent de se courber pour reprendre leur maintien naturel et leur direction vraie, le passé pèse encore. Et qu'est-ce que ce passé présente à l'imagination? Un décor brillant encadrant de somptueux divertissements, une contrefaçon d'Éden artificiellement orné, où les créatures asservies d'un dieu terrestre ne songèrent qu'à se ranger devant lui, à s'ordonner, par rapport à lui, à goûter les délices de sa présence. Non loin de là par l'espace, si loin par l'esprit, sur le fond neutre prêté par une Nature médiocre, se dérobait la grâce austère de la retraite peu de temps respectée où passa Pascal, où se fixa une rare élite, uniquement préoccupée du Dieu qui créa l'univers, uniquement attentive à ce que ce Dieu exige de l'homme, à ce que l'homme peut attendre de lui. Par combien d'influences tenant à la race, au caractère, à l'éducation, nous relevons encore de ce même passé! S'il est un trait qui marque bien, en ce sens, notre origine et notre dépendance, c'est qu'il faille un tel effort, même au plus méditatif d'entre nous, pour jouir des plus simples comme

des plus merveilleux spectacles qu'offre la Nature extérieure et, pour délivrer en nous de la captivité qui les resserre, de la contrainte qui les fausse, de l'obscurité qui les cache, les facultés départies à l'homme en vue de ce genre de contemplation.

La Nature, cette vierge, a été livrée à l'homme, ce violateur, pour que, de siècle en siècle, il trouvât plus de profit à exploiter la dot inépuisable qu'elle lui apporte, et plus de malfaisant plaisir à outrager ses beautés renaissantes.

Dans la construction des nouveaux quartiers de villes grandissantes, quand elle s'opère sur un sol germanique ou anglo-saxon, l'art, ce médiateur dont l'esprit dispose pour tout embellir, pour tout ennoblir, se met en tiers entre la Nature et l'homme. Il intervient dans le tracé du jardin attenant à chaque maison, dans la structure architectonique de cette maison, qui, à côté de la maison voisine, lui imprime un caractère, y fait au moins saillir une différence. En France, qu'une cité vienne à se développer, fût-ce au pied des plus majestueuses montagnes, en présence de leurs courbes et de leurs contours infiniment

mais irrégulièrement harmonieux, on verra des cubes, des parallélipipèdes sans l'ombre d'un jardin pour les séparer, indéfiniment juxtaposés et rejoints pour contenir des hommes. Seul, un instinct géométrique guide la main de ces bâtisseurs aussi impérieux, et le même, toutes proportions gardées, que celui qui s'impose à certains animaux pour la construction de leurs demeures. Ici, l'instinct est devenu scientifique; mais, ici et là, il est également pur de tout mélange d'art. Au point de vue de l'art de bâtir, y a-t-il une différence sensible, en dépit des changements d'apparences et des inégalités de proportions, entre l'habitat du troglodyte ou le compartiment d'une cité lacustre et les maisons alignées le long des rues d'une grande ville française ?

Chez nous, une habitation privée, un monument civil empruntant les formes de ce qu'il est convenu d'appeler l'architecture gothique, c'est une rareté presque introuvable. Chez les peuples de race ou germanique ou anglo-saxonne, rien de plus commun. Là-bas, de même que l'héritage des légendes du moyen âge a été recueilli et rajeuni par la grande musique, l'héritage de l'ancienne architecture religieuse est recueilli et rajeuni au profit des constructions privées ou

publiques qui en adoptent les formes. Et il en est ainsi parce que là-bas, au fond, il y a depuis longtemps, il y a encore comme une pénétration mutuelle entre ce que représentent respectivement l'église, la cité et la demeure de l'homme. Cette demeure est un chez soi matériel spécialement caractérisé, enveloppant un chez soi moral distinct, particulier. Ici, rien de tel. Emprunter pour d'autres usages le style architectonique que l'on considère comme propre aux édifices religieux, en vertu d'une affectation exclusive, paraîtrait une profanation ou un contre sens. Et cela veut dire que chez nous, ce qu'on appelle religion est quelque chose qui est séparé de la vie commune, de la vie usuelle, de la vie intime, quelque chose tenant du savoir-vivre, mais si peu fait pour apprendre à vivre, qu'on va le chercher au dehors et qu'on l'y laisse. Pourquoi, dès lors, la maison destinée à des réunions d'hommes ou à l'intimité d'une famille humaine, annoncerait-elle n'importe quelle ressemblance avec cette maison de Dieu où l'usage pour ceux qui, de nos jours, y fréquentent encore, est d'aller régulièrement, à jours et à heures fixes, en visite.

Ce serait à l'Art de se rendre médiateur entre la Nature et la Civilisation; mais la Civilisation

tendra de plus en plus à le récuser, pour lui substituer l'artifice.

Seuls, quelques philosophes allemands de notre siècle, inconnus ou, mieux encore, absolument méconnus parmi nous, auront pressenti et dévoilé en partie l'ascendant civilisateur qui devrait appartenir à l'Art. Jadis on vit le nœud du problème moral dans la solution ascétique pleine de rigueurs et de menaces, qui mettait la Nature humiliée, condamnée, à la discrétion de la Grâce. La solution qui ferait pénétrer les influences consolantes et modératrices de l'Art dans les recherches intempérées et dans les arides applications de la Science pourrait bien avoir, en vue des temps futurs, sa valeur et sa portée. Mais, préalablement, il est bon de s'entendre et, sous les trois lettres de ce mot si court, ne pas se borner à chercher ce qu'y mettent nos préjugés et nos habitudes. Un morceau de musique, une statue, un tableau, voilà ce que lui donnent à signifier d'incomplètes et superficielles acceptions. Et puis, derrière l'Art, même en lui prêtant un sens plus général, on voit venir, attirée par l'amour de la discussion et de la contradiction, cette sœur jalouse ou bavarde, qui est la critique d'art. Que l'on est loin de comprendre le pouvoir mysté-

rieux, intellectuel et moral à la fois, qui, entre les renoncements insensés et les plaisirs grossiers et malfaisants, met tout autre chose, met bien mieux que le plat et insignifiant laisser-aller de la vie honnêtement vulgaire ! Chaque pas nouveau fait dans les voies qu'ouvre ce mot magique marque un degré de perfectionnement auquel est attachée une récompense infaillible et immédiate. Il n'est action banale, nécessité usuelle de l'existence qu'il ne transforme et ne transpose harmonieusement. Par lui, la pensée et l'action deviennent justes dans le même sens que le mot et la note ; par lui, pour mieux dire, s'unissent et se confondent toutes les significations de ces deux belles expressions : justesse et justice. Artiste, celui qui accomplit une œuvre de charité qu'inspire un zèle éclairé ! Artiste, celui qui, jusque dans la conversation courante, d'une parole sûre, arrondit les contours, prévient les repentirs, adoucit les traits, empêche des fuites dans le vide, écarte les paradoxes qui égarent, accueille et accrédite ceux qui, en face des lieux communs triomphants, préparent et assurent la revanche d'une vérité supérieure. Il n'est pas un disgracié de la destinée et de la fortune auquel l'Art, ce maître de ceux qui veulent vraiment vivre, ne rende quelque faveur. Sans lui, il n'est peut-être pas de pire misère morale que la richesse. A lui

de réagir perpétuellement contre toute vulgarité, et de conférer sans cesse de nouveaux titres d'invisible noblesse !

Il n'est pas d'amour vrai qui ne soit désintéressé. Qui aime la Nature parce qu'il s'y fournit ou croit s'y fournir de preuves en faveur de *son* Dieu, ne fait pas autre chose que s'en servir pour les besoins de sa cause, lesquels tiennent étroitement à son intérêt personnel.

Quoi de mieux à demander aux belles œuvres de l'homme que de nous faire échapper aux hommes et aux beautés de la Nature, que de nous faire perdre de vue le Destin ?

« La Vérité erre, inconnue, parmi les hommes [1] » et c'est tant mieux, parce que l'autre nom de la Vérité c'est la tristesse. La Nature entoure, invisible, parce qu'ils ne veulent pas la regarder, les hommes civilisés ; et c'est tant pis, car la Nature est une puissante consolatrice.

---

[1] Pascal.

Le jour aux profits ; la nuit aux plaisirs ; entre les deux, pour distraire des uns, pour préparer aux autres, quelqu'un de ces excitants subtils qui sont des pièces de théâtre à la mode de France : voilà les sublimes aspirations présentes et futures du citadin tout de noir vêtu comme pour un deuil perpétuel et toujours prêt à rire sec, qui s'intitule fièrement l'*homme moderne,* et qui n'est qu'un Parisien.

Ce que l'éclat du gaz et de l'électricité est à celui du soleil et aux lueurs mystérieuses des astres, les lumières *scientifiques* vont le devenir par rapport à ces autres lumières qui pâlissent ou s'éteignent au fond des âmes.

Puisqu'on efface si bien, si vite, sur les monuments les noms et les emblèmes des pouvoirs déchus, pourquoi diable laisser à la civilisation que nous savons l'affiche qui la fait passer pour chrétienne ? Il est vrai que le rapprochement de mots est drôle et nous aimons tant les drôleries faites avec des mots ! L'antiphrase, elle aussi, est une sorte de parodie abstraite.

S'il était nécessaire de démontrer la nécessité de ce qu'on pourrait appeler un *minimum* de spiritualisme, non seulement pour bien juger de la musique, mais pour en parler avec le respect qui lui est dû, la lecture d'un livre tel que celui où M. Beauquier a mêlé, avec un vrai talent, beaucoup d'observations de détail fines et justes, ferait, en ce sens, preuve complète *a contrario*. Dans le titre de l'ouvrage, *Philosophie de la musique,* on substituerait volontiers les mots de *physiologie* ou de *mécanique* à celui de philosophie, lorsqu'on a lu, par exemple, une proposition de ce genre : « Quand la réflexion nous « montre la matière divisible à l'infini et infinie « dans l'espace, *il faut avouer que ce sont là des « caractères qui la rapprochent singulièrement « de ce que notre intelligence peut comprendre de « l'âme* » (p. 54). Ne peut-on dire que l'auteur a expié cet aveu au moins téméraire lorsqu'il a formulé la conclusion suivante, malheureusement conséquente avec une aussi triste doctrine? « Il « n'y a pas beaucoup plus d'*idées philosophiques,* « de *sentiments,* d'imitations, de sujets littéraires « dans la musique, qu'il n'y en a dans le dessin « d'une riche étoffe de damas ou de brocard, ou « dans les peintures décoratives des vieilles « cathédrales, etc., etc. » (p. 196). Est-il possible, en effet, d'offenser plus gravement cet art

sublime et charmant ? Ramener à une interprétation aussi mesquine, à une portée si étroite les hautes jouissances qu'il procure, n'est-ce pas comme étouffer en même temps et le souffle de vie qui l'anime et les plus profonds échos qui lui répondent au dedans de nous-mêmes ! Dire avec si peu de ménagement et sans plus de cérémonie qu'au fond il ne signifie rien et ne peut rien signifier, qu'est-ce autre chose pour un esprit libre et distingué que se mettre du parti et au niveau du vulgaire purement et simplement esclave de toute sensation, et n'ayant ni désir, ni pouvoir de pénétrer le sens de quoi que ce soit? Il n'est pas étonnant, après cela, que l'auteur conteste tout caractère *représentatif*, toute expression définie, à la Symphonie pastorale, en dépit des intentions hautement proclamées par Beethoven lui-même, et le conteste par la raison qu'*il est aussi difficile à la musique d'être pastorale que financière* (p. 160). Témérité pour témérité, nous continuons à préférer celle qui risque d'errer en prêtant trop largement au compositeur des intentions qui ne furent peut-être pas les siennes, ou bien en élargissant le cercle des interprétations que ses œuvres sont susceptibles de recevoir. Il serait vraiment trop plaisant de voir réduire à des entrelacements de vibrations l'essence de celui des beaux-arts qui, par ses manifestations

et son mode d'action, reproduit, on peut le dire, l'image la plus fidèle de cette union mystérieuse de deux principes qui constitue l'homme lui-même. Un souffle, un peu de cet air sonore, lumineux, respirable *(spirabile lumen)* qui nous enveloppe, une série de pulsations qui divisent et mesurent régulièrement la marche du temps, voilà ce qu'il faut, et en voilà assez pour que la vie soit, à volonté, donnée, rendue à n'importe quel chef-d'œuvre musical. Un emprunt non moins léger, fait au temps et à l'espace, suffit à entretenir notre vie, à produire cette suite de vibrations qui en marquent la durée, augmentant, puis diminuant proportionnellement de force et d'intensité, depuis le premier cri de l'enfant qui vient au jour, jusqu'au dernier soupir du moribond. Mais, là dedans, là dessous, la mélodie qui persiste, indivisible, sous les divisions externes qui la règlent et s'appliquent à elle sans la contenir, la soutiennent sans la constituer, l'étendent sans la démembrer, la mélodie qui, ne mourant pas pour n'être plus entendue, attend en silence que quelqu'un la réveille, la mélodie intime pour laquelle, par laquelle, le cœur bat la mesure, les nerfs tendent leurs cordes, le cerveau entre en jeu, la mélodie indécomposable sans laquelle tout cela non seulement se tait, mais se décompose ou fonctionne à vide, comment ne pas la dégager

des signes qui la manifestent, des instruments qui la servent, comment ne pas reconnaître l'indépendance de sa nature et la souveraineté de son principe ?

Des statues de Saintes représentées avec un livre à la main, il s'en trouve encore plus d'une en Champagne, soit dans les églises de Troyes, soit dans celle de Saint-Rémi, à Reims, datant de la Renaissance, qui passa par là au XVI^e^ siècle, avec un souffle pur venu de l'Italie. L'École de sculpture qui les produisit semble avoir eu en propre plutôt le don de la grâce féminine, tandis que celle qui, au commencement du XV^e^ siècle, avait enrichi de ses chefs-d'œuvre la Bourgogne, montra une préférence plus manifeste pour la force virile [1]. Il s'en trouve encore dans telle église de la charmante ville de Verneuil, située à l'opposite de la Champagne, et qui, par une analogie singulière, semble avoir été visitée vers la fin du XV^e^ siècle par un art se rattachant à la tradition bourguignonne, en même temps qu'il anticipait sur la Renaissance champenoise.

---

[1] Et cette sorte d'opposition entre les traditions respectives dont il s'agit, semble s'être accusée de nos jours encore dans la personne du Bourguignon Rude, si énergique, et dans celle des Champenois Paul Dubois, Boucher, Suchetet, si doux et si gracieux.

Des portraits de femmes avec un livre à la main, le XVIIIe siècle se complut à les multiplier. Dresde en possède un signé par Latour. Genève conserve celui de Mme de Lépinay, chef-d'œuvre de Liotard. Paris tient de Tocqué ou de Chardin la charmante *Dame à la brochure,* de la collection Lacaze. A Boucher, oui, à Boucher lui-même, il advint d'occuper de la même façon des mains féminines.

Sans doute, les lectures de ces Saintes et celles de ces dames du monde ne sauraient être les mêmes ; mais, enfin, les unes et les autres se font voir lisant, ou plutôt venant de lire, et il est aisé de deviner qu'il ne s'agit ni, chez les unes, de ce qu'a de machinal le maniement hebdomadaire du paroissien, ni, chez les autres, de ce qu'ont d'entraînant les suggestions d'un Journal des modes.

Et aujourd'hui ! Parmi ces portraits de femmes, devenus, comme les bustes sculptés, nombreux jusqu'à défier toute énumération, exceptez tel ou tel, ayant pour auteur ce grand et pur artiste, Fantin-Latour, qui aura fait à son modèle féminin le double honneur de le représenter comme il sait le faire, et de le montrer s'adonnant à quelque occupation artistique, et, après cela, cherchez-en un où l'on surprenne une Parisienne en *état de grâce intellectuelle,* c'est-à-

dire au moment, ou bien au sortir d'une réflexion, d'une pensée où se sera abandonné, oublié un moi vaniteux, jaloux, poseur. Tous ou presque tous apparaissent si bien (par l'impression qu'ils donnent, par l'intention qui les anime) comme des types perfectionnés, travaillés à plaisir, coloriés avec plus ou moins d'habileté et d'éclat, de la gravure faite en vue d'illustrer la mode du jour! Sauf les quelques rêveuses à vide, flattées par Hébert, toutes ces élégantes ne songent qu'à regarder le monde du haut de leur toilette et à se faire regarder par lui. Toutes sont isolées dans leur vanité, au milieu de cet entourage meublant et décoratif, plus ou moins compliqué, qui fait ressortir la femme comme l'objet de luxe suprême, animé, il est vrai, si ce n'est (qui sait ?) inanimé à sa façon et, lui aussi, purement décoratif. Si l'on songeait à mettre ou à imaginer quelque chose d'imprimé dans la main de l'une de ces mondaines, que pourrait-ce bien être, sinon le *Figaro,* à l'usage de celles qui se piquent ou feignent d'être honnêtes ; le *Gil Blas,* pour l'amusement de celles qui bravent galamment l'honnêteté [1].

---

[1] Est-ce bien un heureux démenti que donne, à cet égard, le Salon de 1889, avec ses quelques *lectrices* ? Ont-

C'est, qu'en vérité, le livre, tout livre, sauf quelque roman à peine avouable, est tombé par malheur des mains de la femme, et le malheur est irréparable. Qu'une femme ne sache *pas lire,* c'est comme l'effet d'une barbarie encore subsistante, à l'encontre de laquelle il y a de la ressource. Mais que les femmes (à l'imitation de presque tous les hommes) se soient mises à ne savoir *plus* lire, la civilisation dont nous sommes glorieux de jouir, et la religion dont elles se parent et se vantent, l'auront voulu. Ce que l'une et l'autre ont défait, cherchez donc à le refaire.

O doigts de jeunes filles, qui paraissez si charmants lorsqu'une bonne et saine éducation vous dresse à tourner les feuillets d'un *vrai* livre, à tenir un pinceau, à courir légèrement sur un clavier, est-ce que vous oubliez de vous unir et de vous entrelacer pour la prière ? Non. Seulement, pour vous, l'essentiel ou le tout aura cessé d'être l'égrenage automatique d'un chapelet et l'enfilage mécanique d'un fil dans une aiguille.

Parmi les dessins provenant de la collection

---

elles l'air d'être pénétrées de la lecture à peine achevée, d'y songer seulement ?

de la Salle, et actuellement exposés dans deux salles du Louvre, il en est un que rend particulièrement intéressant la signature qui l'authentique.

Il représente un groupe de personnages au nombre desquels on distingue, en avant, un prélat; vers ce dernier, un autre personnage, étendu, semble tourner ses regards. En avant, un chien et un tout jeune enfant.

L'auteur de ce dessin est Dominico Fiorentino. On a donc là un spécimen irrécusable de la manière de cet artiste, qui étant venu, on le sait, s'établir en Champagne au XVI^e^ siècle, contribua, pour une part plus ou moins large, au développement de l'art religieux, dont la floraison fut si remarquable, à Troyes et dans les environs, surtout en fait de sculptures et de peintures sur verre. Les peintures sur bois, de dimensions modestes, qui contribuent à la décoration de ces mêmes églises, à Troyes, au milieu d'anges, attestent plutôt, sauf de rares exceptions, une manière toute locale.

Ce dessin constitue une pièce justificative qu'il serait curieux de confronter, notamment avec les œuvres de ce genre, qui, dans l'église Saint-Jean, à Troyes, décèlent une influence italienne avec laquelle contraste le style plutôt germanique de vitraux, tels que le *Jugement de Salomon,* dans

la nef, et la *Pâque juive,* qui, dans l'abside, fait partie de la série relative à l'Eucharistie et aux sujets pieux qui, dans la Bible, la figurent par anticipation. Au contraire, le style italien a des réminiscences de Del Sarto et de Vinci, tandis que, à Bar-sur-Seine, les magnifiques vitraux qui ornent les fenêtres du chœur de l'église, font songer plus volontiers à Sodoma et à Zuini. Par le groupement des personnages et aussi par leur accoutrement et certains détails accentués de leur physionomie (menton proéminent, nez un peu crochu), le dernier dont nous parlons fournirait des indications tout à fait topiques en vue de certains vitraux en grisaille (groupe de guerriers ou de saints personnages, scènes de martyre), décorant les fenêtres d'une chapelle, à droite de la nef, qui s'ouvrent à droite du chœur. Comme relevant du même style, on pourrait étudier saint Pantaléon, aussi ; une série comprenant les scènes principales de la vie de la Vierge, assez mutilée, trahit, surtout dans certaines figures de femmes de la Présentation au Temple, un caractère florentin indéniable.

L'opéra comique et le tambour, voilà, au dire de Berlioz, les deux seules formes sous lesquelles l'art des sons est à la portée des Français. Mais le

siècle a marché ; un progrès sensible s'est accompli. D'aucuns, pauvres gens ! s'évertuent encore à chercher la musique nationale dans les hautes régions de l'Art ; quand ils croiront l'avoir découverte chez un Bizet, chez un Lalo, ils sentiront bien et s'efforceront de faire sentir que la ravissante, la mémorable partition d'*Esclarmonde* (qui se borne, il est vrai, à nous donner l'une des plus hautes expressions encore trouvées de la musique tout court, sans épithète) que cette partition, dis-je, demeure étrangère ou peu s'en faut, à la musique qu'ils veulent appeler la leur. Au vrai, la leur, c'est-à-dire celle des Français, a, depuis que Berlioz la reléguait dans deux emplois spéciaux, conquis deux sanctuaires de plus. L'un est le théâtre d'opérette, et l'autre le café-concert ; asiles des rythmes profanes, des rythmes provoquants, à l'usage de ceux et de celles qui, bien décidés à n'être pris ni par la tête ni par le cœur, veulent être remués par en bas. Là, ce qui vient de la flûte retourne au tambour. Autrement dit, ce qui est entré par l'oreille fait remuer les jambes, et *vice versâ*.

En Allemagne, la philosophie et la musique se touchent de si près (l'Esthétique servant de médiatrice) que le titre de docteur en philosophie est décerné comme une distinction toute natu-

relle à un compositeur renommé ; ce qui nous paraîtrait, à nous (soit dit en passant), une sorte de facétie molièresque. A la faveur de ce rapprochement et par une interversion que, jusqu'à un certain point, il autorise, ne pourrait-on considérer les vastes systèmes philosophiques de l'Allemagne du XIXe siècle comme des variations libres, d'une liberté illimitée sécularisées sur des motifs favoris tirés du Christianisme et du Bouddhisme ? Cette comparaison s'appliquerait surtout aux propositions et aux conclusions de Schopenhauer. Jadis, quand il y avait un commerce d'idées entre l'Allemagne et la France, il arrivait à la France de recevoir plus d'un lingot précieux qu'elle convertissait à plaisir en monnaie courante frappée à son effigie, après y avoir introduit tant soit peu d'alliage. Par suite des circonstances qui ont rompu ce commerce, la France n'ayant plus aucun intérêt à y regarder de près, est exposée à prendre pour du cuivre ce qui est de l'or plus ou moins pur. De là vient qu'en dépit des efforts méritoires d'un critique tel que F. Brunetière, on ne saurait accepter et comprendre les doctrines si austères et si profondément compatissantes de Schopenhauer, en les prenant et en les jugeant indépendamment des témérités et des extravagances d'un disciple tel que Hartmann. Comment se déciderait-on à écarter les brillantes

et artificielles menteries dont on s'évertue, ici, à couvrir et à parer la vie, pour mettre à part, avec le sage Allemand, la vérité sympathique, empreinte d'une généreuse pitié qu'il aura eu l'art de découvrir sous les mensonges sans cesse renaissants de la vie? Entre ces deux éléments qui s'entrelacent mystérieusement dans la vie, la Fatalité et la Liberté, une liberté doucement communicative et droitement agissante, de grands philosophes tels que Spinoza et, après lui, Schopenhauer, semblent avoir rompu l'équilibre en faveur du premier. Ne vous y fiez pas, pourtant, et sachez aller jusqu'au bout. Lui aussi, le plus grand des musiciens, Beethoven, avait commencé, dès sa première jeunesse, à glisser dans deux toutes petites sonates de piano ce qu'il appelait la représentation du principe *suppliant* et du principe *résistant*. Plus tard, développant, élargissant démesurément le cercle où s'unissent et alternent ces deux mêmes principes, il en fit ces deux acteurs abstraits du Drame antique, ces deux puissances qui se partagent la Vie morale, la Destinée et la Liberté. Il les mit aux prises dans *Egmont,* dans *Fidelio,* dans l'Ouverture de *Coriolan,* dans la Symphonie en *ut mineur* (pour celle-ci, on a son aveu), dans la Symphonie avec chœur. Il aura chanté les victoires et les défaites alternatives de l'une et de l'autre, échappant de

temps en temps aux vicissitudes de cette thèse et de cette antithèse dont les formes sont inépuisables, pour nous transporter dans une synthèse hautement triomphante s'il s'agit de *Fidelio* mystérieusement consolante s'il s'agit d'*Egmont*. Dans la partie finale de la Symphonie avec chœur, que de festons et de guirlandes tressés par la plus ingénieuse harmonie accompagneront d'abord le motif dominant, ou plutôt le thème unique dont rien, d'abord, n'aura voilé la simplicité doucement expressive. A travers quels bonds et quels trépignements il arrivera aux effusions solennellement religieuses, puis à l'exultation bruyante, par lesquelles il sera tour à tour consacré, calmé, agité à outrance.

Elle aussi, la fatalité, aura eu sa part dans l'œuvre, comme elle l'a, mais bien plus longuement, dans l'œuvre de Schopenhauer. Elle aura passé tout entière dans l'effroyable dissonance de cet accord initial dont la sonorité semble à la fois jeter un défi et proclamer une contradiction. — Et puis c'est la Piété qui parlera le plus haut, comme la Pitié chez Schopenhauer. A les prendre dans leur acception la plus large, avec leur signification suprême, ces deux mots qui se ressemblent par la forme, aident-ils à comprendre des sentiments bien distants l'un de l'autre, et qu'il soit aisé de définir et de préciser chacun à part?

L'amour féminin tout pur tient, en somme, peu de place dans le théâtre de Gluck et dans le cœur de ses héroïnes austères résignées, mélancoliques, ennoblies par l'oubli de soi et dociles au sacrifice. (Armide est une magicienne, et Eurydice ne compte pas.)

Comparer le dévouement conjugal qui est l'âme d'*Alceste,* et le dévouement conjugal qui est l'âme de *Fidelio,* c'est une étude intéressante qui permet de découvrir ce que le génie musical peut faire d'un même sentiment, en le traduisant d'après la tragédie antique ou suivant le drame moderne.

Gracieux, rêveur, tendrement ou ironiquement câlin, résigné s'il est trahi, violent s'il a reçu une mortelle insulte, l'amour féminin est tout cela chez Mozart.

Mais cela n'était pas tout. Il fallait qu'à Weber l'amour virginal, avec sa fraîcheur, ses troubles, ses élans, adressât ses plus délicieuses révélations; que le moment sans retour qui lui appartient dans la réalité, s'arrêtât, se fixât pour jamais dans quelques-uns de ses chants. Il fallait que dans *Euryanthe,* dans *Obéron,* dans le *Freischutz* surtout[1], des reflets de chevalerie, des reflets

[1] « Cet opéra est le seul, à notre avis, dans lequel tout, « absolument tout, est admirable. » (*De la vérité dans l'Art*

d'Orient, des reflets plus voisins et plus connus, vinssent se jouer, sans lui apporter la moindre altération, sur cette limpidité morale; il fallait qu'à ces troubles, pour les rendre plus profonds, à ces élans, pour les rendre plus vifs, la Nature s'associât avec les menaces, les sourires, les promesses de ses ombres et de ses rayons, avec l'approche des ténèbres où la magie noire, traçant son cercle fatal, va évoquer de redoutables apparitions, avec le souffle embaumé de ses forêts, la grâce rassurante de ses matins, la caresse de sa brise du soir.

Était-ce tout cette fois? Non. Il arrive que la tentation d'exprimer l'inexprimable enlève, emporte en haut un autre élu de l'Art, sur les ailes de la Chimère domptée et soumise. Entre ciel et terre, il rencontre ces deux couples indivisibles, Siegmund et Sieglinde, Tristan et Yseult; et à l'un des sommets, au plus élevé peut-être de l'œuvre qu'il aura empruntée à la vaste légende poétique et religieuse des siècles qui ont reçu le nom de moyen âge[1], apparaît, comme détaché du monde terrestre, comme apitoyé sur la Nature,

---

musical, par un Amateur. Grenoble, 1885.) On ne saurait mieux dire.

[1] Le Baptême de Kundry, dans *Parsifal.*

l'amour encore, mais un amour sans définition, sans limites verbales, sans conditions d'âge, de temps, de lieux, où s'absorbent et se perdent les différences de sexe. Voluptueux, comme disent les uns, de ce que Wagner fait chanter à l'amour? Mystique, comme disent les autres? Ni l'un ni l'autre. Disons plutôt l'amour en soi, l'amour transcendant; consentons à parler allemand, à propos du plus profondément allemand des compositeurs.

DEUX LETTRES VENGERESSES

ADRESSÉES, L'UNE A M. TIMBAL, CRITIQUE D'ART, POUR AVOIR MANQUÉ DE RESPECT A UN PEINTRE TEL QUE LE SODOMA, ET L'AUTRE A M. BRUNETIÈRE, CRITIQUE LITTÉRAIRE, POUR AVOIR MANQUÉ DE RESPECT A UNE AME TELLE QUE CELLE D'AMIEL.

ÉPITRE A M. TIMBAL, PEINTRE ET CRITIQUE D'ART DE L'ÉCOLE *CLÉRICALE*

Savez-vous bien, Monsieur, à quoi vous aurez le mieux réussi, tout en laissant, il est vrai, la meilleure part du succès à votre coreligionnaire, M. Gruyer? Vous aurez, mieux que personne, rendu manifeste ce que l'application à l'Art et à la Critique d'art d'une sorte de monothéisme

systématique peut avoir de faux et de stérile à force d'étroitesse.

Vous êtes voués, lui et vous, à ce culte de latrie, dont la formule dogmatique est celle-ci : *Raphaël est Dieu, et Ingres est son prophète.*

M. Gruyer, lui, a décidément transformé la critique d'art en panégyrique et en apologétique. Se condamnant lui-même à ne pas franchir le cercle magique tracé autour de lui, il a frappé d'impuissance, comme à plaisir, tant de recherches respectables, tant d'efforts pleins de zèle, tant d'effets de style ingénieusement nuancés, en se mettant au service d'une thèse convenue et d'une sorte de gageure. *Il fallait* que tout fût sacrifié à un seul, au maître d'Urbin. *Il fallait* qu'en dehors de ce génie infaillible, immaculé, rien ne subsistât qui n'eût son côté faible et ne laissât découvrir sa tache. Telle était la démonstration à faire, ou plutôt, tel était le piège fait d'avance. M. Gruyer pouvait-il gagner son pari ? Tout autant, mais pas plus que le joueur qui se sert de dés pipés ou qui emploie la carte forcée.

Mais, du moins, M. Gruyer a l'orthodoxie douce et presque persuasive. Il officie gravement, avec une onction édifiante. Votre tâche est différente, Monsieur; elle est celle d'un héros *pratiquant* qui se mettrait à faire la police du temple. Le moindre manque de respect, vis-à-vis des choses

saintes, vous offusque, et vous le dénoncez comme si, de loin, il sentait l'hérésie.

Une fois, vous avez eu la bonne fortune de pousser avec violence, hors du sanctuaire, un mécréant déclaré. Ce jour-là, monsieur, vous vous êtes servi de mots si gros, si approchants du langage des halles, qu'à certains bouts de phrase il semblait que le juron seul fît défaut. Était-ce recherche de *couleur locale,* à propos de cet infâme Courbet ? Était-ce oubli de vous-même? Ne serait-ce pas plutôt que l'homme *intérieur* se trahissait et laissait voir le fond, dirai-je de son cœur ou de sa poche de fiel? Quoi qu'il en soit, je sais un de vos voisins de paroisse, le maître du genre [1], qui a dû vous applaudir et reconnaître en vous un élève digne de ses leçons.

Je veux bien que ce jour de grande colère ait été sans lendemain, comme le jour de bonheur qu'avait marqué votre *Sainte-Geneviève* a été sans conséquence. Mais, franchement, êtes-vous beaucoup plus aimable lorsque vous redevenez le personnage posé et compassé que l'on connaît trop, avec son recul inconscient sur soi-même et sur ses blessures d'amour-propre, avec sa grimace maladroitement dissimulée en face de telle

[1] M. L. Veuillot.

ou telle grande ou aimable figure qu'il s'arroge le droit de faire poser devant lui ?

Comme il est aisé pour quiconque est tant soit peu du métier, de remonter des témoignages de ce goût dépravé pour la restriction, pour la détraction, pour la mise à l'index, jusqu'à la source cachée d'où l'aigreur du sectaire et l'amertume de l'artiste qui se croit méconnu, distillent en se mêlant ! Comme on voit bien que pour vous, rendre à un seul maître, à deux, tout au plus, des honneurs presque divins, c'est une manière de détourner jusqu'à vous-même quelque bouffée perdue d'encens, que prendre des libertés dénigrantes vis-à-vis de tous les autres, c'est prétendre donner le change sur votre propre médiocrité ! Car enfin, quel lecteur sérieux, quel *curieux* éclairé pourrait vous supporter lorsqu'il vous arrive de traiter de pauvre ignorant ce sympathique Corot, lorsque vous usez vos ongles à vouloir limer l'œuvre colossale de Michel-Ange ?

Continuez, monsieur, à laisser passer le moins d'air possible dans cette cloche pneumatique où vous êtes enfermé. Continuez à regarder hommes et choses à travers ces lunettes singulières qui, tantôt transforment en coches d'eau les traîneaux forestiers des Vosges [1], tantôt nous font prendre

[1] *Schlitters.*

pour un coryphée de décadence ce maître délicat entre tous, ce *charmeur* irrésistible qu'on a nommé le *Sodoma*. Rassurez-vous contre toute crainte de contagion, en ce qui est des ignorances de Corot, des erreurs de Michel-Ange, des légèretés répréhensibles du *Sodoma*. Génies sublimes, ou talents indépendants autant que sincères, ceux-là, en dépit de toutes les différences qui les séparent, ont quelque chose de commun, je veux dire l'horreur de la gravité affectée et de ce pédantisme gourmé qui glace la couleur à la pointe du pinceau, l'encre au bec de la plume, et rend à la fois indigne de recevoir des louanges émues et incapable de produire des éloges désintéressés.

LETTRE ADRESSÉE A M. FERD. BRUNETIÈRE, A L'OCCASION DE SON ARTICLE SUR J.-F. AMIEL. (*REVUE DES DEUX-MONDES* DU 1er JANVIER 1886.)

Vous y allez bon train.

Deux grands combats livrés à quelques jours d'intervalle, l'un pour l'honneur de la langue latine, l'autre en l'honneur de la race latine! Dans la première de ces mémorables rencontres, l'adversaire avait pris l'offensive; l'adversaire, devant à l'étude de la langue dont vous avez soutenu les droits, le meilleur du très bon français qu'il parle, et, abjurant toute reconnaissance pour ses maternelles tendresses, se comportait en la traitant en marâtre, renégat. Pourtant, avec quelle courtoisie vous l'avez ménagé, ce traître, tout en lui faisant la guerre! Quelle attention polie à le saluer de temps en temps, mais sans perdre de vue ces gens *distingués* que vous rendiez spectateurs et juges de vos coups d'estoc et de taille! N'est-ce pas tout particulièrement à eux qu'était dédiée cette phrase jetée négligemment,

sans avoir l'air d'y toucher, si suggestive pourtant (admettez-vous ce néologisme ?) et contenant tout un programme religieux, politique peut-être : « Bossuet, mal entendu, Voltaire, bien « compris, peuvent former des fanatiques. » Se figure-t-on bien l'impression qu'elle devait faire sur des lecteurs si distingués ? Pour moi, je gage que, mis en demeure de choisir entre elle et tout le reste de l'article, ils opteraient incontinent en sa faveur. Dans votre second combat, vous appartenait le choix du terrain et de l'adversaire, si tant est qu'on puisse appeler adversaire un mort. Oh ! celui-là, ce pauvre penseur de génie, bien et dûment enterré, que quelques-uns se permettent de trouver sympathique, vous l'avez rudoyé, malmené à outrance, en étranger qu'il était, que dis-je? en ennemi, en Allemand, la chose est claire. En fait d'état de conscience et de direction de la pensée, en fait d'interprétation de la vie, vous tombez sur un cas presque exceptionnel par l'évidente sincérité, par la pureté parfaite, par l'élévation et la profondeur, et vous trouvez que c'est allemand ; vous ne faites donc pas attention, Monsieur le latin, Monsieur du latin, qu'on peut vous prendre au mot et dire : c'est donc le contraire de tout cela qui est français. Allons ! ne forcez pas votre talent. Il y a en vous du grammairien retors, du fort en thème et

du bel esprit. Par ci, par là, vous prenez, pour plaire aux délicats, les airs d'un bon élève de M. Nisard, du premier de la classe, ma foi ; vous ne quittez pas pour cela la férule du cuistre, sans compter l'oreille rouge du Tartuffe qui laisse passer son bout, tantôt à point, tantôt hors de propos (comme on l'on vu ci-dessus), pour faire signe aux dévots et aux hypocrites, race de lecteurs digne de tous les respects. Restez fidèle à votre grammaire et à votre paroisse, cultivez vos phrases et vos paroissiens ; ne soignez pas vos bronchites, si vous voulez, pour n'avoir pas un seul point commun avec ce pauvre Amiel qui vous porte sur les nerfs ; soignez, en revanche, votre précieux esprit ou votre esprit précieux, comme vous voudrez ; mais, de grâce, ne vous mêlez pas de ce qui ne vous regarde aucunement, de ce qui touche l'âme et de ce qui touche aux âmes. Autrement le premier venu aura le droit de crier : Gare à l'incompétence ! Gare à l'effronterie !

Étant le premier venu, j'use de ce droit :

Un Gallo Romain issu de Germains.

SOCIÉTÉ PHILHARMONIQUE DE GRENOBLE

A PROPOS DE SON CONCERT

Le succès obtenu par le premier concert qu'avait donné, cette année, la *Société Philharmonique,* a été pleinement confirmé par la seconde solennité musicale qu'elle vient d'organiser. Plusieurs causes ont contribué à ce résultat favorable: la cohésion de plus en plus étroite qui tend à relier, à grouper, en dépit de leur nombre un peu restreint et de leurs forces un peu inégales, les familles d'instruments dont se compose l'orchestre, l'ardeur communicative, le zèle soutenu de l'excellent chef qui sait se faire tout à tous, le talent exceptionnel des artistes qui avaient bien voulu apporter à cette séance leur précieux concours, enfin l'esprit dans lequel s'était accomplie la tâche qui consiste à faire un choix dans ce vaste ensemble du Répertoire musical sérieux, où l'on

n'a que l'embarras des richesses; tâche toujours ardue, si l'on veut la remplir de façon à s'accommoder, non aux caprices, mais aux légitimes exigences du goût public, qui attend et désire qu'on lui montre la bonne voie, sans que la route devienne trop abrupte et cesse d'être attrayante.

Fortuit ou calculé, c'est toujours un heureux et fécond rapprochement que celui qui met en présence ou plutôt en opposition, avec la *Chasse* de Méhul et la *Symphonie pastorale* de Beethoven [1], les deux modes de traduction dans le langage des sons dont le sentiment de la nature est susceptible, suivant que le traducteur appartient à l'Allemagne ou à la France. Laissons de côté et l'élément fantastique que Weber a si bien mis en œuvre, et les tableaux de genre rustiques qui, dans les *Saisons* de Haydn, modifient l'élément purement pittoresque; tenons-nous en à Beethoven. Lorsqu'au retour de quelque promenade champêtre qu'il aura faite seul ou bien avec son ami Schindler, il recueille son butin musical, qu'y trouve-t-il et que va-t-il mettre à profit? Ce ne sera pas seulement la ritournelle des ménétriers ambulants qui s'exerçaient dans le hameau

[1] Composée en 1808 et non en 1812, comme, par suite d'une faute d'impression, l'indiquait le texte du programme.

voisin, ce sera surtout le murmure du ruisseau coulant à l'abri du feuillage qui jette sur lui un voile d'ombre et de lumière, ce sera quelque chant d'oiseau, ce seront enfin les souffles du vent précurseur de la tempête prochaine. Soumettre ces éléments, qui semblent insaisissables, à la loi d'un rhythme dont les ondulations régulières et souples n'aient rien ni de trop précis ni de trop flottant, ne faire qu'un de la roulade du loriot et du frémissement fugitif de l'eau courante, de l'éblouissement subit produit par l'éclair, et de l'éclat strident du cri de terreur, des grondements de la foudre et du tressaillement d'épouvante qui disperse les habitants des campagnes : voilà le triomphe de son génie, voilà le privilège de son art; privilège qu'il ne partage ni avec la peinture ni avec la poésie, puisque, seule, la musique unit ou plutôt fond ensemble par une sorte de pénétration mutuelle ce que la peinture et la poésie ne peuvent que lier par des rapports de succession ou de concomitance.

Voilà, en outre, faut-il l'ajouter? une œuvre à laquelle presque rien dans notre musique à nous ne correspondra. Il est inutile de répéter, en effet, ce qu'atteste pleinement l'histoire de notre littérature et de nos arts, que chez nous, d'une part, le sentiment de la nature n'atteint pas aisément ce dégré d'indépendance et d'imperson-

nalité, tandis que, de l'autre, il est besoin d'un signal venu d'ailleurs pour qu'il se développe et se manifeste sous une forme intellectuelle quelconque. Avant J.-J. Rousseau, un étranger, dans laquelle de nos œuvres littéraires ce sentiment s'était-il fait vraiment jour? N'est-ce pas dans les exemples donnés par plusieurs peintres de l'Angleterre qu'il faut chercher les origines et le point de départ de l'incomparable école de paysagistes dont s'honore la France de nos jours? Enfin, est-elle signée d'une main française ou bien d'une main italienne, celle des grandes compositions lyriques destinée à notre scène, où la nature se montre, autant que dans les vers de Virgile et dans quelques tableaux de Poussin, inséparable des paisibles occupations de l'homme et de ses plus fortes agitations? Aussi, dans la musique française, que de chœurs de villageois pour un un vrai paysage! Combien de barcarolles à la place de ces *effets de mer*[1] rares, il est vrai, même dans le Répertoire étranger, et dont néanmoins quelques-uns, les plus remarquables, sont dus à Weber dans *Obéron,* et à Beethoven lui-même,

---

[1] Revendiquons hautement, toutefois, en ce genre, comme une exception peut-être unique, le merveilleux septuor des *Troyens,* de H. Berlioz.

soit que, dans telle *Cantate (La Mer calme)*, il prenne la peine de leur donner un intitulé, soit qu'il laisse le soin de les reconnaître dans les premières mesures de la *Symphonie en si bémol* ou de la *Symphonie avec chœurs!* Quel empressement, enfin, à transformer l'asile du recueillement et de la rêverie que protègent les voûtes sonores de la forêt en un lieu de passage bruyant, en une arène ouverte aux luttes, aux violents exercices où se plaît l'activité humaine!

Nous voici ramené à la *Chasse* de Méhul, à ses fanfares éclatantes, à ces appels renvoyés d'un bout de l'orchestre à l'autre, à ces attaques qui, vendredi soir, ouvertes par des sonorités métalliques de bon aloi, ont reçu des ripostes aussi vigoureuses que le permettait l'importance restreinte de l'effectif qui se trouvait mis en ligne. Au risque de nous priver du plaisir trop commode de forcer une théorie jusqu'à la compromettre, signalons l'exposition si calme, si limpide, imprégnée d'une telle fraîcheur matinale, qu'interrompt bientôt le réveil de tant d'échos retentissants, et empressons-nous de dire que, dans l'exécution de cette partie du morceau, les sons étaient posés et soutenus de manière à justifier des éloges sans réserve. Mais y a-t-il erreur à relever une suppression partielle qui, plus loin, aurait porté sur quelques-unes de ces notes émues et attendries

qui sont comme une halte et un temps de repos au milieu du tumulte environnant? Et serait-ce là une concession faite à ces tendances du goût français que nous indiquions tout à l'heure?

Par un acte de prudente réserve, la *Société Philharmonique* avait borné à l'*allegro* et au *scherzo* de la symphonie de Beethoven la tentative d'initiation qu'elle risquait, renvoyant à une autre occasion la partie intermédiaire et la partie finale à la valeur descriptive ou imitative desquelles s'appliquaient surtout les remarques présentées il y a un instant. — L'*allegro* est, parmi les pages écrites pour l'orchestre par le grand symphoniste, l'une de celles assurément où le plan est le moins compliqué, où la broderie la plus mince couvre la trame la plus légère. Ni remplissage, ni vide. Tout y est succinct et borné, si on peut le dire, au strict nécessaire; c'est la mise en œuvre et la façon qui en font surtout le prix.

Materiem superabat opus.

Tour à tour brisée et recomposée, divisée en menus fragments, renversée et retournée sous ses diverses facettes, la simple phrase du début restera presque le germe et le motif unique de tout ce qui suit. Mais, par cela même, le dommage se laisse mieux apercevoir à la moindre déchirure qui fait trou dans ce tissu transparent, à la

moindre discordance, absolue ou relative, qui vient brouiller les teintes délicatement assorties que produit le jeu des timbres tour à tour isolés et associés.

Dans la reprise de la première partie de cet *allegro,* comme dans les développements de la seconde, le vrai mouvement a été bien observé ; sans y mettre trop d'indulgence, il y a lieu d'être satisfait, en somme, de la fidélité gardée à ce ton général qui constitue l'unité de l'œuvre et à ces nuances locales par lesquelles la variété s'y introduit. L'orchestre a fait preuve notamment d'une habileté louable et a su parfaitement ménager les dégradations, lorsque, vers la fin, après une sorte d'épanouissement lumineux et par une série de progressions qui descendent régulièrement l'échelle diatonique, tout s'efface, tout rentre peu à peu dans l'ombre.

La terminaison du *Scherzo* a été fort heureuse. Quant au reste, quelque chose de plus vif dans le mouvement, de plus dégagé et de plus détaché dans le rhythme n'aurait pas nui à l'exécution.— Encore un détail qui a son importance. Lorsque le hautbois entonne, pour le répéter, le motif de danse rustique qui passe ensuite, à bâtons rompus, de la clarinette au cor, tandis que le basson plaque sur lui, avec une sorte de lourde gaucherie, deux notes d'accompagnement, il est de

tradition qu'entre les deux reproductions consécutives et identiques du motif, une sensible différence d'accentuation mette en quelque sorte de l'air et de l'espace. Grâce à cette alternance de *forte* et de *piano*, il semble qu'il vienne de plus loin, ou que la bouffée de vent intermittente qui l'apporte s'enfle et faiblisse tour à tour. Sans elle, on ne saurait éviter une fâcheuse apparence de monotonie.

Nous ne revenons pas sur le vœu que nous avons exprimé relativement aux parties de la *Symphonie* qui ont été provisoirement laissées de côté ; mais il est sage d'y mettre une certaine restriction, et de ne pas ériger en principe que toute œuvre présentée une fois seulement au public devrait être ensuite abandonnée. Quand on réfléchit qu'un très petit nombre, parmi les auditeurs, est en mesure de se livrer à une étude personnelle destinée à confirmer, en y insistant, ou à modifier les empreintes fugitives qui auront été reçues d'abord, on est amené à attacher une importance essentielle à ces épreuves subséquentes dont l'effet est de substituer un commerce suivi à ce qu'il y a d'imprévu, de froid et de gêné dans le premier accueil qui aura laissé une certaine distance morale entre les exécutants et le public. Le mieux serait assurément de combiner des impressions neuves avec des impressions

renouvelées ; mais, qu'il sera dificile d'atteindre ce double but, tant que les séances musicales données par la *Societé* seront aussi largement espacées ! Du reste, de telles appréhensions n'ont pas une portée absolue, et l'on a pu voir comment, pour des œuvres telles que le fragment de *Philémon et Baucis* et la *Schiller's Marsch* de Meyerbeer, cette distance dont il vient d'être parlé se trouve abrégée, sinon supprimée. Ici, l'on ne demandait qu'à suivre de près, sans s'arrêter plus que lui, l'orchestre rentré en pleine possession d'une confiance qui ne l'a pas abandonné un instant, dans cette carrière libre et unie où nulle hésitation, nulle déviation, nulle embûche pressentie n'ont ralenti ou dérangé la course qu'il semblait fournir tout d'une haleine.

Quant à Méhul, la *Société Philharmonique,* après l'avoir présenté en quelque sorte par les dehors, voudra, nous n'en doutons pas, pénétrer dans son intimité et le faire connaître sous quelque autre des aspects multiples qu'offre, en dépit du petit nombre de ses œuvres, ce sympathique génie. C'est de l'imagination descriptive que relève l'*Ouverture* à laquelle ne manquera jamais la faveur populaire. Mais c'est le cœur qui parle seul et qui parle bien haut dans des œuvres telles que *Joseph* et *Stratonice ;* c'est lui qui prête tour à tour aux saintes et primitives affections, à

la passion profonde et vraie, l'éloquence sans compromis, sans alliage profane, qui consacre les unes et purifie l'autre. Le plus grand philosophe d'Allemagne au XVIIe siècle, écrivant dans la langue de Bossuet, défendait à la musique *d'amollir le cœur* en *amusant vainement* et lui prescrivait de *rendre la vérité touchante* [1]. Tant que la pensée qui a reçu là une forme si nette et si juste sera en honneur, l'autorité de Méhul restera intacte, et ses mâles douceurs ne risqueront pas d'être dédaignées. — Hâtons-nous d'ajouter pourtant qu'il est des accommodements avec cette formule tant soit peu austère, qui désigne en quelque sorte le sommet de l'art, plutôt qu'elle n'en comprend tout le légitime domaine. — Méhul, lui-même, a composé l'*Irato,* comme pour montrer que la musique pouvait, en descendant peut-être, mais sans s'abaisser, passer de la vérité touchante à l'illusion agréable. C'est dire que, dans cette œuvre de conciliation et d'harmonie, qui est le programme d'un concert, l'une et l'autre doivent avoir leur place; c'est dire aussi que, dans la partie vocale de la séance de vendredi dernier, la *note* n'a été forcée

---

[1] Leibniz, *Nouveaux Essais sur l'entendement,* liv. III, chap. X.

en aucun sens, devenant tour à tour sombre et grave avec l'*arioso* de M. Ambroise Thomas, et les *stances* pour voix de baryton, rêveuse et attendrie, avec le chant de *Mignon*, dont Mlle Chauveau a ménagé à l'auditoire l'agréable surprise, égayée et légère enfin avec la *Tyrolienne* qui a fait valoir, par d'heureux contrastes de grâce et de force, les rares qualités de cette même cantatrice, comme avec le babil coquet d'Auber *(le Domino noir)*, et le dialogue malicieux de M. Maillart *(Les Dragons de Villars)*, dont elle a si finement rehaussé toutes les intentions.

Les stances dont nous venons de parler, et qui, semblant, au début, prendre pour texte les vers d'Horace :

Otium Divos rogat, etc.,

en étendent ensuite le sens par une moralité plus relevée encore, sinon plus poétique, font grand honneur à celui qui a eu le mérite de les composer et de les interpréter avec la même largeur de sentiment. Il faut lui savoir gré d'avoir rendu, avec non moins de justesse dans l'expression, la mélancolie morne et le trouble funeste, caractères communs à tout le rôle de *Hamlet,* qui ont laissé leur empreinte la plus nette peut-être sur le monologue célèbre : *Être ou n'être pas,* mais sans résoudre, au prix de sincères et conscien-

cieux efforts, la question de savoir si l'atmosphère de la scène lyrique peut animer et faire complètement vivre ce personnage qui, suspendu entre la raison et la folie, entre le rêve et la réalité, entre la réflexion qui le torture et l'action qui lui échappe, apparaît comme le type idéal et sublime de l'indécision.

C'est à l'auteur de *Faust,* plus favorablement traité en cela par le programme que l'auteur de *Joseph,* que la seconde, comme la première partie du concert, devait le morceau qui la couronnait en la terminant. Certaine critique musicale reproche à M. Gounod de n'être guère au milieu de nous que le vulgarisateur de R. Schumann. Autant vaudrait ne compter parmi les nôtres ni Méhul, parce qu'il a respecté, en les continuant, les nobles traditions de Glück, ni Hérold, parce qu'il a voulu concilier Weber et Rossini, ni Halévy, parce qu'il lui fallait soutenir le redoutable voisinage de Meyerbeer. — Un dénigrement aussi injuste et aussi maladroit n'eût trouvé crédit, assurément chez aucun de ceux qui ont pu reconnaître, l'autre soir, dans l'entr'acte de *Philémon et Baucis,* la lumineuse fermeté, la vive saillie du dessin que la *Kermesse* de Faust montre parvenues à leur apogée; dans le chœur emprunté à la *Nonne sanglante,* la chaleur, un peu sourde et concentrée d'abord, puis pénétrant et

gagnant de proche en proche, grâce à la sûreté et à l'ampleur qui ont marqué le *solo,* ainsi qu'à la fermeté croissante des masses chorales, cette chaleur que le maître excelle à insinuer, puis à faire éclater dans ces rhythmes *ternaires* employés tout autrement et mis au service d'une pétulante agilité quand c'est un Mendelssohn q ui le manie.

Mendelssohn ! ce nom nous revenait involontairement à la pensée, quand nous apprenions qu'il était question d'introduire dans le dernier concert, à côté d'un air d'*Hamlet,* l'ouverture des *Joyeuses Commères de Windsor,* de Nicolaï. — Parmi ceux qui ont eu la témérité de faire œuvre de symphonistes, sous la dictée et comme en marge du grand poète anglais, il occupe un rang que l'on ne songe plus à lui contester, et l'admiration excitée par le *Songe d'une nuit d'été* est devenue, si on peut le dire, un lieu commun. — Quelque jour, assurément, l'orchestre de la *Société Philharmonique,* suivant les modèles qu'elle ne doit pas perdre de vue, donnera l'essor à ces groupes de notes légères, acérées, qui, à coup d'aile, à coup d'aiguillon, poursuivent la fantaisie la plus souverainement créatrice qui fût jamais, pour lui dérober le plus qu'il se peut de sa grâce aérienne et de sa délicate ironie.

Nous retournant vers les membres actifs qui

forment l'élément permanent de cette Société, après avoir pris congé à regret des artistes que nous n'aurons peut-être pas de longtemps le plaisir d'entendre encore, nous résumerons en un mot les souvenirs encore si vifs laissés par leur talent et les espérances qu'encourage leur zèle, tout ce qu'ils ont acquis déjà et le peu qui leur reste à gagner, en leur répétant : Des nuances, encore des nuances ! toujours des nuances !

TABLE

Pages.

INTRODUCTION v

PENSÉES MORALES, PHILOSOPHIQUES ET LITTÉRAIRES 1

Provinciana 117

Routine et Progrès 149

Aux survivants des Commissions mixtes 264

POÉSIES DIVERSES :

Épître à M*** 343

Poésies de jeunesse 348

La Vierge au baiser 351

A propos d'une plaquette 355

Des Usages locaux 357

L'Usure dans les campagnes 369

FRAGMENTS ET PENSÉES 397

Une Pensée de Diderot 410

Finis litterarum 450

PAYSAGES SANS FIGURES :

Souvenir de Vérone 455

A Fontainebleau 463

Échappées sur la Nature et sur l'Art 495

Deux lettres vengeresses 559

Société philharmonique 567

Stanford University Libraries
3 6105 014 892 629

STANFORD LIBRARIES

DATE DUE			
SEP 7 1988			
I.L.L.			

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004

Stanford University Libraries
3 6105 014 892 629

STANFORD LIBRARIES

DATE DUE			
SEP 7 1988			
I.L.L.			

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004